OPERE
SCELTE
DI
FRANCESCO ALGAROTTI

VOLUME SECONDO

MILANO

DALLA SOCIETÀ TIPOGRAFICA DE' CLASSICI ITALIANI

M. DCCC. XXIII

DIALOGHI

SOPRA

L' OTTICA NEUTONIANA

Quae legat ipsa Lycoris.
VIRG. Ecl. X.

A FRÉDÉRIC
LE GRAND

SIRE,

Ce n'est ni au conquérant, ni au législateur; c'est à l'ecrivain et au philosophe que je dédie cet ouvrage. Vous avez daigné, SIRE, m'interroger quelquefois sur mon travail; je vais vous en rendre compte dans le repos de ce palais, où vous avez egalé la magnificence de Luculle après l'avoir surpassé par vos triomphes.

Il y a longtems que j'avois entrepris dans mes Dialogues d'aller par des chemins de fleurs où les Géomètres ne vont que par des sentiers d'épines, et d'expliquer Neuton même à ce sexe qui aime mieux sentir que connoître. Je viens de retravailler ces mêmes Dialogues, et de corriger dans un âge plus mûr

ce qui avoit été le fruit de la première jeunesse.

Tous les ouvrages, de quelque genre qu'ils soient, demandent l'homme tout entier. Mais j'ose dire qu'un des plus difficiles c'est le Dialogue scientifique : sur-tout lorsque les figures de Géométrie et les termes d'art doivent en être bannis ; qu'il faut remplacer les uns par des équivalents pris dans les objets les plus connus, et les autres par le secours des descriptions. Mais ce seroit, SIRE, abuser de votre tems, et peu connoître votre génie, que de vouloir vous prouver combien il est difficile d'instruire l'esprit en parlant toujours à l'imagination, de suivre la méthode la plus rigoureuse et la cacher en même tems, et de donner à un traité de physique l'agrément, pour ainsi dire, d'une pièce de théâtre.

Le style n'a pas moins de difficultés. La proprieté des mots, la sagesse dans les métaphores, la justesse et la sobriété dans les comparaisons sont l'effet des talents, et de cet art plus rare encore que les talents, et de cet art le plus difficile de tous, l'art d'effacer (*). Il faut sur tout que le naturel domine dans le Dialogue : mais le grand point c'est de l'attraper ce beau naturel, cette première partie du style, qui est toujours la

(*) The last, and greatest art, the art to blot.
Pope dans son Imitation de la I Ep. du Liv. II d'Horace.

dernière qu'on saisisse. Un peintre maniéré a bientôt fait son tableau : mais combien d'esquisses, combien d'études ne faut-il pas aux maîtres de l'art pour parvenir à cette belle nature, que les Grecs et Raphaël nous ont montrée ?

Il resulte encore de la langue italienne une nouvelle difficulté pour ce genre d'ouvrages, qui doivent rendre l'air et le tour de la conversation familière : notre langue n'est, pour ainsi dire, ni vivante ni morte. Nous avons des auteurs d'un siècle fort reculé que nous regardons comme classiques ; mais ces auteurs sont parsemés de tours affectés et de mots hors d'usage. Nous avons un pays où la langue est plus pure que dans aucune autre contrée de l'Italie ; mais ce pays ne sauroit donner le ton aux autres qui pretendent l'égalité, et même la superiorité à bien des égards. Sans capitale et sans cour il nous faut écrire une langue presqu'idéale, craignant toujours de choquer ou les gens du monde, ou les savans des Académies ; et dans cette carrière on n'a pour guide que le goût, dont il est si difficile de fixer les loix. Si l'Italie avoit eu dans ces derniers tems des princes tels que le Nord en voit aujourd'hui, notre langue ne seroit plus incertaine, et comme autrefois elle seroit universelle.

Je suis bien éloigné, SIRE, de croire que j'aie vaincu tant de difficultés. J'ai taché d'en surmonter la plus grande partie en recherchant les avis de juges aussi délicats que l'étoit Cornelie, et aussi sévères que l'étoit Quintilius,

en fait d'ouvrages d'esprit, et devenant moi même sur mon propre ouvrage le plus rigide Aristarque. Sans m'arrêter aux décisions de ceux qui jugent d'un auteur qu'ils ne sauroient lire dans sa langue, j'ai examiné les remarques qui avoient été publiées sur mon livre: j'ai taché de profiter de tout, et de convertir en suc médicinal le poison même de la critique (1). *Et c'est à quoi depuis longtems je me suis presqu'uniquement appliqué. Vous, SIRE, qui dans le cours d'une journée remplissez tous les devoirs de la Royauté, et trouvez encore le tems de nous donner quelque chef d'œuvre dans les beaux arts, vous devez bien plaindre la lenteur de notre esprit; vous dont les instants valent des années* (2). *Tout le monde, disoit Hirtius, admire la beauté des écrits de César; nous les admirons bien davantage; nous qui les lui ayant vû composer, savons le peu de tems qu'ils lui ont coûté* (3).

(1) Trust not yourself, but your defects to know,
Make use of ev'ry friend, and ev'ry foe.
Pope, Essay on Criticism.

(2) *Mr. de Maupertuis dans le Discours prononcé à l'Académie l'année* 1747, *le jour de la naissance du Roi.*

(3) Cujustamen rei major nostra, quam reliquorum est admiratio. Ceteri enim quam bene atque emendate, nos etiam quam facile atque celeriter eos (Commentarios) confecerit, scimus.
A. Hirtius Pansa dans la Preface au Livre VIII de la Guerre des Gaules.

Mais, SIRE, si j'ose encore vous parler de moi, je ne me suis pas borné à la seule correction de mon livre. J'y ai ajouté un nouveau Dialogue, où j'introduis un Anti-neutonien, et tâche de resoudre les difficultés qui ont été faites contre le Sistême de Neuton. Ce grand philosophe et Galilée son prédécesseur ont eu à peu-prés le même sort. Tous deux ont substitué l'experience et la géométrie aux rêveries de l'École. L'un a triomphé par là d'Aristote qui étoit si redoutable par l'ancienneté de son empire; l'autre de Descartes, qui ne l'étoit pas moins par le nombre et par la force de ses partisans. Tous deux ont changé totalement la face de la physique; mais tous deux ont eu à essuyer quantité d'objections, qui, pour avoir été faites par des philosophes, n'en sont pas moins puériles. Il y a longtems qu'on a oublié celles dont on a voulu accabler Galilée. On entend tous les jours répéter celles qu'on a faites contre Neuton. C'est à ces dernières que je réponds. Je réfute en même tems des hypothèses qu'on a prétendu dernièrement substituer a son sistême, et j'ajoute de nouvelles preuves pour le confirmer. De sorte que ce nouveau Dialogue met, pour ainsi dire, le comble au temple que j'ai tâché d'élever à Neuton et à la Verité. Pour cette dernière partie, SIRE, j'ai profité infiniment des écrits et des discours de ce grand homme qui seul devoit présider à votre Académie, comme vous seul devez commander votre armée.

Je vous consacre, SIRE, mon travail;

il vous étoit dû. C'est Neuton qui a porté jadis mon nom jusqu'à Frédéric: c'est le plus grand philosophe qui m'a introduit à la cour du plus grand prince.

Ce poéte, qui fait vos delices, comme il faisoit celle d'Auguste et de Mecène, nous dit que gouverner les États, et gagner des batailles, approche les mortels du trone de Jupiter, et les rend presqu'égaux aux Dieux. Mais à cette gloire il ajoute celle de plaire à ces premiers d'entre les hommes (*). Puisse-je, SIRE, meriter cette seconde gloire, pendant que vous êtes tout couvert de la première!

Je suis avec le plus profond respect,

SIRE,

De VOTRE MAJESTÉ

à Potzdam, ce 14 nov. 1752.

Le plus humble et le plus obeïssant serviteur

ALGAROTTI.

(*) Res gerere, et captos ostendere civibus hostes,
Attingit solium Jovis, et caelestia tentat.
Principibus placuisse viris non ultima laus est.
Lib. I, Ep. XVII.

DIALOGO PRIMO

INTRODUZIONE

Breve storia della Fisica, ed esposizione della ipotesi del Cartesio sopra la natura della Luce e de' Colori.

Sopra la costiera di una piacevole montagnetta che tra Bardolino e Garda sorge alle sponde del Benaco, è posto Mirabello, luogo di delizia della Marchesa di F. . . . . dove è solita dimorare ogni anno buona parte della estate. Dall' un fianco guarda il bel piano che irrigato è dal Mincio; dall' altro le Alpi altissime e i colli di Salò lieti di fresca e odorosa verdura; e sotto ha il lago in cui si specchia, sparso qua e là di navigli e di care isolette. Quivi io mi ritrovava la state passata a villeggiar con la Marchesa, il cui aspetto ben risponde a tale amenità di luogo; e quivi mi convenne ragionar con lei di filosofia. Mi ridusse a questo l' acutezza del suo ingegno, non meno che della sua curiosità, la quale, secondo che porta il discorso, si risveglia a un motto, e non si sbrama così di leggieri. Più vaga di sapere, che volonterosa di parlare, non meno ella sa fare di belle domande, che ne voglia udire la risposta: e tali

per altro sono le maniere ond' ella suole accompagnare e condire ogni sua voglia, che quanto piace a lei, tanto solamente può piacere ad altrui.

Quando noi rimanevamo liberi dalle visite e dal gioco (trattenimento pur necessario dove molti convengano insieme), parte della giornata da noi si trapassava in una fresca saletta, intrattenendoci assai sovente con la lettura di varie cose: ma il più era di poesía; parendo che appunto alla poesía ne invitasse particolarmente la campagna, dov' ella già ebbe la origin sua, e dove meglio che in altro luogo si compiace di abitare. Secondo la disposizione d'animo che in noi era, veniva prescelto ora uno ed ora un altro de' nostri poeti. Ed anche talora venivano in campo i poeti di quella nazione da cui ci sono fornite tante gentilezze per lo spirito e per la persona. Parte si leggeva, parte si ragionava, dicendo noi liberamente quello che di ciascuno ci paresse. Nè mai ci pareva più armonioso un verso perchè antico, nè meno gentile un pensamento perchè forestiero.

Un giorno che cadde il discorso sulla poesía inglese, io uscii a dire alcuna cosa del robusto pensare del Miltono, del Dryden, e singolarmente del Pope, in cui vede la Inghilterra il suo Orazio, e il cui stile è di tanto ingagliardito dalla filosofia. Di più non ci volle perchè si accendesse la Marchesa nel desiderio di assaggiarne alcuna cosa; tanto più che assai facilmente si persuadeva che quella nazione, la quale avea così amica Minerva, non avesse ad aver per nemiche le Muse. Io, che

nulla altro cercava che fare in ogni cosa la voglia sua, mandai tosto per un volume delle opere del Pope, che recato avea meco alla campagna: nè attesolo gran fatto, potei introdurre alla presenza della più graziosa donna d' Italia le Muse inglesi. Scorsi i titoli delle poesie che in quel volume erano contenute, piacque alla Marchesa di udire in primo luogo un' oda in lode della musica, composta dal Pope per solennizzare quel giorno che così in Inghilterra come in Italia è sacro a' filarmonici: e sì io mi feci a recarla nel volgar nostro il meglio che per me si potea. Ella l'ascoltava con quell' attenzione che si accompagna solamente col diletto. Ma ruppe il silenzio appena che io ebbi finito di leggere quel luogo: « Mentre con note tarde e allungate spira « l'organo profondo, maestoso e solenne. » Oh quanto vivamente, diss' ella, è espresso e caratterizzato quello istrumento! Io l'ho udito veramente suonare, e parmi averlo tuttavia negli orecchi. Non so se voi l' abbiate udito altresì; ma quasi che il credo da un certo atto che in leggendo fatto avete, e forse senza accorgervene. Madama, io risposi, voi v' intendete così bene di me, che, di me giudicando, non è pericolo voi prendiate inganno. E certo quel profondo, quel solenne, e gli altri aggiunti usati dal Pope, sono altrettanti colori, o piuttosto sono quegli ultimi tocchi che avvivano la poesia, e rendono veramente sensibili e presenti le cose. La mano bianca, la fronte serena, gli occhi soavi, e tali altri che s'odono tutto il dì qui da noi, appena che sono in paragone uno abbozzo di quello che

vorrebbe colorire il poeta. E che vorremo noi dire, ripigliò tosto la Marchesa, di un *settemplice* aggiunto alla luce che mi è occorso, non è molto, di leggere in una canzone fatta in lode della Filosofessa di Bologna? Vorreste voi dire, ripres' io con vivezza, di que' versi,

> O dell' aurata
> Luce settemplice
> I vario-ardenti e misti almi color?

Appunto, rispos' ella. E se per voi e' sia abbozzo, o ultimo tocco, non so; so bene che oscuro geroglifico riuscì a me, e a non so chi altri ancora, a cui ne chiesi la spiegazione. Ed io mezzo sorridendo: Oh grande più che non pensate, Madama, è la virtù di quel *settemplice*. Non può già sentirla chi non è iniziato ne' misteri della poesía filosofica. Che sì, che quei versi son vostri? disse la Marchesa; così bene gli sapete a memoria, e con tal calore voi gli avete presi a sostenere. Orsù fate ch' io vegga anch' io il quadro filosofico su quella tela poetica, che io altro non ci veggo che del confuso. Chè non seguitiamo piuttosto, io risposi, ad ascoltar la musica del Pope? Quale altra cosa potrebbe ora darvi maggior diletto? Il vostro quadro, ella rispose, se dato mi sarà di vederlo. Madama, ripigliai io, voi sapete come finalmente le fantasíe de' chiosatori che veggono tali e tante cose per entro al testo de' loro autori, sogliano far ridere le persone. E perchè volete voi che io mi ponga a tal rischio, divenendo il chiosatore di me medesimo io? A buon conto, diss' ella,

ne' vostri versi voi non ci dovreste vedere nè più nè meno di quello che ci è; e non vorrete poi aver lodato una donna per modo da non essere inteso forse da niun'altra donna. E così non potendomene schermire, incominciai a toccare alcuna cosa dell'Ottica, a cui fanno allusione quei versi: e le andava dicendo come la luce, secondo l'opinione del Neutono, o, per meglio dire, secondo la verità, non è altrimenti semplice e pura, quale apparisce agli occhi volgari; ciascun raggio di sole essere un fascetto, o composto di raggi rossi, dorè, gialli, verdi, azzurri, indachi e violati: e da questi sette colori mescolati insieme .... Piano a' ma' passi, senza lasciarmi dire più avanti, ripigliò qui la Marchesa, andiamo adagio. Troppo presto voi uscir ne vorreste, senza badare se altri vi possa tener dietro sì, o no. Dichiaratemi un po' più diffusamente tutte queste cose; e non vogliate che la vostra chiosa abbia più bisogno di chiosa essa, che non ne avea forse il testo medesimo. Oh voi, diss' io allora, non sarete contenta che non vi abbiate un libro su quel *settemplice!* Perchè no? ella rispose. Tanto più che l'avervi udito metter del pari la opinione del Neutono con la verità, dee aver fatto non leggieri impressione nell'animo mio. Io ben so che questo Neutono empie ora il mondo del suo nome; ma sarebbe pur bello saper la ragione perchè e' sia salito in così gran fama. E chi potesse veder la luce non cogli occhi del volgo, ma cogli occhi di lui? In somma voi avete, soggiunse mezzo sorridendo, destato in me un gran desiderio, se

a troppo non presumessi, di divenir Neutoniana. Madama, io risposi, ecco il modo di metter presto. il Neutonismo alla moda; e tutti i suoi seguaci avrebbero in molto buon grado cotesto vostro desiderio, se il risapessero. Ma in verità non so poi quanto buon grado fosse per avervi il Pope, mostrandole il libro che io teneva tuttavia in mano, che più non vi volete leggere avanti, per una voglia in cui siete entrata, non so perchè, di filosofia. Ed ella: Un poeta inglese pieno per appunto di filosofia, quale voi rappresentato mi avete cotesto Pope, dovrebbe darmi egli stesso la mano a scendere il Parnaso per salire alla verità. Indarno tentai di mettere in campo l'altezza della materia e la propria mia insufficienza. Solite formole, ella m'interruppe, che a me non si doveano per conto niuno far buone. Nè tampoco mi valse domandar tempo insino alla sera, dicendole come le sere appunto da più anni in qua erano consecrate alle materie scientifiche; che così fatto avea, trovandosi ne' medesimi termini che io, il più gentil filosofo di Francia; e che oramai correva la moda di ragionar con le dame di filosofia la notte, e ne' più segreti boschetti. Moda per altro, incontanente ella rispose, che tanto meno fa per noi, quanto che di luce è da parlarne il giorno, anzi che la notte. Onde senza più convenne dar principio. Ma come, o donde? Chè la Marchesa era bensì di varie cognizioni fornita, ma di filosofia non avea tintura veruna. E della filosofia era pur bisogno darle una qualche contezza, prima di venire all'Ottica, e agli

ultimi ritrovamenti del Neutono. Si aggiugneva a questo il doverle dichiarar l'Ottica, senza aver alla mano quei vetri ond' essa, quasi direi, procede armata, e senza i quali male si può venire a capo di questa scienza. E sopra tutto avendole io a parlar di fisica senza l'ajuto della geometria, mi pareva quasi che impossibile tor via le spine, e non disfogliar la rosa. Finalmente dopo averle un'altra volta, ma indarno, ricordato la musica del Pope, ed anche tale altro men serioso e più caro trattenimento, io cominciai in questo modo:

Non pare a voi, Madama, che l'uomo curioso come egli è, anche in ciò che meno gli si appartiene, abbia dovuto in ogni tempo considerare gli oggetti che gli stanno dattorno, quelli ancora che lungi sono collocati da lui, le cose tutte di mano in mano che sopra se gli volgono, e delle quali composto è l'Universo? Andò notando i varj sembianti, per quanto estendere poteasi la debole sua vista, le qualità onde si mostrano vestite, le vicende a cui vanno soggette: e quindi credette di potere indovinare la varia natura di esse, è le cause delle operazioni loro, ardente nella voglia di sapere, o di mostrare almeno di sapere. Presunse, in una parola, di comprendere e spiegare il magistero dell'Universo; il che si chiama far sistemi di filosofia. Chi immaginò la cosa in un modo, chi in un altro. Ciascuno ispacciò le proprie fantasie come realità; e tutti ebbero de' seguaci. Quella per altro tra le antiche scuole che pare aver dato meno lungi

dal segno, è la Italica, le cui opinioni concordano con le principali scoperte che nel sistema del mondo fatte furono dipoi dalla sagacità dei moderni. Capo di questa scuola fu Pitagora, il quale, avidissimo di sapere, andò peregrinando qua e là in cerca di esso, e le dottrine a noi recò dell' Oriente e dell' Egitto, dove sursero ne' passati tempi i più profondi ed esperti osservatori delle cose naturali. Ma il nome di Pitagora e di tutti gli altri dipoi venne oscurato da Aristotele, di cui si gloriava esser discepolo il grande Alessandro; tanto che era chiamato assolutamente il Filosofo, era tenuto una seconda natura, e ogni suo detto era in luogo di ultima ragione. Nella quale altezza di fama allora veramente salì, che gli Arabi, conquistata gran parte del mondo, si volsero dalla barbarie alle gentilezze, e si diedero agli studj delle scienze. Venuti in mano a costoro i libri di Aristotele, il quale, stretto nel ragionare e quasi misterioso, lascia da intendere più ancora che non dice, si misero a farvi su dei comenti, a interpretarlo, a chiosarlo. Ne nacque da tutto ciò una assai strana filosofia, parte colpa le varie fantasie degl' interpreti, parte colpa il maestro medesimo che tentò di risalire alle cause prime senza avere debitamente considerati gli effetti, sillogizzò sopra le cose naturali che avrebbe dovuto innanzi osservare, e usò ne' suoi scritti un certo suo linguaggio o gergo particolare. Il caso è che gli Aristotelici stavano quasi sempre in su' generali, senza mai venire al fatto

in che che sia. Non d'altro si udivano risonare le scuole, che di qualità occulte, di forme sostanziali, di entità, di modalità e di simili altri nomi senza soggetto, co' quali intendevano render ragione di ogni cosa che avveniva nell'Universo, e di ogni effetto di natura. Tale è la scienza che tenne fra noi per più secoli, piena di frivolità e di quistioni senza fine, o sopra l'interpretazione di un testo, onde conseguire qual fosse la mente del maestro, o sopra soggetti di niuna importanza, ne' quali non sapevasi talvolta qual fosse la mente e l'intendimento di quei medesimi che gli disputavano. Al vedere quei dottori contendere insieme, e riscaldarsi, come assai spesso avveniva, pareva che combattessero daddovero; ma vecchi fanciulli non facevano in sostanza che alle bolle di vento.

Sorrise qui un poco la Marchesa; indi prese a dire: Mi penso che durante tal cicaleccio filosofico, a dir così, e tal divozione verso Aristotele, di gran progressi non avrà già fatti l'umano ingegno nella filosofia. No al certo, io risposi. E forse per un gran pezzo sarebbe stata smarrita la buona via; se non che al principio della passata età sorse in Toscana, quasi vindice della ragione, un uomo chiamato per nome Galilei. Diede egli come una novella vita all'antica Scuola italica, e, atterrato l'arabesco edificio dell'Aristotelismo, con la sesta alla mano pose i fondamenti del tempio del Sapere, che fu poi dal Neutono levato tant'alto. Incominciò col suo esempio dal mostrare a' filosofi ciò che si sarebbe dovuto fare in ogni

tempo, a non voler parlare un linguaggio inintelligibile, vôto di senso e pieno di orgoglio; a sottomettersi a cercare quali sieno le proprie e vere qualità degli oggetti che ne stanno dattorno, facendo sopra di essi replicate esperienze, e dando loro in mille maniere la prova; a interrogar debitamente la natura, e non creder ciecamente a un uomo: e lasciata da parte la investigazione delle cause prime che non è da noi l'arrivarci, a dover mettere ogni studio per conoscere gli effetti, ed assicurarsi come le cose sono in fatto, prima di voler spiegare il perchè così elle sieno. Per tal via egli venne a dare nuova faccia al vastissimo regno della scienza fisica. Nè forse male avvisò colui, a cui sovviemmi aver udito chiamare quel pellegrino ingegno *Pietro il Grande* nella filosofia. L'uno, diceva egli, discese dal trono per apprendere a regnare; l'altro dalla cattedra per imparare a sapere. E se le leggi dell'uno ebbero forza di render viva la virtù di una nazione da quasi tanti secoli addormentata, il metodo dell'altro risvegliò nella famiglia filosofica la ragione oppressa dall'autorità de' testi antichi, a' quali i filosofi d'allora stavano attaccati, non meno che i popoli della Russia alle loro vecchie usanze. E già il metodo del Galilei, col quale si erano scoperte parecchie proprietà importantissime dei corpi, e alcune delle primarie leggi onde la natura governa la universalità delle cose, col quale riordinata già si era in qualche parte la fisica, incominciava a pigliar corso, quando in Francia uscì fuori una setta di filosofi ad attraversarlo. Volevano

anch'essi la ragion dell'uomo libera dal giogo dell'autorità, e degli Aristotelici dispregiatori eran solenni; il che già era di moda. Di fare tante sperienze e osservazioni, onde venire in chiaro de' naturali effetti, non si davano gran travaglio. Si davano bensì vanto di spiegare ogni cosa con grande speditezza, e per modo che senza gran fatica potesse intenderli ognuno. Ponevano alcuni pochi e semplici principj, e singolarmente che le specie delle cose non differiscono sostanzialmente tra loro, ma soltanto per la varia disposizione e modificazione delle parti della materia, che è in tutte la stessa, simile, diciam così, a quel legno che diviene uno scanno, o un Dio, secondo la forma che gli dà l'artefice. Quindi per via solamente di certi movimenti e di certe figure che sapevano immaginare, giusta il bisogno, ne' corpi e nelle parti di quelli, terminavano ogni quistione. Nè era cosa in natura, che in certo modo non operassero a mano, quasi testimonj di veduta della creazione del mondo. E perchè la pronta fantasía di costoro andava di primo lancio alle cause più occulte delle cose, intanto che il Galilei dopo molte considerazioni e molto studio, dopo molte prove e riprove, si contentava solamente di stabilire una qualche legge della natura, divennero ben presto signori delle scuole, e sortirono al pari di Aristotele di caldi e zelanti sostenitori. Almeno, disse la Marchesa, è forza confessare che il meritarono assai meglio. Chè certo, per quanto dite, è da credere grandissimo fosse l'ingegno

di costoro, e dovea giustamente levare in ammirazione ogni gente. Sì, rispos' io; ma non di rado avveniva che gli effetti che si osservavano dipoi in natura, smentivano i bei ragionamenti che acquistati si erano applauso e fede presso i più: ed egli era proprio una compassione vedere i più ammirabili sistemi del mondo risolversi in niente al cimento di una sola esperienza. E così va chi troppo s'affretta; voglio dire, chi vuol far mostra d'ingegno, prima ch' egli abbia adoperato gli occhi abbastanza. E per verità niun ascolto noi non daremmo a un meccanico il quale presumesse indovinare la costruzione del famoso orologio di Argentina, senza aver cognizione nè degli aspetti ch' egli mostra, nè di quelle tante cose che e' sa fare, oltre il batter l'ore. Non è così? Così è, disse la Marchesa. E che dovremmo noi pensare, io continuai a dire, di un filosofo che vorrà descriverne la interna fabbrica dell'Universo, come innanzi tratto egli non abbia posto grandissimo studio per conoscere le operazioni varie, gli effetti, le molle e gl' ingegni della natura? Ciò non ostante, il Cartesio, capo di questa setta di filosofi, compose un suo sistema di Ottica; si mise cioè a ragionare e dommatizzar della luce, senza prima certificarsi con accurate sperienze, s'ella sia sostanza semplice, o composta, senza conoscere le principali affezioni e qualità sue: e un tale suo modo di filosofare pur levò tanto applauso nel mondo. Ben è però vero che in questi ultimi tempi si è forte intiepidito

quell' applauso. Chiaro si conosce più che mai, che dove per troppa lentezza in prender partito corrono assai volte pericolo gli affari di Stato, il contrario appunto succede delle speculazioni della filosofia. E presentemente tutte le Accademie di Europa vanno notando ciascuna particolarità che la industria o la fortuna presenta loro tanto nell' Ottica, quanto nelle altre parti della fisica; e vanno così ammannendo di che forse ordire un giorno il vero sistema dell' Universo.

Quando però bisogni, soggiunse la Marchesa, ad aver un vero sistema, sapere tutte le particolarità, come voi dite, non è credibile che noi siamo per averlo così di breve. E se altre volte conveniva aspettare un secolo perchè ricorressero certe tali feste che si celebravano in Roma, converrà forse ora aspettare le migliaja di secoli perchè venga a illuminare il mondo questo vero sistema. Intanto mi par cosa pur ragionevole esser contenti a quelli che meritarono più applauso ed ebbero più voga. E chi non avrebbe vaghezza di sentire quanto di più ardito e di grande seppe riuscire dalla fantasía dell' uomo? Comprendere il magistero della natura, penetrare le cagioni delle cose, è lo stesso che salire in cielo e sedere alla beata mensa degl' Iddii. Che se i filosofi non colgono in tutto nel vero, sarà, mi penso, che pur sentono del mortale anche gli occhi loro. Starà poi a noi a discernere dove hanno dato nel segno, e dove no; e a far giusta ragione de' loro sistemi. Non furono mai dette, io risposi, più sensate ragioni per

udir delle follie. Come è del piacer vostro. Ma vedete, Madama, il bel campo che mi apriste per pigliarmi di voi un po' di vendetta, che mi fate stare a questo nobil sì, ma sottil cibo della filosofia. Io potrei prendere il principio da alto, come si suol fare in somiglianti casi, e dirvi, come alcuni hanno affermato, la luce esser l'atto del pellucido, in quanto egli è pellucido; altri, lei esser l'anima onde il mondo sensibile viene ad esser collegato con l'intelligibile; i colori essere una certa fiammolina che svapora dai corpi, le cui parti hanno proporzione con l'organo del vedere. Tutto ciò potrei dirvi, non senza toccare alcuna cosa del furto mistico di Prometeo, o che so io. E pensate pure che in somiglianti concetti stavasi altre volte racchiusa la scienza dell'uomo. Non fate voi ora meco, disse la Marchesa, come i tiranni che il male che non han fatto, lo mettono in conto di benefizio? Ma a ogni modo gran mercè che voi entrar non vogliate in mondi inintelligibili, in furti mistici, e in così fatte altre cose; che io per me non ne verrei a capo in un anno a intenderne parola. Qual maraviglia, rispos' io, quando che forse quegli che ne furono gli autori, non le hanno intese eglino stessi? Ben voi, Madama, intenderete con facilità grandissima il sistema del Cartesio, che vi mostrate tanto desiderosa di averne contezza.

Ora figuratevi tutta quanta la materia, di che fatto è il mondo, non altro essere stata da principio, che una massa informe, e la medesima in tutto e per tutto. Tale immensa

materia, quanta ella è, figuratevela divisa in particelle della figura di un dado, picciolissime ed eguali tra loro. Di quelle particelle figuratevi che una grandissima moltitudine qua giri intorno ad un punto, là un'altra moltitudine intorno ad un altro, e nel tempo stesso girino tutte in sè medesime; e ciò in guisa di ruota, che nel correre ch'ella fa, vassi tuttavia volgendo sopra di sè. In tal modo, Madama, immaginerete pieno di vortici ogni cosa: chè vortice si chiama uno ammassamento di materia, qual ch'ella sia, che vada intorno a un punto o centro comune, come si vede far l'acqua ne' gorghi di un fiume, o la polvere raggirata dal vento. E tutto questo, Madama, è ben facile ad esser compreso. Facilissimo, ella rispose. Or bene, io soggiunsi; e voi vedrete per via di così semplici e pochi ordigni formarsi il sole, le stelle, la luna, i colori. E che cosa non vedrete mai? Il sistema de' vortici è quasi un palazzo magico, dove uno ha solamente la briga di chiedere ciò ch' e' vuole, che sel vede comparire innanzi di presente. Si avrà dunque da credere, ripigliò la Marchesa, che da sì picciola cosa conceduta al Cartesio abbiano da seguitare tante maraviglie? Madama, io risposi, voi non sapete che ogni tantino che si conceda a' filosofi, e' procedono a modo degli amanti; e passo passo là recano le persone, dove esse non avrebbon pensato giammai. Io m' intendo, rispose la Marchesa, così poco d' amore, come di filosofia. Ma non saprei vedere a che cosa possa riuscire il lavoro o

il giuoco di que' dadicciuoli. Ora lo vedrete, io risposi. Adunque que' dadicciuoli della materia del Cartesio, ch'erano contigui tra loro, e come stivati insieme, non potean fare che, nel girare intorno a sè stessi, non urtassero continuamente gli uni contro degli altri. Così ciascuno venne a smussare i propri angoli, o sia punte, onde s' impedivano tra loro il poter girare liberamente; e così, non altrimenti che veggiamo accadere delle pietre, che un torrente rotola in basso, si ridussero in altrettante politissime pallottoline, o vogliam dire globetti. Delle rastiature poi, levate via di ciascun dado, si venne a formare una nuova materia finissima, agitatissima; la qual materia vale tant'oro al Cartesio. Egli vuole, contro alla opinione di altri filosofi, che nell'Universo sia tutto pieno, senza che vi resti il più minimo spazietto vôto di corpi. Ed ecco per primo che questa tale materia finissima gli viene a riempiere tutti que' piccioli vani che altrimenti tra l'un globetto e l'altro sarebbon rimasi. Chè ben vedete, Madama, come quei globetti, ancorchè si toccasser tutti, già non poteano per la propria loro rotondità combagiarsi insieme. Ma un vano vie maggiore sarebbe senz'essa rimaso nel bel centro di ciascun vortice. Tutti i corpi che muovono in giro, fanno ogni sforzo di allontanarsi dal centro, intorno a cui girano; e ciò vedesi manifestamente nel sasso girato nella frombola, ch'è presto a scappar via per linea diritta, tosto che si rilasci dalla mano l'un capo della funicella che il ritiene. I globetti adunque, che

muovono in giro, e formano il vortice, rimpiccioliti e logori dal continuo stropicciare tra loro, pigliavano il largo, discostandosi dal centro. E già sarebbe rimaso un gran vano nel mezzo del vortice medesimo, quando vi accorse opportunamente a riempierlo quella materia inimica del vôto. Ed ivi tenendo il centro, quasi nocciolo, e girando anch'essa, non si può dire qual vigore e qual vita venga a comunicare al restante del vortice. Cotesta materia, non ha dubbio, ripigliò la Marchesa, adempie bene alle parti sue, e quasi pare che non abbia fatto nulla, se alcuna cosa riman da fare. Ma sapete voi, Madama, io risposi, quale altra cosa faccia quella rastiatura, quella minutissima polvere ch'è detta la materia del primo elemento, o sottile? Ella fa la sostanza, la persona medesima delle stelle e del sole. Il sole non è altra cosa che un immenso pallone di materia sottile, che, girando rapidamente intorno di sè, fa suo sforzo di espandersi per tutti i lati, e così viene a premere per ogni intorno. E questa gagliardissima pressione della materia sottile comunicata alla massa globulosa, o materia del secondo elemento che è tutto intorno al sole, è dessa la luce.

Ed è pur vero, ripigliò immantinente la Marchesa, che noi siamo giunti in un attimo a far la luce? Ed io risposi: Così è. Dite ora, Madama, ch'egli era un concedere un niente al Cartesio, a fargli buoni que' suoi dadicciuoli. Ma di grazia levate l'occhio a quella infinità di vortici seminati e sparsi per ogni lato del cielo, dove in tutta la sua maestà a noi si

mostra e risplende la grand' opera del Cartesio. Ciascuno di essi è un gran pallone di materia sottile che vorrebbe espandersi per ogni verso ed uscire de' suoi termini; ma egli ne vien contenuto dagli altri vortici che gli sono d'intorno, e che vorrebbon pur fare il medesimo. E come le pietre nelle volte, contrastando l'una con l'altra, si sostengono insieme, così tutti quei vortici, per la loro scambievole e contraria pressione, vengono a equilibrarsi tra loro. Che se il lume che a noi vien dalle stelle, non è tutto della medesima vivacità, ciò nasce non dalla più o menò forza del loro vortice, ma dalla varia distanza principalmente in che elle si trovano da noi. Di qui è che il sole, nel cui vortice pur siamo, e la cui lontananza da noi è di soli cento milioni di miglia, al suo apparir

> . . . . . . turba e scolora
> Le tante stelle ond' è l'Olimpo adorno.

Tra le stelle poi quella che col brio della sua luce supera ogni altra, ed è credibile che sia a noi più vicina, è chiamata Sirio. Forse, disse la Marchesa, che volete dire quella lucidissima stella che qui in contado è chiamata la bella stella, e che veggiamo ogni sera uscir fuori la prima di tutte appena tramontato il sole? Ed io: Madama, prendete guardia di non confondere due cose di ben differente natura, come un corpo che luce per sè, ed uno che per lucere ha bisogno di altrui; un sole e un pianeta. Vero è che la bella stella (che Venere dagli Astronomi è detta), Marte,

Giove con gli altri pianeti furono un tempo altrettanti soli; così nello stato primitivo, o secol d'oro dell'Universo; ma egli è anche vero che ora sono decaduti da quel grado. Oltre alla materia sottile, che si formò dalla globulosa, se ne formò un'altra ancora, che il Cartesio chiama del terzo elemento; ed è cagione delle più strane vicende che sieno descritte negli annali di quel suo mondo. E sapete che cosa è questa materia? la scoria, o la feccia della sottile: e per essere le sue particelle di figura uncinata, ramosa, irregolare, avviene che l'una scontrandosi con l'altra si appiglino insieme, e vengano talvolta a ricrescere in assai vaste moli. Queste dipoi, in virtù del moto e della forza della materia sottile, sono rigettate dalle parti interne della stella, o del sole, dentro a cui si formano, insino alla superficie di quello. E là in quel lato, dove in molta copia si trovano adunate insieme, tenendo in collo la pressione della materia sottile sopra la globulosa, la luce, che pur in essa pressione consiste, viene intercetta. Nè ad altra causa voglionsi attribuire, secondo il Cartesio, quelle macchie che di tempo in tempo appajono sulla faccia del sole (grandi talvolta come la nostra terra, e anche più), e che i néi del sole piacque a un celebre filosofo di chiamarle, mostrandole col cannocchiale a una principessa del Norte. De' néi grandi come la terra, disse la Marchesa, dovrebbono, anzi che abbellire, sfigurare qualunque faccia si sia. Certo, io risposi, come

ecclissano il sole in parte, così potriano ecclissarlo in tutto. E da gran tempo l'avrebbon fatto, se prevalso non avesse finora la materia sottile, la quale col rapidissimo suo bulicame discioglie e dissipa cotesti suoi néi, di mano in mano che si vanno formando. Ma è forza dire che la virtù di tal materia in tutti i soli non è stata tanta da superare la opposizione e la resistenza degli ammassamenti di quella del terzo elemento. Ciò avvenne in tutti quei soli che del grado loro decadettero, e singolarmente nella nostra terra. Vedete metamorfosi più strana di quante ne racconti Ovidio. Incrostatasi a poco a poco tutta d'intorno, venne a languire il suo vortice separato dal nocciolo e dall'anima che gli dava vita, fu rotto l'equilibrio tra esso e il vortice del sole, che gli era vicino; e così la terra (uno altre volte anch'essa degli occhi del cielo, e immobile nella sua sede), divenuta scura ed opaca, fu rapita via, e come ingojata dal prepotente vortice del sole, fu costretta a dar le volte intorno a lui, come una secca foglia dentro a un gorgo d'acqua. La terra adunque, disse la Marchesa, è condotta a dover girare intorno al sole? Ben so che i filosofi non fanno troppo il gran conto di questa nostra terra, e per loro il farla girare è un niente. Ma certo un mal giuoco, pare a me, le abbia pur fatto quella materia del terzo elemento, o vogliam dire que' suoi néi che troppo l'hanno fatta decadere da quel glorioso stato in cui altre volte trovavasi. Forse, rispos' io, ch'ella non è poi tanto da compiangere. Ha perduto la

luce e la sua quiete, è vero; ma di una cosa uniforme, ch'era in prima, e da per tutto la medesima, è venuta anche a rivestirsi di quella tanta varietà che ora vi ammiriamo per ogni lato, e potè di tanti avvenimenti divenir teatro, su cui dovevate, Madama, essere un personaggio voi medesima. Del resto, io continuai a dire, nello stesso modo che la terra, furono dal sole conquistate le comete che appariscono nel vortice suo, e gli altri pianeti che gli fanno corona.

Con queste tante conquiste, disse la Marchesa, che ha fatto il sole, ben fu da lui trasgredita e rotta in cielo ogni legge di equilibrio, per cui tanto si combatte qui in terra. Ed io mi penso che nella storia celeste egli debba tenere quel luogo che tengono nelle nostre istorie gli Alessandri ed i Cesari. Per quanto si creda, io risposi, e vi sia ragione di credere che altre stelle abbiano anch' esse un corteggio di pianeti, certo si è che non veggono sino ad ora i filosofi un più gran conquistatore del sole. Ma vedete or voi, Madama, la differenza che ci ha da un corpo luminoso a un opaco, da un sole a un pianeta, da Sirio a Venere. E vedete insieme a che fu principalmente ordinata la gran macchina del Cartesio. Il sole, che è corpo di assai maggiore che tutti i pianeti presi insieme, standosi nel centro del suo vortice, volgesi intorno a sè in venticinque giorni e mezzo. E lo sterminato oceano, dirò così, di materia che lo circonda, o sia il gran vortice di cui è anima e centro, girando pel medesimo verso

che fa egli, mena d'intorno a sè i pianeti, a quel modo che una corrente fa le navi che in essa s' abbattono. Di tutti il più picciolo, e che gira anche più vicino al sole, è Mercurio. Compie suo giro in poche settimane, perchè la materia del vortice, ricevendo principalmente l' impulso dal sole, muove assai più rapida ed ardente vicino a lui, che non fa nelle parti lontane. Appresso Mercurio e più tarda gira Venere, quel bel pianeta, il cui dolce lume fa ridere il cielo e ne conforta, dicono i poeti, ad amare. Viene la terra per terza, la quale raggirasi intorno al sole nello spazio di un anno. Più sopra è Marte; appresso a Marte séguita Giove, che è il più vasto tra' pianeti; e finalmente si trova Saturno che muove più lento di tutti, ed è di tutti il più lontano dal sole. I pianeti minori, come la nostra luna, i quattro che girano intorno a Giove, e i cinque di Saturno, furono anch' essi ab antico altrettanti soli, e sono ora un segno della passata grandezza de' pianeti maggiori, a' quali ancora appartengono. Avendo questi nella loro decadenza conservato gran parte del loro vortice, come narra il Cartesio, conservano ancora le prede e le conquiste che fatte aveano ne' tempi migliori. Che se di tali cose, e particolarmente del girare che fa la terra, vorrete più minuta contezza, leggeremo i Mondi del Fontenelle, dove cònoscerete la più amabile Marchesa di Francia, a cui però non avrete altro da invidiare, fuorchè il filosofo.

Piacemi oltremodo, disse la Marchesa, quanto

io ho udito da voi di un sistema che con tanta facilità e felicità rende le ragioni delle cose. Per far girare i pianeti, il sole non ha che a girare egli medesimo, e per illuminare tutto il mondo, che è pure un gran che, non ha da far altro che premere la materia globulosa che il circonda. In ciò fare non ci rimette niente del suo; e il tesoro, per così dir, della luce non è mai per venir meno. Non si può negare, io soggiunsi, che stando alla opinione di coloro, i quali vogliono che la luce sia una effusione della sostanza medesima del sole, quasi un' ardente pioggia ch' egli mandi fuori del continuo, taluno potrebbe vivere, e non a torto, in grande apprensione. Per quanto finissime sieno le particelle della luce, più fine ancora delle particelle odorose che esalano da' corpi, i quali nulla però perdono, anche in lunghissimo, del loro peso, ci sarebbe da temere non quel tesoro venisse finalmente al basso, e di avere un giorno sul bel mezzodì da restare al bujo. E forse per i tanti dispendj che fa di continuo il sole, dicono i filosofi del Malabare che di sette occhi ch'egli avea, sei ne sono già chiusi, e non glie ne rimane ora che un solo di aperto. Ma ecco che per questo conto noi possiamo essere più animosi. Tale, come voi avvertite, Madama, è la condizione del sole, ch' egli può ogni momento fornir di luce tutto quanto il mondo, e non perder egli mai niente del suo. E sè proprio è della luce ch'ella trascorra in un istante uno sterminato cammino, e che il suo corso, come

dice un poeta inglese, è finito allorchè incomincia, vedete come la luce cartesiana lo faccia con un niente; chè per lei appunto un niente sono i milioni e milioni di leghe. E questo avviene perchè, secondo il Cartesio, ogni cosa è pieno, senza che vi sia il più minimo spazietto di vôto. Immaginate una picca quanto si voglia lunghissima, la quale, mossa che sia dall'uno de' capi, muove nel tempo istesso anche dall' altro. Nè più nè meno è da pensare che avvenga della pressione che ricevono ad un tratto le file de' globetti, che, senza lasciare intervallo alcuno tra essi, si stendono dal sole insino a noi. E così appena preme il sole, e allumato è ogni cosa.

Quale spiegazione più semplice e più chiara, disse la Marchesa, degli effetti della luce potremmo noi cercare di questa? E già mi penso che il simile debba essere de' colori, che, per quel ch'io credo, sono anch'essi un effetto della luce. Per certo, Madama, io risposi, avreste il torto di non stare anche per questo a fidanza del Cartesio. Egli vi dirà, che siccome la pressione, o il moto de' suoi globetti, eccita in noi il sentimento della luce, così la diversità de' loro moti fa che noi apprendiamo colori diversi. E questa diversità di moti è cagionata dalla diversità della superficie dei corpi che ricevono la luce che vi batte su, e la rimandano all'occhio nostro. Hanno esse potere di alterarla, o variamente modificarla, e quindi ne appariscono variamente colorate; non altro essendo i colori che

la luce variamente modificata. Quei corpi adunque, le superficie dei quali sono disposte in manièra da accrescer notabilmente ne' globetti di luce che vi dan su, il proprio loro moto di rotazione, ci si mostran rossi; e gialli quelli che lo accrescono un po' meno. Se le superficie poi sono tali da sminuire quel moto, in luogo d' accrescerlo, quelle che lo sminuiscono assai, riescono azzurre; e verdi quelle che poco. E finalmente se tali sono le superficie, che rimandino i globetti in gran copia e colla medesima quantità di moto con che gli ricevono, senza rinforzarlo in alcuna parte o debilitarlo, allora ne risulta il bianco; e il nero per lo contrario, quando le superficie sono talmente disposte da ammorzare essi globetti, e in certo modo assorbergli per entro a sè stesse. Eccovi, Madama, come in un batter d'occhio abbiam fatto i colori. Cercate voi d' avvantaggio? Ricordatevi che noi siamo nel palazzo magico del Cartesio, dove basta chiedere per ottenere. No no, ella rispose, fermiamci per ora sui colori: e dichiaratemi onde nasce che questo corpo accresca ne' globetti di luce il moto di rotazione, lo diminuisca quell' altro. Ciò nasce, io risposi, dalla varia qualità e disposizione che trovasi nelle particelle componenti le superficie de' corpi medesimi, dalla loro inclinazione, positura, figura, e simili altre cose; le quali essendo diverse, debbono altresì diversamente modificar la luce che in essi corpi si avviene. E così il filosofo vi dà di che dipingere

L' erbetta verde e i fior di color mille;

di che variare a vostro piacimento la faccia dell' universo.

Veramente, ripigliò la Marchesa, con questi vortici si viene a fare ogni cosa. Dica chi vuole, non si potría mai abbastanza ammirare il sistema del Cartesio. Non ci è quistione che egli non sia prontissimo a sciogilerla; e ciò non fa con lunghi raggiri, ma con una semplicità che è un incanto. Il sole, le stelle, col moto de' pianeti, la luce e i colori noi abbiamo voluto fare, e furon fatti. Ma dite: vi è occorso egli mai di ragionare con altra donna di filosofia? No al certo, Madama, io risposi; nè ci voleva niente meno di voi a farmi succumbere. Ma che mi fate voi una tale dimanda? Ed ella: Per sapere come essa si fosse comportata, come avesse fatto con questo Cartesio. So ben io, ripigliai tosto, quel che vi fate voi. Che occorre, Madama, il nasconderlo? Voi vi siete un po' troppo lasciata andare all' immaginazione,

Dolci cose ad udire, e dolci inganni.

Egli sembra siavi caduto di mente quella fretta madre di tanti sistemi che non reggono poi alla flemma degli osservatori. Che debbo io dirvi? ella rispose: se io me ne sono scordata così, forse la colpa è del palazzo magico, dove voi mi avete introdotta. Ben sapete che questi tali luoghi han virtù di far dimenticare alle persone le cose migliori. Alla quale io risposi: Madama, almeno non vi dimenticate che i palazzi magici si risolvono in fumo al sopraggiugner di Logistilla con quel suo

libretto. Chi avrebbe mai potuto credere, riprese a dir la Marchesa, che da una supposizione tanto semplice, come fu quella di non so che dadicciuoli portati in giro, avessero a riuscire le tante maraviglie che in sì picciol tempo mostrate mi avete? In assai maggior pregio senza dubbio si hanno a tenere coloro che con pochissimi ordigni fanno far quello per cui altri ne mettono in opera moltissimi. E la varietà de' colori tanto più ora mi diletta, quanto io duro meno di fatica nel venirmegli formando dentro alla fantasía. Se non che male saprei immaginare come va la faccenda in quei colori che solamente appajono sopra le cose, se un traguarda per un certo vetro, siccome mi sono abbattuta a vedere in non so che villa, non è gran tempo. Io non mi metterò a farvene una descrizione, chè male ne riuscirei: e d' altra parte a voi non può esser nascosto di che vetri io m' intenda di parlare. Di tanto mi ricorda ch'egli era posto a rincontro d' una finestra, e sospeso dalla volta della stanza, e ch' era proprio un piacere a veder per esso la campagna e il cielo, come un tappeto o un panno di mille colori. Anche di questo, io risposi, voi avete in pronto la spiegazione. Quel vetro a tre facce che voi dite, fatto come quegli stipetti che sogliono porsi negli angoli nelle stanze, si chiama prisma. Guardando a traverso di esso le cose, noi le veggiamo pezzate di varj colori; e ciò in virtù di nuove e varie modificazioni, che valicando per esso ricevono i globetti di luce che sono ribalzati da' corpi.

Fategli acquistare o perdere del moto di rotazione, secondo che qua vedete un colore, e là un altro, è fatto ogni cosa. Ma quanto a quella distinzione accennata da voi, Madama, tra i colori veri e gli apparenti, non troverete alcun filosofo che possa usarvi l' agevolezza di farvela buona; io dico nè anche il vostro Cartesio, il quale vi dice risolutamente che il porporino d' una bella guancia, e quello del prisma, o dell' iride, non sono altro che rotazioni di globetti, sono tutti colori apparenti e non reali, tutti di un modo, quanto all' essere, se non quanto agli effetti che producono. In somma ogni qualità di colori non sono altro che semplici fenomeni che appajono con la luce; e tolta via quella, non son più. Volete dire, replicò la Marchesa, che non sono più veduti. Come si potría pensare che i colori di quel quadro non sono più un' ora o due appresso il cader del sole? La tela rimane pur tuttavia, benchè non veduta. La tela, non ha dubbio, rispos' io subito, rimane dopo il cader del sole; e sopra essa similmente certe disposizioni rimangono nella figura e tessitura delle minutissime parti di quei varj generi di materia che adoperar sogliono i pittori; ove sopravvenendo appresso la luce, secondo la qualità ch' ella prende da esse disposizioni, i suoi raggi ribalzano indietro sotto varie tinte e colori diversi. Per le tenebre poi ogni cosa da capo svanisce e non è più, come un effetto di quelle disposizioni e insieme della luce.

La Marchesa recatasi in sè alquanto, riprese a dire in tal modo: Per verità io ho creduto

sempre il color esser nelle cose; e nel prisma, o nell' iride esser solo una illusione. Ed io: Cotesto toglier via quella distinzione che comunemente si fa tra i colori veri e gli apparenti, egli è pure un ridur le cose a quella semplicità che tanto vi va a genio, Madama. Se non che forse l' amore di voi stessa contende a questa volta col vostro amore per questa medesima semplicità. Troppo vi duole di non dover più tenere e riconoscer per vostro quello su che in grandissima parte si fonda l' imperio delle belle donne. Nè io vi posso dar torto che vi mostriate per questo conto un po' difficile col Cartesio. Ma finalmente a chi è tanto o quanto tenero del suo onor filosofico, non è lecito di ammettere i principj di un sistema, e non voler poi ammetter le conseguenze che necessariamente da quelli derivano. I corpi non sono altra cosa che materia del terzo elemento; i quali differiscono solamente tra loro per una certa tessitura e configurazione di particelle. E ne' globetti della luce non è altra cosa ché quel moto di rotazione, che le particelle de' corpi vi modificano nell' atto di ribalzargli da sè. Questi dipoi muovono l' organo del vedere; e così nasce in noi il concetto del colore. E in fine di questo colore il nostro animo ne riveste le cose di fuori, là riferendolo, donde gli vennero i globetti di luce. Ma in effetto le cose ne sono nude. Anzi non solo del colore, chè anche il sapore, l'odore, il suono, il freddo, il calore e la luce medesima non sono altrimenti ne' corpi.

La Marchesa allora disse: Poco manca voi non diciate, non aver realità alcuna quanto un vede ed ode; che io non debbo credere esser qui questo marmo che io pur tocco con mano, esser voi . . . . . . Tal cosa, io risposi subito, non vi dirò già io. Benchè non manchi di quelli che sostengono i corpi tutti non esser altro che ombre e sogni perpetui di gente che è desta, io per me credo che sogni sieno i loro; nè mi potrò mai indurre a credere che io sogno quando io vi veggo. Crederò bensì che le cose sieno molto differenti da quello che pajono. E lo stesso, Madama, dovrete fare pur voi. Quelle qualità soltanto hanno da risiedere ne' corpi senza più, le quali dipendono dalla materia di che sono composti; le altre vi saranno apparenti. Così che, fuor che nella mente nostra, non si trovano in nessun luogo. E le proprietà della materia, il Cartesio le ristringe alla estensione, per cui i corpi sono lunghi, larghi e profondi; alla impenetrabilità, per cui un corpo non può trovarsi nel luogo di un altro; al muoversi; all' aver questa, o quella figura; all' aver le parti così, o così modificate e disposte. Ora chi vorrà mai, il colore, la luce e simili, essere un certo moto, una certa figura, o tessitura di parti? Adunque sono nella nostra mente. Ma, qui soggiunge la Marchesa, voi mi diceste pure, un certo moto di rotazioni ne' globetti della luce esser cagione del colore che è nei corpi. Piuttosto occasione, io ripresi, che se ne desti il sentimento in noi; come appunto quella proprietà che hanno i corpi di premere i globetti del

secondo elemento, è occasione che si risveglia in noi il sentimento della luce; e quella ond' essi sanno brandire e ondeggiar l'aria sino al timpano dall' orecchio, il sentimento del suono. Similmente una certa figura di particelle, o pure certi piccioli animaletti che sono ne' corpi, stuzzicando in una maniera, o in un' altra i nervetti della lingua, sono occasione, che in noi si desti l'idea di quello, o di quell' altro sapore. E l'istesso avviene dell' odore e delle altre qualità somiglianti. E così da noi chiamasi impropriamente qualità della materia quello che in realtà è soltanto percezione della nostra mente. Io già intendo, disse la Marchesa; noi siamo i conquistatori del mondo che ci è dattorno, e divenghiam ricchi alle spese altrui. Il filosofo non lascia a' corpi che a mala pena lo scheletro, dirò così, della estensione, e il resto, di che e' pajono rivestiti, lo dà all' anima nostra. E con ragione, io soggiunsi. Quando uno si trova al bujo, faccia di premere col dito l'un canto o l'altro dell' occhio, girandolo a uno stesso tempo alla parte opposta, e vedrà tosto un cerchietto di colori simile in certo modo a quelli che veggiamo nella coda del pavone. Onde questo? mentre certamente al di fuori non ha nè colore, nè luce. Non da altro, salvo che dalla pressione del dito, il quale opera così grossamente nell' occhio quello che i raggi di luce vi fan fare con tanto maggiore isquisitezza. Veramente veggo anch' io, disse la Marchesa, che non può stare altrimenti la cosa da quel che voi dite. Ma come è mai, che in virtù di un certo moto di rotazione io apprenda

il rosso, o l'azzurro? Qual corrispondenza ci può egli essere tra i corpi in qualunque modo disposti, e un concerto di colore, una idea che l'anima forma dentro a sè stessa; chè pur parmi che i sentimenti dell' anima sieno una faccenda diversa in tutto da qualunque movimento si sia. Comprendete voi meglio, Madama, io risposi, qual corrispondenza ci sia tra il dolore, che è pur dell' anima nostra, e la puntura di un ago, che altro non fa che lacerare alcuna fibra della persona; tra un certo moto di ventaglio maneggiato da dotta mano, e il sentimento ch' e' fa nascere in altrui della speranza? Ed ella accennando di no; Pur nondimeno, io soggiunsi, tali cose, benchè di differentissima natura, vanno di compagnia; e l'una è cagione, o per lo meno occasione dell'altra. Si dovrà dunque dire, ripigliò la Marchesa, che tra i movimenti della materia e le idee dell' anima ci sia quella corrispondenza che era negli Elisj tra Enea e l'ombra del padre Anchise? Conferiscono insieme, ragionano, rispondono l' uno all' altro: ma quante volte Enea tentò di abbracciare Anchise, altrettante se ne tornò con le man vote al petto. Questi pur sono, io ripigliai a dire, i misteri della fiosofia, alla quale, Madama, voi domandate assai più ch' ella non può veramente rispondere. Chi potria dirvi come lo spirito sia legato in questi nocchi della materia? Come gli oggetti corporei cagionino certe idee nell' anima, ella all' incontro certi moti nel corpo? Come senza estensione ella sia in ogni parte di noi, invisibil vegga, e intangibil tocchi? Sebbene non è punto da credere che si

rimanessero muti i filosofi, se noi gli domandassimo del come tutto ciò succeda. Ci metterebbono in campo gli spiriti animali che scorrono per la cavità dei filamenti sottilissimi dei nostri nervi, e portano le sensazioni degli oggetti corporei al cervello, ed esso pói le imprime nell' anima; le cause occasionali; l' armonía prestabilita: ci farebbono dei laghi di filosofia che noi poco intenderemmo, e che nulla conchiudono. E già cotesti grandi ragionatori furono paragonati co' ballerini, i quali dopo gli più studiati passi del mondo e le più belle cavriole, si trovano alla fine del ballo nello stesso sito per appunto che il cominciarono. Ma comunque sia del come e del perchè, egli è indubitabile, io seguitai a dire, esservi più specie di cose, le quali in noi ne producono di certe altre di ben diversa natura. Onde non maraviglia che certi movimenti ne' globetti di luce eccitandone degli altri, nella retina, che è una pellicella nel fondo dell' occhio, e questi comunicandosi, in qualunque modo ciò avvenga, al cervello; non maraviglia, dico, che questi tali movimenti possano creare in noi certe idee di colore. E già dell' istesso occhio, e della maniera con che si formano dentro di esso le immagini delle cose, sarebbe ora forse da parlare: se non che ecco, Madama, che veggo comparire lo scalco, il quale viene ad avvertirvi esser già messe le tavole: ed egli è oggimai tempo di vedere che qualità di sapore noi riferiremo coll' animo alla zuppa. Non so, disse la Marchesa, se colui che tutta mattina ci ha studiato su, e crede

di avergliełlo realmente dato, si accorderebbe così di leggieri con voi altri filosofi che ridur vorreste ogni cosa all'apparenza. Ch' ei non risappia giammai, io risposi, de' nostri ragionamenti. Egli non è persona da disgustare per così poco, come è una opinione di filosofia. E il dir questo e il levarmi su fu una cosa, stimando che così ancora far dovesse la Marchesa. Ella al contrario volea pure che io le dicessi più avanti, e non così tosto si tralasciasse l'incominciato nostro ragionamento. Sopra di che io la pregai a volersi ridurre a memoria e ponderare il detto di quel poeta francese, nominato il poeta della ragione, come vivande riscaldate buon sapore non resero giammai. Della qual verità pur convenne dopo qualche contrasto la Marchesa; e finalmente a' piaceri della tavola ebbe a cedere il campo la filosofia.

DIALOGO SECONDO

Si espongono i principj generali dell' Ottica, si dichiara la struttura dell' occhio e la maniera onde si vede; e si confutano le ipotesi del Cartesio e del Malebranchio intorno alla natura della luce e dei colori.

Nel tempo che durò la tavola, ora andava immaginando la Marchesa certe particolari specie di animaletti, da' quali le venisse destato quello o quell' altro sapore; ed ora raggirar faceva in uno o in altro modo i globetti della luce secondo la diversità dei colori delle cose che se le presentavano innanzi. E mostrava avere non picciol obbligo al Cartesio, da cui riconosceva d'essere messa a parte de' segreti della natura. Se non che una qualche noja parea pur darle che de' suoi colori ei ne l' avesse spogliata. Dove io pur la veniva certificando che con una semplice disposizione di particelle ella avrebbe seguitato ad operar quello che per l' addietro operar credeasi col colore medesimo, e ch' ella poteva starsene sicura nel suo regno contro a tutti i macchinamenti della più sottile filosofia.

Levate le tavole, e preso il caffè, ella si ritirò nelle sue stanze: e dopo avere nelle ore

più calde del giorno pigliato alquanto di riposo, venne nella galleria, dove io mi trovava godendo della vista di un ameno e ombroso giardino, sopra cui essa risponde. Da più di un motto che gettò la Marchesa, ben m'accorsi del desiderio ch' ella avea di ripigliare il nostro ragionamento. Ond'io, senza altro invito aspettare, presi a dire così: Tanto io vi veggo, Madama, infervorata della filosofia, che il parlarvi di qualunque altra cosa sarebbe senza dubbio indarno. Converrà dunque dirvi due essere i principali accidenti a' quali è sottoposta la luce; la riflessione e la refrazione. Quando le particelle della luce vengono a dare nelle parti solide dei corpi, ribalzano da essi, non altrimenti che fa una palla, dando in terra; e quel ribalzar ch' elle fanno, chiamasi riflessione. E per riflessione di raggi noi vediamo le cose tutte che diconsi opache, cioè che non hanno il lume da sè. La fiamma della candela, per esempio, manda raggi del suo: è un vorticetto di materia sottile, secondo il Cartesio, un picciolino sole che preme la materia globulosa che gli è dintorno, e sì alluma ogni cosa; laddove gli altri corpi opachi, i pianeti, quegli alberi, queste colonne e che so io, non ci si rendono visibili, se non in virtù delle particelle del lume, o sia de' globetti che riflettono. Regolarmente sono rimandati i raggi della luce, dando in una superficie spianata, polita e tersa, quale è quella dell' acqua stagnante o degli specchi; come appunto una palla, dando in un terreno spianato, ribalza regolarmente; cioè risale su

colla stessa inclinazione che è scesa. Tutti i raggi, per darvi un bello esempio, che dal vostro volto vanno allo specchio, ne ritornano indietro per niente disordinati o confusi, ma con la stessa inclinazione e con la stessa situazione appunto tra loro con cui vi andarono. Così è ripetuta o rimandata fedelmente dallo specchio la vostra effigie; e voi potete, Madama, presentarvi ogni mattina dinanzi a voi medesima, e consultare a tutta sicurtà sopra il modo di lasciar cadere con più eleganza un riccio, o sopra il più vantaggioso sito da collocare un neo. Gran mercè, disse la Marchesa, che io son giunta a sapere il perchè di cosa, che, avendola sotto gli occhi tutto il dì, era quasi vergogna non saperlo. Ma ben vi so dire, che chi mi avesse l' altr' ieri parlato di raggi, che venendo dalla mia faccia sono poi riflessi dallo specchio e che so io, io avrei creduto un tal linguaggio quel solito formolario che per vecchia tradizione ne suol ripetere la galantería. Al contrario, io seguitai, di quello che succede nello specchio, sono riflessi i raggi della luce, se cadono in una superficie irregolare ed aspra, quale è quella di una muraglia. Rimanda essa bensì i raggi del sole, da cui sia illuminata, ma per la scabrosità sua confondendogli insieme e sparpagliandogli per ogni verso, non ne restituisce la immagine. Quando poi i raggi della luce trascorrono dall' aria per cagion d' esempio, dentro nell' acqua, imboccano i pori o i vani che rimangono tra le particelle di quella (ch' essa pure, benchè non gli vediamo, ha i suoi pori),

e sì passano oltre. Ma nel passar che fanno, si torcono dal primiero cammino che tenevano, venendo a piegarsi, e quasi a spezzarsi, secondo il linguaggio degli Ottici. E questo spezzamento, onde s' indrizzano a nuova strada diversa da quella che innanzi facevano, è ciò che refrazione si chiama. I corpi diafani o trasparenti che danno la via al lume, come l' aria, l' acqua, il cristallo, il diamante, si appellano mezzi. E però dicesi, la refrazione avvenire nel passar della luce d' uno in altro mezzo. Ed ella è maggiore, secondo che i mezzi hanno in sè più di materia, o vogliam dire, sono più densi. Onde i raggi si spezzano maggiormente, o mutano maggiormente direzione nel passar dall' aria nel cristallo, che non fanno dall' aria nell' acqua, per essere il cristallo più denso che non è l' acqua. Bene sta, disse la Marchesa; ed egli è ben naturale che il cristallo, per essere più materiale, dirò così, dell' aria, abbia anche maggior forza nello spezzare i raggi della luce che per esso trapassano. Ma come è mai che il Tasso dice, se ben mi ricordo,

> Come per acqua, o per cristallo intero
> Trapassa il raggio?

Chè non continuate più avanti, Madama, io replicai, que' suoi versi pel rimanente della stanza? Mi pare che e' venga a inferire come in sulle tracce del raggio che trapassa intero per lo cristallo, o per l' acqua, così pure osava il pensiero degli eroi cristiani penetrare per entro al chiuso manto della bella Armida. Qualunque cosa, ripigliò la Marchesa, ne venga a

inferire egli, non è egli vero che da noi si dovrà inferire, non accordarsi gran fatto insieme Messer Torquato e la scienza dell'Ottica? No certamente, io risposi. E di quante simili discrepanze non troveremmo noi ne' poeti, chi volesse così sottilmente esaminarli? Il licenzioso Ovidio non fa egli scorrere in un giorno tutti i dodici segni del zodiaco al sole, quando l'astronomía non gli consente che la trentesima parte incirca di un segno pel suo corso giornaliero? Fatto è che i poeti non parlano ordinariamente nè a' dotti, nè a voi, Madama; parlano al popolo. E purchè arrivino a muovere il cuore, e a dilettar la fantasía del popolo, han toccato il segno. Tuttavia a liberare il Tasso di quella taccia di errore, potremmo dire, se così v' è in grado, ch' egli ha inteso parlare di que' raggi che investono la superficie dei mezzi non obbliquamente, ma a diritto: come sarebbe, se un raggio cadesse sulla superficie dell'acqua a perpendicolo, cioè senza deviare da alcuna delle bande dal filo del piombo; chè quel raggio sì bene passa oltre intero senza spezzarsi, o piegarsi nè da questo, nè da quel lato; dove tutti gli altri che vi cadono obbliquamente o di sghembo, si rompono, e nel rompersi s' indrizzano ad altra via. Ora diversamente frangono i raggi passando da mezzo raro in denso, che non fanno da denso in raro. Per esempio, dall'aria dando nella superficie dell'acqua si piegano nel penetrar l'acqua, indrizzandosi verso il perpendicolo, più che non faceano prima di toccarla.

E così un raggio che da un punto di questa muraglia andasse fuor per la finestra a percuotere colaggiù appunto nel mezzo del fondo di quella vasca, vôta ch' ella fosse d' acqua; riempiuta poi come ella è ora, non può più dirittamente dare in quel segno di prima; ma tuffandosi nell' acqua si torce di tal maniera, che viene a percuotere di qua del mezzo; cioè in un punto di esso fondo a noi più vicino. Che se quell' acqua divenir potesse un cristallo, più ancora si torcerebbe, più addentro tuffandosi; e più ancora, se per opera di una qualche Alcina si convertisse in diamante. Ed ecco tutte le linee e tutte le figure che io vi segnerò. In fatti, disse la Marchesa, che bisogno vi ha egli di linee e di figure per intendere che un raggio, passando da un mezzo raro in denso, si accosta al perpendicolo, e più vi si accosta, quanto più denso è il mezzo dov' entra? Così però, io soggiunsi, che il perpendicolo s' intenda sempre dirizzato sopra la superficie del mezzo che penetrano i raggi, in qualunque modo sia posta una tal superficie: in quella guisa che la candela che è piantata nel piattello del candelliere, vi è sempre a perpendicolo, in qualunque modo il candelliere si tenga, o il piattello. Benissimo, disse la Marchesa: e naturalmente all' opposto anderà la cosa, quando un raggio trapassa da un mezzo più denso in un meno, voglio dire, che allora si scosterà dal perpendicolo. Così è, io risposi. Niente vi ha di malagevole a comprendere per voi, Madama. E già voi vedrete in un batter d' occhio, come queste refrazioni, o

deviazioni dei raggi, di che assai imperfetta notizia aveano gli antichi, sieno cagione di mille giocolini che s'osservano tutto dì, e de' quali i moderni sanno render la ragione. Per esse refrazioni noi riceviamo i raggi, come se venissero da altro luogo, che da quello dove gli oggetti realmente si trovano: e l'occhio che non fa nulla di tutto questo, riferisce poi sempre gli oggetti colà donde pare che i raggi gli vengano; vale a dire, vede secondo la direzione dei raggi che lo feriscono. Uno di questi giocolini ve lo voglio far vedere pur ora, da che abbiamo qui in pronto quel bel catino di porcellana e una brocca d'acqua. Ora ecco io pongo nel fondo del catino questa moneta. Piacciavi, Madama, di scostarvene tanto che la sponda del catino vi copra la moneta, e v'impedisca il vederla. Così fece la Marchesa: ed io riempiuto d'acqua il catino sino al sommo, Non vedete voi subito, ripigliai a dire, la moneta, senza punto muovervi dal vostro posto? Sì bene, rispose la Marchesa. Ma come ciò? chè ben sono lontana dal vederne il perchè in un batter d'occhio. Considerate, Madama, io ripigliai, come la moneta manda raggi per ogni verso, sia pieno il catino, o pur vôto d'acqua; ma quei raggi che da essa moneta sarebbono venuti per dirittura all'occhio vostro, quando vôto era il catino, venivano intercetti dalla sponda del catino medesimo; e quelli che dalla sponda non erano intercetti, andavano tropp' alto perchè voi gli poteste ricevere; e in tal modo a voi si toglieva il poter vedere la moneta. Non così avviene quando

il catino si riempia d'acqua. Quei raggi che andavano tropp' alti, si piegano alquanto in basso verso di voi, si discostano cioè dal perpendicolo nell' atto dell' uscir fuori dell' acqua; e però giungono a ferir l' occhio vostro; il che prima fare non potevano: e voi vedete la moneta, ma fuori del luogo, dove realmente ella è. Di somiglianti scherzi vi ricorderete avervi fatto il prisma. Oltre al farvi apparir le cose variate di colori, ve le mostrava altresì fuori del luogo loro. I raggi degli oggetti entrando per la faccia del prisma, che era loro rivolta, vi refrangevano dentro; e uscendo dipoi dalla faccia di esso, che vicina trovavasi all' occhio vostro, tornavano a refrangere. Talchè da voi si ricevevano dopo due refrazioni, come se venissero o di più alto, o di più basso; d' altronde in somma che in fatti non venivano. Così è veramente, riprese la Marchesa. Secondo che situato era il prisma, ora mi conveniva guardare in su per vedere gli alberi e la campagna, ed ora in giù per veder l' aria. Pareva che talvolta il cielo fosse in terra, e poi la terra in cielo. Comprendo ora il perchè di tutte quelle bizzarrie; e parmi si potesse dire che le passioni, che tanto ne fanno travedere, e ne mostrano le cose fuori del loro debito luogo, sono altrettanti mezzi o prismi che tra il vero si frappongono e l' occhio della mente. Buon per noi, io risposi, se tali prismi noi gli sapessimo così ben maneggiare come i prismi dell' Ottica, e potessimo almeno assegnar così bene e prevederne gli effetti. Qualunque sia la posizione o la materia

di questi, si può facilmente sapere quale esser debba l'aspetto delle cose per essi traguardate; poichè le refrazioni vi si fanno con certissima regola. E generalmente elle succedono con tal proporzione e con tal legge, che, nota la inclinazione del raggio diretto alla superficie del vetro, dell'acqua, o di qualunque altro mezzo si sia, vi sanno dire a capello quale esser debba la inclinazione corrispondente nel refratto. Della qual scienza è riputato fondatore il vostro Cartesio. E dove ella giuoca principalmente, è in quegli scambietti; dirò così, che fa la luce passando a traverso un vetro d'occhiale colmo o convesso da amendue le parti, che si chiama lente per la similitudine ch'egli ha con un grano di lenticchia. Figuratevi, Madama, due raggi di luce che camminino paralleli tra loro: ciò vuol dire che mantengano sempre in camminando l'uno rispetto all'altro la medesima distanza, come fanno le spalliere di que' viali. Se questi raggi vengano a cadere sopra una lente, vannosi ad unire in un punto di là da essa per la refrazione che ne patiscono così sopra all'entrarvi, come sotto all'uscirne. Tal punto si chiama il foco della lente, ove raccogliendo i raggi del sole ha potere di ardere e di levar tosto in fiamma la polvere di archibuso che ivi sia collocata. Vengo ora in chiaro, disse la Marchesa, di ciò che altre volte ho udito dire, come con un vetro posto dinanzi al sole altri può ardere, niente meno che si farebbe con una bragia viva. Col ghiaccio medesimamente ciò può farsi, io soggiunsi. Come col ghiaccio?

ripigliò ella in atto di maraviglia. Figuratevi, io risposi, un pezzo di ghiaccio conformato a guisa di lente; e vedrete ch' egli potrà ardere come un vetro sino a tanto che non sia disciolto dal sole. Verissimo, ella riprese a dire. E qual ricca fonte di concetti e di arguzie non sarebbe egli stato a' nostri begl' ingegni di un tempo fa cotesto potere ardere col ghiaccio? Certo, io risposi, Madama, non sarebbono andati esenti i vostri occhi da una qualche fredda comparazione, allora quando i nostri poeti s' udivano cantare:

> Deh Celia all' ombra giace!
> Venga chi veder vuole
> Giacere all' ombra il sole.

Ma continuando il nostro ragionamento, i raggi che cadono sopra una lente paralleli, si riuniscono nel foco di essa: e quelli che non sono tra loro paralleli, ma che procedendo da un punto si vanno discostando l' uno dall' altro, si riuniscono essi altresì in un punto, ma più lungi dal foco: e tanto più lungi, quanto più presso è il punto dond' e' procedono. Di grazia, entrò qui la Marchesa, non v' incresca ripetere queste ultime parole. Voglio dire, io ripigliai, che quanto più presso alla lente sarà il punto donde procedono i raggi che vanno sopra di essa a cadere, tanto più lungi dal foco sarà il punto dove eglino andranno ad unirsi. E per lo contrario sarà tanto più presso al foco il punto della loro unione, quanto più lungi dalla lente è il punto dond' e' procedono. Che sì, Madama, che questa mia diceria incominciava a parervi alquanto lunghetta? No

per certo, ella rispose. Troppo volentieri ho seguíto le vie della luce. Orsù, io ripresi a dire, per queste vie ch'ella tiene, si giugne da noi ad avere la più dilettosa vista che uno possa immaginare. Ma per goderne, bisogna un bel dì di sole essere in una stanza affatto buja, salvo un piccolo pertugio, dietro al quale intendasi congegnata una lente. Ciascun punto degli oggetti di fuori, che sono in faccia al pertugio, vi manda dei raggi, i quali, trovando ivi la lente che gli aspetta, vengono da essa riuniti dentro la stanza in altrettanti punti che hanno rispettivamente tra loro la medesima situazione e il medesimo ordine, che i punti degli oggetti dond' e' partono. E così vengono quasi punte di pennello a dipingere sopra un foglio di carta, che dietro alla lente si pone, l'immagine di quegli medesimi oggetti. E ben vi so dire, Madama, che di tal sorta e di tal precisione è quella pittura, che un paese di Marchetto Ricci, o una veduta del Canaletto male vi starebbono a fronte. Maravigliosa vi è la degradazione, armonioso quanto mai dir si possa il colorito, esattissimo il disegno. Non solo vi è animato ogni cosa, ma si muove veramente. Vi vedreste camminar le persone, tremolar le foglie degli alberi, veleggiare una barchetta, o dar de' remi nell'acqua. Che più? su per l'onda, che rompono i remi, vi vedreste scherzar variamente ed isfavillar il lume.

Chè non mandiamo tosto, entrò qui a dire la Marchesa, per una lente? Mi par mill' anni di vedere così fedelmente copiati i bei siti che

abbiamo qui d'attorno, di vedere un quadro di mano di così eccellente maestro, quale è la Natura. Grande senza dubbio, Madama, io risposi, sarà la vostra maraviglia, nè minore il piacere che ne prenderete. Ma non vi fareste poi anche le maraviglie, se continuando io nella stanza buja a ragionarvi di filosofia, vi dicessi così? « Ora ecco fate ragione di essere col pensiero in uno de' vostri occhi, e di vedervi quello che avviene là entro. La stanza buja, dove siamo, è la cavità o camera interna dell'occhio. Il pertugio della stanza è la pupilla che è nella parte anteriore di esso: la lente è un certo umore detto cristallino, il quale appunto di lente ha figura, e stassi a rincontro della pupilla; il foglio di carta che riceve la immagine degli oggetti, è la rétina, che è una pellicella che soppanna il fondo dell'occhio, ed è tessuta de' filamenti del nervo ottico, per cui l'occhio mette nel cervello. Mercè di tali ordigni si dipingono nel vostro occhio le cose che vi si fanno innanzi e voi vedete.» Per certo, ripigliò la Marchesa, io non mi sarei mai pensata che quel bel quadro fosse tanto filosofico. E non è egli il Cartesio che lo intese il primo, a dir così, e ce lo rese altrettanto utile, quanto era dilettevole? O felice il Cartesio, io risposi, al quale voi vorreste aver obbligo di ogni cosa! Ma di questa conviene averlo a un Tedesco per nome Keplero, a cui la fisica ha parecchi altri obblighi, e non piccioli. Credevasi comunemente ne' tempi addietro che dalla superficie dei corpi traspirassero del continuo, e si andassero distaccando

certe membrane o pellicelle a guisa di effluvj: e queste pellicelle, che chiamavano simulacri, somigliantissime a' corpi donde partivano, volavano per aria, ed entravano poi nell'occhio, non si sa come, e vi recavano dentro una fedele immagine delle cose poste al di fuori. Così spiegavano il come per noi vedeasi, o piuttosto così folta era la nebbia che ricopriva le viste di quei filosofi. Presentemente è chiaro ogni cosa per la similitudine che ha l'occhio con la camera scura, che camera ottica medesimamente si chiama. Gli oggetti mandano raggi da ciascun punto a traverso della pupilla all'umor cristallino; ed esso, riunendogli in altrettanti punti, restituisce la immagine de' medesimi oggetti, e la porta sulla rétina. E perchè i raggi che formano le immagini degli oggetti si uniscono dietro all'umor cristallino a varie distanze, secondo la varia distanza donde procedono, perciò è necessario che la rétina si faccia quando più dappresso all'umor cristallino, quando se ne allontani, acciocchè la immagine di ciascun oggetto possa nell'occhio riuscir netta e distinta. Nè più nè meno che nella stanza buja convien fare col foglio di carta, che se non è posto ivi giustamente, dove per la refrazione della lente concorrono i raggi di un oggetto, la immagine di esso ne torna sfumata e confusa. A tale effetto si vuole sieno ordinati certi muscoli che fasciano il globo dell'occhio: ciascun de' quali ha in oltre un proprio e particolar suo ufizio; questo di volger l'occhio all'in su, quello all'in giù; questo a destra,

quello a sinistra; ed uno ce n'è, al cui governo presiede chi governa buona parte della nostra vita. Muove esso obbliquamente l'occhio, e gli dà quel muto favellare che suole essere più eloquente e più caro di qualunque più espressa parola. Tutti dipoi insieme quei muscoli si vuole che concorrano a portar la rétina ora più dappresso all'umor cristallino, ed ora ad allontanarnela, secondo che da noi or qua or là si viene rivolgendo la vista, ed ora quella cosa si adocchia ed or questa, posta più vicina o più lungi da noi. Ma qualunque sia l'ingegno per cui si ottenga di conformar diversamente l'occhio secondo le varie distanze degli oggetti, ci sono di quelli che per proprio difetto nol possono conformare in maniera da veder distintamente le cose lontane, e dagli Ottici sono detti miopi; ad altri all'incontro, che nol possono per le vicine, sono detti presbiti. E per questi tali, disse la Marchesa, mi penso sieno fatti gli occhiali. E di varie specie occhiali, io risposi. Gli ordinarj non sono altro che una lente convessa da amendue le bande; e trovati furono solamente quattrocento anni fa a consolazione de' presbiti, o sia de' vecchi. L'uno de' tanti incomodi che mena seco la vecchiaja, è lo appassire dell'occhio, e il soverchio accostamento della rétina all'umor cristallino. Da ciò ne viene che i raggi degli oggetti vicini, che dalla lente sono raccolti più da lontano, arrivano alla rétina prima di essere riuniti, e vi stampano una immagine confusa e sporca. Non maraviglia dunque, disse la Marchesa, se cotesti vostri

presbiti, quando hanno da leggere una lettera, e non trovino gli occhiali in pronto, la tengano molto lungi dall' occhio. In tal caso la immagine che cade all' umor cristallino più vicina, può riuscir netta e distinta. E similmente avviene, io soggiunsi, se tenuta la lettera alla consueta distanza, la lente dell' occhiale ajuti la refrazione del cristallino, e faccia sì che i raggi si uniscano a minor distanza da esso che fatto non avriano; maninconie per altro, delle quali non si conviene parlare a chi ha, come voi,

Chiar' alma, pronta vista, occhio cerviero.

A voi, Madama, si conviene piuttosto parlare degli occhiali de' filosofi; voglio dire dei microscopj e telescopj, mercè i quali pur possono contentare in parte e sbramare la loro curiosità. Di moltissimi oggetti avviene che la immagine non riesca per conto niuno sensibile alla nostra vista, a cagione della estrema sua picciolezza; di alcuni oggetti perchè minutissimi, quantunque a noi sieno vicini; di altri, perchè da noi sommamente lontani, quantunque in sè sieno vastissimi. Intorno a quelli si adoperano i microscopj; i telescopj intorno a questi: e per via di varie sorte di lenti in essi congegnate ingrandiscono quelle piccioline immagini per modo che ci è ora dato veder quello che altre volte non vedeasi, o vedere con distinzione grandissima ciò che solamente vedeasi così in confuso. Non si potrebbono mai esaltare abbastanza così nobili trovati, de' quali siamo debitori al nostro Galilei,

che prese di Linceo meritamente il nome, e rese, si potrebbe anche dire, lincei gli occhi dell' uomo. Cogli ajuti del telescopio l'uomo si è fatto più da presso al cielo, e si mescola in certo modo con le cose che tanto sono al di sopra di lui. Quante stelle non siamo noi giunti ad iscoprire che isfuggono l'occhio nudo? E la via lattea che veggiamo biancheggiare la notte, e stendersi dall' uno all' altro polo, non è altro che una moltitudine infinita, uno esercito innumerabile di stelle. Delle montagne e de' valloni che sono nella luna, sarà senza dubbio, Madama, giunta la voce anche a voi. Sono esse pure una scoperta de' telescopj, i quali nelle macchie di quel pianeta ci hanno fatto vedere delle bassure e delle alture grandissime, a tale che ce ne ha che superano di molto queste nostre Alpi. Per via poi delle macchie che ci hanno mostrato sulla faccia di Giove, di Marte e del Sole, siamo pervenuti a conoscere il giro ch' e' fanno intorno a sè stessi. E solamente dal passato secolo in qua che sonosi trovati que' begli ordigni, sappiamo che Giove ha intorno di sè una corona di quattro satelliti, o lune che vogliamo chiamarle; e Saturno ne ha una di cinque, con di più un bello anello luminoso che gli aggiorna di continuo le notti. Per essi finalmente si conobbero con precisione le grandezze de' pianeti, quelle distanze di tanti milioni di miglia che sono tra essi e noi; si è venuto in chiaro del vero sistema del mondo: e se già disse un antico poeta, che Giove, guardando la terra, non vi potea veder nulla

che non fosse trofeo dell' armi romane, forse i filosofi potrian dire al presente, che, guardando il cielo, non vi può veder cosa che non sia scoperta e quasi conquista de' telescopj. Fec'io qui un po' di pausa. E la Marchesa riprese a dire: Con tali e sì magnifiche parole avete voi rappresentate le gesta de' telescopj, che non so già io qual figura vi potranno fare i microscopj al paragone. Di molto, Madama, io ripigliai, hanno disteso anch'essi i confini dell' umano sapere. Se i telescopj, allungando la vista degli astronomi, ne hanno fatto conoscere mondi remotissimi da noi; i microscopj ne hanno fatto conoscere noi stessi, assottigliando la vista degli anatomici: e se gli uni mostrandoci le valli e i monti, la notte e il giorno, che a somiglianza della nostra terra hanno ancora i pianeti, ne hanno fornito argomenti per non credergli paesi oziosi e morti, ma abitati anch' essi; gli altri ne hanno veramente mostrato innumerabili nazioni, dirò così, di viventi, incognite agli antichi, e in cose che non pareano gran fatto acconce ad essere abitate. In una gocciola di aceto e di altri liquori moltissimi vi si è discoperta una tal popolazione di animaluzzi, che la Olanda e la Cina sono in paragone un deserto. Lascio poi a voi pensare, Madama, quanto minutissima sia la picciolezza di quegli animaluzzi. Basta dire che dentro a un granello di miglio ce ne capirebbono i milioni. Nè pare che sia meno mirabile di quelle strabocchevoli grandezze che ci ha fatto conoscere il canocchiale, quella picciolezza incredibile che pur ci ha fatto vedere il microscopio.

Ben pare, disse la Marchesa, che l' uomo tenga del divino là singolarmente dove ha saputo col suo ingegno trovare ajuti onde accrescere la picciolina sua forza, e farsi come maggiore di sè medesimo. Ma sovra ogni altra cosa ammirabili mi pajono questi strumenti, per cui ora la nostra vista si stende quasi in infinito di qua e di là degli strettissimi confini che pareva averle prescritti la natura. Che cosa vedevano, si può dire, gli uomini avanti la invenzione del cannocchiale e del microscopio? Non altro che la scorza e un barlume delle cose. Starei per dire che gli antichi riguardo a noi fossero quasi ciechi. In questa parte non è dubbio, io risposi. Sebbene ciechi erano reputati coloro, o almeno aver le traveggole, i quali vedeano con quegli strumenti quelle tante cose che hanno di tanto ampliato la sfera del nostro sapere. Ben ebbe a provarlo il nostro Linceo medesimo, al quale toccò di pagare assai cari i benefizj che colle sue scoperte si avvisò di fare all' uman genere. Come, ripigliò in atto d' impazienza la Marchesa, non si alzarono le statue, non si arse l' incenso, non si appiccarono i voti a un tal uomo? Al contrario, io risposi, la ricompensa che egli ebbe, fu la stessa che, per avere discoperto un nuovo mondo, avea avuto alcun tempo innanzi il Colombo; accuse, processo e carcere. Nè altrimenti succede a coloro i quali a fil di ragione pigliano a combattere le opinioni radicate nelle menti degli uomini, e colla verità alla mano fannosi ad atterrare gl' idoli della prevenzione. Le

discoperte del Galilei contraddicevano a quanto insegnavano i maestri di allora sulla struttura del corpo umano, e sulla fabbrica singolarmente de' cieli; andavano per diritto a ferire quanto sulla parola di Aristotele credevasi a quei tempi nella filosofia essere più solenne e più sacro. Ed ecco quanto bastò perchè egli fosse contrariato da ogni parte, perseguitato, condannato, tenuto reo. Oltre di che, le nuove scoperte si disprezzavano perchè nuove; gli errori che messo aveano, dirò così, tanti secoli di barba, si sostenevano come le verità le meglio dimostrate. Tanto è vero che la caligine dell' antichità suole ingrandire nella nostra apprensiva l' altrui merito, come appunto gli oggetti per nebbia sogliono apparir più grandi del giusto. Nè io mi maraviglierei punto che anche al dì d' oggi alcuni ci fossero tra noi tanto innamorati delle cose antiche, i quali facessero maggior caso dei sogni di Parmenide, secondo cui il sole è freddo e caldo, la vita lattea un miscuglio di denso e di raro, che de' più bei trovati de' nostri filosofi. Per quanto venerabile, riprese a dir la Marchesa, essere possa la nebbia o la barba dell' antichità, non credo però già io il facessero, una volta che avessero veramente assaporata la filosofia moderna che con tanta chiarezza rende le ragioni delle cose, e udito avessero quanto da voi mi è stato esposto sinora.

Peccato, io risposi, Madama, che tutto quello che avete udito, non sia per star saldo alla

prova. Non dico già che dobbiate aver dubbio alcuno intorno al refrangere e riflettere della luce che abbiamo discorso, intorno alla perfetta similitudine che corre tra la camera oscura e il nostr' occhio; nè che dobbiate ritrattarvi della rinunzia che avete generosamente fatta del colore che tenevate più vostro, del misto di rose e di ligustri. Ma finalmente del sistema del Cartesio voi dovete fare quel conto, e non più, che si vuol fare d' un bel giuoco di fantasía. Ecco adunque, soggiunse qui prestamente la Marchesa, che la miglior parte del mio sapere è ita in fumo. Con quanta facilità non poteva io render ragione di mille cose, e tra le altre formarmi dentro alla mente qual colore più mi piaceva? E Dio sa quanti pensieri mi costerà da qui innanzi una sola mezza tinta! Io vi confesso che mi sa malagevole a dovere abbandonare il Cartesio, e io pur mi sentiva affezionata a quel suo sistema. Ma senza dubbio, Madama, io risposi, molto più il sarete alla verità. Il sistema del Cartesio ebbe, come Ercole, sin dalla culla di gran nimici a combattere; ma, al contrario di Ercole, quasi che nella culla medesima fu spento. Appena comparì al mondo, che fu obbiettato da alcuni, come il lume delle stelle non potrebbe in niun modo giugnere a noi; perchè la pressione di un vortice rintuzza ed uguaglia la pressione degli altri, co' quali è in equilibrio; cosicchè lungo i confini di ciascun vortice la luce è come ammorzata da una contraria luce. Da altri più

sottili esaminatori delle cose naturali fu poi mostrato lo imbarazzo, anzi la impossibilità che avrebbono i pianeti a moversi nei vortici del Cartesio, e molto più le comete che vi girano talvolta per un verso contrario a quello de' pianeti. Non mi diceste già voi, soggiunse qui la Marchesa, che dal vortice sono portati in giro i pianeti, come giù a seconda sono portate le navi da una corrente? Così è, io risposi; ed ella: Pel giro adunque de' pianeti pare non ci abbia luogo difficoltà alcuna. Niente immaginare potrebbesi di più chiaro. E tra le correnti del vortice che vanno tutte per un verso, non potría egli avvenire che se ne formassero alcune che andassero per un verso contrario, come per rivolgimento delle acque ritrose avvenire pur talvolta si vede ne' fiumi? E non potrebbero esse correre per di assai lunghi tratti atteso la vastità medesima del vortice? e queste correnti contrarie saran desse che ne porteranno le comete a ritroso, e per un verso contrario a quello de' pianeti. L'amore, io risposi, che avete posto nel vostro Cartesio, vi rende più ingegnosa che mai. E ben voi, Madama, cercate ogni via, come fanno i veri amanti; e vi atterreste ad ogni ragione, per non dipartirvi da lui. Se i pianeti non facessero altro che girare o danzare a tondo, non ci saría che dire. Il male si è che il fanno con certe particolarità, con certe tali leggi, le quali non ci è verso, per quanti tentativi sieno stati fatti, di aggiustarle con quello che vorrebbe la propria natura e l'indole del vortice, e guastano ogni cosa. E quanto al vostro

sistema delle comete, ben può ne' fiumi venirsi formando alcuna corrente contraria al filo dell'acqua per la più o meno profondità del letto del fiume, per la varia posizione delle sue rive, o che so io. Ma simili cause come trovarle nel libero corso di un vortice nell'ampiezza del cielo? senza che, qualche particolar corrente che si venisse anche formando, sarebbe assai prestamente vinta dalla corrente generale, e quivi si perderebbe, come vediamo appunto avvenire ne' fiumi, che il filone dominante, a parlar così, dell'acqua porta via seco e assorbe ogni cosa. In una parola, molte e gravissime obbiezioni furono mosse contro a quel sistema che ha trovato tal grazia dinanzi a voi, e per cui ha tanto combattuto il fiore dell'Accademia di Francia. Ma una tra le altre ce n'è che gli dà l'ultimo crollo:

Quivi non fanno i Parigin più testa.

E qual è mai, disse la Marchesa, questa così terribile obbiezione? Ecco qua, Madama, io risposi, la pittura di questo muro è quello che gli fa così cruda guerra. Se egli non ha a temere, soggiuns' ella, altro nemico, io fo tosto cancellarla quella pittura. Ormai, io risposi, il vostro amore per il Cartesio non conosce più termine nè segno alcuno; chè gli vorreste anche sacrificare il vostro Paolo che ha saputo così ben ritrarre su questo muro la pittura omerica dell'ira d'Achille. Ma troppe bisognerebbe cancellarne delle pitture, e secondo l'uso d'oggidì dar di bianco a ogni cosa. Orsù, Madama, io pianterò questo mio coltello qui

nella tavola che è in mezzo della galleria. Voi rimanetevi qui, io andrò a pormi là in quel canto. Or bene: voi, Madama, tenete l'occhio fisso nella clamide rossa di quell'Achille; ma fate di traguardare per mezzo l'estremità del manico di quel coltello. Volete dire, ripigliò qui la Marchesa, che io faccia come i cacciatori quando prendon la mira. Così per appunto, io risposi. E intanto che voi state mirando quella clamide rossa, io traguardo per simil modo quell'azzurro del mare; cioè prendendo la mira anch' io per mezzo alla estremità del manico del medesimo coltello. Ora egli è indubitabile che ivi per quel punto, per cui da noi si traguarda, passa un raggio che viene dalla clamide, ed uno che viene dal mare. I quali due raggi altro non sono se non due filze di globetti, l'una delle quali si stende dalla clamide al vostro occhio, l'altra dal mare al mio. E ancora è indubitabile che questi due raggi si tagliano insieme nel punto da noi preso per mira; e però si trova ivi un globetto che è comune, ed appartiene così all'un raggio come all'altro. Io non vedo ancora, disse la Marchesa, dove si vada a parar la cosa. Ed io: Acciocchè quei raggi facciano impressione in noi, sarà mestiero che i globetti del raggio che viene dalla clamide, premano dalla clamide sopra il vostro occhio, e i globetti del raggio che viene dal mare, premano dal mare sopra il mio. E così quel globetto che si trova esser nel punto per dove da noi si traguarda, e che appartiene ad amendue questi raggi, bisognerà che prema a un tempo e sopra il vostro occhio e sopra

il mio. Che sarebbe lo stesso che dire, che essendo voi in capo di due viali, vi avviaste nel medesimo tempo e per l'uno e per l'altro. E questo non è il tutto. Parmi però, disse la Marchesa, essere tanto che basti a rovesciare ogni cosa. Bisognerebbe ancora, replicai io, che in quell'istesso globetto solido, come egli è, ci fossero due differenti moti di rotazione a un tempo; quello che è voluto dal Cartesio, per muovere in voi l'idea del color rosso, e che dalla clamide scorre per il vostro raggio; e quello che è necessario a muovere in me l'idea dell'azzurro, e che dal mare va scorrendo per il raggio mio. Voi comprendete adunque, Madama, che con questi globetti non potremmo veder nulla di quello che noi pur veggiamo. Comprendo ora, ripigliò la Marchesa, con quanta ragione dicevasi della poca fede che si vuol dare a' sistemi di filosofia. Ma certo non avrei pensato mai che questo dovesse dare in terra così facilmente. Lo stesso Malebranchio, io risposi, una delle più ferme colonne del Cartesianismo, fu scosso egli medesimo da quella difficoltà, e pensò di metter mano nel sistema, cercando di assestarlo in modo, che non repugnasse all'esperienze, che con ragione furono da lui chiamate revelazioni naturali. E venne egli poi fatto, disse la Marchesa, a cotesto Malebranchio di raddrizzare in qualche modo l'edifizio?

Il Malebranchio, io seguitai, ha fatto in picciolo nel sistema della luce quello che nel sistema del mondo avea fatto in grande il Cartesio. Per ispiegare i moti de' pianeti, aveano immaginato gli Antichi ch'e' fossero portati in

giro da certe sfere solide dette epicicli; e per render ragione delle varie apparenze di essi moti, facevano entrare così sgarbatamente quegli epicicli gli uni dentro degli altri, ch'era proprio una confusione; lo che diede motivo allo scandaloso motto di quel re matematico, che se Iddio, quando fece il mondo, l'avesse chiamato a consiglio, l'avrebbe assai meglio consigliato. Il Cartesio, per far giocare i pianeti più liberamente, sostituì a quegli epicicli i suoi vortici. E similmente il Malebranchio, per meglio spiegare gli effetti della luce, in cambio dei globetti duri immaginati dal Cartesio, vi sostituì dei vorticetti di materia sottile od eterea, picciolissimi e fluidissimi, de' quali ha riempito nel mondo ogni cosa. Il corpo luminoso, dic'egli, a guisa del cuore nell'uomo, si ristringe a ogni momento e si dilata; il che è causa di ondeggiamento nel mare dei vorticetti che da ogni lato l'attorniano. Ora questi ondeggiamenti medesimi sono la luce, e la varia loro celerità il colore. Di qui egli ricava un'assai stretta parentela che corre tra la luce e il suono, ond'altri non s'era avvisato per ancora. Gli ondeggiamenti che concepisce una corda quando è percossa, e ch'essa comunica all'aria, e l'aria dipoi all'organo dell'udito, risvegliano in noi il sentimento del suono; e gli ondeggiamenti che da una fiaccola vengon comunicati alla materia eterea, e quindi al nervo dell'occhio, risvegliano in noi l'idea della luce. Nella maggiore o minor forza degli ondeggiamenti dell'aria sta la maggiore o minore intensione del suono, e nella maggiore o minor forza degli ondeggiamenti dell'etere sta la maggiore o minore

intensione della luce. Anzi a quel modo che la varia frequenza nel guizzar dell'aria fa la varietà de' tuoni, come grave, acuto, con quelli che sono di mezzo, così la varia frequenza nel guizzar dell'etere fa i varj colori rosso, giallo e gli altri, che si possono considerare come i tuoni della luce. Io non so, disse la Marchesa, se mai similitudine sia stata, e direi anche da certi nostri oratori, spinta tant'oltre. E più oltre ancora lo è, io risposi, da cotesto filosofo. Non è dubbio che i varj ondeggiamenti dell'aria si tagliano insieme, senza che l'uno rechi un minimo turbamento all'altro, non che si distruggano tra loro; come veggiamo tutto dì avvenire nei concerti di musica, dove il violino non si confonde col basso, o il basso col violino,

E dove in voce voce si discerne.

Per simil modo è ben naturale a pensare che succeda dei varj ondeggiamenti dell'etere, che dai diversi colori delle cose si trasmettono a varie parti; i quali potranno tagliarsi fra di loro senza confondersi, ovvero alterarsi in alcun modo. E ciò perchè un vorticetto che sia comune a due filze che ondeggiano, potrà da una parte ondeggiare per un verso, e dall'altro per l'altro, dividendosi per la medesima cedevolezza delle sue parti, come in due. E così i vorticetti del Malebranchio, mercè la fluidità loro, vagliono a far quello che non potean fare i globetti del Cartesio, colpa la loro solidità.

State, qui m'interruppe la Marchesa: chi veggo io là nel giardino? Il signor Simplicio che viene alla volta di noi. Che partito prendere per

difenderci da quella noja di sonetti, con che egli mi rifinisce, e ciò non falla mai, in ogni sua visita? Chè non viene un qualche vortice a seco rapirlo e torlo via dal nostro sistema? Alla quale io risposi: Madama, non vi lasciate vincere a troppa pulitezza; tenetevi sempre in sulla filosofia, ed ella sarà il vortice, o l'Apollo che ne salverà da tale seccaggine. La Marchesa disse che le piaceva. Mentre tra noi erano questi ragionamenti, ed ecco il poeta il quale in sul primo abbordo prese occasione da un *come sta ella* di ragguagliarne che da un tempo in qua pareva lo avessero in ira le Muse; che la vena d'Ippocrene e dell'usato ingegno era omai secca per lui. Avendogli noi fatto il piacere di contraddirgli, egli ne rispose esser presto a provarne quanto detto ne avea con due sonetti e con una canzone, composti in quella istessa mattina, da' quali ben avremmo potuto conoscere quanto poco gli prestasse Apollo di quel favore del quale altre volte gli soleva esser così largo e cortese. Quando sia così, riprese la Marchesa, io per me, se fossi voi, vorreimi or ora spoetare. Venite terzo tra noi a ragionar della luce e de' colori che hanno oggi fatto la materia de' nostri discorsi, e questi boschetti diverranno un'Arcadia di filosofia. Egli se ne schermì, dicendo non aver ala così robusta da salir tant'alto. Aggiunse, non potersi meglio temperare la severità de' discorsi filosofici, che con la poesía; e adduceva l'esempio del divino Platone, il quale non isdegnò, diceva egli, con quelle stesse mani che scrissero il Timeo, di

toccar la cetera: ed entrava in più altre novelle, quando la Marchesa pur ferma a non voler dar retta a' suoi sonetti, rivoltasi a me, tornò in sul discorso del Malebranchio; dicendo che veramente con que' suoi piccioli vortici si veniva a scansare la difficoltà che era stata tanto fatale a' globetti; ch'ella per altro non si teneva gran fatto sicura della sussistenza di quella riforma, per la fresca memoria delle disavventure del Cartesio. Pur troppo è vero, io risposi, della natura delle cose umane essere la caducità; cosa che il signor Simplicio ne l'avrebbe confermata con molti bei luoghi di poeti, e a un bisogno ancora co' suoi. Ma quello, Madama, io continuai a dire, che certamente non vi aspettereste mai, si è, ch'egli è pur forza rinunziare al sistema o alla riforma del Malebranchio, per quella medesima similitudine tra il suono e la luce, che al primo aspetto gli dà tal aria di verità. Ella vien meno questa similitudine al maggior uopo. Ogni moto di ondulazione, il quale dal suo principio si dilata d'ogni intorno per cerchi via via più grandi, se viene ad incontrar nel cammino un qualche impedimento, non per questo si ristà egli; chè anzi piegando da' lati di quello, e facendogli ala, procede innanzi in cerchi ordinati tuttavia. Non vi sovviene, Madama, che noi l'altro dì udimmo molto bene il suono di un corno da caccia che veniva di oltre quel colle? Segno manifesto che, non ostante lo interposto impedimento, giugnevano a noi i cerchi ondeggianti mossi dal suono nell'aria. Lo stesso vedremmo

avvenire in quella vasca; chè se altri vi gettasse dentro un sassolino, l'onda non si arresterebbe già nel mezzo di essa, scontrando il piedestallo di quel gruppo, ma ben si dilaterebbe da ogni lato, e cercherebbe con la fluttuazion sua tutta la vasca. Adunque come si ode il suono, dovrebbesi ancor vedere la luce ad onta di qualunque cosa frapposta. In conclusione non avremmo mai ombra; che, massime a questi dì, non sarebbe la più dilettosa cosa del mondo; come neppur l'avremmo con la pression del Cartesio. Ogni globetto di luce, toccandone molti altri a sè contigui, e questi toccandone degli altri, dovrebbe col suo premere sparpagliar la luce per qualunque verso, e illuminare anche colà dove non può dirittamente il sole. Talchè nel colmo della mezza notte ci vedremmo così chiaro, come di bel mezzodì. Ecco, disse la Marchesa, una nuova difficoltà contro al sistema del Cartesio, di cui per altro io non avea bisogno a sapere da quanto egli fosse. In fatti, io ripigliai, avremmo sempre luce senza interrompimento d'ombra tanto nella supposizione del Cartesio, quanto in quella del Malebranchio, siccome ha dimostrato il Neutono; il quale non si contentò di scoprire nell'Ottica gli errori altrui, che vi sostituì del suo le più belle verità.

Dette queste cose, noi scendemmo nel giardino a pigliare un poco d'aria. E quivi entrammo in altri discorsi, cercando però sempre di distornare in un modo o in un altro la vena poetica del signor Simplicio.

DIALOGO TERZO

Esposizione del Sistema d'Ottica neutoniano.

Non così tosto io fui avvertito la seguente mattina che erano aperte le stanze della Marchesa, che io mi vi rendei; e dopo i consueti convenevoli, Madama, io presi a dire, siete voi ben preparata ad entrare nel sacrario della filosofia? Ben sapete che ne sono esclusi i profani, e coloro che sonosi lasciati vincere ai globetti, ai vortici e a simili altre mondane immaginazioni. Prima di farsi alla soglia conviene purgar del tutto la mente da quella vana curiosità, dove ha radice la superba follía degli autori di sistemi generali; e conviene ricordarsi che, in pena di tal pecca, pare che sieno condannati, come il Sisifo de' poeti, a rotolare e a innalzar tuttavia di gran sassi che hanno tosto a rovinare al basso. Indarno adunque, disse la Marchesa, sarà nato con esso noi il desiderio di sapere il perchè delle cose. Non indarno, io risposi, se un tal desiderio condur ne possa a sapere come elle sono in fatto. E sarà poi questo, disse la Marchesa, un così gran guadagno? E il saper questo solamente dovrà tanto esaltare il filosofo sopra gli altri uomini? Madama, io risposi, non crederete voi che metta assai più conto sapere la storia degli effetti che

si osservano in natura, che perdersi dietro al romanzo delle cause? La marcia di un Montecuccoli non è ella più istruttiva di assai, che tutte le corse non sono de' cavalieri erranti dell'Ariosto o del Bojardo? D'altra parte tale si è la condizione dell'uomo, che l'assicurarsi come le cose sono, il ben distinguere l'apparenza dalla realità, il saper vedere, non è cosa da tutti. Egli sembra che di assai folta nebbia sieno per noi ricoperti gli oggetti; quelli ancora che ne sono più negli occhi. Gli effetti dipoi primitivi ed elementari, la natura ce gli ha nascosti, quasi direi, con eguale industria che le cause medesime. E se non si può giugnere a veder l'ordine e la dipendenza che hanno tra loro tutte le parti dell'universo, a scoprir le cause prime, voi non crederete però, Madama, che si faccia un così picciolo guadagno a connettere insieme effetti che pareano tra loro differentissimi, riducendoli sotto a un principio comune, e per via di osservazioni ricavare dai particolari fenomeni delle cose le leggi generali che osserva costantemente la natura, e colle quali da essa governato è il mondo. Sino a qui, disse la Marchesa, io non ho veduto delle osservazioni altra prova, se non che vagliono moltissimo a distruggere. Un sistema è egli bello, elegante e semplice? Ecco che tosto gli muovon guerra, e non han posa che non l'abbiano posto in fondo. E non so se s'abbia a dire ch'elle tengono un poco dell'umor bizzarro di colui che dallo annientare le cose più belle cercava di salire in fama e di esser nelle bocche degli uomini. Tra i sistemi, io risposi, che

fecero nel mondo la loro comparsa, forse non tiene l'ultimo luogo quello che fu immaginato sulle qualità dei raggi della luna, e che potrete aver veduto voi medesima essere anche in voga tra i più. In sul fondamento che la luna presiede alla notte, come il sole fa al giorno, che il colore del sole tira all'oro, e il colore della luna all'argento, e di simili altre varietà; avvisarono alcuni speculativi, che i raggi della luna dotati esser dovessero di qualità totalmente contrarie ed opposte a quelli del sole. E però se i raggi del sole sono caldi e secchi, come pur essere gli proviamo tuttodì, quei della luna esser doveano per propria natura freddi e umidi. Dal che ne veniva in conseguenza che fossero anche mal sani. In fatti il più delle persone, appena che la luna incomincia a innalzarsi sull'orizzonte, e i suoi raggi piglian forza, si ritirano in casa, o credono avere il mal di capo, se tanto o quanto passeggiando all'aria hanno bevuto della malignità del suo lume. Qui ancora inframetter si vollero gli osservatori delle cose naturali, e porre un tal sistema al crociuolo della esperienza. I raggi della luna vennero raccolti insieme, onde invigorire la operazion loro, nel foco di grandissime lenti, e quivi fu collocato un termometro: è questo uno strumento che per la dilicatezza e sdegnosità sua, dirò così, mostra all'occhio il caldo ed il freddo: è fatto di una palla o caraffa di vetro, con un sottilissimo collo, la quale contiene dello spirito di vino, che, a ogni minimo grado di calore che senta, si dilata e monta su per il collo della caraffa, e si ristringe a ogni minimo

grado di freddo, e dibassa. Osservarono adunque che non si ristrinse punto, benchè nel foco di taluna di quelle lenti i raggi della luna umidi e freddi, come si credeano, venissero ad esser di lunghissima mano più stretti insieme, più densi, che nol sono quando battono dirittamente sopra di noi. Talchè oltre al rischiarar le notti, e ad inspirar nel cuor degli amanti un non so che di appassionato e languido che dolcemente gli attrista, non hanno i raggi di quel pianeta qualità altra niuna. Ecco delle osservazioni, disse la Marchesa, che pur dovrebbono andare a genio di tutti, come quelle che lasciano stare le cose belle, e ne guariscono da vani e mal fondati timori. I filosofi da sistemi, io rientrai qui a dire, paragonare si potrebbono a quella generazione di Statisti che per via di sistemi di altra natura promettono mari e mondi, e dánnosi vanto di arricchire detto fatto le nazioni. E già non manca chi porga loro orecchio; chè tutti vorrebbono in picciol tempo divenire dotti non meno che ricchi: se non che gli uni trovansi alla fine di non aver fatto tesoro di altra cosa, che di cedole di niun valore; e gli altri di moti di pressione, di rotazione e di simili altre cedole o false monete della filosofia. Non picciolo adunque sarà l'obbligo che noi aver dovremo alle osservazioni, se elle ne guariscono ancora dalle vane e mal fondate speranze. A chi mai potrebbono andare a genio

Larghe promesse coll' attender corto,

il voler abbracciar tutto il mondo, e finalmente

non istrigner nulla? Meglio è senza dubbio poter far fondamento su quel poco che uno ha. E il vero filosofo ha da rassomigliar a quei savj principi che amano di avere uno Stato non tanto esteso, quanto sicuro. Benchè di quanto non hanno mai le osservazioni esteso i confini del nostro sapere? Voi medesima, Madama, conosceste pur jeri come mercè le osservazioni del microscopio ha penetrato la nostra vista nel seno più riposto dei corpi, e come ha scorso l'ampiezza tutta dei cieli mercè le osservazioni del telescopio; e così di mille scoperte bellissime arricchite ne vennero la storia naturale e l'astronomía. Non altrimenti che con lo studio dell'osservare si perfezionò la chimica che arriva a risolvere i corpi ne' principj onde sono composti, e quasi quasi a rimpastargli di bel nuovo; non altrimenti la nautica, per cui con tal sicurezza e rapidità si vola presentemente dall'uomo dall'uno all'altro emisfero. Nè già vi può essere nascosto, Madama, come la medicina, dove i sistemi sono tanto pieni di pericolo, non si può in altro modo perfezionare ed accrescere, se non che ragionando sobriamente, e osservando, per così dire, con intemperanza. Ma che più? all'osservare attentamente noi medesimi, al tener dietro passo passo al fanciullo, e ai progressi che fanno di mano in mano le facoltà dell'anima nell'uomo, abbiam l'obbligo del poco che siam giunti a discernere della origine e della formazione delle nostre idee nel profondo bujo della metafisica. Il Neutono dipoi, mercè l'arte più fina dell'osservare, aperto ne ha i più occulti

tesori della fisica: e dispiegando, come di lui cantò un suo compatriotta, la lucida vesta del giorno, ne trasse fuori, e svelò finalmente agli uomini le fino allora nascoste proprietà della luce, di quella cosa che anima tutte le altre cose e rallegra il mondo. Le più belle e ammirabili tessiture di essa luce voi vedrete al presente, Madama; e la verità vi ragionerà nella mente per bocca del Neutono.

Un raggio scagliato dal sole, io ripresi, un raggio di luce, per sottilissimo ch' e' sia, è realmente, siccome io vi dicea jeri, un fascetto d' infiniti altri raggi, ma non già tutti di un colore. Alcuni son rossi, altri ranciati o dorè, altri gialli, altri verdi, altri azzurri, altri indachi, ed in fine altri violati. Primitivi ed anche omogenei si chiamano cotesti raggi, ciascuno de' quali ha un proprio e particolar colore; e da essi mescolati insieme ne vien formato uno eterogeneo, o composto, come è un raggio del sole, di color bianco, o, per meglio dire, che pende al dorè. E così la luce è la miniera de' sette colori primarj, di che si vengono poi dalla natura dipingendo variamente le cose. Chè non è già da credere ch' alcun raggio si tinga di rosso, o di azzurro, per la diversità dalla superficie in cui si scontra, o de' mezzi per cui passa; ma dal seno istesso del sole, insieme col lume, reca seco un proprio ed inalterabil colore, benchè non veduto da noi. E come fu, disse la Marchesa, che il Neutono il vedesse egli? Certo, io risposi, di molta acutezza qui gli fu bisogno; ma certo è altresì che egli medesimo non

l'avrebbe veduto mai, quando i raggi primitivi per natura non fossero tali, che cadendo tutti per la medesima obbliquità d'uno in altro mezzo, per esempio, dall'aria nel vetro, questi non refrangessero più, e quelli meno; onde vengono a stralciarsi e separarsi l'uno dall'altro; e il raggio totale o composto si risolve in tal modo ne' suoi componenti e parziali. Soggetti a maggior refrazione, o più refrangibili si trova esser sopra tutti gli altri i violati, a minor refrazione gl'indachi; seguitano gli azzurri; appresso i verdi; indi i gialli e i dorè; e finalmente i rossi, che, refrangendo, si torcon meno che tutti gli altri. Nuove e maravigliose cose in vero, disse qui la Marchesa, voi mi raccontate di questa luce. Ben parmi che aveste gran ragione, quando mi diceste l'altro dì, che, nel picciolo tragitto che uno fa di Francia in Inghilterra, trova tutto cambiato. Non solo la lingua, il governo, i costumi, gli umori ed il clima; che tutt'altra cosa è per sino la luce ed il sole. Ma se a discoprire tal novità era bisogno di un gran filosofo, non sarà manco bisogno di lunghi discorsi a farla vedere agli occhi volgari. E se bastante si trova essere ogni minima cosa a rovinare un sistema, quanto non ci vorrà egli mai a stabilir quello che sia d'accordo col vero?

Basta, diss'io, che voi, Madama, col pensiero finghiate d'essere in una stanza privata d'ogni lume, trattone quel poco che per uno stretto spiraglio e rotondo v'introduce un sottil raggio di sole; onde viene a stamparsi sul

pavimento della stanza un'orma luminosa, o vogliam dire una picciola immagine del sole medesimo: indi a qualche distanza dello spiraglio intendiate trovarsi congegnato un prisma di vetro che per traverso riceva quel raggio. Deve essere il prisma situato in maniera che con una faccia guardi la volta della stanza, con l'altra lo spiraglio, e con la terza il muro che allo spiraglio è di rincontro, e con uno degli spigoli guardi il pavimento. Il raggio di sole, che penetra la faccia che guarda lo spiraglio, esce dipoi da quella che guarda il muro: di modo che il prisma che nel raggio si ficca, quasi cuneo lo spezza, lo refrange, e viene a buttarlo dirittamente sopra il muro della stanza che allo spiraglio è di rincontro. Ora la traccia luminosa che il raggio refratto imprime su pel muro, non è già simile a quella che il raggio diretto imprimeva sul pavimento. Quella era bianca e poco meno che rotonda; questa è lunga cinque volte più che la non è larga, di figura quadrilunga, ma tondeggiata negli estremi; e in oltre ella è distinta de' sette colori annoverati poco avanti. Sono essi disposti in una schiera diritta con tal ordine, che il rosso tiene la parte inferiore, contiguo a questo è il dorè, appresso è il giallo, indi il verde, poi l'azzurro, séguita l'indaco, e finalmente il violato sale più su che tutti gli altri, e tiene la parte suprema di quella schiera. Così però, che tra l'un primario e l'altro, tra il rosso e il dorè, il dorè e il giallo, e via discorrendo, ci sono

innumerabili mezze-tinte che legano insensibilmente insieme l'un primario e l'altro.

Pensate, disse qui la Marchesa, se la scala de' colori sarà perfetta. Non ci è dubbio che l'occhio vi abbia nulla da desiderare. Ed io continuai: Rivolgendo un poco il prisma intorno a sè stesso, ora per un verso ed ora per l'altro, senza punto muoverlo di lungo, voi intenderete agevolmente, Madama, che il raggio di sole si fa più o meno obbliquo alla faccia su cui cade. Con ciò si viene a mutar l'ordine della refrazione, e si vede la immagine colorata salire o scendere su pel muro. Si fermi il prisma, quando il raggio così all'entrare, come all'uscire, sia egualmente inclinato alle facce del prisma; che allora appunto la immagine è della lunghezza che io vi diceva, e i colori sono anche più belli ed accesi. Tanto che

> Nè il superbo pavon sì vago in mostra
> Spiega la pompa dell'occhiute piume,
> Nè l'Iride sì bella indora e innostra
> Il curvo grembo e rugiadoso al lume.

Io mi figuro, disse la Marchesa, questi colori vivissimi, e come fiammeggianti nella profonda oscurità di quella stanza. Certo che insino a qui molto dilettosa e vaga è questa osservazione; e il cammino che conduce alla verità, non è altrimenti coperto di spine. Ora per render ragione, io continuai, di così gran cangiamento, converrà dire l'una delle due: o la luce esser composta di varie specie di raggi diversamente colorati e diversamente refrangibili; e in tal caso il prisma altro non fa

che scompagnarli al tragitto che fanno per esso; ed essi così separati l'uno dall'altro segnano su pel muro quella immagine colorata e bislunga: oppure converrà dire, la luce tingersi di nuovi colori in virtù della refrazione del prisma, ed in oltre ciascun raggio aprirsi, dividersi e dispergersi in più e più altri, perchè la immagine del sole torni non solo diversamente colorata, ma più lunga ancora a più doppj, che larga. E a questo, che fu supposizione di un nostro filosofo detto Grimaldi, fu da lui posto nome *dispersione della luce*. Egli è forza, dico, chi non ammette la diversa refrangibilità, ricorrere alla dispersione del Grimaldi, a voler render ragione di quelle strane apparenze della immagine del sole refratta dal prisma. Adunque, disse la Marchesa, se di cotesta esperienza ne può render la ragione tanto il Grimaldi, quanto il Neutono, la cosa rimane tuttavia in pendente: ed io m'aspettava di dover sentire una prova decisiva pel Neutono. La prova decisiva, io risposi, la vi darà or ora l'istesso Neutono: altrimenti non potrebbe sfuggire quella solenne e gravissima taccia che gli fu data da un grande oppositore ch'egli ebbe, non ha gran tempo, in Italia; di cavare cioè da' suoi sperimenti più conseguenze che cavare non si possono, e di avere espressamente da questo sperimento cavata la diversa refrangibilità de' raggi solari. Ma tanto è lontano ch'egli fosse troppo corrivo a fermare il suo giudizio, che si trova lui medesimo avere asserito, potersi da quello sperimento inferire la

dispersion del Grimaldi; ed ancora quelle strane apparenze della immagine del sole poter forse in gran parte avvenire da una disuguaglianza di refrazioni fatta dal prisma, non già con regola costante, ma per abbattimento e a caso; e però non potervisi fondar ragionamento di sorte alcuna. Adunque per chiarir sè ed altri sopra tal faccenda, egli avvisò di far questa prova. La immagine colorata fatta dal prisma la fece ricevere da un altro prisma, posto alla distanza di qualche braccia dal primo. Ma dove il primo era, come il pavimento della stanza, orizzontale, l'altro era perpendicolare, come i muri di essa, o vogliam dire dirittamente in piè: e in tal modo la schiera de' colori che usciva dal primo prisma, veniva a battere lungo la opposta faccia del secondo; il rosso nella parte inferiore, il violato su in alto, e gli altri colori nel mezzo. Il prisma che è orizzontale, refrange i raggi di basso in alto, dal pavimento della stanza, dove andavano a battere, volgendogli al muro; e questo secondo in piè gli dee refrangere da un lato, ponghiamo da destra a sinistra: e così i raggi che, refratti dal primo prisma, andavano a ferir dirittamente il muro, vengono ora buttati a sinistra, a ferire il medesimo muro obbliquamente e di sghembo. Non so, Madama, se m' abbia qui spiegato abbastanza. E la Marchesa fattomi cenno di sì, io seguitai: E cotesta nuova refrazione de' colori doveva essere il paragone o della diversa refrangibilità neutoniana, o della dispersione del

Grimaldi, o in fine di quella fortuita disuguaglianza di refrazioni che non è di niun sistema. Ed ecco il perchè. Se la immagine del sole fatta dal primo prisma orizzontale, e refrangente di basso in alto, era diversamente colorita e bislunga, mediante una dispersione di ciascun raggio che si faceva anch'essa di basso in alto, la seconda refrazione del prisma in piè dovea disperger di bel nuovo i raggi già dispersi dal primo, e dovea dispergerli da destra a sinistra, poichè da destra a sinistra gli refrangeva. Con che la immagine del sole refratta da questo secondo prisma avrebbe dovuto esser diversa ne' colori e nella figura da quella del primo. Che se la immagine del primo prisma era diversamente colorata e bislunga per una accidentale disuguaglianza di refrazioni, sallo Iddio quale strana cosa avesse fatto nascere il caso per la nuova refrazione che veniva a patir la luce. Ma ogni altra cosa ne avrebbe dovuto nascere, fuorchè quello che richiedeva a un puntino il sistema neutoniano. E già comprendete, Madama, quel che ciò fosse. Se la refrazione del primo prisma non fa altro che separare i raggi diversamente colorati e refrangibili che sono dentro alla luce, sicchè la immagine del sole ne riesca colorata e bislunga, la seconda refrazione da destra a sinistra non può fare altro, se non che di diritta ch'era la immagine, inclinarla sopra il muro. Del resto ella dee rimanere, in quanto a' colori, quale era dianzi. Assai chiaro, disse qui la Marchesa, mi sembra

tutto questo. Se non che io non intendo onde avvenga quella inclinazione che voi dite doversi fare della immagine sopra il muro. Pur agevole vi sarà ad intenderlo, io risposi, sol che consideriate essere di necessità che anche dal secondo prisma sieno refratti maggiormente i raggi violati, che i rossi; ciò vuol dire che sieno quelli buttati più a sinistra di quelli. Con che la estremità superiore della immagine andrà a trovare il muro più a sinistra che la inferiore, ed essa tutta verrà quivi ad imprimersi non pur in piedi, o diritta, ma in positura obbliqua e pendente. Così pur deve e può solamente avvenire nel sistema neutoniano, e non in qualunque altro sistema; e così per appunto avviene. Del qual fatto io medesimo co' prismi alla mano ne ho preso certezza più volte. Oltre a ciò, se appresso del secondo prisma in piedi ne vengano posti uno o più altri parimente in piedi, acciocchè la immagine già refratta dal primo, tragittando per essi, venga a refranger nuovamente, e sempre più da destra a sinistra, tutte queste prove tornano a capello con la prima.

Poichè in favor del Neutono, disse la Marchesa, si è così chiaramente spiegata la natura, non ci sarà oramai più alcuno che non stia a una tale sentenza. E nel vero, per non dir nulla di quella disuguaglianza accidentale di refrazioni, che non ne porta il pregio, la dispersione del Grimaldi avea in sè non so che di composto che non mi andava gran fatto a verso. Il credereste, Madama? io soggiunsi, l'oppositore, di cui parlammo, non

ei volle già stare egli a quella sentenza; che disse, non avere in somma il Neutono fatto altra cosa, che confermare la opinione del Grimaldi con di assai piacevoli esperimenti. Io non prendo, ripigliò prestamente la Marchesa, tanta ammirazione delle strane cose che può dire uno, che pur voglia farsi oppositore, quanto io fo della negligenza del Grimaldi medesimo. Come non si avvisò egli di mettere alla prova la sua opinione con uno esperimento così facile, come fu quello del Neutono? E che altro finalmente ci voleva, se non che collocare un secondo prisma dopo il primo? Ma forse, io risposi, il saper collocare quel prisma era più difficile che immaginare un sistema. Vedesi per prova come in tutte le cose ci sono alcuni piccioli artifizj difficilissimi a trovarsi, e, dopo trovati, pajono un niente; ed è pur vero quello che diceva un certo valentuomo: Quanto mai è difficile questo facile! Anche di questa verità, replicò con bocca da ridere la Marchesa, se ne han prove nel nostro mondo femminile. Credete a chi ne fa la esperienza tutto il dì, che un' acconciatura disinvolta e semplice costa il più delle volte molti pensieri e qualche sdegno.

E che si dirà egli, io ripresi, aver costato al Neutono le altre belle sperienze che da lui furono immaginate in prova della diversa refrangibilità? Come, disse la Marchesa, non resta ella forse bastantemente provata per la sperienza che descritto mi avete, che di altre ancora è bisogno? Mi sarei io forse lasciata persuadere troppo presto? Chi potría pensare,

Madama, io risposi, che ciò fosse per avvenir mai? Ma il Neutono, benchè quella sperienza sia concludentissima, non vi vuole ancora neutoniana. Vedete fantasía che può solo cadere in mente a un filosofo:

Non vuol che l'uomo a credergli si muova,
Se quel che dice, in sei modi non prova.

A chi non dovrà piacere, ripigliò la Marchesa, di avere a fare con una persona che non vi mette così alle strette, e vi lascia campo a fare tutte le riflessioni che bisognano? Or via, chè quanto ho udito m'invoglia vie maggiormente di udire. Madama, io ripresi a dire, fate di tornare col pensiero nella nostra stanza buja, e fingetevela non più con uno spiraglio solo, ma con due poco lontani tra loro. E i raggi del sole ch'entrano per que' spiragli, refratti da due prismi, dipingano due immagini colorate sul muro, opposto a quello per cui hanno l'entrata. A poche braccia da questo muro figuratevi un funicello bianco teso orizzontalmente in aria, di cui parte ha da essere illuminata da' raggi rossi di una immagine, e parte da' violati dell'altra; così però che que' due colori nel funicello hanno da toccarsi insieme. Ciò si otterrà ora girando quel prisma un poco, ed ora questo; poichè nel girare del prisma, il raggio si fa più o meno obbliquo, già il sapete, alla faccia su cui cade; e si vede la immagine colorata, che egli forma, salire, scendere, camminare su pel muro. Ma ciò non basta. Conviene anche storcere così un poco i due prismi l'uno verso

dell' altro, acciocchè le due immagini vengano a maggiormente avvicinarsi tra loro, o a combaciarsi insieme. E bisogna in oltre che il muro sia coperto di un panno nero, acciocchè i colori, ch' egli altrimenti rifletterebbe, non turbino la sperienza ov' hanno a spiccare, anzi a mostrarsi quei soli del funicello, e non altri. Or finalmente si pone un prisma all' occhio, e si osserva questo funicello, che, per la varia positura del prisma, parrà più alto o più basso che non è in fatti. Mettiamo che paja più alto. Non è dubbio che la parte tinta in violato ha da soffrire maggior refrazione dal prisma, che non fa l' altra tinta in rosso: e però esso funicello dovrà apparire rotto e diviso in due parti; e la violata sarà un po' più alta della rossa. Nel vero, ripigliò la Marchesa, così pare ch' esser dovesse. E così, rispos' io, puntualmente succede. Anzi vi dirò, Madama, che tutte quante le varie apparenze che nascono in questa esperienza, rispondono così esattamente al sistema neutoniano, e non a nessuno altro immaginabile, che è una maraviglia. Facciasi che altri giri pian piano de' due prismi quello che mandava al funicello i raggi violati, tanto che in quella vece sopra vi mandi gl' indachi, che è il colore prossimo al violato: ed allora chi guarderà il funicello col prisma all' occhio, lo vedrà, a dir così, meno spezzato di prima; e l' una parte di esso si verrà un tal poco accostando all' altra, per essere la refrangibilità minore tra i raggi rossi e gl' indachi, di quel che sia tra i rossi e i violati. Che se per simile modo

quella parte d' indaca diverrà azzurra, rimanendo l' altra tuttavia rossa, e voi per simile ragione vedrete il funicello spezzato meno. E meno spezzato ancora il vedrete, se di azzurra ella si faccia verde; e meno ancora, se gialla; e sempre meno, se rancia, o dorè; sinchè fatta rossa, come è l' altra parte, il funicello non vi parrà altrimenti spezzato, ma continuato ed intero per la uguale refrangibilità così dell' una sua parte come dell' altra. Questa stessa cosa si dimostra ancora con un' altra simile esperienza, che senza tanti preparativi si può fare da ognuno. Pigliasi una carta di due colori, una metà tinta in rosso, e l' altra in azzurro; e ponendola al lume della finestra sopra un tavolino coperto di nero, a chi la guarda col prisma apparisce come spezzata in mezzo e divisa in due. Ed io mi sono pensato di pigliarne una dipinta di quattro colori, rosso, giallo, verde ed azzurro, con quell' ordine tra loro che gli ho nominati. A guardarla col prisma, si vede divisa in quattro parti, sicchè l' una soprastà all' altra, a foggia di gradini: e l' azzurro, secondo che variamente io andava ponendo il prisma all' occhio, ora si trovava il più alto di tutti, ed ora il più basso. E comunque si mutino e rimutino le circostanze della sperienza, ella sempre risponde così a puntino a' principj neutoniani, che meglio non risponde alle dita del sonatore uno strumento di bene temprate corde, o a' cenni di bella donna il più provato cicisbeo.

Qui la Marchesa, dopo essere stata alquanto

sopra di sè, riprese a dire in questa guisa: Quante mai non sono le prove che accumulate si veggono insieme a stabilire e a confermare questa varia refrangibilità! Io per me non saprei immaginare qual certezza possono avere maggiore le cose della geometría, che, per quanto ho udito dire, hanno sole il vanto della evidenza, e quasi che io mi sentissi tentata di credere, non troppo il gran caso si faccia dalle persone di cotesta geometría. Grandissimo è il divario, io risposi, Madama, che corre tra il genere di prove su cui si fondano le verità geometriche, e il genere di quelle onde sono fiancheggiate le verità fisiche. Una sola prova della geometría, la quale risale alla essenza delle cose stesse che sono il proprio suo obbietto, vale per parecchie prove della filosofia, che non le può raccogliere se non da molti e molti particolari che prende ad osservare.

Quanto più s' arma, tanto è men sicura.

Le prove nondimeno della varia refrangibilità pare che abbiano una così fatta forza, ciascuna per sè, che vano sarebbe ogni contrasto. E finalmente convien confessare che quell'uomo che sì forte ora vi stringe, Madama, nel campo della filosofia, era anche il fiore de' geometri. Vorremo noi dire, ella soggiunse, che il Neutono avea virtù di far divenir geometriche ogni sorte di prove? che ògni metallo tra le sue mani si convertiva in oro?

Quell' oro per altro, io risposi, fu creduto orpello da alcuni, e singolarmente da quell'oppositore di cui abbiamo parlato, il quale tra

le altre prese a convincere di falso il principio della varia refrangibilità. Forse egli credette venire in fama col titolo di Oppositore di un Neutono; ma certo egli si fece a contraddire l'Ottica inglese, perchè egli era della setta di coloro tra' nostri uomini, che alle dottrine forestiere hanno per professione giurato odio e nimistà. E donde ciò? disse la Marchesa. Pare a loro, io ripigliai, che gl'Italiani ci rimettano della loro riputazione, ricevendo da' forestieri un qualche insegnamento; essi che conquistata già con le armi la terra, la illuminarono dipoi colle scienze, la ripulirono con le arti; essi che tra i moderni furono i primi a levar la testa nel mondo letterario, e furono in ogni cosa i maestri delle altre nazioni. Non possono costoro comportare per niun conto che le scienze facciano ora cammino verso il Settentrione, e che da molti anni in qua sieno venuti in campo gli Oltremontani. E perchè mai, disse la Marchesa, non doveva anche a loro toccare la volta? Stiamo noi pur contenti alle tante nostre glorie di un tempo fa, confessando ingenuamente non esser questo il secolo degl'Italiani. Nè in ciò ci rimetteremo punto del nostro onore. Egli è ben naturale che prenda riposo colui che ha faticato di molto, e che dorma alcun poco fra il giorno chi si è levato prima degli altri di gran mattino. Ma infine che possono eglino apporre alle verità che scoperte furono oltremonti, e di là vengono in Italia? Vanno dicendo, io risposi, che giace per avventura il serpente tra' fiori e l'erba; chè si vuole stare in grandissimo timore, non tra

quelle verità vi sia nascosa una qualche infezion d'errore. Avremmo adunque, disse la Marchesa, da riguardare la filosofia d'oltremonti come le mercatanzie di Levante? Ma al vero convien pure dar pratica, da qualunque paese e' ci venga.

Pensando così giustamente, Madama, io risposi, come voi fate, voi ben sentirete tutta la forza di un'altra prova della differente refrangibilità che nasce dalla varia distanza di foco che i varj colori hanno nella lente, qualunque cosa siasene detto in contrario da chi volle accecar sè stesso e gli altri davanti al lume del vero. Differenti raggi colorati venendo tutti a una lente dal medesimo punto, non dovranno già riunirsi di là da essa nel medesimo punto, se vero è che gli uni refrangano più, e gli altri meno. I più refrangibili, che la lente storce più degli altri, avranno il punto della loro unione, o sia il foco più vicino ad essa lente, che non l'hanno i meno refrangibili. Non è così? Appunto, diss'ella. E la prova è questa, io continuai. Nella stanza buja al muro, dove feriva la immagine colorata del sole, il Neutono metteva un libro aperto, e disponeva le cose in modo che il prisma mandasse sopra i caratteri del libro non altri raggi, fuori che i meno refrangibili, o sia i rossi. A rincontro del libro, e in distanza di parecchie braccia da esso alzava una lente convessa, la quale raccogliendo in altrettanti punti dietro da essa i raggi che le venivano dal libro, ne ritraeva la immagine, come appunto fa la lente nella camera ottica degli oggetti che le stanno in

faccia e sono illuminati dal sole. E tale immagine la riceveva sopra di un cartoncino bianco. Bello era a vedervi i caratteri negrissimi in campo rosso, e impressi così netti e taglienti, che potevan leggersi come nel libro medesimo. Dipoi, senza toccare nè il cartoncino nè la lente, faceva solamente così un poco girare il prisma, acciocchè i caratteri del libro che illuminati erano da' raggi rossi, quegli stessi ne venissero illuminati dagli azzurri. Ed ecco che si vedevano sparire d'in sul cartoncino quei caratteri, o almeno vi apparivano in campo azzurro così sporchi e confusi, che per conto niuno non se ne poteva rilevare la forma. Ma accostato un poco alla lente il cartoncino, tornavano a farsi vedere belli, vivi e taglienti come erano innanzi. E non fu egli opposto, disse sorridendo la Marchesa, che il libro era per avventura inglese? Dove conveniva, perchè ci si potesse leggere il vero, ch'e' fosse latino o italiano. Una simile esperienza, io risposi, a cui far non potriasi una così fortissima obbiezione, ho io presa di notte tempo con quattro pezzi di carta, l'uno de' quali era dipinto rosso, l'altro giallo, l'altro verde, e l'altro azzurro; e sopra ognuno erano tesi certi reticelli di seta nera che tenean luogo de' caratteri del libro. Ciascun pezzo di carta veniva successivamente attaccato nel medesimo sito della muraglia di una stanza, e posto in faccia a una lente. La muraglia era coperta di nero, e le carte gagliardamente illuminate da più fiaccole; ma tra esse e la lente era congegnato un riparo, affinchè alla lente non vi giugnesse altro lume, salvo che

il riflesso dalle carte medesime. Ciascuna adunque veniva posta nello stesso sito in faccia alla lente; ma l'immagine loro distinta, che pur scorgeasi alla distinzione e nettezza di quei reticelli, non si ritraeva già nello stesso sito al di là di essa lente. La più vicina di quelle immagini era l'azzurra, poi la verde, appresso la gialla, e la rossa era la più lontana.

Da quanto scorgo, riprese tosto a dir la Marchesa, aver voi operato per questa filosofia, a voi ben si conveniva cantare della luce settemplice; nè io dovea cercarne altro comentatore che voi. Per altro io non so comprendere come si trovino al mondo persone così ostinate e caparbie, che non si lascin volgere a prove di tanta evidenza. Il foco de' raggi di un colore è più presso alla lente, che il foco de' raggi di un altro; gli azzurri concorrono più al di qua, che i rossi. Non è egli chiaro, quanto appunto la stessa luce, la causa non ne potere esser altro, se non la differente refrazione che provano nella lente i raggi di differente colore? State pur sicura, Madama, io risposi, che per le altrui immaginazioni il ver non cresce, o scema. Si ebbe un bel sottilizzare che in tale esperienza bisognava rimutare alcune circostanze, che in tale altra non si eran prese le debite precauzioni; erano tutti cavilli o falsi supposti, e per tali riconosciuti da tutti gli uomini di mente sana. Per qualunque ostinata guerra l'oppositore facesse alla dottrina del Neutono, ella ebbe la sorte di quel podere vicino a Roma, dove Annibale avea piantato gli alloggiamenti, che messo allora in vendita, niente per questo

calò di prezzo. Ma che? in mezzo alle acclamazioni del trionfo uscivano le pasquinate del licenzioso soldato; e il merito sovrano dovette sempre pagare al Pubblico la sua tassa. Qual fu mai bella donna, che non fosse argomento alle altre donne della critica più severa? Ci andava, starei per dire, della riputazione del sistema neutoniano, se non veniva contrariato da più parti. Chi si doveva levar su e negare la diversa refrangibilità, e chi la immutabilità dei colori, che è un' altra proprietà di quelli scoperta dal Neutono. E questa immutabilità fu appunto negata in Francia, già sono molti anni, dal Mariotto, filosofo di non leggiere dottrina e di molto grido. Rifatta da lui la esperienza donde principalmente dipendeva la decisione di tal verità, trovò la cosa tutto al rovescio che fu trovata in Inghilterra. Grande fu lo scandalo che ne nacque, moltissimo si sparlò delle novelle opinioni venute d' oltremare; e un sistema, tardo figlio del ragionamento e della esperienza, fu riposto dalla maggior parte tra le sconciature dell' umana fantasia.

Donde mai può avvenire, ripigliò allora la Marchesa, che la medesima esperienza mostri a chi una cosa, a chi un' altra? Sarebbe mai che la voglia di contraddire, l' amore della novità, una inveterata opinione facessero velo anche all' intelletto de' più riputati filosofi, e accadesse loro come a colui che gli par vedere

Donne e donzelle, e sono abeti e faggi?

Pur troppo è vero, io risposi, che la maggior parte di essi, trattasi la toga di dosso,

sono uomini fatti come gli altri. Il perfetto filosofo è pur cosa rara a trovarsi, come ben potete immaginare. Oltre alle molte scienze delle quali ha da esser fornito, converrebbe che tale pur fosse, che nè autorità mai lo movesse oltre al debito segno, nè il seducesse fantasía, nè lo sgomentasse difficoltà niuna; ch'ei fosse destro, attivo, curioso, e insieme sagace, circospetto e profondo. Tutte le buone parti che qualificano le varie nazioni di Europa, trovarsi dovrebbono in colui che ha da interrogar la natura, esaminarla, metterla alle prove, far giusta ragione degli andamenti suoi, e anche a un bisogno indovinarla. La diligenza poi ha in lui da dominare sovra ogni altra cosa. Tali qualità si trovarono riunite tutte nel Neutono: e la sua diligenza egli allora singolarmente manifestò, quando volle dar la prova a' colori, e assicurarsi se sieno veramente immutabili e ingeniti alla luce, o pure soggetti a mutamento, e di essa luce uno accidente e una modificazione. Nella stanza, quant' esser può tenebrata, tutte le cose si dispongono come innanzi, perchè vi si dipinga la immagine colorata del sole. Soltanto si pone quasi per giunta vicino al prisma una lente convessa, la quale riceve il raggio di sole ch' entra per lo spiraglio della stanza, e lo tramanda ad esso prisma: e questo, affinchè i colori nella immagine tornino più separati e più sinceri, che altrimenti non farebbono; ch' egli importa il tutto, che tal separazione diligentemente,

anzi scrupolosamente sia fatta. La lente torce i raggi del sole per raccoglierli nel foco, ma, refrangendogli il prisma prima che sieno raccolti, gli viene a dividere, per la varia loro refrangibilità, in altrettanti fochi di vario colore. La immagine in tal modo dipinta si ha da riceverla sopra un cartoncino alla distanza appunto del foco della lente, ed ivi apparisce come una striscia sottile tinta di varj colori, ma oltremodo vivi ed accesi. Nel mezzo del cartoncino ci è un picciolo traforo, per cui a mano a mano vi possano tragittare i raggi di diverso colore: e dietro al cartoncino ne gli aspetta un prisma, il quale gli refrangerà nuovamente, per esempio di basso in alto l'uno dopo l'altro. Se avviene che questa nuova refrazione produca alcun nuovo colore, converrà dire, il colore non altro essere che una certa modificazione che acquista la luce dal prisma; e sarà lecito a' filosofi allentar le briglie alla fantasía, e immaginare quali moti, quali figure, quali rotazioni di globetti, od altro, sieno a ciò far necessarie. Se poi il raggio conserva costantemente il suo colore, tutte le belle immaginazioni dei filosofi, e il tempo da essoloro speso nel raccozzarle insieme, se ne andranno in compagnía de' versi di tanti poeti, e delle speranze di tanti cortigiani a raggiugner nella luna dell'Ariosto le altre cose perdute. Ora ecco ciò che succede. Se due raggi, l'uno rosso e l'altro azzurro, cadano sul secondo prisma colla obbliquità medesima, l'azzurro dopo refratto ferirà il muro della stanza più in alto, che non fa il rosso; e i

colori di mezzo ordinatamente in varj siti di mezzo; quelli che aveano dal primo prisma sofferto maggior refrazione, maggiore sofferendola anche dal secondo, e ricevuti a diritto sopra una carta, segneranno tutti sopra di essa una immaginetta tonda, e non di figura bislunga, com' è quella del primo prisma; e cotesta immaginetta sarà di un color solo, senza giunta, o mescolamento di nessuna altra tinta che sia. Lasciatemi pigliar lena, disse la Marchesa, che io l'avea quasi perduta nel tenervi dietro. Basta, io risposi, che con le lunghe mie parole io non abbia pregiudicato alla chiarezza delle cose. Non occorre, soggiunse la Marchesa, che abbiate timore di questo. Io ho raccolto benissimo che la refrazione non fa nulla per la produzion de' colori; ch' e' sono immutabili, ingeniti alla luce, e in oltre che ciascun colore ha un proprio suo grado di. refrangibilità. Ed io prestamente risposi: Manco male che io potrei dirvi, anche nello stile degli Asolani, e voi non penereste ad intendermi, come questa è la sperienza che il Mariotto rifece in Francia per dar la prova al sistema inglese, dove più si opponeva al Cartesio; e trovò che dopo la seconda refrazione aggiugnevasi al rosso e all' azzurro non so che altri colori. È da credere che ciò venisse da difetto di diligenza; dal non avere il Mariotto bene accecata la stanza, sicchè vi trapelasse altro lume oltre a quello dello spiraglio; o piuttosto dal non avere ben separato i raggi d' insieme, colpa il prisma non abbastanza buono; dal non avere

in somma usato quelle precauzioni tanto necessarie all' esito di così dilicata esperienza. Da qual cagione ciò procedesse, fatto è che si levarono in Francia le grida contro al sistema inglese, e grandissimo, come vi dissi, fu il bisbiglio che se ne fece. Se non che, poco tempo appresso, la esperienza fu solennemente rifatta in Inghilterra alla presenza di alcuni letterati uomini francesi, ivi tratti dall' amor delle scienze: e chiariti sino all' ultimo scrupolo che il Mariotto, osservatore per altro giudizioso e diligente, avea pure fallito quel tratto, furono su questo punto accordate le due nazioni, le quali divide, assai più che il mare frapposto, gara di dominio, di dottrina e d' ingegno.

Mercè di tal pace filosofica, io seguitai a dire, l' Ottica inglese godè per molti anni della più gran riputazione nella dotta Europa. Quando sursero a un tratto in Italia quei fieri nemici delle dottrine neutoniane, che vi ho detto. Non contenti costoro d' impugnare la diversa refrangibilità, aggranellavano sino alle cose rifiutate contro all' immutabilità del colore; rimettevano in campo la esperienza del Mariotto; assicuravano che, diligentemente da essi rifatta, era loro riuscita come al Mariotto medesimo; non volevano stare a quella sentenza, alla quale era pure stata la Francia; facevano, quanto era in loro, d' intorbidar di nuovo ogni cosa. Perchè forse, ripigliò la Marchesa, si avesse a dire che quella nazione, la quale gl' Italiani trovarono una volta così difficile, siccome ho udito, a sottomettere con la forza, ora debba

trovar noi egualmente difficili a sottomettere con la ragione? Perchè no? io risposi. Pure perchè anche tra noi fosse chetato ogni romore, io feci sì che si ripetesse la esperienza, già cagione di tanto scandalo tra i dotti di Europa. E ciò fu in Bologna, città famosa per gl'ingegni che vi allignano, per l'Accademia che ivi fiorisce, e insieme neutrale nella disputa. Ben veggo, disse la Marchesa, che si cercò da voi ogni mezzo per toglier via ogni dubbietà e compor le cose. E crederò facilmente che un ministro di Stato condursi non potesse con più politica per isceglìere un luogo atto a tenere un congresso. Vedete sventura, io risposi, che si oppose al mio buon volere. Benchè si usasse ogni maggior diligenza a far la separazione de' colori della immagine, e il luogo fosse d'ogni luce muto, come quelle notti che, per nascondere i dolci loro furti, sogliono invocare gli amanti; pur nondimeno contro a ogni nostra espettazione la cosa non riuscì. Aggiungevasi sempre a' colori refratti dal secondo prisma una certa luce azzurrigna, irregolare, a dir vero, ed instabile; ma che avrebbe pur bastato a' sofistici di attacco, e a un bisogno di ragione. Molti e varj furono i discorsi che si ebbero. Alla fine considerando noi attentamente a' dintorni della immagine renduta dal prisma, ci accorgemmo non essere stati così netti, quali aspettare pur si doveano da un prisma limpido e sincero. Ancora luccicava intorno ad essi un certo lume azzurrigno di una medesima qualità appunto con quello che si univa a' colori refratti per

la seconda volta; e alcune strisce di questo lume tagliavano la immagine per più versi, e venivano in certo modo a coprirla in un velo. Sicchè ben ne pareva esser certi che refrangendo irregolarmente la luce nel prisma, non fosse possibile ad aversi nella immagine quella perfetta separazione de' colori ch' era assolutamente necessaria al buon esito dell' esperienza. E di fatto, sperando il prisma all' aria, chiaro appariva non esser netto; ma vedeasi sparso di moltissime púliche, di boccioline, e razzato di vene qua e là: e queste pur erano le cause dello irregolarmente refrangere, e dello sparpagliarsi che vi facea dentro il lume. Qual contentezza, disse la Marchesa, non sarà stata la vostra, quando vi chiariste donde procedeva il male? La importanza, io risposi, era trovarvi il rimedio. E indarno lo cercammo con varj prismi d'Italia; i quali ben possono intrattenere l' altrui curiosità, e servir di trastullo appesi alla finestra di una villa, ma non già soddisfare a' bisogni della fisica. Così sono mal ripuliti e nebbiosi, chi sottilmente gli guarda. In una parola, era presso che morta ogni nostra speranza; quando la fortuna ce ne presentò alcuni lavorati in Inghilterra puri, nobili e lustranti, quali erano le armi di che, al dir de' poeti, solevano anticamente agli uomini far presente gli Dei. Se con essi si ritentasse tosto la prova, vel potete pensare, Madama, e potete anche pensare ch' ella fu vittoriosa. La immagine colorata del sole per essi dipinta riuscì schiettissima, senza adombramento alcuno e senza velo; e i colori

refratti la seconda volta restarono così immutabili, che l' occhio il più sofistico, l' occhio dello stesso Zoilo del Neutono non vi avrebbe potuto scorger dentro un minimo pelo di alterazione.

Forse, disse sorridendo la Marchesa, che ha voluto la natura concedere a' prismi inglesi il privilegio di mostrare il vero; a quei prismi, cioè, per mezzo de' quali lo ha da prima manifestato agli uomini. Uno assai strano fenomeno, io risposi, sarebbe cotesto. Ma caso è che le risposte della natura, debitamente interrogata che sia, non si contrarian mai, e sono sempre le medesime. Bene accecata la stanza, e perfettamente depurati che sieno i raggi da un buon prisma, i colori non che una sola, ma tre e quattro volte refratti, tali si rimangon sempre, quali realmente sono. Ed ancora chi guarderà col prisma un oggetto illuminato da un lume omogeneo rosso, verde o altro che sia, nol vedrà punto cangiato nè di colore, nè di figura, ma solamente fuori del luogo suo: e i più minuti caratteri posti a un tal lume si veggono distinti, e si possono leggere senza una fatica al mondo col prisma all' occhio. Dove al contrario i medesimi oggetti posti al lume eterogeneo dell' aria o del sole, e guardati col prisma, per la diversa refrazione che soffrono dal prisma medesimo i raggi di che sono illuminati, oltre al vedersi pezzati di colori, appajono altresì sfigurati non poco e confusi. Allora sì, che vuolsi lasciare il prisma in balía de' poeti, che se ne servano in quelle comparazioni che

non gli fanno grande onore. Quell' Inglese, di cui jeri voi tanto ammiraste, Madama, e lasciaste sul bel principio la canzone, lo paragona al falso spirito e alla depravata eloquenza, la quale offusca la faccia del vero, prodigalizza senza distinzione alcuna gli ornamenti, e sparge sopra ogni cosa la lucentezza de' suoi colori. Perchè non paragonarlo piuttosto, disse la Marchesa, al vero spirito? Le cose semplici non vengono punto da esso alterate; nelle composte sa discernere, separare e distinguere i varj ingredienti che entrano nella composizion loro; e l' ufficio suo sta nel mostrarne che che sia, non altrimenti da quello ch' egli è.

Madama, io continuai, ormai voi conoscete tanto il prisma e le operazioni sue, da poterlo paragonare con franchezza al vostro spirito. Ma non so qual paragone trovereste alla immutabilità del colore, se già non la cercaste nel vostro animo, quando saprete che contro di essa niente ha più di forza la riflessione, di quello si abbia la refrazione: e però meglio ancora la conoscerete che ora non fate. Se i colori, onde pajono essere rivestiti i corpi, fossero una modificazione che viene acquistando la luce nell' atto dello esser riflessa dalla superficie di quelli, un corpo che apparisce rosso al lume del sole, rosso dovrebbe apparire altresì, posto nel lume azzurro della immagine colorata; potendo esso, come ha modificato la luce diretta del sole, modificare eziandio questa luce refratta, e già modificata dal prisma. Il contrario mostrano

le sperienze del Neutono. Vedreste l'oro, lo scarlatto, l'oltramare, l'erba, con ogni altra specie di cose variamente colorate, che tutte rosseggiano, se nella stanza buja vi cadon su i raggi rossi della immagine, verdeggiano ne' verdi, azzurreggiano negli azzurri; e così discorrendo per tutti gli altri. Con questo però, che ogni cosa, come è naturale a pensare, apparisce più vivace e più vaga a quel lume che è del suo stesso colore: toltone però le cose bianche, che pigliano indifferentemente di qualunque tinta si voglia, come quelle che, per la propria loro qualità dello apparir bianche, riflettono indifferentemente qualunque colore, e chiamar si potriano il vero camaleonte, ed anche il Proteo dell' Ottica. E questo diamante, soggiunse allora la Marchesa alzando alquanto la mano, basterebbe porlo ne' diversi raggi della immagine, a trasformarlo in un rubino, dirò così, in uno smeraldo, in un zaffiro? Non ha dubbio, io risposi: e similmente quei minutissimi atomi che volan per aria, allo scorrere che fanno d'uno in altro raggio della immagine, che listan l'ombra, cambian colore, ed hanno giusto sembianza di lucidissima polvere or di rubino, or di crisolito, ed ora di altra pietra preziosa. Non così fanno, come io vi diceva, i corpi colorati. Il corallo, per esempio, lo vedreste spiritoso ne' raggi rossi, illanguidir ne' verdi, e negli azzurri presso che spento. Tutto all' opposto il lapislazzoli, il quale si mostra brioso negli azzurri, smonta o smarrisce ne' verdi, e più ancora ne' gialli, ed è quasi perduto ne' rossi. Così ogni corpo

riflette in grandissima copia, o trasmette, se è diafano, que' raggi che sono di quel colòre che mostra; gli altri più o meno, in proporzione che sono più o meno vicini al suo colore per grado di refrangibilità. Ma niuno ha forza di trasmutare il colore dei raggi della luce. Che debbo io dirvi di più, Madama? Immutabile si conserva il colore, quand' anche incontri che raggi di differenti specie si taglino tra loro, un verde, per esempio, e un violato, un rosso e un azzurro. Dopo l' incrociamento, tali si mostrano, nè più nè meno, quali erano in prima. In una parola, invincibili si mantengono i colori della luce, e somiglianti sempre a' sè medesimi a qualunque cimento, a qualunque tortura, diciam così, e' vengano posti dalla sagacità de' filosofi, qualunque sia l' assalto che loro si dia.

Veramente, disse la Marchesa, un grande esempio di costanza si è cotesto; nè so se altro somigliante fosse sperabile di ritrovàrne nelle cose sotto alla luna. Ben crederei, Madama, io risposi, che da straordinaria maraviglia dovessero esser prese le donne gentili all' udire di cotesta, non più udita, costanza neutoniana. E ce ne avrà, son sicuro, assai di quelle alle quali andrà più a sangue la vecchia sentenza: Che i colori sono mutabili per natura.

DIALOGO QUARTO

Si continua ad esporre il sistema di Ottica del Neutono.

La seguente giornata trovavasi ancora lontano dal meriggio il sole, quando si levò la Marchesa. E senza darsi gran pensiero di quello, che la mattina suol essere lo studio delle donne, mi mandò dicendo come era del piacer suo che il più presto che per me si potesse, io mi rendessi nelle sue stanze. Io mi vi rendei senza indugio: ed ella tosto che mi vide, si fece a dire così: Vedete bel frutto che io colgo di cotesta vostra filosofia. Buona parte della notte ella mi ha tenuta desta, facendomi or l'una sponda cercare del letto ed or l'altra. E quando finalmente vinta dal sonno mi addormentai, immagini colorate, prismi e lenti, null'altro che quelle sperienze che mi avete descritte jeri, andavami per la fantasía. Madama, io risposi, guardate il bell'onore voi mi fareste, se venissero a risapere che io non vi fo sognar d'altro che di prismi e di lenti. Non dubitate, ripigliò ella subito, io pur aveva il pensiero a voi; io mi studiava d'imitarvi, e andava meco medesima fantasticando di recare anch' io alcuna novella prova nel sistema neutoniano. E non era egli più naturale, io risposi,

avere il pensiero al filosofo e prescindere dalla filosofia? Per la parte mia, riprese a dir la Marchesa, era più naturale, il confesso, pensare a tutt'altro, che fatto non ho. Troppo male a proposito ho voluto inframmettermi a cercare di quello che il trovarlo non era cosa da me. Una Bradamante o una Marfisa poteano sì bene entrare in lizza e giostrare co' Paladini; ma una Fiordiligi doveva esser contenta a starsi sul suo ronzino, e lasciargli fare. Immaginate da questo, quale esser dovesse l'agitazione della mia mente, che si lasciò trasportare, io non so come, a così arditi ed elevati pensieri. Alle grandi passioni, io risposi, che più scaldano gli animi e gli mettono in azione, noi siamo debitori, anche nelle lettere, delle cose più belle. E ne' tempi appunto che più bollivano le passioni nel mondo, nacquero la Iliade, l'Eneide, i poemi di Dante e del Miltono. Non so che di maggiore è forse nato la scorsa notte.

Or vedete sconciatura, ella riprese. Un raggio di sole, io diceva meco medesima, non è egli un fascetto, una moltitudine, una matassa di fili di diverso colore? E dallo essere i varj fili intrigati e mescolati insieme non ne viene egli che bianca ne apparisca tutta la matassa? Ora chi potesse rimescolare, intrigare di bel nuovo insieme quei fili, dopo che d'insieme sono stati scompagnati, ne dovrebbe di bel nuovo risultare il bianco. Ma per quanto io abbia pensato e ripensato al modo da tenersi per venire di ciò in chiaro, al come fare una tal prova, non mi è stato possibile di venirne a capo.

Per vostra gloria, io ripresi, vi dee pur bastare, Madama, che potrete dire di aver pensato nello stesso modo appunto che pensò un Neutono. E ben poi si conveniva ch'egli vi liberasse dalla briga di mettere in esecuzione il pensiero. E come ha egli fatto? riprese a dir prestamente la Marchesa. Più esperienze, io risposi, egli immaginò a tal fine; ed eccovene una. La immagine del sole dipinta dal prisma nella stanza buja, egli la faceva cadere sopra una lente convessa, affinchè i raggi di diverso colore separati dal prisma fossero dalla lente raccolti nel foco, e quivi rimescolati insieme. Verissimo, disse prontamente la Marchesa, ecco la lente; intriga di nuovo ciò che avea strigato il prisma. Ma oimè, come a me non è bastato l'animo di farlo! Tutte le cose che bisognavano, io le avea innanzi; restavami solo a congegnarle insieme, e non ho saputo. Ricordatevi, Madama, io risposi, di quel facile che è tanto difficile, ed è sempre l'ultima cosa che si trova. Gli antichi usavano improntar nomi e cifere con forme rilevate e gittate di metallo. Perchè non fare di ciascuna lettera dello abbiccì parecchi simili impronti, accozzargli insieme, stampare? E forse non vi vollero tre secoli e più dopo la invenzione degli occhiali a fare il cannocchiale; cioè a congegnare a proporzionata distanza delle lenti che tutto il mondo avea tra mano? E questo istesso, più che degli uomini, si può dire opera del caso. A uno indotto artefice di occhiali in Olanda venne un tratto veduta una così fatta combinazione di lenti, per cui gli oggetti per esse traguardati ingrandivano di molto, e ne venivano come trasportati più da vicino.

Sparsosi di ciò confusamente il romore per tutta Europa, e pervenuto al Galilei, egli vi almanaccò sopra, trovò quale esser dovesse quella tal combinazione di lenti, e fabbricò il suo cannocchiale, con cui si mise tosto a ricercare il cielo, e vi scoprì quelle tante novità e maraviglie da esso lui annunziate dipoi agli uomini sotto il nome di *Messaggero celeste*. Ma tali maraviglie ne sarebbono forse ancora nascoste se all'occhialajo di Olanda stato non fosse così benigno il caso.

Veggo bene, disse la Marchesa, che voi mi volete consolata a ogni patto. Ma non è egli vero che quel luogo dove concorrono i raggi colorati, è perfettamente bianco? Così è, io risposi. Bianco veramente si trova essere il bandolo della matassa, dove fan capo tutti i fili. Non così tosto i raggi sono passati al di là della lente, che l'uno si accosta all'altro, incominciano a confondersi tra loro, fino a tanto che, incorporati tutti insieme, ne risulta una immaginetta tonda e bianca, o più presto tirante al dorè, come era appunto la luce innanzi che si scontrasse nel prisma. Tutto ciò si vede ponendo un cartoncino dopo la lente, e quindi via via rimovendonelo, e fermandolo finalmente nel luogo dove concorrono insieme e s'incrocicchiano i raggi. Che se viene ritirato più là, tornano a poco a poco a svilupparsi e a comparire di bel nuovo i varj colori della immagine. E ciò ben mostra che nel foco della lente nulla perduto aveano delle naturali loro qualità; ed è forza dire la ragion del candore che quivi si osserva, non esser altro che l'aggregato di tutti i colori.

Un tal fatto, entrò qui la Marchesa, dovevate naturalmente avere in vista, quando jeri mi diceste che la immutabilità del colore si mantiene anche allora, che raggi di differenti specie si taglino tra loro. Se così non fosse, non si vedrebbono di bel nuovo comparire i colori del prisma di là del luogo ove si uniscono. Su questa esperienza appunto, io risposi, benchè a ciò giustamente non intesa, era fondata la mia asserzione. Poichè, in virtù del legame quasi geometrico che hanno tra loro le proprietà della luce, una sperienza del Neutono non si ristringe già essa d'ordinario a provare una cosa sola. La filosofia del Neutono, disse la Marchesa, si direbbe che rassomigli alle guerre degli antichi, dove una sola giornata ch'e' vincessero, eran soliti conquistare più di una provincia. Quello che voi dite, io replicai, tanto più è giusto, Madama, quanto che pare che la filosofia degli altri rassomigli giustamente alle guerre de' moderni, dove il frutto della più compita vittoria suol consistere in prendere una fortezza che, mediante un trattato, si ha da restituire pochi mesi appresso.

Ma tornando, disse la Marchesa, alla nostra sperienza, e chi chiudesse la via a un colore, sicchè non passasse oltre per la lente? Anche in questo, io risposi, Madama, il Neutono ha prevenuto i vostri desiderj. Egli tagliò il passo vicino alla lente, ora ad un raggio ed ora ad un altro; e il colore del bianco cerchietto trasmutavasi in quello che dovea riuscire dalla mescolanza dei raggi che scorrevano oltre. Quando, per esempio, restavano esclusi i raggi rossi, il

candore traeva all'azzurro; ed al rosso, quando restavano esclusi i violati e gli azzurri; perchè allora predominava nella mistura l'azzurro, ovveramente il rosso. Che se, tolto via ogni impedimento, i raggi tornavano tutti quanti al cartoncino rintruppati insieme, e il bianco tosto vi riappariva.

Oh! qui, disse la Marchesa, vorrei vedere l'oppositore del Neutono, e sentire dalla di lui propria bocca che sorta di obbiezioni egli potesse fare contro a così chiare prove e così evidenti. Nè queste, io continuai, sono le sole che si abbiano a mostrare che dalla mescolanza di tutti i colori ne risulta il bianco. La immagine colorata, che da un raggio di sole disviluppa il prisma, guardatela per modo, ponendo un altro prisma dinanzi all'occhio, che e' ne ravviluppi insieme i colori; e trasformata la vedrete in un cerchio tutto bianco. Ciò si fa in tal maniera. Voi già sapete, Madama, che il rosso della immagine che è dipinta sul muro della stanza buja, è nella parte più bassa; sieguono dipoi il dorè, il giallo, il verde, l'azzurro e l'indaco, e finalmente il violato che è di tutti i colori il più alto. Ora immaginatevi che altri postosi dirimpetto di essa immagine, e guardandola col prisma all'occhio, debba vederla per la refrazione più giù che non è in fatti: e immaginerete anche agevolmente come il prisma portando più in giù il violato e l'azzurro, che il giallo e il rosso, cioè portando più in giù i colori più refrangibili che i meno, quelli vengono ad accavallarsi sopra questi, e tutti

si confondono insieme nell'occhio. Confusi insieme mostrano il bianco. Guardata per simil modo mostrasi pur bianca l'iride, o arco baleno, che dir la vogliamo; e dispariscono i bei colori, de' quali ella dipinge e rallegra il cielo. Essa non è altro che l'effetto della separazione che si fa de' raggi del sole nell'acquosità delle nuvole che gli sono in faccia. E l'occhio nostro, che posto è di mezzo tra il sole ed esse nuvole, vede i colori che si separano da' raggi solari, disposti in altrettante fasce intorno intorno da lui. Ora tutto l'arco dell'iride bianco apparisce, e assai più ristretto di prima, come io ho più di una volta osservato, chi la guardi col prisma, rivolto in modo da fare accavallare le une sopra le altre le fasce colorate, nelle quali esso arco è variato e diviso.

Egli è proprio un danno, disse la Marchesa, che questa così bella esperienza non si possa prenderla sempre che un vuole, e che la pioggia convenga per ciò aspettare ed il mal tempo. Non così avverrebbe, chi abitasse presso la cascata di un qualche fiume. Non è egli vero che ivi godono ogni giorno, che è sereno il cielo, della vista dell'arco baleno? È verissimo, io risposi. Se hanno le orecchie del continuo intronate dal rumore che mena l'acqua grandissimo, hanno anche il piacere di veder l'iride nello spruzzo che si rialza dalla medesima acqua, la qual rompe ne' soggetti sassi, e si sparge tutto intorno in sottilissima nebbia. Un così bel fenomeno si osserva tutto giorno

alla cascata di Terni, a quella di Tivoli tanto da' pittori studiata, e a quella tanto strepitosa di Niagara; ed ivi non è guari veduto che dagli occhi poco eruditi degli Americani. Ma ben saprete, Madama, che l'arte è giunta a contraffare facilmente un così bello effetto: e oggimai più non abbiamo da portare invidia a coloro che ne sono favoriti dalla natura. I fontanieri sanno rompere così fattamente uno spillo d'acqua, facendolo schizzare a traverso di minutissimi trafori, ch' e' si viene a disper- gere per aria in una infinità di minutissime goccioline. E sol che uno si ponga tra l'acqua ed il sole, può avere a talento suo la dilettosa vista dell'iride. Un così bel giochetto mi sovviene di averlo veduto in non so qual villa di Roma. State pur sicuro, disse la Marchesa, un simile gioco d'acqua non passerà l'estate, che in questo giardino l'avremo anche noi. Potremo quivi a nostra posta veder l'iride, ed osservarla col prisma all'occhio: e tal fontana la chiameremo la Fontana dell'Ottica. Perchè non farle onore, io soggiunsi, di un bel nome greco, e chiamarla Leucocrene? che significa fontana del bianco, come Ippocrene, fontana di quel cavallo che d'Elicona fece scaturir quelle acque, delle quali tanti hanno sete, e a pochissimi è dato di berne. Così la chiameremo, disse la Marchesa. Ed io avrò nel giardino le prove del sistema del Neutono, come nella galleria ho le obbiezioni contro al sistema del Cartesio.

Intanto, io seguitai a dire, rientrar potremo, se vi piace, nella stanza buja; chè vi vo' far

vedere una assai vaga cosa che mi era fuggita di mente. Tornate col pensiero, Madama, a quella esperienza in cui dopo il prisma è collocata una lente, ed essa raccoglie i raggi colorati in un bianco cerchietto. Già a voi non è fuggito di mente che qualora l'uno o l'altro de' raggi veniva alla lente intercetto, il cerchietto non appariva più bianco. Ma se altri tirava in su e in giù vicino alla lente un ordigno fatto a guisa di pettine, e forte spesseggiava; sicchè i raggi colorati per via de' denti di quello alternatamente ne venissero intercetti e trasmessi, sapete voi che avveniva? Il cerchietto non mutava punto colore, e rimaneasi bianco del tutto. Le impressioni che i differenti colori fanno nell'occhio di chi guarda, durano, ciascuna in particolare, per alcuno spazietto di tempo; ma succedendosi l'una dopo l'altra con somma prestezza nello stesso luogo della rétina, esse vengono per conseguente a scontrarsi tutte in un sito nel medesimo tempo: onde viene a generarsi in altrui il sentimento del bianco. E ciò è stato confermato ancora con una palla dipinta a spicchi de' varj colori del prisma, che apparisce pur bianca, girata ch'ella sia rapidamente intorno a sè. Ecco, disse la Marchesa, delle novelle prove, e più ancora che non bisogna, a mostrare che la bianchezza è la confusione o l'aggregato di tutti i colori. E volete voi, Madama, io soggiunsi, che questo ver più vi s'imbianchi, come dice il poeta? Tenete, come ha fatto il Neutono, dirimpetto all'immagine dipinta dal prisma un foglio di

carta, così che i colori vengano tutti a illuminarlo ugualmente. Egli resta bianco come se fosse tenuto all' aria; ma se si muove più qua che là, si tinge subito di quel colore che gli sarà più vicino.

Certamente, disse la Marchesa, la mal consigliata fui io, pensando a cosa a che ci avea pensato tanto un sì grand' uomo:

> Commetti al savio, e lascia fare a lui.

Come avrei io potuto mai trovarne una sola di queste esperienze, per semplici e sottili che pajano? Voi trovate ben facilmente, io risposi, quello che darebbe di che pensare a' filosofi. A voi si convien più di sapere in qual dose sieno da temperare insieme le cortesie e le ripulse, la speranza e il timore, per tener viva una passione, che in qual dose sieno da mescolare insieme materie polverizzate di più colori per formare il bianco. Anche questo fu provato dal Neutono. E in fatti di tale mescolanza il bianco, siccome era suo avviso, ne risultò; ma era smorto, fosco e come nuvoloso, in comparazione di quel bianco che danno i colori del prisma. E non maraviglia; da che si vede assai chiaramente

> Che quel vantaggio sia tra loro appunto
> Ch' è tra il panno scarlatto e i panni bui.

Se non che mettendo al sole quella composizione di varie polveri, con che altro non facevasi che accrescere in lei la forza del lume, quel bianco, di smaccato ed ottuso, diveniva più spiritoso e più vivo. Sì bene, un

bianco bellissimo, che è il risultato di tutti i colori, ce lo mostra la schiuma che si leva dall' acqua agitata con sapone. Chi la osserva da vicino, vede le gallozzole o bollicelle di essa quasi formicolare di varj colori; ma se egli si fa alquanto dalla lunge, que' varj colori vengono a confondersi insieme, e bianca apparisce in ogni sua parte quella moltitudine di gallozzole.

Da quale picciola cosa, disse la Marchesa, non si ricava un testimonio e una riprova per una bella e importante verità! Parmi che nella scienza delle cose naturali il più leggieri fenomeno, una fanciullaggine, un niente sia di una così grande importanza per gli occhi di un bravo osservatore, che nel giuoco degli scacchi è tra le mani di un valente giocatore una pedina. Quella sperienza della schiuma era pur bella e fatta! fu pur in ogni tempo dinanzi agli occhi di tutti! e niun altro seppe farla giocare, fuorchè il Neutono. Madama, io risposi, voi sapete che in ogni cosa tutti vedono, e i pochi osservano: e della scienza dell' osservare poco o niun conto ne facevano i filosofi ne' tempi addietro, quando acremente sostenevano, il colore esser l'atto del pellucido, inquanto egli è pellucido; che erano dati solamente a studiare Aristotele, ad interpretare, a stiracchiare e distorcere i testi di lui, che chiamavano il maestro di coloro che sanno. Facendosi ancora più addietro, già non pare che nell' arte sperimentale si lambiccassero gran fatto il cervello coloro che ragionarono sopra le cose naturali. Seneca ne dà contezza di una verga di cristallo

che gli occorse di esaminare; di una certa specie di prisma che, ricevendo da un lato il lume del sole, rendeva i colori dell'iride. Ed entrato a ragionare della causa di tal effetto, crede aver dato nel segno, paragonando quel suo prisma al collo di una colomba, in cui non è altro, siccome egli dice, che un'apparenza di colori falsi ed incerti. Ma per poco che esaminato avesse quel suo prisma, e fattovi su una qualche osservazione, avría conosciuto agevolmente da quanti piedi zoppicasse quel suo paragone. Egli riesce assai strano a pensare, disse la Marchesa, come gli antichi filosofi, per dilucidare i loro dubbj, per decider le liti che insorger potevano nella scienza naturale, non ne appellassero alla esperienza. Tanto più che nella medicina non si può già mettere in dubbio che delle osservazioni non facessero gran capitale, quando sia vero, come si dice, che i loro prognostici si verificano anche oggigiorno, e le loro prescrizioni sono a' nostri dottori la più fidata scorta ch'egli abbiano. Ma il cuore umano, che in quelle loro poesie sapeano volgere a lor talento, non aveano certamente appreso a così ben conoscerlo, se non profondamente osservandolo. Che volete, io risposi, che io vi dica, Madama? Non è questo il solo esempio che delle contraddizioni c' instruisca dello spirito umano. Non avete voi tante e tante volte veduto la medesima nazione, il medesimo uomo prudentissimo, ragionevolissimo in una cosa, imprudente e irragionevole in un'altra; benchè in amendue gli dovessero pur esser di regola le stesse massime, gli stessi principj? Nella

medicina si trovarono, non è dubbio, tra gli antichi, e in ogni maniera d'arti ancora, degli osservatori finissimi, dei Neutoni. Non così nella filosofia; dove per la maggior parte dati tutti allo speculativo, stimavano forse che l'arte sperimentale sentisse troppo del meccanico. In troppo picciol conto la tenevano; nè si sarebbono avvisati giammai ch'essa sola potesse arrivare a conoscere l'arte finissima, il magistero di natura; ch'ella dovesse un giorno pesar la fiamma da essi creduta assolutamente leggiere; pesar le esalazioni sottilissime del mare, la traspirazione insensibile dell'uomo; collocare i corpi in un mondo differentissimo dal nostro, come è uno spazio vôto d'aria; imitare per via di certe misture i Vesuvj e i Mongibelli, e contraffare il tuono e il fulmine assai meglio che il loro Salmoneo. Chi poi avesse loro detto che, mercè di quell'arte, le composizioni, le mescolanze che ha fatto Iddio, l'uomo potrà separarle e discioglierle, avrebbono fatte le risa grasse, e contrapposta l'autorità del divino Platone, al quale piacque di asserire solennemente che un tal uomo nè mai ci fu, nè in tutta la lunghezza de' secoli stato ci sarebbe giammai. E il Neutono seppe non solo disciogliere ne' loro principj e scomporre i raggi della luce, ma seppe ancora ricomporgli di bel nuovo, rimpastargli a suo piacimento, e tali tornargli, quali sono da prima, quand'escono vergini dal seno del sole, e dalle mani, quasi direi, del Creatore. Pare forse a voi, Madama, che io dica di troppo? State ad udire. Entro alla stanza buja egli collocò due prismi, e una lente tra mezzo in tali

distanze, che i raggi del sole, i quali erano refratti e sciolti dal primo prisma e poi riuniti nel foco della lente, fossero dal secondo prisma refratti un'altra volta per modo che ne ùcissero perfettamente paralleli tra loro. Con sì fatto artifizio, dopo aver separato i colori della luce, di nuovo gli rimescolò, non già unendogli in un punto, ma per tutta la lunghezza di un raggio. Esso era non tanto nella bianchezza, ma in tutte le altre sue proprietà somigliantissimo a un raggio diretto del sole: tanto che rifatte con esso tutte le sperienze che fatte avea nel diretto, tornavano tutte a capello. Bello era vedere, se alla lente s'intercettava un colore, il verde, il rosso od altro qualunque, come quello mancava dipoi in tutte le sperienze che si prendevano; nè refrazione, o riflessione, o altra cosa che fosse, avea potere di riprodurlo. Ancora posti differenti corpi di vario colore in quel raggio artifiziale, mostravano tutti il proprio colore, come se tenuti fossero all'aria od al sole. Ma se vi mancava, per esempio, il rosso, il cinabro perdeva tutta la sua rossezza; e le viole il loro pavonazzo, se vi erano meno i raggi azzurri e violati. Così il Neutono venne ad emular la natura, l'arte cioè d'Iddio nella materia (come la diffinisce quello istesso filosofo che non credeva si potesse giugnere a tanto); venne a confermare più che mai le verità dianzi scoperte, e a dare alla bella opera sua l'ultima mano.

Oh questo, disse la Marchesa, è stato il bel colpo di maestro! E se un tempo si favoleggiò di Prometeo, ch' egli rubò il fuoco

agli Dei, si può dire presentemente che il Neutono rubò loro il secreto della composizione della luce, e ne fe' parte agli uomini. Già non crederei che recar si potesse a maggior sottigliezza l'arte dello sperimentare. Ma perchè vediate ancora meglio, io risposi, quanto egli si fosse in quest'arte eccellentissimo, e il torto che aveano gli antichi a non coltivarla; sappiate, Madama, che quella medesima schiuma di cui parlammo poc'anzi, così poco filosofica dinanzi agli occhi dei più, fu per esso il principal motivo onde scoprire il perchè altre cose appajono di questo colore, e altre di quello. E non avea egli trovato, disse qui la Marchesa, che ciò viene dal riflettere che fanno raggi di diverso colore le une in maggior copia delle altre; questo taffettà i gialli, l'erba i verdi, il cielo gli azzurri? Sì, certamente, io risposi. E ben egli erasi assicurato che tutti i fenomeni de' colori, onde sono dipinte le cose, non risultano da altro che da separazioni o misture di raggi difformi; e che se i raggi della luce fossero di un color solo, di un color solo medesimamente sarebbe tutto il mondo. In tale certezza sarebbesi forse acquetato qualunque più sottil filosofo; ma egli si accese più che mai nella voglia di sapere più là. Perchè ragione cotesto vostro taffettà ama egli, piuttosto che tutti altri raggi, di riflettere i gialli, l'erba i verdi? Simili domande egli ardiva fare alla natura; e vedete industria ch'egli usò per ottenerne risposta. Egli si pensò di soffiare con un cannellino in quella schiuma, perchè

in mole alquanto considerabile ricrescesse una di quelle gallozzole che levava qua e là. Quindi posata leggermente la gallozzola, fattasi assai più panciuta che non era prima, sopra di un tavolino, la ricoperse con un vetro a difenderla da quel po' d' ondeggiamento che è sempre nell' aria, e che poteva turbar la sperienza. Ciò fatto, egli osservava che in breve spazio di tempo la si andava spargendo di varj colori, i quali si stendevano l' uno dentro dell' altro intorno alla sommità di quella, a guisa di altrettanti anelli. Ma secondo che il velo d' acqua, ond'era formata, si faceva di mano in mano più sottile in cima e più grosso all' in giù, discendendo l' acqua del continuo, si vedevano quegli anelli slargarsi a poco a poco, e venire ordinatamente essi ancora all' in giù; sino a tanto che si dileguavano dalla vista l'uno dopo l' altro; e il velo della bolla si scioglieva nell' aere in un minutissimo spruzzo. Ora da questa esperienza ben traluce come attribuir si doveva alla varia grossezza del velo d' acqua, e non ad altro, la varietà de' colori che vi si scorgevano per entro. Ma per averne più precisa contezza, avrebbe bisognato fermar l' acqua, che il proprio suo peso portava sempre all' in giù, o poter maneggiare a suo piacimento particelle di differenti materie, e particelle oltre ogni credere sottilissime e di varie grossezze, e su quelle fondare dipoi sue considerazioni e suoi computi. A ogni cosa si aperse il Neutono la via, reso dalle difficoltà medesime più animoso e sagace. A tal fine pigliò due lastre di vetro, l' una

piana da amendue i lati, l'altra piana da un lato, e dall'altro rilevata alquanto o convessa. Il convesso dell'una pose sopra uno de'piani dell' altra, soavemente comprimendole insieme; e in tal positura le fermò. Ora quelle lastre congegnate a quel modo postele in faccia al sole, osservava nel punto del loro combaciamento o contatto trovarsi una picciola macchia nera; e questa esser cinta da alcuni anelli diversi di colore, quale violato, qual rosso, qual giallo o dorè, i quali formati venivano dal lume che rifletteva tutto intorno la falda o laminetta d' aria che tra quelle due lastre era come contenuta e compresa. Altri simili anelli di vario colore apparivano traguardando a traverso le lastre; e questi erano formati dal lume ch' essa laminetta trasmetteva. La varietà del colore procedeva qui ancora dalla varia grossezza della laminetta d' aria; picciolissima verso il contatto delle lastre, e gradatamente maggiore verso le estremità delle medesime. Tanto che a ciascuno di quegli anelli, così dal lume trasmesso, come dal riflesso formati, rispondeva nella laminetta d' aria una certa grossezza maggiore o minore, secondo che più o meno largo era l' anello. Per meglio poi determinare quali grossezze a ciascun colore rispondessero, si pensò il Neutono di porre quelle lastre ora in uno ed ora in un altro de' lumi primitivi, od omogenei della immagine solare, dove gli anelli tutti erano di un color solo; di quel medesimo, cioè, che sulle lastre batteva; rossi, se quello era rosso;

azzurri, se azzurro; e così degli altri. Fattele però illuminare da ciascuna specie di raggi, l' una appresso dell' altra, misurò separatamente in ciascuna la larghezza dell' anello ch' era più vicino al contatto, o alla macchia nera; e trovò che più ristretto di tutti era l' anello nel color violato, un po' più larghetto era nell' indaco, più ancora nell' azzurro, e così successivamente sino al rosso; nel qual colore l' anello avanzava tutti gli altri in larghezza. Nè diversamente accadeva, se in luogo dell' aria era tra quelle lastre intrusa dell' acqua: salvo che i colori erano men vivi; e il primo anello in ogni mano di colori era più ristretto che nell' aria, e più vicino alla macchia nera. Ora ecco che i raggi più refrangibili sono ancora i più riflessibili. Ciò viene a dire che, in una data materia, di minori grossezze è mestieri a riflettere il violato e l' indaco, e di maggiori a riflettere il rosso e il dorè. Che se la densità in una materia sarà maggiore che in un' altra, sarà bisogno di minor grossezza nelle particelle della più densa che della meno, perchè ne sia riflessa la medesima specie di raggi. E così i corpi sono come altrettanti tessuti, le cui fila, in virtù di certa densità o grossezza, ne riflettono all' occhio questa sorta di raggi meglio che quella; gli altri raggi, che vi dan su, vengono a spegnergli nelle cieche vie che sono tra filo e filo, e tutto il tessuto ne apparisce di quel tal colore che le fila riflettono. Io per me già non dubito, ripigliò la Marchesa, che la cosa non sia così

per appunto, come voi dite. Ma per essere di ciò più chiarita, mi sarebbe mestieri comprendere qual relazione ci abbia tra l'aria o l'acqua, e l'erba e il taffettà. Altrimenti come potrei io mai credere che quello che in uno anello o in una laminetta d'aria cagiona un certo colore, quello medesimo lo cagioni eziandio in un filo di erba, o nella mia andrienne? Oh qui, Madama, io risposi, gioca il gran principio dell'analogía, che è quasi la pietra angolare degli edifizj che va innalzando qua e là la scienza della fisica, o, per meglio dire, la ragion dell'uomo. Se due o più cose noi le conosciamo esser simili in molte e molte loro proprietà, sicchè ne sembrino come della stessa famiglia, noi dovremo inferirne, e non a torto, che simili sieno ancora in ciò che sappiamo appartenere all'una, e non è così manifesto appartenere anche all'altra. Con tale principio si governa quasi che in ogni cosa la umana prudenza, e arrivano per tal via i filosofi a conoscere la natura di quelle cose che da noi maneggiare, a dir così, non si possono, o per la immensa loro distanza, o per la incredibile loro picciolezza. E dove con la scorta di esso non conduce egli la sua Marchesa il grazioso Fontenelle? Mostrandole che la luna è illuminata dal sole, che ha il giorno e la notte, che ha delle valli e delle montagne, e tali altre cose nè più nè meno, come la nostra terra, giugne a persuaderle ch'ella pure come la nostra terra ha i suoi abitanti

Con le cittadi e co' castelli suoi;

in somma le fa vedere con questa analogía alla mano popolato tutto l'universo quanto egli è. Fate ora voi vedere a me, disse la Marchesa, la somiglianza che è tra i colori dell'aria e i colori delle cose che abbiamo per le mani; e non andiamo con questa analogía più là che il nostro picciolo mondo. Molte sono le similitudini, io ripigliai, trovate dal Neutono tra le laminette d'aria o d'acqua che tra quelle sue lastre erano comprese, e le particelle della materia onde composti sono i corpi; e ben pare che le une e le altre si abbiano a tenere come di una stessa famiglia. Tra le quali principalissima è quella, che così quelle laminette, come le parti minutissime di qualsivoglia corpo, sono diafane. Chè già non è cosa così opaca, che ridotta in sottilissime schegge non dia il passo alla luce. E le pietre più dure, e gli stessi metalli ridotti in foglie, d'impenetrabili ch'erano ai lucidi dardi del giorno, come chiamò quel poeta i raggi del sole, divengono ad essi permeabili e trasparenti. E però siccome dalla varia densità o grossezza di quelle laminette dipendeva la qualità del loro colore, dalla stessa cagione pur dee procedere la varietà del colore dei corpi medesimi. Generalmente parlando, converrà dire, le particelle dei drappi azzurri essere meno dense o più sottili, che quelle non sono dei drappi che ne mostrano il color rosso: in quella guisa che cotesta bella tinta di zaffiro che veste ora il cielo, ed è così dolce agli occhi nostri, ne è riflessa da' più tenui vapori che di terra si alzano in

aria, come da' più grossi vapori ne è riflesso quel rossigno di cui all' orizzonte si tinge il cielo al cader del giorno. E quei bianchi nuvoli, soggiunse la Marchesa, che si veggon laggiù, converrà dire essere uno ammassamento di vapori di varie grossezze, ciascuna delle quali riflette un particolar suo colore; e bianco di qua ne apparisce il totale di essi, come appunto quella gallozzola formicolata di varj colori, vista dalla lungi, bianca del tutto appariva. In fatti, io risposi, i corpi bianchi altro non sono che tessuti di varie e differenti fila, di fila eterogenee, diciam così, le quali riflettono e ributtano da sè ogni qualità, ogni generazione di raggi. Segno è di questo, oltre alle altre prove che se ne ha, che posti al sole penano moltissimo a riscaldarsi. Dove gli altri corpi che riflettono una sola specie di raggi, gli altri gli ricevono dentro a sè e ve gli spengono, si riscaldano assai più presto dei bianchi. E più di tutti sono presti a concepire il calore i corpi neri, i quali ammorzano ed inghiottiscono quasi tutti i raggi che vi dan su. E vi so dire, Madama, che un cappellino nero, come usano portarlo le belle inglesi nel Parco di Londra, non farebbe al vostro caso, passeggiando all' occhio di questo nostro sole d' Italia.

Considerando, ripigliò qui la Marchesa, cotesti varj tessuti dei corpi, mi sovviene ora di cosa che ho già udito dire più volte, ma a prestarvi fede non mi potei indurre giammai. Voglio dire che vi sieno dei ciechi che

al tatto sappian distinguere l'un colore dall'altro. Ma adesso parmi veder chiaro che ciò sia un effetto e insieme una prova del sistema neutoniano, E in verità perchè non potremmo noi co' polpastrelli delle dita sentire i varj colori, se meglio ponessimo mente al sentimento del tatto, come sono necessitati di fare i ciechi? Distingueremmo allora dalla grossezza delle fila, delle quali è tessuto un corpo, qual sia la tinta che ne dovesse mostrare. Non è egli così? A non volere, Madama, io risposi, dissimulare la verità, la faccenda di quei ciechi, posto che vera, potrebbe ancora quadrare alle immaginazioni del Cartesio, non che ai trovati del Neutono. Chè certo tra le particelle dei corpi della differenza ci ha da essere, e non picciola, perchè questo modifichi la luce di un modo, e quello di un altro. Ben vi ha tal fenomeno, sopra cui il sistema cartesiano non può aver presa di sorte alcuna: anzi ad ogni altro sistema, dal neutoniano in fuori, è impossibile a renderne la vera ragione. Due liquori, per esempio, un rosso, l' altro azzurro, amendue diafani, tanto che traguardando così per questo, come per quello, si vede il chiaror delle cose, cessano di esserlo, se si pongano l' uno accanto dell' altro, e si traguardi per amendue. Come è mai che da due corpi in sè trasparenti ne risulta un terzo opaco che non lascia passar lume di sorte alcuna; da due simili un contrario? Ben comprendo, disse la Marchesa, quanto sarebbe riuscito malagevole,

anzi impossibile al Cartesio lo spiegare una tale maraviglia. Ch' ei non sapeva come i raggi rossi, a cui danno la via le particelle di un liquore, vengono ad essere intercetti e spenti dalle particelle dell' altro, che non dà la via che a' raggi azzurri. Così quello disfà l' effetto di questo, o questo di quello; e in sostanza niun raggio può arrivare all' occhio di chi traguarda per amendue. Ed ecco nodi dell' Ottica, io ripigliai, che voi e il Neutono sciogliete, Madama, senza eludere gli oracoli della natura. Ogni prova che non ha forza di dimostrazione, non può stare in ischiera con le prove neutoniane. Nè ci starebbe nè anche una per altro bellissima conformità o analogia, la quale si trova tra la produzione de' colori e quella delle altre cose naturali; che pur sarebbe il fondamento o il perno di un altro sistema. Egli è oramai fuori di quistione che le piante, gl' insetti ed i viventi tutti non sono mica formati di nuovo, ogni volta che veggono in prima la luce; ma secondo che vi concorrono le cause esterne, vannosi spiegando da' proprj embrioni, che dal bel principio delle cose furono creati di già. Una ghianda, per esempio, contiene dentro a sè quasi in miniatura una picciolina quercia, la quale ombrerà la terra, darà di nuove ghiande anch' essa, e queste un foltissimo querceto dipoi, soltanto che trovisi un terreno che le riceva con certi sughi e con certi gradi di calore, con quello che a tali sviluppamenti è necessario. Simile avviene degli

animali, di qualunque specie e' sieno, che o nell' ovaja, o altrove, sono anch' essi prima del nascere in moltitudini infinite contenuti. Simile dell' uomo, che, quantunque degli animali il re, non ha in ciò sopra di essi privilegio alcuno. In conclusione, non sono formate le cose di mano in mano che appariscono nel mondo, come è credenza comune; ma dalla natura fu veramente fatto ogni cosa tutto a un tratto, e una volta per sempre. Il medesimo è de' colori, che non si generano mica di nuovo ad ogni instante, come altre volte credeasi; ma a rendergli manifesti, altro non bisogna, che questo o quel modo, onde si sviluppano dal seno della luce, che tutti in sè gli contiene. Per quanta ricchezza mostri la natura, disse la Marchesa, per quanta magnificenza dispieghi nei tanti e tanto varj suoi effetti, egli sembra nondimeno che nelle sue operazioni ella abbia avuto in mira un certo risparmio e una certa bella economía. Dal bel principio ella ha formato con que' suoi embrioni come altrettanti conservatoi delle cose, che hanno dipoi in sì gran copia da provvedere e fornire il mondo. E della luce ella ne ha fatto il tesoro, la miniera, l' embrione, diciam così, de' colori, che ha prodotti una volta per sempre belli e immutabili, e atti solamente a separarsi d' insieme, e a mostrarsi quando bisogna al di fuori. Mirabile veramente si manifesta in ogni suo effetto, in ogni sua operazione la natura, quando n' è dato di conoscerla. Laddove, secondo il Cartesio, conviene che ad ogni instante ella imprima nuovi

moti di rotazione a que' suoi globetti; che a ogni refrazione, a ogni riflessione, a ogni minimo chè, ella si dia il pensiero e la briga di andargli variando; talchè ha sempre mille faccende in sulle braccia, e si direbbe che per lei non è mai domenica nè festa.

Qui non potei fare a meno di non sorridere così un poco: indi ripresi a dire. Lodato sia Iddio, Madama, che pur nel sistema del Neutono ci trovate quella semplicità che tanto vi va a genio. Ma questa così fatta attitudine che hanno i raggi a separarsi d' insieme, per quanto sia mirabile, e torni anche comoda alla natura, pur talvolta riesce incomoda per noi. Come incomoda? rispose la Marchesa. Troppo mancherebbe agli oggetti della lor bellezza, se ciò non fosse. Vorreste voi vedere il medesimo colore ripetuto in ogni cosa, vorreste vedere il mondo come un chiaroscuro? Un grandissimo inconveniente, io risposi, sarebbe senza dubbio per le dame, se elle non dovessero vestirsi che di un solo colore, e se con la varietà de' colori venissero a perdere un così ampio soggetto di belle quistioni, di consulte, di discorsi. Ma in contraccambio verrebbono gli astronomi a guadagnarci non poco. E qual cosa non darebbe un astronomo per potersi assicurare del tempo preciso che la luna occulta una stella, o del punto che fa un eclissi? Sono costoro una certa generazion d' uomini che se ne sta quasi sempre su per le torri, cogli occhi rivolti e puntati al cielo; e di questa nostra terra non curano, se non quanto è un pianeta che fa suo viaggio

intorno al sole, ed entra essa pure nel sistema celeste. Ma che hanno mai tanto che fare, disse la Marchesa, i colori varj della luce colle osservazioni di cotesta strana generazion d'uomini? Basta dire, io risposi, ch' e' fanno non picciolo impedimento alla perfezione degli occhi loro, o sia de' cannocchiali. Io vi dissi già, Madama, come i raggi paralleli, o che derivano da un punto, dando sopra una lente, sono da essa uniti in un punto; ma, a parlar giustamente, non è un punto dove i raggi concorrono passata la lente, ma un picciolo cerchio. Talchè a ogni punto di un oggetto corrisponde nella immagine di esso, che ne forma la lente, uno spazietto: e tali spazietti contigui tra loro, venendo ad entrare alquanto l' uno nell' altro e ad intaccarsi insieme, non può a meno che tutta la immagine non riesca alquanto confusa: come farebbe una miniatura che non fosse abbastanza fina, e granita a dovere. Tanto che, disse la Marchesa, voi mi avete rappresentato coteste lenti, come i poeti ne rappresentano gli uomini, non quali sono, ma quali si vorrebbe che fossero. Appunto, io risposi: e quello spazietto o cerchio che si chiama aberrazione del lume, procede, come ben potete vedere, Madama, da quell' attitudine che hanno i raggi, allorchè refrangono, a separarsi d'insieme. Vero è che una qualche colpa vi ha anche la figura che si suol dare d' ordinario alle lenti: ma troppo è picciola cosa al paragone. E di fatti qualunque figura diasi alla lente, il foco de' raggi azzurri o dei verdi sarà sempremai

diverso da quello de' rossi o dorè, in virtù della varia refrangibilità che non si scompagna mai da essi raggi. E però la immagine degli oggetti che si fa dalle lenti del cannocchiale, è ben lontana da quella nettezza che sarebbe necessaria a quell' ultima precisione che vorrebbon gli astronomi. Tanto più ch' essi vagheggiano il sole, le stelle, i pianeti; oggetti che mandano in egual dose al cannocchiale ogni sorta di raggi. Che farci? disse qui la Marchesa. Se la immagine degli oggetti non è nel cannocchiale così distinta, colpa la separazione dei colori, l' aspetto però del mondo, in virtù di essa, è tanto più bello. In ogni cosa ci sono dei compensi: e la condizione delle umane faccende porta che non ce ne sia niuna senza difetto. Sicchè pare che anche gli astronomi, se pur vogliono essere discrete persone, dovessero finalmente prender partito di ciò che è impossibile a ottenersi. Le loro domande però, io risposi, parvero così giuste, e i loro bisogni si trovano talmente uniti con quelli degli altri uomini, che si pensò in ogni tempo a provvedervi. Avanti che si scoprissero le vere proprietà del lume, cercarono i più sottili ingegni, e tra questi fu anche il Cartesio, a perfezionare i cannocchiali, immaginando di dare nuove figure a' vetri, perchè veramente raccogliessero i raggi in un punto, e formassero le pitture degli oggetti distintissime: ma perdettero l'opera e lo studio. Il Neutono, lasciati da banda simili pensieri, de' quali avea mostrato la vanità, avvisò di fare un cannocchiale d'invenzione

del tutto nuova, e che soddisfar dovesse pienamente a' più ricercati bisogni dell' astronomia. Come la pensò, così appunto riuscì la cosa; ed io vidi in Inghilterra il primo ordigno che fatto fosse di questa specie, lavorato dalle stesse sue mani, il quale conservavasi dagli eredi di quel grand' uomo insieme con quei prismi co' quali egli notomizzò da prima la luce, e vi seppe veder dentro quelle maraviglie che rendono ancora, se è possibile la stessa luce più bella. La invenzione consiste in questo; che l' ufizio che ne' cannocchiali ordinarj fa la lente principalissima, e la più colpevole nella aberrazione del lume, lo fa nel suo uno specchio concavo di metallo; e si opera qui per riflessione quello che là operavasi per refrazione. Raccoglie anche lo specchio per la concavità sua i raggi, come fa la lente; ma nella riflessione i raggi si rialzano tutti dallo specchio con la obbliquità medesima con cui sopra vi cadono; e non succede veruna separazione di colori che intorbidi la immagine, come nella refrazion della lente. Onde col nuovo cannocchiale si veggono gli oggetti di gran lunga più distinti, che non si fa cogli antichi. Senza che, un cannocchiale neutoniano di poche once equivale ad un ordinario di altrettanti palmi, contenendo sotto mole minore maggior valore, non altrimenti che le monete d' oro verso quelle d' argento.

Ben seppe il Neutono, disse la Marchesa, trovare rimedio al male di cui avea scoperta la origine. Ma non ci volea niente meno ad

acchetar cotesti astronomi, che pare sieno una gente di non così facile contentatura. Certamente, io risposi, avrebbono il torto, se non fossero contenti del Neutono. Oltre all' avergli armati di un occhio tanto più fino, egli difese, non ha gran tempo, e in certa maniera salvò in faccia al mondo l' astronomía. Voi sapete, Madama, come l' onore di questa scienza dipende principalmente dal predire gli eclissi, che sono avvenimenti palesi alle viste del volgo, non meno che a quelle de' filosofi. Talete Milesio fu considerato in Grecia come un Dio, per aver predetto così in digrosso che in certo tempo dovea fare un eclissi del sole; cioè che la luna, frapponendosi tra esso e noi, dovea scurarlo. Perfezionatasi di mano in mano l' astronomía, quello per cui sarebbesi a un Talete innalzata un' ara, quasi che al dì d' oggi farebbe disonore a un Halleio, o a un Manfredi. Si esige ora dalla specula il minuto preciso, non che il giorno e l' ora, in cui si farà l' eclissi, e la quantità sua per appunto; vale a dire, se la luna scurerà tutto il sole, o parte, e quanta precisamente sarà la parte scurata. Ora non sono ancora molti anni passati, che tutti i computi de' più famosi astronomi aveano predetto a certo tempo un eclissi totale del sole. Scuratasi interamente la lucerna del mondo, dovea nel mezzo del giorno farsi notte, e coprirsi ogni cosa di cupe tenebre; la quale scurità, benchè predetta e aspettata, pur nondimeno è cagione, quando avviene, di non picciolo smarrimento all' uomo, animale di una specie assai strana, che in una

vita brevissima nutre in cuore di così lunghe speranze, chè nella sua mente dà ricetto al vero egualmente che al falso, che può ardire al di là delle sue forze, e suol temere in onta della sua ragione. Ognuno ebbe dunque quel giorno gli occhi rivolti al cielo, e si aspettava che nel pieno dell' eclissi dovesse mancare interamente e spegnersi il sole. Ma non andò così, chè rimase tutto intorno agli orli della luna, che lo copriva, uno anello luminoso: e piuttosto che temere, ebbero quel tratto di che maravigliarsi. E lo stesso avvenne in un altro simile eclissi non molto tempo dipoi. Molti furono i ragionamenti che si tennero dalle persone intorno a così strana novità, la quale se da principio fu cagione di maraviglia, lo fu poscia di romori e di scandalo. Vi studiarono sopra, vi si lambiccarono il cervello gli astronomi punti nel vivo. Chi mise in campo una cosa, chi un' altra, come cagione di quell' effetto, o piuttosto disordine; ma tutto indarno. E ben potete comprendere, Madama, che l' astronomia fu allora per rimetterci moltissimo del suo, come quella che non potea assegnare ragione alcuna di quegli anelli ch' erano appariti al dispetto de' suoi computi. Il popolo, disse la Marchesa, perdona facilmente all' astrologo di essere tutto dì ingannato da un' arte la quale asseconda e adula le sue passioni; ma egli è naturale che, per ogni picciolo sbaglio che paja prendere un astronomo, si faccia beffe della scienza, quasi volendosi vendicare della propria ignoranza. Io però non potrei non prendere qualche parte

nel dolore che dovettero gli astronomi in tale disavventura sentir grandissimo. Egli è pur vero che *umana cosa è aver compassione degli afflitti.* Buon per noi, io ripresi a dire, se tanto realmente vi toccassero i mali altrui. Ma datevi pace, Madama; ecco il Neutono che ha sciolto lo enimma, e in ajuto se ne viene degli afflitti. I raggi della luce, nel passar ch' e' fanno rasente l'estremità di un corpo, si piegano verso il corpo medesimo, sino ad entrare anche un poco nella sua ombra. Prova è di questo, che se un coltello bene affilato si presenti per taglio a una sottil striscia di luce nella stanza buja, si vede i raggi che passano a una picciola distanza dal taglio, buttarsi verso la costa di esso coltello. I più vicini si piegano assai; non tanto quelli che passano un po' più lontanetti; e così di mano in mano, fino a tanto che a una certa distanza dal taglio vanno oltre diritti, seguitando il filo della striscia. Del qual effetto, chiamato diffrazione, o sia inflessione della luce, il Grimaldi fu veramente il primo ad accorgersene, e il Neutono l' ha dipoi autenticato con nuove sperienze. Que' raggi adunque del sole che passano spesso agli orli della luna, dovranno piegarsi verso della medesima, ed entrare anche nell' ombra ch' ella getta sopra la terra. E però noi che, durante gli eclissi, ci troviamo immersi in quell' ombra, vediamo intorno intorno di essa luna un anello luminoso. E per averne dipoi una maggior riprova, si posero in faccia al sole dei globi in tali distanze, che doveano ricoprirlo del tutto, ed

eclissarlo a chi dietro guardava; e ciò non ostante, il medesimo luminoso anello ne gli cingeva, che visto intorno alla luna fu per iscreditare in questo basso mondo la scienza de' cieli.

La ragione, disse allora la Marchesa, assegnata dal Neutono di quegli anelli mi par ben chiara e palpabile. Ma ditemi: Il maggior male a cui vanno soggetti anche i filosofi, non è egli la curiosità? Mai sì, io risposi. E sull'aver essi corta vista e molta curiosità, è appunto fondata, come altri disse, tutta la loro scienza, qual ch'ella sia. Or non ci fu egli alcun filosofo, replicò la Marchesa, il quale domandasse al Neutono la ragione perchè i raggi che non sono tocchi da un corpo, abbiano da piegarsi verso di quello nel passargli d'allato? Oh! voi, Madama, io risposi, siete di assai più difficile contentatura che tutti gli altri, che vorreste sapere fino alla causa della diffrazione. Troppo la gran cosa è quella che domandate, e s'io la dicessi, ci saria forse pericolo di disfarmi con mezzo mondo. A parlar meco, ripigliò subito la Marchesa, voi pure il sapete, non correte nessun pericolo. Tutto bene, Madama, io seguitai; ma temo non la troppo strana cosa vi debba parere ad udirla. Ora ecco: la ragione perchè i raggi si piegano verso i corpi nel passar loro dappresso, è l'attrazione che essi corpi esercitano sopra la luce. L'attrazione, ripigliò tosto la Marchesa, che i corpi esercitano sopra la luce! Voi vi prendete gioco di me, o forse punir mi vorreste della soverchia mia curiosità. Ed io allora: Non vel diss'io, Madama, che la

troppo strana cosa vi sarebbe paruta cotesta? Voi avete fermo nell'animo che nella universalità delle cose quella forza ci sia solamente, e non altra, onde i corpi urtandosi tra di loro, si pongono vicendevolmente in moto, e le loro particelle si vanno in quello o in quell'altro modo disponendo; e con ciò credete che operi la natura qualunque effetto che da noi si osserva, qualunque cosa si sia. Nè altrimenti pare che dobbiate pur credere, massimamente dopo quanto udiste l'altro dì della dottrina del Cartesio. Ma ora svelarvi conviene i più riposti arcani della filosofia. Convien dirvi, che, oltre a quella forza, un'altra ancora ce ne è sparsa per tutto l'universo, onde i corpi hanno come sentore gli uni degli altri: benchè lontani tra loro, vicendevolmente si attraggono, e rimosso che fosse ogni impedimento, correrebbono tutti ad unirsi insieme. E cotesta universalè attrazione della materia, di cui è un ramo l'attrazione particolare tra i corpi e la luce, fu subodorata quasi che in ogni tempo da coloro che considerarono più addentro il sistema del mondo; ma fu discoperta veramente, posta in chiaro e ridotta a computo dal Neutono, e oramai si può riguardare come la chiave della fisica. La Marchesa recatasi in sè, e ponendomi ben mente nel viso: Adunque, ripigliò, voi dite seriamente che tutti i corpi si attraggono? Ecco un mondo novello per me, dove io mi trovo tutta smarrita. Madama, io soggiunsi, egli accade a voi quel medesimo che già accadde a molti filosofi di professione. Ma perchè essi sdegnarono di

reputarsi nuovi, come fate voi, in questa filosofia, adombratisi al solo nome di attrazione, si levaron tosto ad impugnarla. Dissero che quest'attrazione è tutt'uno con quelle qualità occulte di cui gli Aristotelici informavano i corpi, e colle quali credevano render ragione degli effetti naturali; che con questa attrazione si veniva a rimettere in seggio quel filosofare enimmatico e inintelligibile, a mostrare la cui vanità convenne che tanto oprassero col senno e con la mano i più sani ingegni della passata età: e vanno formando addosso al Neutono un gravissimo processo. E quali ne furono le difese? disse la Marchesa. Ben lontano, io ripigliai, che l'attrazione sia una qualità occulta, ella è una qualità manifestissima della materia, da cui dipende la spiegazione d'innumerabili effetti naturali. Nè questa a niun patto vuol esser confusa con que' nomi vôti di senso, trovati ora l'uno ed or l'altro dalla volgare schiera de' filosofi, a rendere un tal qual conto di questo fenomeno o di quello; quando realmente ella è un principio universale, a cui ubbidisce ogni cosa dal più minuto granello di sabbia sino a' corpi vastissimi de' pianeti, di cui si assegnano le leggi, e si determina ogni suo effetto sino alle ultime differenze. Gli Aristotelici facevano come i sacerdoti del Gentilesimo, che, secondo i bisogni, vi creavano a lor talento di novelle deità, e ne avean pieno ogni cosa: dove il Neutono la fa da filosofo, e riconosce soltanto quei principj che realmente esistono insieme col mondo. Guidato dalle più sottili

osservazioni e dalle considerazioni più profonde, è forzato a riconoscer nella materia, come qualità primordiale, la virtù attrattiva. E quando egli afferma che la luce radente l'estremità de' corpi è tirata da quelli, non intende già di darci l'intero intorno alla causa della diffrazione, ma d'indicar solamente quella proprietà generale della materia (che è pure fare un gran passo in filosofia) da cui procede la ragione immediata di tal fenomeno. Lo investigare poi la essenza di questa attrazione, e come i corpi posti in distanza operino l'uno sopra l'altro, e quasi per naturale istinto amino di farsi tra loro vicini, egli lo lascia alla penetrazione di que' filosofi che navigando per lo gran mar dell'essere, vorrebbono sorgere alle cagioni prime delle cose, arrivare colà dove

Molto si mira, e poco si discerne.

E come sapete, Madama, l'intendimento suo è solamente di assicurarsi delle proprietà generali della materia, delle leggi con cui la natura governa l'universalità delle cose; siccome avete sinora veduto nella storia, che con la scorta di lui siamo andati tessendo della luce. Intendimento ben giusto, disse la Marchesa; ma questa diffrazione, e l'attrazione che ne è la causa, è un così fatto avvenimento storico, che a saper che ne è, converrebbe entrare nel gabinetto. Quanto è facile a capire che i raggi, per esempio, della luce sieno ripercossi da una superficie contro a cui vengano a battere, altrettanto è difficile a capire come i corpi spirino non so qual loro propria virtù, per cui possano

torcere i raggi della luce che passano a qualche distanza da essi, e sopra i quali non han presa. Che ciò sembrar debba, io risposi, alquanto duro da comprendere, non potrei già io negarlo, Madama: e così pure avvisò lo stesso Neutono. Benchè fosse stretto da più forti argomenti a credere che i corpi scambievolmente si attraggono senza intervento di materia veruna, che l'uno verso l'altro gli spinga; ciò non ostante uscì in alcun luogo a dire che l'attrazione era forse effetto della impulsione, dell'urto, come che fosse, di una materia oltre ogni credere finissima, di un vapor tenuissimo, che diffuso trovasi per avventura in tutte le parti dell'universo: segno ch'egli volle entrare, come si suol dire, ne' piedi altrui, e credette non dovere prender di punta la comune opinione. Per far la via alla verità gli convenne servirsi di un qualche artifizio; adoperare come quegli scrittori i quali nella storia vanno inserendo qua e là un qualche episodio favoloso, onde sia letta dai più; e per gradire all'universale le danno aria di romanzo. E la Marchesa: Non sarebbe egli questo piuttosto un artifizio vostro per piccarmi d'onore, o per farmi credere che io meglio non intendo come il moto sia ne' corpi, che come vi sia l'attrazione? Gli uomini, io risposi, veggono i corpi muoversi tuttodì; ma di rado gli veggono attraersi; e però dell'attrazione fanno le maraviglie, e non del moto. Ma i filosofi sanno ben essi maravigliarsi delle cose, quantunque le abbiano del continuo dinanzi agli occhi. Perchè noi potessimo chiaramente intendere come un

corpo scontrandosi, per via d'esempio, in un altro, debba comunicargli parte del proprio suo moto, dovremmo anche intendere come ciò sia uno effetto della natura, della essenza del corpo medesimo: talmente che così egli sia necessitato di fare, e non altrimenti. Ma qual cosa sappiamo noi mai della essenza de' corpi? Nulla, se pure il vero si vuol da noi confessare. A noi è dato soltanto di potere francamente asserire che i corpi sono cose estese e impenetrabili. E perchè? perchè veggiamo la estensione e la impenetrabilità trovarsi in tutti i corpi, e trovarsi sempre di uno stesso modo; laddove non è il medesimo delle altre loro qualità. Ora chi ne potrebbe mai assicurare col ragionamento che una cosa impenetrabile ed estesa, scontrandosi in un' altra impenetrabile parimenti ed estesa, debba comunicare parte del suo moto, e non piuttosto perdere essa tutto il moto che avea, e ridursi alla quiete? Nè l'una cosa nè l'altra ripugna alla estensione e alla impenetrabilità, che è quanto si conosce per noi della natura dei corpi. E però così l'una, come l'altra potrebbe egualmente avvenire. La osservazione soltanto e la esperienza ne ha fatti chiari di ciò che veramente avviene; nè mai cogli occhi della mente l'avremmo conosciuto, se veduto non l'avessimo cogli occhi della fronte. In qual modo e per qual cagione il moto che è in un corpo, trapassi in un altro, già per noi non si sa; mistero egualmente impenetrabile, che il muover della mano o del piede alla volontà della nostr' anima. In una parola, i filosofi sono egualmente all'oscuro del come

operino i corpi l'uno sopra l'altro, quando sono contigui tra loro, che quando sono tra loro lontani. Ma non sono già all'oscuro, che, ancorchè in distanza l'uno dall'altro, vicendevolmente si attraggano. Cotesta attrazione, uno de' principali ingegni, una delle più gagliarde molle della natura, è abbastanza provata da moltissime sperienze fatte ne' corpi che ne stanno d'attorno; ma si palesa singolarmente ne' fenomeni celesti che l'hanno narrata al Neutono, ed egli alle genti.

Veramente, disse la Marchesa, la non più udita novià della cosa non abbisogna di una testimonianza meno autorevole. Ma non intendo già, ripigliai io, che voi stiate, Madama, a detto d'altrui. Domani, poichè oggi

Il tempo è breve, e vostra voglia è lunga,

cercherò di mostrarvi quanto sia ben fondata l'attrazione. Solo m'incresce che io non potrò esporvi cotesta dottrina con tutto il corredo delle dimostrazioni e de' computi che la fiancheggiano e la rendono vittoriosa delle menti. Pazienza, disse la Marchesa; se io non la potrò vedere in tutto quel lustro in cui la vedrebbe un matematico, io farò come que' dilettanti di pittura, i quali non potendo avere il quadro di un eccellente maestro, sono contenti ad averne la stampa. E son sicura che voi la renderete, quanto è possibile, vicina al dipinto.

DIALOGO QUINTO

Esposizione del principio universale dell' attrazione, applicazione di questo principio all' Ottica, e conclusione.

Furono interrotti il dì appresso i nostri ragionamenti da una gentil compagnia di dame e di cavalieri che vennero a visitar la Marchesa. Si misero in campo, in luogo de' sistemi filosofici, le novelle che forniva la città, i casi delle gentili persone, e le mode che erano frescamente giunte di Parigi. Dove mostrò la Marchesa la perizia sua nel prognosticare dagl' indizj i più leggieri ciò ch' era per avvenire nel regno più mutabile ed incerto di tutti; e mostrò che al bisogno sapea profondamente parlare di nastri e di cuffie: e da tale gentilezza di maniere era accompagnato ogni suo detto, che le veniva quasi perdonato il suo spirito anche dalle persone del medesimo suo sesso. Così da noi fu lietamente trapassata buona parte di quel giorno: e verso la sera invitandoci un soave venticello che rinfrescava l'aria, entrammo tutti in un' adorna barchetta, la quale col favore dei remi raggiunse ben presto alcuni navilj di pescatori che lontano da riva tese aveano lor reti, e poste insidie

alle dilicate trote e ai carpioni del lago. Erano da noi con diletto grandissimo corse quelle chiare e limpid' acque che bagnano costiere piantate di bei pergolati di aranci, e per lo fremito delle onde gareggiano talvolta col mare. Ritornati la sera assai tardi a casa al suono di corni da caccia e al lume della luna, sotto a cui tremolar pareano le acque del lago, a giocar ci ponemmo: e quindi a una linda ed elegante tavola; nè mancarono di bei motti e racconti che condissero la cena.

Il dopo pranzo del seguente giorno prese commiato la compagnia. E mostrandosi la Marchesa più volonterosa che mai di ripigliare il nostro ragionamento sopra l'attrazione, postici a sedere nella galleria, io mi feci a dire in tal modo. Un effetto che è continuamente negli occhi di tutti, e di cui occultissima è la causa, è che i corpi, quando da niuna cosa sono impediti, vanno in basso, e gravi perciò si chiamano. Della gravità fu il primo il Galilei a dimostrare le proprietà e le leggi nei movimenti dei corpi che sono presso alla terra, tanto di quelli che cadono abbandonati a sè medesimi, che di quelli che corrono giù alla china, o che vibrano appesi d' in alto, e pendoli in aria. E per tali vie principalmente egli entrò nel campo della vera filosofia, dove da tutti è riconosciuto qual primo duce e maestro. Il Neutono scoprì dipoi come tutti i corpi, anche i più lontani dalla terra, sono dotati di gravità gli uni verso degli altri; trovò di tale gravità universale le leggi primitive; giunse a vederne sino alla causa. E

si levò a così alto volo, quasi direi, per uno abbattimento. Raccontano che un giorno, che tutto solo era a diporto in un giardino, fosse in particolar modo colpito la mente al vedere d'un albero cadere un pomo. Onde concentratosi in una sua meditazione, prendesse a ragionare in tal guisa seco medesimo..... I diporti del Neutono, si fece qui a dir la Marchesa, erano, a quel che io veggo, come i giochi d'Achille. E ora sì, che mi sarà mestieri studiare il passo più che mai a potergli tener dietro in quel suo giardino. Ed io continuai: Tutti i corpi, diceva egli, che sono intorno alla terra, pesano verso la terra medesima. Di assolutamente leggieri, conforme altre volte credevasi, non ce n'è. Chè se alcuni mostrano di andare all'in su, non avvien loro altrimenti che al sughero, che per esser meno pesante dell'acqua, da essa è levato in collo, e forzato di starsene a galla. La causa della gravità non dee cercarsi, come immaginò il Cartesio, nel giro di un vortice che circondi la terra, nella impulsione del fluido sottilissimo ond'esso è composto, il quale, facendo ogni sforzo di slargarsi e occupare le parti più lontane della terra e più alte, cacci in basso i corpi che nuotano per entro ad esso. La gravità in tal caso dovrebbe operare all'agguaglio delle superficie che i corpi presentano a cotesto fluido, e non all'agguaglio della materia che internamente contengono. Non vi par egli, Madama, che la cosa sia così? Pare veramente, diss'ella, che quanto saranno in maggior numero le parti

esposte al di fuori, dove potrà operare cotesto fluido, tanto maggiore dovrà essere l'operazion sua. E la quotidiana esperienza, io seguitai, pur ne mostra il contrario. Una foglia d'oro, per quantunque assottigliata e distesa ella sia, non è così grave certamente, quanto è un granello di piombo; anzi in paragone di esso si può chiamare leggiera; segno manifesto che il più o meno di superficie non fa nulla per accrescere o diminuire la pesantezza de' corpi. E però convien dire che la gravità penetri la sostanza, e operi sopra ciascheduna particella della materia. La causa adunque della gravità non è una forza che operi estrinsecamente, ma una forza che ricerca internamente i corpi, e muove dalla terra, la quale gli chiama e gli alletta tutti al suo centro. Una tal forza giugne assai alto, e, senza punto scemare, nelle regioni dell'aria. Che non potría ella giugnere più alto ancora, e stendersi fino alle trenta, sessanta, novanta mila leghe? chè tale è la distanza della luna. E se arriva fin là su, non sarà ella la causa che ritiene la luna nell'orbe suo, e fa sì che ella giri intorno alla terra? Chè ben sapete, Madama, come ogni corpo che muove di moto circolare, vorrebbe, non meno che fa il sasso nella frombola, allontanarsi dal centro intorno a cui gira, e scappar via; e se pur gira, è in virtù di una forza che il frena e il tiene ad esso centro quasi obbligato ed unito.

Fermo il Neutono in questo pensiero (io continuai dopo un po' di pausa), prese in sua

scorta la geometria: e trovò che se un corpo, il quale sia in moto, è tirato verso un centro, percorrerà intorno ad esso aje proporzionali a' tempi. Ben io, disse la Marchesa, avea incominciato a seguire il Neutono. Ma s' egli s' imbosca con cotesta sua geometria, io lo perdo tosto di vista. Non dubitate, io risposi, Madama, che faremo in qualche modo di seguirlo anche là dove più si vorrebbe nascondere. Figuratevi un corpo che gira intorno ad un altro, che del suo moto si può dire il centro; e figuratevi ch' e' giri non già per un cerchio perfettamente tondo, ma che abbia un po' del bislungo; di maniera che esso centro non sia giusto nel mezzo del cerchio, ma si rimanga un poco da un lato. Segniamo ora con la fantasía un punto del cerchio, dove in questo instante si trovi il corpo che gira. Da quel punto figuratevi tirato un filo, o sia una linea al centro. Similmente dal punto dove sarà, per esempio, due ore appresso, tiratene un' altra. Quello spazio triangolare che resta compreso tra le due linee che si stendono dal corpo che gira, sino al centro, e la porzione di cerchio da lui corsa nelle due ore, chiamasi aja. E queste tali aje, che, girandosi il corpo, sono formate in tempi uguali, sono uguali tra loro. Con che voi chiaramente vedete, Madama, ch' esso ora va più veloce e ora meno; e in tempi eguali non avrà già corso due porzioni di cerchio eguali, ma due porzioni di cerchio tali, che le aje formate nel modo che abbiam detto, verranno ad uguagliarsi tra loro. E se un tempo sarà la

metà, il terzo, il doppio di un altro tempo, anche le aje formate in quei tempi saranno la metà, il terzo, il doppio; che tanto è a dire, le aje sono proporzionali ai tempi. E il Neutono ancora trovò che se all' incontro un corpo percorre intorno a un centro aje proporzionali ai tempi, egli sarà tirato verso quel centro. E la luna, disse la Marchesa, girandosi intorno alla terra, percorre mo ella coteste vostre aje proporzionali ai tempi? Questo è ciò, io risposi, ch' ella fa per appunto. E vi dirò ancora più, che la terra e tutti gli altri pianeti fanno anch' essi il medesimo intorno al sole. Adunque, riprese subito la Marchesa, hanno anch' essi una gravità verso il sole, o, come voi dite, sono tirati dal sole. Ed ecco, Madama, io risposi, che avete compreso da voi medesima cotesta attrazione neutoniana, che da prima pur vi riusciva così nuova cosa, e pareva non vi andasse gran fatto a verso. Vedete la luna gravitar verso la terra per la ragione medesima che fanno i corpi che ne sono dattorno; non in virtù di un fluido che ve la spinga, ma in virtù d' una forza che muove dalla terra, ed a sè la chiama. E come mai la luna nelle regioni del cielo potrebb' ella essere attorniata da un fluido? Troppo la grande resistenza proverebbe nel procedere innanzi per l' orbe suo; verrebbe il suo moto a rallentarsi in poco d' ora e ad estinguersi. Nè altrimenti saría de' pianeti, se girassero intorno al sole per uno spazio pieno di materia. E non potrebbe, disse la Marchesa, cotesta celeste materia essere cotanto

pura, cotanto fina e sottile, che poco o niuno impedimento facesse al moto della luna? E s' ella fosse per assai più volte, che noi immaginar non potremmo più sottile dell'aria? Fate pure, io ripresi, Madama, ch' ella sia così sottile, così fina e così eterea, come è la materia del Cartesio. E già vedrete che s' ella riempie di sè medesima ogni spazio, è tutt' uno, che s' ella fosse una massa tutta solida e massiccia. La resistenza che provano i corpi nel muovere per entro a un fluido, tanto è maggiore, quanto maggiore è il numero delle particelle del fluido, che, per procedere innanzi, hanno da muovere di luogo; dovendo pur essi altrettanto perdere di moto, quanto ne danno. Or che sarebbe se la luna muovesse per mezzo a una materia che ogni spazio riempiesse del cielo? Dovrebbe ad ogni instante smuover di luogo, per farsi la via, una infinità di particelle che glie la contrastano; troverebbe nel cammino tale impedimento, che cessato in brevissimo spazio di tempo il proprio suo moto, e stimolandola del continuo la forza della gravità, verrebbe a piombar sulla terra. E lo stesso faríano i pianeti verso il sole. Talchè sino dal bel principio delle cose sarebbe venuto finimondo. Ma non dubitate, Madama; ne libera da ogni timore il sapere che la luna e i pianeti muovono per entro alle vaste solitudini del vôto, dove nulla impedisce, nulla rallenta il loro movimento. Spinti dal creatore in linea diritta, per essa avrebbono continuato mai sempre a

muovere innanzi, quando per cammino sentito non avessero l' attrazione del vastissimo corpo del sole, che quasi in soglio siede immobile colà in mezzo dello spazio. Gli fa questa declinare dal retto loro sentiero, e per una linea curva gli fa rivolgere intorno a esso sole. La più grande orbita di tutte, che ha non vi saprei ben dire quanti milioni di milioni di miglia di circuito, viene in trent' anni descritta, come già sapete, da Saturno; ed essa comprende quelle degli altri pianeti Giove, Marte, la Terra, Venere e Mercurio, i quali penetrati tutti dalla virtù magnetica del sole, danzano in varj giri intorno di lui, come nel suo paradiso cantò il Miltono, quasi profetizzando agli uomini i misteri dell' attrazione. Da essa sono altresì governate le comete, le quali benchè vadano quale per un verso e quale per l' altro, benchè girino intorno al sole per orbite assai più bislunghe che non fanno i pianeti, ubbidiscono però puntualmente alle medesime leggi; e quanto già furono al Cartesio ribelli, altrettanto sono docili al Neutono. Per l' attrazione similmente i pianeti secondarj girano intorno a' loro primarj; la luna cioè intorno alla terra, intorno a Giove le sue quattro lune, e intorno a Saturno quelle altre sue che son cinque. In somma il gran fenomeno del giro de' pianeti, per cui i filosofi fabbricato aveano degli epicicli, dei vortici, ed anche creato delle Intelligenze onde reggergli e governargli, si riduce al moto di un sassolino che uno scagli con mano. Dopo

aver esso da noi ricevuto la spinta, moverebbe, quanto è a sè, per linea diritta, se la forza della terra, che lo trae del continuo in basso, nol deviasse per una curva. E già se noi da un luogo altissimo gittando un sasso gli potessimo dare tal forza, che, deviando per la curva non si scontrasse nella terra, e l'aria non gli resistesse, verremmo a fare un'altra luna: voglio dire ch' e' girerebbe intorno intorno alla terra, come fa appunto la luna. Ben pare, disse la Marchesa, che la natura operi molto col poco. Una medesima forza, una medesima cagione produce effetti che pur pajono, e parvero anche a' filosofi quanto tra loro differenti! Già non si può mettere in dubbio che l'attrazione non governi i moti di Saturno, e non faccia qui da noi cadere un pomo. Maravigliosa cosa è a vedere come un motivo, per così dire, semplicissimo continua sempre lo stesso, e domina in tutto il gran concerto del mondo.

Ora, continuai io, siccome la legge delle aje proporzionali ai tempi, a cui nel descriver la sua orbita ciascun pianeta ubbidisce, fu cagione che il Neutono scoprisse la forza attrattiva nel sole, così un'altra legge, per cui i pianeti spendono più tempo in compiere le loro orbite, secondo che sono più lontani dal sole, e ciò con certa proporzione tra le distanze e i tempi, fu cagione ch'egli scoprisse che la forza attrattiva va scemando con certa misura, via via ch'ella si allontana dal sole. E la misura è questa: ch'ella scema non di quanto cresce la distanza dal sole, ma il quadrato del numero

esprimente la distanza di esso sole; il che si chiama la ragione inversa dei quadrati delle distanze. Oimè! disse la Marchesa, che noi torniamo ad entrare nel bosco. Per intendere una tal cifera di geometria, io seguitai, basta sapere che il quadrato di un numero è il medesimo numero moltiplicato in sè stesso, come, per esempio, il quattro è il quadrato del due, perchè due via due dà quattro; il nove è il quadrato del tre, per la medesima ragione che tre via tre dà nove; e così discorrendo. Nota adunque la distanza in che si trova la terra dal sole, e insieme nota la distanza in che si trova Giove, che l'una è cinque volte maggiore dell'altra, voi potrete sapere di quanto la forza attrattiva del sole alla distanza di Giove è indebolita, rispetto alla forza di esso sole alla distanza della terra. State ad udire, disse la Marchesa, se io so raccapezzarlo: Voi mi dite adunque che la forza attrattiva è minor di tanto, di quanto è maggiore il quadrato della distanza. Il quadrato di uno che voi fate esser la distanza della terra dal sole, è uno. E alla distanza uno, ripigliai io, uno parimenti è la forza. Il quadrato del cinque, soggiuns'ella subito, è venticinque. E però la forza attrattiva del sole in Giove è venticinque volte minore che nella terra. Forse, diss'io, Madama, non sapete che adesso voi avete sciolto un problema, e potete dire, come quell'antico geometra: Ho trovato, ho trovato? Anzi ne avete sciolti tre dei problemi: vedete senso che si asconde sotto il velame delle vostre parole. Con la stessa legge per appunto che scema l'attrazione, scema e

il calore e la luce. La luce adunque, disse la Marchesa, e il calor del sole sono anch'essi venticinque volte minori in Giove, che qui in terra? Nè più nè manco, io risposi: a segno che noi trasportati in Giove intirizziremmo del freddo pel solleone di quel pianeta, e gli abitanti di Giove trafelerebbono del caldo nel cuore del nostro inverno; e trovandosi qui tra noi offesi dalla luce del sole, non potrebbono vivere che in compagnia della nostra più leggiadra gente che fa di notte giorno. Vedete, disse la Marchesa, quante cose belle io ho trovate a un tratto senza pur saperlo! Non avviene così di rado, io risposi, che nella buona filosofia quello solamente si trovi, e non più, che uno di cercar si propone. La verità è più feconda che altri non crede. Ma perchè abbiate ancora maggior certezza del modo con che diminuisce a varie distanze il vigor della luce, e meglio veggiate come avete colto nel segno, ne potremmo prendere questa sera, se vi sarà in grado, una esperienza non meno decisiva che facile a farsi. In una stanza non vi ha da essere altro lume, salvo che una sola candela accesa: ed uno si pone tanto lontano da essa, che a mala pena possa rilevare i caratteri di una lettera; se già una non fosse di quelle lettere che si leggono a qualsivoglia lume. Indi se egli si porrà a doppia distanza, vedrete che a poter rilevare i caratteri, come avea fatto innanzi, non basta raddoppiare il lume coll'accendere nel medesimo sito una simile candela, ma converrà quadruplicarlo; che è appunto il

quadrato della distanza due. Che se, ad ottenere il medesimo effetto, convien rinforzare il lume proporzionatamente al quadrato della distanza, di altrettanto convien dire che l'istesso lume, allontanandosi dal principio suo, perda della sua virtù. Io mi penso, soggiunse qui la Marchesa, che questa regola de' quadrati si estenda anche a cose ben lontane dalla filosofia. Il quadrato dell' otto non è egli sessantaquattro? Appunto, io risposi. Pensate ora voi, ella soggiunse tosto, di quanto nello spazio di otto giorni dopo una partenza debba perder di virtù il dolce lume, il dolce fuoco, di che in presenza si mostrano tanto accesi gli amanti! Guardate poi, diss' io, Madama, di non esser causa che si guasti la generalità della vostra regola, voi.

Ma seriamente parlando, diss' ella, la forza attrattiva del sole va calando, secondo che crescono i quadrati delle distanze. E lo stesso sarà senza dubbio della forza attrattiva della terra. Che la cosa, io risposi, sia così in Saturno e in Giove, lo veggono manifestamente i matematici mercè di quelle lune o satelliti che vi girano intorno. Poichè quella medesima proporzione tra le distanze e i tempi delle loro rivoluzioni che osservano i pianeti che vanno intorno al sole, la osservano ancora i satelliti che vanno intorno a un pianeta. Dal che se ne ricava che la forza attrattiva di Saturno e di Giove cala nella proporzione medesima che quella del sole. Ma per tal via non è già possibile verificarlo nella terra, non avendo

ella un'altra o più lune onde comparare i tempi delle loro rivoluzioni con le loro distanze da essa terra. Se non fosse, disse la Marchesa, che, per quanto ho raccolto da voi, i Neutoniani sanno tanto il poco caso delle probabilità, parmi che non sarebbe da mettere in dubbio che la cosa proceda allo stesso modo anche nella terra. Ma così stretto è l'instituto della loro filosofia, che anche le probabilità le megliò fondate non occorre metterle in campo. Certo è, io risposi, che non si sarebbono mai dati pace se un'altra via trovato non avessero da giugnere alla dimostrazione. E ciò fu comparando il moto de' gravi cadenti qui presso alla terra col moto della luna. Se fosse possibil mai ch'ella venisse a cadere sopra la terra, sono assicurati (e sapete ch' e' non si assicurano per così poco) che la forza che di là su la tirerebbe in basso, sarebbe tremila e secento volte minore della forza che tira in basso i nostri gravi quaggiù. La luna è lungi dal centro della terra sessanta mezzi diametri della medesima terra, o sia sessanta di quelle misure delle quali i corpi ne sono lungi una sola; e il quadrato di sessanta, è tremila e secento, nè più nè meno.

Molto bravamente, disse la Marchesa, sono arrivati i Neutoniani alla dimostrazione; ed egli mi pare proprio un danno che non sia possibile che la luna venga a cadere sopra la terra. Potrebbono dare in tal modo quasi l'ultima mano a' loro computi, o vedergli confermati più che mai. E che bella occasione non sarebbe anche cotesta per gli altri filosofi?

Potrebbono poggiare a lor diletto per quei monti, e scendere per quei valloni che vi veggono per entro col cannocchiale. E a moltissimi poi sarebbe dato di riavere, senza fare il viaggio di Astolfo, l'ampolla del loro senno, che perdettero qui in terra in tante vane speculazioni. Quello, io ripresi a dire, che vi sarebbe in tal fatto di più curioso, si è che la terra non si starebbe mica ad aspettar la luna a piè fermo; chè, movendo anch'essa, le si farebbe incontro. Come incontro? tosto soggiunse la Marchesa. È egli forse fermato questo patto tra' pianeti, che qual di loro venisse a muovere verso dell'altro, l'altro dovesse andargli incontro, quasi per fargli accoglienza? Al certo, io risposi, se ci fosse un tal patto, molto bene sarebbe garantito dall'attrazione vicendevole che hanno tra loro. Se in due tavolette di sughero si fanno galleggiar sull'acqua un pezzo di calamita ed uno di ferro a poca distanza l'uno dall'altro, vedesi non meno correre il ferro verso la calamita, che la calamita verso il ferro: e se si ritiene questo o quella, qual de' due non è ritenuto corre verso l'altro. Ancora l'ambra che strofinata ha potere di attrarre a sè varie specie di corpi, appesa ad un filo in modo che stia libera in aria, si fa incontro essa medesima a que' corpi che se le presentano, e gli seconda in tutti i loro movimenti. La cosa adunque, disse la Marchesa, riesce a questo: Poichè il sole attrae i pianeti, anche i pianeti attraggono il sole; i primarj attraggono i secondarj, e sono da essi attratti; i secondarj

si attraggono similmente l'un l'altro. E finalmente, io soggiunsi, i corpi

Tutti tirati sono, e tutti tirano,

come disse ad altro intendimento il maggior nostro poeta.

Ma tante e sì diverse attrazioni, ripigliò la Marchesa, non dovrebbono elleno, incrocicchiandosi e quasi combattendo tra loro, causare nella università delle cose una qualche confusione? Sì, io risposi, se subordinate non fossero alle leggi più severe e più strette, che già non è pericolo sieno per trasgredire giammai. L'attrazione in ciascun pianeta è maggiore o minore, secondo che più o meno contiene di materia; e lungi da esso se ne va scemando, secondo che cresce il quadrato della distanza. Muovendosi, come fanno, e trovandosi tra loro ora più ed ora meno vicini, va continuamente variando l'effetto dell'attrazione degli uni sopra degli altri. Quindi ne avvengono alcune irregolarità ne' loro movimenti, o vogliam dire disordini, che già non isfuggirono al Neutono, il quale armato sempre della più fina geometria seppe assoggettargli al calcolo, e assegnarne sino agli effetti più minimi. Quando i pianeti si trovassero tutti dalla medesima banda, non si crederebbe egli, Madama, che dovessero sconcertare non poco il sistema celeste, operando tutti con l'attrazion loro di compagnia contro al sole? Sì certo, rispose la Marchesa. Terribile sarebbe una così fatta congiura, e tale da mettere in gran pensieri la

immobile maestà del sole, non forse egli dovesse discendere di soglio, e dei pianeti non essere più il re. Così pare veramente, io soggiunsi; e Dio sa ancora quali altre funeste conseguenze apprendere potesse uno umore tanto o quanto maninconico. Ma considerando che il sole, vastissimo come egli è, contiene in sè più materia che tutti gli altri pianeti presi insieme, e considerando che i pianeti più vicini al sole, che più fortemente operano sopra di lui, sono anche i più piccioli, altri può viver sicuro. Quand' anche le forze di tutti i pianeti unite fossero contro al sole, vano sarebbe ogni loro sforzo. Egli è dimostrato che non lo ismoverebbon dal proprio sito che di un solo al più de' suoi diametri. Simile al Giove di Omero, che sfida la turba degli altri Dei, e se ne sta fermo ed immobile, tenendo in mano l'un capo della catena d'oro, mentre all' altro capo adoperano tutti ogni lor possa collegati insieme contro di lui. Bella e grandiosa immagine, disse la Marchesa, onde da quell' antico poeta fu come adombrata l'armonía e l'ordine che i più acuti nostri filosofi ravvisano nell' Universo. La luna, io continuai a dire, è più di ogni altro corpo celeste soggetta nel suo movimento a disordini e a irregolarità; e ciò a cagione principalmente della situazion sua. Oltre all' attrazione della terra, sente fortemente quella ancora del sole: e questa quando più gagliarda e quando meno, secondo che, girando intorno alla terra e trovandosi ora in opposizione ed ora in congiunzione col sole, si trova essere ora più

ed ora meno da esso sole lontana. Da tutto ciò ha da nascere che la sua marcia ora si acceleri, ora si ritardi; che la figura e la positura dell'orbe suo vadano cangiando; mille irregolarità in somma, o scambietti nel movimento suo, i quali tribolavano del continuo e facevano dare al nimico i devoti di Urania, che non arrivavano a penetrarne il perchè. Il Neutono gli ha saputi ridurre sotto regola, ha mostrato come quelle cause che disordinano la luna, quelle medesime altresì dentro a un certo tempo la riordinano; ed egli solo ha il vanto di aver posto a quel licenzioso pianeta la briglia e il freno, come altri disse, de' computi.

Ben è vero, io continuai, che novellamente in Francia fu chi pretese di mostrare che la luna ricalcitrava al Neutono pur assai; mentre stando alle leggi dell'attrazione, ella avrebbe dovuto compiere in diciotto anni certo suo particolare e importantissimo movimento; e in effetto lo compie in nove. Il sistema dell'attrazione, disse la Marchesa, trovò dunque anch' esso in Francia un altro Mariotto. Se non che qui non si quistionava del fatto, ma della ragione del fatto medesimo: e la disputa era di un grado assai più alto, e più degna della speculazione e dello ingegno de' filosofi. Trattavasi, io risposi, di far nuove leggi a potervi ridur la luna. Il sistema del Neutono non si adattava a tutti i fenomeni. Conveniva almeno mettervi mano per racconciarlo. E dal racconciare al rigettare un sistema non ci è

un gran tratto, bene il sapete. Tanto più dipoi pareva che fosse da temere per l' attrazione, quanto che entrato era in lizza uno de' paladini della geometria già partigiano del Neutono, il quale fu allora predicato come un altro Labieno che per la giustizia della causa vedevasi costretto ad abbandonare le parti di Cesare. E che fece la Inghilterra? ripigliò con impazienza la Marchesa. Non entrò anch' ella tosto in campo? Mise altre volte in chiaro la poca diligenza del Mariotto: avrà ora messo in chiaro la fallacia presa dal matematico. Un qualche suo Astolfo avrà, mi penso, dato di piglio a quella lancia d' oro che fa uscir di sella quanti ne tocca. Fosse sicurezza o altro, io risposi, ella non prese parte alcuna nella disputa, quasi prevedesse quello che succeder dovea. Ma certo, soggiunse la Marchesa, ella non poteva sperar di vincere senza prima combattere; quando il Francese per avventura non avesse abbandonato il campo, e non si fosse dato egli medesimo per vinto. Così avvenne giustamente, io risposi. Rifatti d' indi a qualche tempo suoi computi sottilissimi, intralciatissimi, dove di mille minuzie era da tener conto, si accorse alla fine da qual piede zoppicassero. Trovò che giusta le leggi dell' attrazione ridotte al più scrupoloso esame dovea la luna compiere quel suo moto nel tempo giustamente che lo compie, nè più nè meno; e rimise solennemente in seggio il Neutono.

Bel trionfo, disse la Marchesa, che fu cotesto per il Neutono, e per li partigiani suoi, ch' ebbero vittoria senza nè meno venire a

giornata. Quale fu maggior trionfo pel Neutono, io replicai, quanto il turbamento che, secondo che predetto egli avea, si cagionarono vicendevolmente ne' moti loro Giove e Saturno? Sono questi i più grossi tra' pianeti, e nello avvicinamento o congiunzion loro, benchè vi sieno ancora tra mezzo parecchi milioni di miglia, pur debbono, secondo la ragione della materia che contengono, sensibilmente operare l' uno sopra dell' altro. Venne una tal congiunzione a cadere al principio della presente nostra età. E siccome a tal tempo il sistema neutoniano non faceva che comparire nel mondo, e avea però di molti contrarj, ben potete immaginare, Madama, qual fosse l' aspettazione di coloro a cui preme sovra ogni altra cosa saper fatti tanto da noi lontani, e come si aguzzassero per ogni lato di Europa gli occhi scientifici. Stavano essi tutti rivolti al cielo, per veder pure se avveniva sì o no un tal turbamento, ch' esser dovea il paragone della verità del nuovo sistema, e della fede che era da porvi. Certo sì, ch' egli avvenne, Madama; il turbamento che cagionò Giove ne' moti di Saturno, e quello che vicendevolmente Saturno cagionò ne' moti di Giove, furono talmente notabili, che si trovarono forzati a riconoscerli e a confessarli quegli medesimi che, fatte delle scommesse contro dell' attrazione, avrebbono voluto non vedergli.

Non a torto certamente, ripigliò qui la Marchesa, da voi dicevasi l'altro dì che l' attrazione si manifesta singolarmente ne' fenomeni

celesti, che l'hanno narrata al Neutono, ed egli alle genti. In ogni angolo dell' Universo ella domina visibilmente; ogni movimento de' pianeti ne prova ad ogni istante la esistenza, la proprietà ne dichiara e le leggi. Pare veramente che il cielo sia il proprio suo regno. Tanto più che qui in terra ella sdegna talvolta di manifestarsi, quando pur pare a me che manifestar si dovesse. Ma che so io? non già ch' io intenda levar dubbj contro a un Neutono, ch'io voglia, come si dice, apporre al sole. Pur dirò la difficoltà che mi va ora per l'animo, acciocchè da voi sgombrata mi venga ogni nebbia d'inganno. Come è mai che un leggier corpicciuolo, una piuma, per esempio, trovandosi vicino a un torrione, o altro gran corpaccio, di cui grandissima sia l'attrazione, non la veggiamo andare ad unirsi con quello? Madama, io risposi, come è che in un Romano ogni sentimento cedesse all'amor della patria, in una Bella ogni altra passione ceda alla voglia di piacere? Come è, che in mezzo al mormorío delle acque del lago, quando è irritato dal vento, da noi non si oda il ronzar di un insetto? Comprendo, disse la Marchesa, il senso delle vostre figure. L'attrazione della terra è di tutt'altre vittoriosa, e fa di loro

Quel che fa il dì delle minori stelle.

Così fa giustamente, io risposi. Con tale e tanta forza ella invade e penetra la piuma, che non le lascia per niun conto sentire le attrazioni particolari di qualunque altra cosa le sia dappresso. La virtù attrattiva si agguaglia alla massa

o alla materia che i corpi racchiudono in sè, come già sapete. Ora qual picciola cosa non è un torrione rispetto a tutta quanta la gran massa della terra, quanta ella è? Fate pur conto che la particolare attrazione, non dirò di un torrione, ma di una montagna, e confini pure col cielo, come di quella sua dice l'Ariosto, riesce affatto insensibile, è un niente.

Ma dove l'attrazione, continuai io a dire, si dispiega singolarmente agli occhi di tutti qui in terra, è nel maraviglioso fenomeno del flusso e riflusso del mare. Fu esso in ogni tempo uno dei grandi obbietti delle speculazioni dei filosofi, sul quale furono dette di assai strane cose. Sapete voi, Madama, la ragione che ne danno i Cinesi? Arde, dicon essi, sino dal principio del mondo la più crudel guerra tra due gran popoli in origine fratelli, l'uno abitante delle montagne, l'altro del mare. Non rifinano mai costoro di combattere. Le armi son giornaliere. Ora è perdente, ed ora diviene signor del campo il popolo che abita lungo il mare. Ed ecco il mare che ora monta ed ora dibassa. In verità, disse la Marchesa, che se la filosofia de' Cinesi va tutta di un tal passo, noi saremmo troppo cortesi verso quella nazione, così altamente stimandogli, come sento che comunemente si faccia. E non potrebb'egli avvenire che della grande opinione che abbiamo di loro, essi fossero in buona parte debitori a quelle migliaja di miglia che sono tra il loro paese e l'Europa; come forse gli antichi hanno un qualche obbligo anch'essi a quei tanti secoli che da noi gli dividono? La lontananza del luogo

dove uno dimori, o la lontananza del tempo in cui visse, non furono mai solite diminuire la fama altrui. Certo si è, io risposi, Madama, che il genio de' Cinesi non è gran fatto filosofico. Quantunque la stampa sia tra loro una invenzione antichissima, e quantunque il governo non sia punto avaro agli uomini che sanno, di ricompensa e di premio, non hanno mai le scienze sotto il cielo di Pechino aggiunto al termine della mediocrità: anzi si può dire che vennero loro insegnate da' nostri Europei, che non erano in esse di gran maestri. I loro studi favoriti sono la lingua, di cui, per essere un mare senza riva, non vengono mai a capo, e le leggende di quanto scrissero in ogni cosa e pensarono i loro maggiori, da' quali dissentire è delitto; studi atti a formare degli antiquarj e de' parolai, non a destar l'ingegno o a promuovere la ragion dell'uomo. Noi faremo, se così vi piace, Madama, una picciola setta contro ai Cinesi; gli avremo in pregio per le loro porcellane e per i loro ventagli, ma non ne faremo niun conto per i loro sistemi di filosofia. Le ragioni per altro del flusso e riflusso del mare che diedero alcuni de' nostri filosofi, non furono più filosofiche di quelle che ne danno i Cinesi; l'assorbire, per esempio, e poi mandar fuori delle bigonce d'acqua senza numero, che fa ogni dì non so qual gorgo dell'Oceano, detto il bellico del mare, o la respirazione che ha di sei in sei ore il gran corpaccio della terra. Non tutte però le ragioni, disse la Marchesa, de' nostri filosofi esser dovettero, mi penso, di quel calibro. Coloro tra

noi, io risposi, che meglio osservarono le cose naturali, si accorsero che tra le vicende del flusso e riflusso del mare e i moti della luna vi correva una assai stretta corrispondenza ed amistà. Tentarono alcuni di spiegare in che cosa ella consistesse. Ma vani furono i loro tentativi. E il metter veramente in chiaro qual sorta di azione possa aver la luna sul mare, come ella ne abbia governo e balía, era riserbato al Neutono. E certamente attraendo la luna, come pur fa, il nostro globo, di cotesta attrazion sua se ne ha da vedere alcun segno nella parte fluida e cedevole che in gran parte ricinge tutto intorno esso globo. Le acque marine sottoposte alla luna dovranno pure alcun poco levarsi in alto ubbidendo all'attrazione di essa, la quale non è mica insensibile, come quella del torrione o della montagna di poco fa. E volete, Madama, vederne uno assai bello esempio? Voi sapete come l'ambra, bene strofinata che sia, ha potere di attrarre a sè varie specie di corpi. Tra essi è anche l'acqua. Ora se un pezzo di ambra bene strofinata si presenti da qualche distanza sopra una conca piena di acqua, l'acqua si solleva in alto a guisa di monticello o di cupola, quasi facendo ogni suo sforzo di unirsi con l'ambra. Un più bel modo, disse la Marchesa, non ci potrebbe esser di questo per rappresentare così in picciolo la luna, e i suoi effetti sopra del mare. Egli sembra che voi adoperate come gli architetti, che, a mostrare ciò che ha da riuscire in grande la fabbrica, ne fanno in prima il modello. L'acqua dunque che trovasi essere sotto il pezzo di ambra, si alza

in un colmo; e secondo che il pezzo di ambra si andrà muovendo qua e là, vedrassi pur muovere e mutar sito il colmo d'acqua. Nell'istesso modo per appunto, io seguitai, voi già comprendete, Madama, come, secondo che la luna cammina in cielo, dovrà tenerle dietro quaggiù il colmo d'acqua ch'ella innalza nel mare sotto di sè. Io comprendo, disse la Marchesa, che il mare che recinge tutto intorno la terra, si ammonzicchierà sotto la luna, e piglierà, se non erro, come la forma di un uovo, la cui punta sarà sempre rivolta alla luna medesima. E quest'uovo, io dissi allora, vel figurate voi schiacciato nella parte di sotto? voglio dire nella parte opposta a quella dove è la luna. Tale giusto mel figuro, disse la Marchesa. E naturalmente, io ripresi, per la ragione che la virtù lunare penetrando addentro, e ricercando tutto il globo terrestre, pur dee tirare a sè quelle acque che sono di sotto. Appunto, diss'ella: voi avete messo in chiaro quella ragione la quale io non vedeva se non confusamente. Ma pigliate guardia, io ripresi a dire, se considerando meglio quella stessa ragione, le acque di sotto non dovessero ricrescere anch'esse, e si avesse a far ivi un altro colmo o rialto nel mare. Sì, rispos'ella, se ci fosse un'altra luna di sotto che attraesse per un verso contrario a quella di sopra. E ben veggo che se noi avessimo tante lune quante ne ha Giove o Saturno, avverrebbono di simili bizzarríe. Ma come mai la medesima luna potrebb'ella operare così contrarj effetti; che ella in un luogo avvicinasse le acque a sè, e da sè le allontanasse in un

altro? Ma le acque, io risposi, che sono di sotto, non vengono anch'esse, come quelle di sopra, tirate dalla luna più o meno secondo che le sono più o meno vicine? Così è, ella rispose. E le acque, io ripresi, che sono più sotto di tutte, non sono anche le meno vicine alla luna? Veramente, disse la Marchesa, io doveva comprendere che sentendo meno delle altre la virtù della luna, debbono anche correre verso di essa con minor forza, e restare più addietro delle altre. Ed ecco, io ripresi, l'altro colmo che dee farsi nella parte dell'altro emisfero, che è diritttamente opposta a quella a cui la luna soprastà. La mole adunque delle acque marine viene a pigliare una figura ovale e bislunga con due colmi l'uno diametralmente opposto all'altro, che secondano sempre da levante a ponente il moto giornaliero della luna. E in questo appunto, nel trapassare cioè di quei colmi d'uno in altro luogo, consiste il crescere e il calare, il flusso e riflusso del mare. Sulle coste dell'Oceano vedesi tutto giorno come il volger del cielo della luna

Cuopre e discuopre i liti senza posa.

In alcuni luoghi, dove sottile è la spiaggia, il mare se ne ritira per lo spazio di più miglia, e vi torna poi sopra con gran furia ad inondargli. Talchè dentro allo spazio di poche ore potrebbono nel medesimo luogo venire a giornata due eserciti e due armate navali. Il Mediterraneo e l'Adriatico hanno essi ancora il flusso e riflusso, ma più debole; e in queste nostre lagune vedesi la marea ora portar per

un verso ed ora per l'altro le gondolette, intanto che il gondoliere canta a un bel raggio di luna la fuga di Erminia o gli amori di Rinaldo. Ma dove le marée fannosi grandissime, è nel mare Pacifico e nell'Oceano orientale. E ciò atteso la vastità di quei mari, dove niuna cosa impedisce il libero corso delle acque, e atteso sovra tutto la situazione di essi che sentono più gagliarda l'attrazione del pianeta che loro dirittamente soprastà. E queste marée molto maggiori anche si fanno, quando il sole si trovi in tal posizione con la luna, ch'egli operi di conserva con essa a far ricrescere e gonfiar l'acque. Adunque non è vero, disse la Marchesa, che la luna sia sovrana assoluta del mare; chè il sole vuole aver parte anch'egli nel di lei regno. E dove non ha egli parte? io ripresi; egli che, come lo chiamò il poeta, è il ministro maggiore della natura, e secondo le più esatte osservazioni degli astronomi è per più di sessanta milioni di volte più grande, che non è il pianeta che ne aggiorna le notti, e ne costeggia. Sebbene per la distanza sua grandissima dalla terra altro veramente non fa, se non se invigorire o debilitare la forza della luna, e, secondo la situazione in cui rispetto ad essa si trova, ora ne scema l'effetto contrariandolo, ed ora lo accresce col secondarlo. A ciascuno di essi vengono esattamente dal Neutono assegnate le parti sue nella operazione del flusso e riflusso; vi dice in quali tempi dell'anno e del mese debba essere maggiore o minore; in quali luoghi debba essere più o meno sensibile; e viene da lui felicemente spiegato in ogni sua

più minuta particolarità un fenomeno, la cui difficoltà fece dire come uno de' più celebri antichi filosofi si buttasse in mare vinto dalla disperazione di poterlo capir mai.

Con la scorta del Neutono, disse la Marchesa, non si corre pericolo, a quel ch'io veggo, di dare in disperazione per cosa niuna. Nè vi ha così astruso fenomeno che non si possa arditamente affrontare. Quali altre prove, Madama, io continuai a dire, non potrei io darvi dell'attrazione, le quali si manifestano a coloro che danno opera alle scienze naturali, alla fisica, alla medicina, alla chimica? Ma basterà per tutte il testimonio di quel filosofo olandese per nome Mussembrochio, tanto riputato a' dì nostri nell'arte sperimentale e tanto eccellente,

Che sovra gli altri come aquila vola.

Egli ebbe solennemente a dire che a farla da uomo libero anche nella filosofia, dovea pur confessare di aver per lunghi anni osservato in ogni maniera di cose movimenti ed effetti tali, che non si possono nè spiegare nè intendere per via della pressione esterna di fluidi sottilissimi; ma che la natura grida ad alta voce, essere infusa ne' corpi una virtù, per cui si attraggono insieme, indipendente dall'urto e dalla impulsione. E oramai mi penso, Madama, che più non farete le maraviglie, se io vi ripeterò come entra ancora nelle cose dell'Ottica, e ci ha che far l'attrazione. Veramente, rispose la Marchesa, che difficoltà potrei io ora avere a credere che i corpi attraggano la luce che passa loro dappresso, se ho veduto la luna attraer

le acque del mare, e i pianeti attraersi l'un l'altro in quelle loro strabocchevoli e sterminate distanze?

La refrazione, ripres'io allora a dire, non è ella anch'essa un effetto di cotesta virtù attrattiva, come lo è la diffrazione? E non viene ella dallo essere i mezzi, per li quali passa la luce, dotati di tale virtù più o meno, secondo il più o il meno della loro densità? Sino a tanto che un raggio di luce scorre per il medesimo mezzo, come sarebbe l'aria, per esser tirato da tutte parti con egual forza, non declinerà nè da questo lato nè da quello, ma procederà oltre seguitando la prima direzion sua. Ma se tra via egli viene a scontrarsi nell'acqua o in altro mezzo dotato di maggior attrazione, che non è l'aria, non può fare che, ubbidendo alla maggior forza, non si accosti al perpendicolo nel tuffarsi dentro dell'acqua. E al contrario dovrà succedere, come in fatti succede, quando dall'acqua torna ad uscire nell'aria. Sentendo una maggiore attrazione dall'acqua che dall'aria, è di necessità che si franga col discostarsi dal perpendicolo, buttandosi verso la superficie medesima dell'acqua dond'esce. Non sembra a voi, Madama, che dal Neutono si spieghi con felicità grandissima la refrazione, che diede anch'essa a' filosofi cotanta briga, e fu cagione che quello dicessero che meno si concorda col vero? Ma perchè non poss'io mostrarvi con la geometria alla mano come dalla medesima attrazione ne debbano nascere gli accidenti tutti e le particolarità che accompagnano il refranger della luce d'uno in altro mezzo?

E meglio allora conoscereste, se abbia veramente il Neutono dato in brocca. Per me, diss'ella, a cui non è dato di discernere così addentro e di geometrizzare, un bellissimo riscontro mi pare esser questo; che dovendo la virtù attrattiva esser maggiore dove maggiore è la densità del mezzo, ivi ancora si trovi esser maggiore la refrazione. Nell'aria, io ripresi a dire, nell'acqua, nel vetro e in più altri corpi così solidi, come fluidi, le virtù refrattive si mantengono nella scala della densità. Ma da una tal regola bisogna eccettuarne quei mezzi che hanno dell'oleoso, e sono di lor natura infiammabili. Quantunque di minor densità, sono però dotati di maggior forza e gagliardía nel refrangere; come hanno sperimentato i fisici coll'olio, più valente a torcere i raggi della luce, che non è l'acqua, benchè di essa più leggiere. Oimè, ripigliò la Marchesa, io m'era formata in mente il mio ragguaglio delle refrazioni secondo la densità dei mezzi, e con questa eccezione voi venite a turbare il mio concetto, e non poco! Si direbbe veramente che coteste eccezioni non da altro sono buone, che da guastare. Dove caschino nel discorso, ne sogliono spuntare il frizzante senza mai contentar coloro, in grazia de' quali vengono fatte. E confessate pure che nella filosofia fanno gran torto alla verità, rendendola men generale. Le eccezioni, io risposi, di questa natura altro non sono, a parlar giustamente, che novelle verità, e provengono dallo scoprimento di più cause, le quali si danno come mano l'una all'altra a produr certi effetti, e vanno

di compagnia. Cotesta maggior forza di refrangere, di che, in proporzione della loro densità, sono forniti i mezzi oleosi e infiammabili, nasce dalla relazione e quasi conformità ch'essi hanno maggiore degli altri con la luce. La luce opera più efficacemente in quelli coll'agitargli, riscaldargli, e perfino coll'accendergli e fargli levare in fiamma; ed eglino all'incontro operano più efficacemente nella luce, divertendola dal suo cammino. Pare assai probabile che in questa faccenda ci abbiano una parte grandissima le parti sulfuree e infiammabili, delle quali sono miniera i corpi tutti, qual più e qual meno. Sapete voi, Madama, che quasi tutti i corpi sono fosfori? voglio dire che tenuti al sole ed anche al chiarore dell'aria, e poi recati al bujo, si veggon quivi luccicare poco o assai. E i diamanti, che tanto prontamente si accendono, e però mostrano di esser pregni di zolfo, hanno di fatto molto maggior lena nel piegar la luce, che non comporta la lor densità. Tutto questo, disse la Marchesa, mi riesce assai nuovo ad udire, e sopra tutto che i diamanti tenuti al sole si accendano. Io ho adunque in dito un fosforo senza saperlo! Mettiamolo al sole, ve ne prego, e facciamne or or la prova. E così dicendo, si trasse l'anello del dito, e mel diede. Come è del piacer vostro, io risposi. E fatta bene accecare una stanza vicina alla galleria, dissi alla Marchesa esser mestieri ch'entrasse là dentro, intanto che io teneva il diamante al sole. Perchè ne' luoghi scuri slargandosi a poco a poco la pupilla, gli occhi divengono atti a ricevere una

maggior copia di raggi, e a sentire dipoi qualunque lume, per debole che sia: dove all'incontro ne' luoghi illuminati la pupilla si ristringe, acciocchè dalla soverchia copia di raggi l'occhio non rimanga offeso. Entrò tosto la Marchesa nella stanza: ed io dopo di aver tenuto per qualche tempo il diamante al sole, che già dechinava verso ponente, gliel recai dentro, avvertendola prima, intanto che aprivasi la porta, a dover tenere gli occhi ben chiusi. E non senza gran maraviglia e diletto ella vide assai vivamente risplendere in quel bujo il suo diamante. Rientrati che fummo nella galleria, io ripigliai a dire in tal modo. Ora voi, Madama, con cotesto vostro anello confermato avete una verità che già discoprì in Bologna una gentil donna. Forse, diss'ella, la discopritrice ne fu quella filosofessa da voi celebrata in versi. Nel fu, io risposi, una Dama degna di altri versi che de' miei, e degna di esser conosciuta da voi. Tenera di parto, ella se ne stava in una bella alcova con le cortine del letto ben chiuse, in luogo inaccessibile, come in tal caso è costume, a' raggi del giorno. Quivi essendo visitata da un dotto medico e gentile per nome Beccari, il domandò un giorno, tosto ch'e' si fu posto vicino al letto, che importasse quel lumicino ch'egli avea in mano. Da prima egli non potea comprendere qual cosa potesse dare occasione a una tale domanda; disse che egli non avea altrimenti nè lumicino nè altra simile cosa in mano; e forse anche l'assicurò col Petrarca che non era bisogno di lume

Là dove il viso di Madonna luce.

La Dama dal canto suo pur assicurandolo che gli vedea luccicare non so che tra le mani, gli aprì la mente, e gli fece nascere un bel dubbio, se per avventura ciò ch' ella prendeva per un lumicino, fosse un anello ch' egli avea quel giorno in dito. Tocco da' raggi di fuori dovea forse luccicare come un fosforo in quella oscurità. E facilmente lo vedevano gli occhi della Dama, i quali avvezzi per lungo uso a quella oscurità medesima, vi poteano discernere che che sia. E un tal dubbio divenne ben tosto per via d' iterate prove una certezza. Incominciò di quivi il Beccari una lunghissima serie di esperienze che arricchirono la fisica di quantità di fosfori, mostrando essere chiusa e disseminata ne' corpi una luce che soltanto aspetta di essere come accesa da quella di fuori, e risvegliata per risplendere anch' essa. E forse cotesta luce, che più abbonda ne' mezzi infiammabili e che hanno più del sulfureo, è la causa della conformità ch' essi hanno maggiore con la luce medesima, e di quella loro più forte azione sopra di lei. Ma dovunque risegga principalmente la virtù del refrangere, quello che parrà incredibile ad ognuno, e che potea mostrare la sola esperienza accompagnata dal più fino ragionamento, si è che il medesimo mezzo, per esempio il vetro, sia dotato di forza attrattiva e di repulsiva. E siccome per l' una refrange i raggi della luce dentro a sè ricevendogli, così gli riflette per l' altra, quasi da sè rigettandoli.

Che cosa è, disse la Marchesa, cotesta nuova forza che voi chiamate repulsiva? Non mi

pare che ancora ne faceste parola. Questa forza, io risposi, ci è anch' essa mostrata da quella madre prima di ogni nostro sapere; da quella che fu chiamata fonte a rivi di nostr' arti; in una parola, dalla esperienza: e non di rado la veggiamo esser compagna dell' attrazione. Due pezzi di calamita, secondo che si presentano l' uno all' altro, ora si attraggono, ed ora si repellono. L' ambra, il vetro e più altre cose, bene strofinate che sieno, tirano a sè, e poco stante da sè rigettano de' leggieri corpicciuoli, come minuzzoli di carta, pagliuzze, fiocchetti di bambagia. Nelle operazioni chimiche si manifesta al pari dell' attrattiva la virtù repulsiva. Ed essa è pur cagione che le evaporazioni, o gli aliti, i quali da un picciolino corpicciuolo per via del calore o della fermentazione vengono alzandosi, piglino nell' aria un così gran luogo come fanno, ch' è proprio una maraviglia a vedere. Da che altro può egli avvenire che le particelle della materia, le quali erano prima contenute dentro a uno spazio ristrettissimo, non trovino poi luogo che basti ad espandersi, se ciò non avviene da una virtù, che in esso loro si dispieghi, di repellersi e di allontanarsi tuttavia le une dalle altre? E non solo qui in terra, ma in cielo ancora gli effetti si manifestano di cotesta virtù repulsiva. Ne sono un chiaro indizio quelle immense code di che si ornano le comete dopo aver bevuto dappresso i raggi del sole. Quantunque nelle rivoluzioni loro ubbidiscano, come sapete, alle

medesime leggi che i pianeti, pure non si rivolgono per orbite quasi circolari, come fan quelli, ma per ovali sommamente bislunghe. Di modo che ora si trovano assai vicine al sole, ed ora da esso per grandissimi spazj lontane. Quando gli sono vicine, il calore, che dentro ricevono oltre misura grande, ne fa alzare una quantità di vapori, che dalla forza repulsiva allontanati gli uni dagli altri tengono in cielo sotto sembianza di coda dei tratti grandissimi. Talchè essa coda apparisce infinitamente maggiore, che non è il corpo stesso della cometa, donde svapora. Nel mille secento e ottanta andò una cometa vicinissima al sole, e un grado ne concepì di calore senza comparazione più intenso, che quello non è di un ferro arroventato. Buona parte di essa sfumò in vapori, talchè la coda, onde si rivestì, pigliava in cielo un tratto di ben ottanta milioni di miglia. Tristi a noi, se nel tornare dal sole tale fosse stato il cammino di quella cometa, da dover costeggiare il nostro globo! Tocco da quello infocamento, sarebbesi in brev' ora abbrustolato, divampato, arso ogni cosa quaggiù. E se pure una falda soltanto di quella sua coda avesse strisciato sopra la terra, saremmo stati picciol tempo dipoi sommersi in un diluvio d'acque; cotal giunta e quasi piena di vapori avrebbe essa recato nella nostr' aria. Ma io non vi voglio, Madama, mettere di simili paure, contro alle quali, se non altro, ne dee far sicuri la brevità della vita. Iddio ci guardi, disse la Marchesa, da così fatti vicini, e dagli effetti di

quella forza repulsiva che ne gli rende vieppiù terribili e rovinosi. Ma ora mi ritrovo di bel nuovo tutta smarrita all'udire che ne' medesimi corpi vi si accoppino due qualità tra loro tanto contrarie, come è l'attrazione con la repulsione. Qualità forse necessarie, io risposi, perchè tali sieno le cose, quali realmente sono. Se dominasse soltanto la forza attrattiva, senza che niun'altra imbrigliata la tenesse, già non pare che tra le parti della materia esser vi potessero dei pori o dei vani; ogni cosa andrebbe ad unirsi insieme; in una picciolissima mole distruggerebbesi l'aria, l'acqua e la terra; quanto costituisce e forma questo nostro globo terraqueo si ridurrebbe in una picciola pallottolina. In quella guisa che ridurrebbesi in una massa il sistema solare, se i pianeti, oltre alla forza che hanno di tendere verso il sole, dotati non fossero di quell'altra ancora di allontanarsi per linea diritta da esso. E dal giusto temperamento di tali contrarj, o sia dalla discordante concordia delle cose ne risulta l'ordine e la forma del mondo. Ma come siasi di così fatta speculazione, a voi sembra, Madama, un grande enimma il dire che l'istesso vetro è dotato di virtù attrattiva e di repulsiva; che un corpo si arroghi in certa maniera il privilegio dell'uomo di volere a un tempo e di disvolere. Più forte enimma mi stimo vi parrà ancora chi dicesse che quelle due forze che pajono così contrarie, sono in sostanza una sola e medesima forza che diversamente si dispiega. Oh Dio, disse la Marchesa, questo mi riesce

sopra ad ogni altra cosa difficile ad intendere. Se tutt' altri che voi mi avesse detto che la forza attrattiva e la repulsiva è tutt'uno, averei creduto sentire quel medico di Molière, secondo cui arrosto e lesso è la medesima cosa. In fine io altro non arrivo ad intendere se non che il tirare a sè, e il discacciare da sè sono due cosé contrarie, e naturalmente venir debbono da cause contrarie. Ed io ripigliai: Il rivolger a ogni momento gli occhi verso di una persona, non è egli contrario a non ve gli rivolger mai? il parlottare continuo con uno, a non gli dire mai una parola? E pure simili contrarietà vengono il più delle volte, bene il sapete, dalla medesima causa che differentemente si spiega. Oh questo, disse la Marchesa, è un altro ordine di cose; e non credo già io che con tali argomenti mi vogliate far Neutoniana. Proviamo, io risposi, se meglio vi persuaderà il dirvi che la virtù attrattiva e la repulsiva ben mostrano essere di una stessa origine, e quasi sorelle, a parlar così, per le analogie o similitudini che si osservano tra loro. Amendue vanno insieme; e sempre che l'una si dispiega con poca o con molta attività, il somigliante fa l'altra. Sino a tanto che i raggi scorrono pel medesimo mezzo, non succede nè refrazione, nè riflessione; nè forza attrattiva si manifesta, nè repulsiva. Così l'una come l'altra accade nel confine di due mezzi tra loro differenti in densità. Quanto più differiscono i mezzi, la refrazione, come sapete, è maggiore. E lo stesso pur avviene della riflessione. Osservate quanto più viva è

la immagine di un oggetto ripercossa da uno specchio di vetro, che dallo specchio dell'acqua. I raggi che hanno maggior disposizione ad esser refratti, hannola altresì maggiore ad esser riflessi. A riflettere gli azzurri che refrangono più facilmente dei rossi, basta nelle particelle della materia una sottigliezza che non è valente a riflettere i medesimi rossi. E i raggi refrangibili, come ben vi dee ricordare, sono anche più riflessibili. Sono questi, Madama, bastanti argomenti per farvi anche in questa parte divenir Neutoniana? Molto, riprese a dir la Marchesa, è da ammirare la sottigliezza e insieme la precisione di un tal discorso. Pur nondimeno, a parlarvi liberamente, a me sembrava assai più naturale attribuire la causa della riflessione non a quella forza repulsiva che dite ora, ma al dare che fa la luce, secondo che pur diceste, nelle parti solide de' corpi, donde è rimandata indietro, come una palla che dà in terra. Ciò è pur facile ad intendersi, e naturale ad avvenire. Ed io ripresi in tal modo: Madama, io usai allora il linguaggio de' filosofi volgari per condiscendere al nostro immaginare. Ma sapete voi quale inconveniente dovrebbe nascere, essendo vero ciò che par tanto naturale? E' non ci sarebbe specchi al mondo, non ci sarebbe cosa che ne potesse presentare la nostra immagine. Oh! questo sì, disse la Marchesa mezzo sorridendo, che ci tocca nel vivo. Perchè possiate vedervi, io seguitai, dentro allo specchio, conviene che i raggi, come già avete inteso, i quali dal vostro volto vanno a esso specchio, se ne ritornino a voi con la stessa stessissima

inclinazione con cui vi andarono, senza che dalla riflessione sieno turbati per niente, o disordinati in qualunque modo si sia. Ora quando ciò avesse da avvenire in virtù dei raggi riflessi dalle particelle componenti la superficie dello specchio, sarebbe necessario, non è dubbio, che la superficie tutta si fosse perfettamente liscia e pulita. Altrimenti se vi ha delle asprezze, delle ineguaglianze qua e là, che vale a dire, se le parti della superficie formano come altrettanti rialti o piani variamente inclinati, i raggi riflessi non potranno più dirigersi verso il medesimo luogo; ma seguendo appunto la inclinazione di ciascuno di que' piccioli piani, verranno sparpagliati da ogni parte, nè potran rendere la immagine dell' oggetto che loro si affaccia. E gli specchi, disse la Marchesa, non sono eglino così puliti, come voi dite che hanno da essere? No certamente, io risposi. E con effetto se voi guardaste col microscopio le superficie di quelli, le vedreste scabrose ed aspre, non altrimenti che all' occhio nudo è lo specchio delle acque, quando sono increspate dal vento. Considerate ora da per voi, Madama, con qual disordine sarebbe dagli stessi specchi riflesso il lume, quando venisse riflesso dalle particelle della superficie, e non da una forza che muove e risulta dal totale del corpo: e in paragone di questa le piccioline forze di esse particelle, le quali, quanto è in loro, pur vorrebbono gettare i raggi per ogni verso, si rimangono affatto insensibili. Ma voi, soggiunse la Marchesa, mi fate forse più paura che non merita il pericolo. Coteste scabrosità, benchè

ingrandite dal microscopio, pur sono in sè picciolissime. E se son tali, come si può egli venire in chiaro che nelle particelle della luce debbano partorire di così gran disordini? Le scabrosità degli specchi, io ripigliai, ci si rendono quasi palpabili per mezzo degli microscopj, ma non già le particelle della luce. E da ciò si può arguire la incredibile loro picciolezza, che per quanto vengano ingrandite anch'esse da quegli ordigni, pure isfuggono la nostra vista, e ci rimangono del tutto invisibili. Anzi tanto è lontano, Madama, che elle cader ne possano sotto i sensi, che fate pure di provvedervi del più valente microscopio, e armatevene l'occhio; e i pori di cotesto vostro diamante, pe' quali passa la luce in grandissima copia, vi rimarranno anch'essi invisibili. Che più? le particelle della luce sono verso le scabrosità degli specchi come altrettante pallottole di bigliardo che dessero contro a cotesti nostri altissimi monti. E buon per noi, che sieno più che minutissime. La forza de' corpi risulta dalla quantità di materia che contengono in sè, o sia dalla massa e dalla velocità con cui muovono. Talchè un granello di piombo può aver forza di fare altrui un mal gioco per la velocità soltanto che gli dà la polvere d'archibuso, da cui è spinto. Ora le particelle della luce sono spinte con tale incredibile velocità,

Che 'l muover suo nessun volar pareggia.

Secondo la bella scoperta di un Danese per nome Romero, in un mezzo quarto d'ora, e

non più, viene da esse corso lo spazio di quasi cento milioni di miglia nel venire dal sole alla terra. Vedete i più bravi corsieri d'Inghilterra, che in un minuto hanno già fatto un miglio, essere al paragone più tardi che testuggini. Poichè adunque tale e tanta è la loro velocità, convien dire che la massa di ciascuno sia quasi che infinitamente picciola. Altrimenti la luce scagliata dal sole menerebbe qui in terra la rovina del cannone, anzi che drizzare e aprire i fioretti nel loro stelo, anzi che sviluppare, come fa, e muovere soavemente ogni cosa.

Piacemi, disse la Marchesa, non avervi prestato fede così di lèggieri. Egli è pure la buona regola, in qualunque sia incontro, a non si mostrar troppo corrive a credere. Si vengono ad avere in tal modo delle maggiori prove di ciò che è vero, o di ciò che si desidera lo sia. Ed ora molto buon grado debbo sapere a voi, che, rispondendo alle tante mie domande, fate che il dubitare non meno mi giovi, che il sapere. Ed io risposi: Non ad altri che a voi medesima ne dovete aver grado, Madama, che sapete muover que' dubbi che conducono alla verità. La verità è adunque, disse la Marchesa, fatto un po' di pausa, che la luce è rimandata da' corpi non già dopo avere in essi percosso, ma prima ch'ella giunga a toccarne la superficie. Strana cosa ad udire! Non bastava adunque che si mostrasse la vanità di quanto avea detto il Cartesio, che pur pareva tanto naturale, sulla causa del moto dei pianeti, sulla origine della luce e de' colori, che

si dovea anche smentirlo sulla riflessione della luce che pareva la più natural cosa di tutte? Altro non manca se non dire che siccome la luce che riflessa è da' corpi, non urta contro alle parti solide di quelli, così la luce che dai corpi è trasmessa, non passa altrimenti per i loro pori. Io già non sono, risposi allora, per negare al Cartesio così risolutamente anche tal cosa; ma dirò bene che la esperienza dimostra,

Sapete che bisogna star con lei,

che alla trasparenza non fa nulla la quantità o l'ampiezza de' pori. Anzi un foglio di carta imbevuto che sia d'acqua, o inzuppato d'olio, si fa tosto diafano e traspare; che vuol dire turate i pori della carta, e al lume aprirete la via. Da che nasce mai questo? ripigliò ella; chè quanto chiara è la prova, altrettanto m'immagino, ne sarà oscura e misteriosa la causa. Non da altro, io risposi tosto, che dalla uniformità o similitudine tra la densità della materia nuovamente intrusa ne' pori della carta, e la carta medesima. La quale uniformità non trovavasi quando i pori della carta erano pieni d'aria. Così dalle particelle dell'olio o dell'acqua trapassano liberamente i raggi in quelle della carta, quasi durassero ad andare per lo medesimo mezzo, o trapassassero da vetro a vetro, quando l'uno combacia perfettamente l'altro. Dove al contrario se il lume nel traversare un corpo trova ad ogni istante, per la diversità della materia, dove riflettere e dove refrangere, molti raggi tornano indietro, molti altri se ne sperdono, e pochi

o niuni ne passan oltre. Nè già per altra causa lo sciampagna di trasparente diventa opaco, quando mesciuto d'alto si leva in ischiuma; che tanto è a dire, quando tra le sue particelle ad intruder si viene maggior copia d'aria. Non picciolo è l'onore, disse qui la Marchesa, che voi fate allo sciampagna, facendolo servir di prova alle più recondite verità della filosofia inglese; esso che fino ad ora ebbe soltanto virtù di spirare di bei motti e delle canzonette all'allegria de' Francesi. Vedete ancora, io soggiunsi, verità che si contiene entro alla schiuma di quel vino; una prova certissima che lo spazio immenso, per cui muovono i pianeti, è vôto di qualunque materia, per quantunque rara e porosa finger si potesse; un argomento per render più libere e spedite le vie del cielo. La luce, non ostante quella sua incredibile velocità, che non è da noi lo immaginarla, ci mette a venire dalle stelle sino a noi un tempo considerabilissimo; tanto ne sono elleno per uno strabocchevole e quasi che infinito spazio lontane. Ora se la luce, nel venir dalle stelle a noi, scontrasse qua e là in quel lunghissimo suo viaggio delle particelle di materia che nuotassero in cielo, dovrebbe infiacchirsi, venir meno di mano in mano, come il più numeroso e fiorito esercito che per li continui disagi del cammino vien meno e si disfà in una lunghissima marcia. Ma che dico venir meno? Egualmente che faccia nel tragittar la schiuma dello sciampagna, dovrebbe sperdersi del tutto, ed ispegnersi a cagione di quelle tante riflessioni e refrazioni senza fine che avrebbe a patire; ed

a noi sarebbe tolta la vista di quelle innumerabili stelle che collo scintillare e col brio della lor luce ne rallegrano le notti. Ed ecco, disse la Marchesa, anche per questa novella prova sgombrato il cielo di qualunque cosa al libero corso de' pianeti recar potesse impedimento od ostacolo. In fatti non hanno essi a trovare per via se non l'attrazione che gli governa, e la luce che gl' illumina, gli feconda, gli vivifica; la luce che al suo apparire mette da per tutto vigoría e letizia, e in sè contiene gli smeraldi, i rubini e i zaffiri, di che la natura colora e arricchisce l' Universo.

A tante e così nobili scoperte, io ripresi a dire dopo alcuna pausa, che di tanto hanno avanzato la scienza dell' Ottica, il Neutono aggiunse molte curiose quistioni, quasi proponendole all' esame de' più sottili filosofi: tra le altre, se la differente refrangibilità originata non sia per avventura dalla differente grandezza de' corpicciuoli onde composti sono i raggi della luce. Non si direbbe egli che i più piccioli corpicciuoli di tutti debbono esser quelli che il color violato ne mostrano il meno forte di tutti, e che, più degli altri refrangendo, meno anche resiste all' attrazione dei mezzi? Più forti del color violato, ed anche meno refrangibili si trovano essere di mano in mano l' azzurro, il verde e il giallo. E però i loro corpicciuoli saranno più grandicelli di mano in mano, sino a tanto che si arrivi al rosso, il quale, essendo il colore di tutti gli altri il più acceso e insieme il meno refrangibile, dovrà essere ancora di corpicciuoli di tutti gli altri più grandicelli

formato. Tali cose egli non ardisce asserire, per verisimili che pajano; e proponendole sotto forma di domanda, egli ne insegna, quello che è da pochissimi, a saper dubitare. Raro veramente, qui entrò a dir la Marchesa, convien confessare che fosse un tal uomo. Non volle attribuire più che non si convenisse a quello che ha soltanto sembianza di vero, non volle punto abusare dell'autorità sua, e quello e non altro affermò che può far buono con la dimostrazione. Quanto onore non dee egli fare alla specie filosofica! E ben pare la natura il formasse di un altro conio, che gli altri uomini. A segno, io risposi, che un Francese celebre per la sua dottrina era solito domandare a coloro che lo aveano veduto ed udito, se era pur vero che avesse anch'egli le mani e i piedi, una persona, come l'abbiamo noi. Quello poi in che sommamente differiva dagli altri uomini, era una rara e singolar modestia. Richiesto un tratto per quali vie fosse giunto a discuoprire tante e tanto ammirabili cose, rispose, non aver fatto se non quello che fatto avrebbe tutt'altr'uomo datosi a pensare con pazienza. Lontano dal volere imprendere guerre letterarie, cercando insieme con la verità la quiete dell'animo, cosa, diceva egli, veramente sostanziale, i più bei frutti del suo ingegno lasciavagli nell'oscurità, non curando di manifestarsi e di rivelare ciò ch'egli era. L'Hallejo, grande astronomo e amico di lui, viste per ventura quelle maravigliose discoperte che troppo lungo tempo erano rimase nascoste, lo sforzò a pubblicarle; ed ei si vantava di essere stato l'Ulisse egli, che, tratto

quello Achille dall' ombra, lo avea collocato nella luce aperta del sole. Appena si mostrò in pubblico, che si levò tra quei pochi a' quali era dato d'intenderlo, un grido di applauso che risuonò di mano in mano tra ogni schiera di gente, e ben presto ebbe del suo nome ripieno il mondo. E il Neutono, quasi suo mal grado, godè vivente, e in grembo della sua patria, di quella gloria di che gli uomini grandi godono solamente appresso le nazioni forestiere, mentre vivono, e appresso i loro compatrioti dopo morte. Ma ben era il dovere che in singolar maniera esaltato venisse colui il quale avea recato l'uman genere a quello ultimo grado di sapere a cui gli è forse dato di giugnere. Chè se noi non ne sappiamo più là, non è colpa del Neutono, ma della picciola portata del nostro ingegno, o piuttosto del poco numero di sensi onde fornito è l'uomo. Sono essi quasi le porte per cui entra nell'anima ogni nostro sapere: e se di alcun altro senso, oltre a quelli che ne sono caduti in sorte, ne fosse stata cortese la natura, di nuove cognizioni saremmo venuti acquistando senza dubbio, di nuove qualità avremmo scoperte ne' corpi, le quali un novello lume ci recherebbono nelle oscurità della filosofia. Sembra però, disse la Marchesa, che sendo noi arrivati a conoscere così addentro nelle più fine tessiture della luce, e ne' globi lontanissimi dei pianeti; sembra, dissi, che il raziocinio del Neutono abbia supplito in certa maniera a' sensi che mancar potrebbono all'uomo. Pur chi sa, io risposi mezzo sorridendo, se in Giove non ci abbia viventi, che, per via di sensi a

noi ignoti, veggano distintamente ciò che costituisce la varietà del colore ne' minimi corpicciuoli che scaturiscono dal sole, e non veggano ancora in qual maniera il loro globo per mezzo all'ampiezza del vôto attragga quello di Saturno, e ne turbi il movimento, più perspicaci e lincéi che i nostri filosofi non sono? Molto felice, disse qui la Marchesa, sarebbe la loro condizione; e un idiota di Giove potrebbe esser collocato alla testa delle più famose Università e Accademie della terra. Ma forse voi fate come quei viaggiatori che vanno tanto magnificando le virtù di certi popoli del nuovo mondo, che ce gli farebbono credere più che uomini, e non sono altro in sostanza che selvaggi. Non per tutto questo, io risposi, noi avremmo da portar invidia agli abitanti di Giove. Si potría dare che vedessero meglio di noi che cosa sono in sè stessi i colori, ma non ne godessero come noi, quando misti gli vediamo su d'una bella guancia. E se più distintamente di noi conoscono le attrazioni del cielo, forse quelle più dolci della terra non sono da essi così vivamente sentite, come da noi. Se si ha a dar fede al piacevole storico di quei mondi, in quel pianeta, dove non sono rattristati da Marte, non han però Venere che gli consoli; e in ogni cosa ci sono dei compensi. E ben noi saremmo i mali accorti a volerci sopra i nostri difetti tormentar l'ingegno e pigliar malinconia. Non ci mancheranno nè piaceri, nè cognizioni, se dei sensi che ne sono toccati in sorte, faremo quell'uso che si conviene. E già voi, Madama, ne sapete assai più che, al dire

di molti, non è mestieri a una dama; voi che sopra un versetto, sopra una luce settemplice avete pur voluto un comento che bastar potrebbe a un poema sulla filosofia neutoniana. Come, disse mezzo sorridendo la Marchesa, potrei io dunque credere di saperne tanto da esser anch'io del bel numero de' seguaci del gran Neutono? E come no? io risposi. Voi avete animosamente affrontato le difficoltà di quella filosofia, avete per essa rinunziato a quel sistema che tanto vi rideva alla fantasía, avete vinto in certo modo la vostra fantasía medesima che parea ripugnare ad alcune più astruse verità. Debbo io dirvi, Madama, che non siete da meno degli Argonauti, che, lasciato quanto aveano di più caro, si avventurarono per un mare ignoto, e a domare impresero tanti mostri per fare il conquisto del famoso vello d'oro? Parlando fuor di burla, soggiunse la Marchesa, io non avrei creduto mai di divenire tanto dotta da dovere istudiarmi a parere ignorante dinanzi alle persone. Chè pur troppo dagli uomini è alle donne messa in conto di delitto ogni minima ombra di sapere. E se si avesse un giorno, io ripigliai, da far palese al Pubblico cotesto vostro sapere? Vorreste voi forse, diss'ella, farmi un mal giuoco, rivelando che io vi abbia richiesto di quello che meno a donna si conveniva? Chi sa, io risposi, Madama, se io non mi proverò anche un giorno a scriver la storia di questa nostra villeggiatura? E sol che mi venisse fatto di ritrarvi al naturale, non mancherebbero, son certo, lettori

alla storia, nè seguaci alla filosofia del Neutono. In ogni modo, Madama, voi sareste la Venere che presterebbe il cinto a quella austera Minerva; ed ella si mostrerebbe alle genti non meno leggiadra, che dotta.

DIALOGO SESTO

Si confutano alcune nuove ipotesi intorno alla natura de' colori, e si riconferma il sistema del Neutono.

Non andò molto tempo, da che io feci con la Marchesa di F . . . . . . quella mia villeggiatura filosofica, che io passai l'Alpi per la seconda volta desideroso di rivedere que' paesi dove, per l'ampiezza ed unità dello Stato, fiorisce ogni qualità d'arti, ogni bel costume e viver gentile. Di là presi il cammino a' più remoti paesi per vaghezza di veder cose pellegrine; e venni dipoi dove mi fu dato di vedere la più pellegrina cosa di tutte; semplicità di maniere unita a regio stato, instancabilità nell'operare, erudizione nell'ozio, e sul medesimo capo gli allori di Marte e quelli delle Muse. Finalmente tornatomene in Italia, il mio primo pensiero fu riveder la Marchesa. Un giorno adunque, senza farlene altro sentire, andai alla sua villa di Mirabello sulle rive del Benaco; chè là, essendo di luglio, seppi ch'ella si trovava: nè mi fu di gran dispiacere a non ci trovar compagnia. Molto lietamente ella mi accolse, e varj furono i ragionamenti co' quali fu da noi scorsa in picciol tempo quasi tutta

Europa. Dalle nuove del mondo, dalle istorielle e dalle mode si venne a ragionar delle venture della filosofia. Ed essendo io entrato a parlare delle riconferme che fannosi tuttodì del sistema che aveva abbracciato la Marchesa, Per tutto questo, ella prese a dire, non credo già io che il sig. Simplicio vorrà quetarsi. E ben ve ne dovete ricordare del sig. Simplicio, che è quel gentiluomo che vedeste qui da me alcuni anni sono, e di poeta è divenuto filosofo. E di tal cambiamento ne foste pur voi la cagione; chè dappoichè intese voi ragionar di filosofia, tanto se n'è invaghito, che d'altro quasi mai non parla, che di filosofia. Madama, io risposi, qual ne sia stata la cagione o io, o altri, mi penso che intrattenendovi egli ora con ragionamenti scientifici, compenserà alle molte seccaggini che egli vi diede già con quelle sue poesie. Oh! s'egli capitasse qua, disse la Marchesa, come suol fare quasi ogni mattina, e toccasse anche a voi l'udirlo ragionare di osservazioni, di sistemi, di nuove scoperte, ben vedreste il bel compenso che è questo.

Non entra meglio a proposito un personaggio in iscena quando più ne ha bisogno il poeta, che, secondo il desiderio della Marchesa, venne appunto a capitare il sig. Simplicio. Il quale, veduto me in compagnia di lei, rimase alquanto sospeso. Ed ella rivoltasi verso di me, Eccovi, disse, il signor Simplicio; ma di quanto mutato da quel di pria! chè di gran Petrarchista è divenuto un valorosissimo Antineutoniano. Indi rivoltasi a lui, E questi, come

va il mondo! è Neutoniano più che mai. Se così è, egli rispose, troppo gli sarà incresciuto di abbandonare il Norte; al quale, nascendo, fece di sè grazia il Neutono. Qual miglior ragione, io risposi, per amar meglio di trovarmi qui, che quella che abbiamo amendue dinanzi agli occhi? senza parlar del piacere che mi aspetto all'udire i nuovi pensamenti, ed anche le scoperte da voi fatte nella filosofia. A confessare il vero, egli rispose, di filosofia ho voluto avere alcuna particolar contezza anch'io; chè non pare oggimai di poter stare nelle gentili brigate chi è digiuno delle dottrine del Neutono e del Cartesio. Del rimanente io non presumo di far nuove scoperte;

Grazie ch' a pochi il ciel largo destina.

Che sono adunque, disse allora la Marchesa, que' ragionamenti che avete tenuto meco? E mi dicevate di quelle nuove dottrine che hanno ancora da metter in fondo il sistema neutoniano. Madama, egli rispose, quelle cose che vi ho accennate, erano bensì scoperte italiane, ma non già mie. Ma che occorre parlarne? quando le stesse dimostrazioni, se non hanno il pregio di esser forestiere, non sono nè meno guardate in viso, dirò così, non vengono punto ascoltate. Mi giova però credere, soggiuns'io, che voi non pensiate che io abbia detto in segreto al Neutono, Tu sola mi piaci. Le scoperte ch'io voleva dire, ripres'egli, ognuno può vederle nel libro delle affezioni del lume, al quale chiunque vorrà giudicar senza

passione approprierà i memorabili versi di quel nostro poeta,

> Hanno gli altri volumi assai parole:
> Questo è pien tutto di fatti e di cose;
> Chè d'altro che di vento empier ci vuole.

E prima di ogni cosa l'autore vi mostra gl'inganni che sono giuocati in quelle tanto studiate sperienze, per cui ci vorrebbono far credere che i raggi sono differentemente refrangibili, che i colori sono immutabili e ingeniti alla luce, e procede dipoi a darne il vero sistema dell'Ottica. E quivi egli non fonda i suoi ragionamenti sopra vani supposti, ma per via di sperienze facilissime e incontrastabili egli determina puntualmente, e descrive in che modo, mischiandosi il lume coll'ombra, ne riescono più maniere di risultati; e secondo che la natura pittrice variamente contempera i velamenti del chiaro e dell'oscuro essa medesima, le cose sortiscono vario colore. Ben sapete sig. Simplicio, disse qui la Marchesa, che tal vostra dottrina non mi può riuscir nuova. No certamente, diss'io, s'ella pur è una vecchia dottrina, che dalla varia mescolanza della luce e dell'ombra ne nascono i varj colori, e che, con qualche scambietto di parole, è stata nuovamente riprodotta anche in Francia. Lodato sia Iddio, disse il sig. Simplicio, che sarà ora da sperare che un tal sistema abbia da trovar grazia tra noi dinanzi agli occhi di molti. Ma finalmente, disse la Marchesa, un sistema di filosofia non è una tabacchiera, nè

una cuffia. E però non è da credere vogliano riceverlo nè meno dalle mani de' Francesi senza farvi su un poco di esame. Domanderanno, per esempio, quello che mi resta ancora da intendere, perchè similmente un pittore con gesso e carbone non possa formare tutti i colori, se vero è che da altro originati non sieno, che dal chiaro e dall'oscuro. Come mai, Madama, egli soggiunse, potrebbe giunger l'arte dell'uomo all'arte della natura? E l'arte appunto sino ad ora incomprensibile della natura, e da non contraffarsi da noi, viene maravigliosamente svelata nel libro delle affezioni del lume. Non già, come io diceva, per via di vani presupposti, ma per via di tali esperienze che vengono a formare altrettanti canoni, o sia regole infallibili. Uno de' canoni, allora io ripresi a dire, di quel libro, non è egli questo?

« Se un fondo chiaro raggerà per un mezzo scuro, caso che la forza del mezzo sia picciola, nascerà il color giallo; caso che grande, il rosso. »

Vedete, signor Simplicio, disse la Marchesa, che per l'amor delle cose forestiere egli non ha rinunziato alle nostre. E un altro canone, io soggiunsi, se non m'inganno, è questo.

« Se un fondo scuro raggerà per un mezzo chiaro, caso che la forza del mezzo sia picciola, nascerà il color violato; caso che grande, l' azzurro. »

Appunto, disse il signor Simplicio. Vediamo, io ripigliai, se potrò ridurmi anche a memoria le sperienze, sulle quali sono fondati

cotesti canoni. Si mette un foglio di carta al sole; e standosi uno nell'ombra, guarda cotesto foglio a traverso una lastra di vetro chiamato girasole, ch'e' pone dinanzi agli occhi. Se il vetro è sottile, la carta traguardata per esso par gialla; e rossa, s' egli è grosso. La carta bianca illuminata dal sole, è il fondo chiaro; e la lastra del girasole nell' ombra è il mezzo scuro, per cui raggia il fondo chiaro. Se il vetro è sottile, dicesi esser picciola la forza del mezzo, e nasce il color giallo. Laddove se grosso è il vetro, grande è la forza del mezzo, e nasce il color rosso. Non è così, signor Simplicio? Così è, egli rispose. Ed io ripigliai a dire: Per la prova del secondo canone la carta è nera e situata nell' ombra; e il girasole, per cui la si guarda, è illuminato dal sole: che tanto è a dire il fondo è scuro, e il mezzo chiaro. Se poco ha di grossezza il vetro, e sopra esso dieno soltanto i raggi diretti del sole, nel qual caso picciola dicesi la forza del mezzo, nasce il color violato. Ma se maggiore è la grossezza del vetro, e sopra esso dieno i raggi del sole condensati da una lente, e in tal modo si accresca la forza del mezzo, il colore di violato diventa azzurro. E bene, disse allora il signor Simplicio, che vi par egli di tali prove? Qui non si fa sforzo niuno per istorcere e interpretare a suo favore i sensi della natura;

Qui non v' ha luogo ingegno di sofista.

La fisica ha ella dimostrazioni più palpabili, più chiare di queste? A me per altro, disse

la Marchesa, saranno sempre inintelligibili sino a tanto che non mi si dichiari che cosa veramente si vuole intendere, quando dicesi un fondo scuro che raggia per un mezzo chiaro. Per quanto io ci abbia pensato su, non mi è riuscito mai di formarmene un giusto concetto nella mente. Quale è la cosa, rispose il signor Simplicio, che non rimandi all' occhio nostro dei raggi poco o assai? Tutte al certo, disse la Marchesa, ne mandano poco o assai, toltone giusto quelle che sono veramente scure. Già altri non vorrebbe per una buja notte avventurarsi a camminare senza lume, o muover passo,

Se d' aver gambe o collo ha qualche spasso.

A me pare tutt' uno il dire i raggi mandati dalla oscurità, che la vista di un cieco, o la disinvoltura di un goffo. Feci io qui bocca da ridere; e si storse alquanto il signor Simplicio. Ancora, riprese a dir la Marchesa, è bisogno mi venga dichiarato che specie di vetro è cotesto che si chiama girasole. Io confesso non averne udito mai più far menzione da altri, che dal signor Simplicio. Oh! voi, Madama, io ripigliai, volete sapere il segreto del suo autore. Quel vetro, che serviva altre volte a far guastadette, orciuoli e tali altre miscee, andato giù di moda, egli lo introdusse novellamente nell' Ottica; ed è fatto con tal arte e mistura, che riflette i raggi azzurri, e trasmette i gialli; e s' egli è alquanto più massiccio, trasmette i rossi. Ora ecco, ripigliò prestamente la Marchesa, che, posto un tal

vetro nell' ombra, se uno traguarda per esso una carta illuminata dal sole, non vede se non per via de' raggi mandati dalla carta e trasmessi dal vetro; e apparirà il color giallo, o il rosso conforme un vuole: il giallo, se il vetro è sottile; e il rosso, se massiccio. All' incontro annerata la carta, e collocatala nell' ombra (che è lo stesso che scartarla dal gioco), e il vetro fortemente illuminato posto tra quella e l' occhio, il vetro è solamente veduto per via de' raggi da esso riflessi, e apparirà l' azzurro. E cotesto azzurro, io soggiunsi, un po' men chiaro, come essere pur dee, quando il vetro non è nè così grosso, nè così fortemente illuminato, sarà apparito agli occhi dell' autore de' canoni un violato, che è il colore più vicino all' azzurro, e insieme più languido di quello.

Non è picciolo, disse la Marchesa, l' obbligo che io pur debbo avervi, che in così brevi parole datomi avete la chiave di un sistema. Di fatto, io ripigliai, che il produrre tali maraviglie sia virtù tutta propria del girasole, si vede a questo, che rifatte le medesime sperienze con vetri o cristalli ordinarj, cioè con mezzi puri e innocenti, non nasce alcuna varietà di colori. E però il volere fondar canoni generali, o sia regole infallibili sopra esperienze fatte con una viziata, dirò così, qualità di vetro, è lo stesso che se uno, avendo l' itterizia, prendesse a sostenere che tutte le cose son gialle. Par che non sappiate, rispose il sig. Simplicio, o finghiate di non sapere, che oltre al girasole l' autore si servì in quelle

esperienze di alcuni liquori, e se ne vide sempre risultare il medesimo. E che altro, io ripigliai, potea risultare? mentre quei liquori erano tutti in una sola boccetta, la qual conteneva la infusione di un legno americano, chiamato nefritico, che ha la proprietà anch' essa di apparire azzurra a' raggi riflessi, e rossa o gialla a' trasmessi, secondo che più o meno panciuta è la boccetta; ed è una specie, diremo noi, di girasole fluido.

Gran cosa, egli rispose, che queste così vittoriose obbiezioni non le facesse l'Accademia di Londra, quando uscì il nuovo sistema a combatter l'inglese. E non è già dubbio non abbiano aguzzato, quanto sapeano, l'ingegno per toglier di mezzo e gittare a terra tutto quello che contraddir potesse il loro Neutono. Ben sappiamo se della sua riputazione sieno teneri e gelosi. Che debbo dirvi? io ripigliai. Il vostro autore avea fabbricato il suo sistema sulle rovine dell' inglese. Ben vi ricorderete, come egli a guisa di proemio si mette a negare le sperienze del Neutono, che dimostrano le principali sue dottrine, o almeno a cavillarvi sopra. Che fecero in Londra? Furono contenti quegli Accademici di rifare quelle medesime sperienze, variando soltanto qualche circostanza in alcuna di esse; e ciò per rimuovere ogni qualunque dubbietà, ogni cavillo. Le sperienze riconfermarono le verità già dimostrate, nè si cercò più là. Veggo, disse la Marchesa, ch' e' fecero come Ruggiero, quando, in vece di trar fuori la spada, scuopre lo scudo luminoso dinanzi alla turba

che gl' impediva la via, e passa oltre. Crediate, Madama, egli rispose, che quello scudo non ha virtù di abbagliare la vista di tutti. Molto ancora ci sarebbe da dire, egli soggiunse rivoltosi a me. Ma a che mettere in campo altre sperienze ed altri canoni? A che veramente, io ripigliai tosto, quando sien frecce del medesimo turcasso, quando sien arme della medesima tempera? Già voi, egli continuò a dire, troppo avete in ammirazione le cose inglesi:

> Salve, o beata oltremarina piaggia,
> Salve, terra felice, o dagli Dei
> Amata terra! A te produr fu dato
> Colui, cui diè di propria man natura
> Le immutabili leggi, ond' essa l'ampio
> Regge Universo, a lui solo cortese,
> Ritrosa agli altri . . . .

con quello che séguita. Credete a me, che quando s' è fatta in cuore la sentenza, è superfluo udir le parti. Oh qui, disse la Marchesa, ha molto ben ragione il signor Simplicio. La verità non ammette parzialità alcuna; è nimica mortale di qualunque prevenzione paresse la meglio fondata. Orsù, signor Simplicio, esponeteci voi medesimo qualche altro canone di quegli che avete in riserva; e vediamo se ci sarà modo di trovarci la spiegazione sì o no. Senza stiracchiatura, egli rispose, credo fosse alquanto difficile trovar la spiegazione di quello, per cui si viene a stabilire, che, raggiando un fondo scuro per un mezzo prima chiaro, e poi oscuro, come si abbattono insieme quelle cose che producono il

colore azzurro e il giallo, o il violato e il giallo, apparisce sempre il color verde. Non so come di questa faccenda ne cavassero i piedi i signori Neutoniani. E quali sono le esperienze, ripigliò la Marchesa, sulle quali è fondato questo novello canone? Una carta nera, egli riprese a dire, è collocata nell' ombra; e tra essa e l' occhio si pongono due pezzetti di girasole a qualche distanza tra loro. Il più vicino alla carta è illuminato dal sole, il più lontano, e dietro al quale è l' occhio del riguardante, è coperto dall' ombra: e il colore che si vede comparire, è verde. Che dite voi, ripigliò la Marchesa rivoltasi a me, di quest' altro canone? Dico la prima cosa, io risposi, che scartata anche qui quella carta nera collocata nell' ombra, cioè quel fondo scuro che opera su un mezzo chiaro, il primo vetro illuminato dal sole riflette al secondo raggi azzurri in grandissima copia; ma oltre a questi ne riflette ancora degl' indachi e dei verdi, che sono così gli uni come gli altri, in ordine alla refrangibilità, egualmente vicini agli azzurri. Ohimè! interruppe il signor Simplicio, che quel vetro, il quale poco fa rifletteva soltanto i raggi azzurri, al presente ne riflette degli altri ancora, e segnatamente de' verdi. E non è punto difficile indovinar la ragione perchè il fa. Perchè, io risposi, la natura non opera mai per salti, ma gradatamente; perchè niun corpo ci è al mondo, che rifletta o trasmetta una sola specie di raggi senza una qualche mistura degli altri; ma

i raggi che non sono del suo colore, gli riflette o trasmette più o manco, secondo che sono a quello più o manco vicini nell' ordine della refrangibilità. E ciò lo mostrano all' occhio le cose colorate poste ne' differenti raggi della immagine solare separata dal prisma. Ora che farà egli, Madama, il secondo pezzetto di girasole posto nell' ombra al ricevere dal primo dei raggi azzurri in grandissima copia, e oltre a questi degl' indachi e dei verdi? I raggi azzurri, ella rispose, gli rifletterà anch' esso come ha fatto l' altro, e similmente gl' indachi: e i verdi parte ne verranno da esso riflessi, e parte trasmessi; come quelli che si trovano essere giusto di mezzo tra gli azzurri, che il girasole per la natura della sua composizione riflette, e i gialli che e' trasmette. E così l' occhio, che traguarda dopo questo secondo vetro, non potrà vedere altro colore che il verde. Ed io ripresi: Ella il disse, signor Simplicio; e quando bene a voi desse il cuore di appellare dalla sua autorità, già non potreste opporre alle sue ragioni. Per esse un canone così intralciato, come era questo, col quale pur volevasi da voi toccare il polso a' Neutoniani, diviene una conseguenza pianissima, una riprova del loro sistema. E converrà dire del vostro autore, il più gran rivale che mai sorgesse contro al Neutono, quel che dice Catone nella tragedia inglese, che sino l' istesso Pompeo combattè per Cesare. Io dirò, egli rispose, co' nostri Italiani,

Che più tempo bisogna a tanta lite;

e che se questo sistema pur patisce una qualche difficoltà, tutti i sistemi, come si suol dire, sono tagliati a una misura. Nè già il neutoniano non andò esente, e non va dal patirne di molte e di gravi. Con questo però, qui entrò a dir la Marchesa, che ne uscì sempre come gli eroi d' in mezzo alle calunnie. Madama, io ripresi a dire, pigliate guardia che di tutte le difficoltà non potrebbe forse così agevolmente uscirne. E che potreste voi rispondere a quello che toccò già a me di udire dalla bocca di un valente bacelliere oltre monti? Troppo ha del ripugnante, egli asseriva, e però rinunziava al Neutono e a' suoi inganni, che da sette cose scure, quali sono, diceva egli, i colori del prisma, riuscir ne possa una lucida quale è il bianco. E forse anche taluno potrebbe mettere in campo come un nostro Italiano sostiene in istampa, che lo ammettere la diversità de' colori ne' raggi della luce è lo stesso che del glorioso corpo del sole farne l' arlecchino dell' Universo.

Il mio pensiero, riprese a dire il signor Simplicio, non andava sicuramente a tali inezie; sì bene a più altre difficoltà mosse, non ha gran tempo, in Francia da un grave filosofo. Manco male, io soggiunsi tosto, che voi non intendete dei rancidumi del Mariotto, nè d' altri che già si levarono in Francia contro al Neutono. Io intendo, e parlo del Dufay, ripigliò egli con impazienza, il quale nell' accademia di Francia dimostrò novellamente le molte fallacie di questo Neutono, che con tutto il gran peso della sua autorità non gli venne

fatto di darla ad intendere a tutte le accademie del mondo, come a quella sua di Londra. Quivi egli era non meno presidente, che tiranno; nè gli potea venire in capo così strano concetto, che già non avessero giurato nelle sue parole. Niente vi ha senza dubbio, io risposi, che sia di maggior impedimento a' progressi delle scienze e della ragione, e contro a cui si debba stare più in guardia quanto l'autorità. Ma ringraziamo Iddio anche per questo di esser nati in Europa. Tra i vantaggi di ch' ella gode sopra le altre parti del mondo, non è il meno considerabile quello, che il contagio della opinione non può così agevolmente appiccarsi da luogo a luogo, che l'autorità o tirannia de' nomi non vi può avere un così lungo regno, come veggiamo per esempio essere avvenuto nell'Asia, dove gli abiti, i costumi e le opinioni filosofiche sono le istesse oggigiorno, che già erano molti e molti secoli addietro. Divisa come è l'Europa da mari, da fiumi, e da montagne più che alcuna altra parte del mondo, ella viene eziandio ad essere in varj e distinti governi divisa. E così la emulazione o rivalità che necessariamente nasce tra' differenti comuni, è cagione che sieno rigorosamente esaminate e poste ad angustissimo vaglio tutte le opinioni letterarie che vi sorgono; che si disperda il falso, e non resti finalmente che il vero. In una parola la piazza filosofica, diremo noi, di Europa fa come le piazze mercantili della Cina, che non ricevono moneta coniata, ma solamente argento, che saggiano e pesano.

Non so poi, replicò il signor Simplicio, se tutti abbiano sempre la pietra del paragone, e il bilancino in tasca, e non vadano assai volte presi alla impronta della moneta. E non vedete, disse la Marchesa, rivolte a me le parole, che il signor Simplicio vi richiama alle difficoltà mosse contro al Neutono dal Dufay nell' accademia di Francia, delle quali pare che con coteste vostre riflessioni voi vogliate passarvene? Di qual peso elle sieno, io risposi, non sono però tali, che vadano al cuore del sistema. Come non vanno al cuore? egli rispose; quando il numero de' colori primarj, che secondo il Neutono sono sette, egli lo ristringe ai soli tre; rosso, giallo e azzurro. Dal rosso e dal giallo mescolati insieme nasce il dorè; dal giallo e dall' azzurro il verde, come si vede per sensata esperienza; l' indaco e il violato non sono altra cosa che mezze tinte dell' azzurro. E in oltre il bianco, per la cui composizione credeva il Neutono che ci volessero tutti e sette i suoi colori, il Dufay lo compone co' soli tre, rosso, giallo e azzurro. A buon conto, io replicai, vedete, che dal Dufay negate non vengono nè la composizione del lume, nè la differente refrangibilità de' raggi, nè la immutabilità de' colori. Quanto poi al numero de' colori primarj non dovreste ignorare ciò che gli fu risposto. Per qual causa, condensati e riuniti per via di una lente convessa i raggi violati e gl' indachi, non si ha egli il colore azzurro? E sparpagliati per via di una lente concava, che fa un effetto tutto contrario della convessa, e

rarefatti i raggi azzurri, non si ha il violato o l'indaco? Se il violato e l'indaco non sono altro che un azzurro men carico e men pieno, non sono altro che mezze tinte, come voi dite dell'azzurro, per qual causa l'oro, posto ne' raggi verdi della immagine formata dal prisma, riceve egli il colore di quelli, e verdeggia? e più tosto non riman giallo, s'egli è vero che in quel lume verde ci abbia una egual dose o poco minore di giallo che di azzurro? Parimenti lo scarlatto posto nel dorè rimanendosi rosso, scoprirebbe que' raggi rossi che vi fossero nascosi dentro; e a un tempo istesso l'errore del Neutono. Che ve ne pare signor Simplicio? disse la Marchesa. Io per me non saprei che apporre alle sue ragioni. Indi, rivolte a me le parole, così soggiunse: E chi fu che contro al Dufay prese la lancia a favor del sistema inglese? O non foste voi medesimo anche in Francia, come dianzi in Italia, il campione del Neutono? Madama, disse il signor Simplicio, quello che importa è la solidità delle ragioni medesime, non il nome di chi le abbia prodotte. Il giudizio della loro solidità, io gli risposi, ne sia in voi. Sovvengavi di quella esperienza, in cui posta una lente in mezzo a due prismi nella stanza buja, ov' entra per uno spiraglio il sole, il Neutono ne faceva refrangere i raggi in maniera, che uscivano dal secondo prisma paralleli tra loro; e sì egli venne a comporre un raggio da lui detto artifiziale. Refratto cotesto raggio da un terzo prisma, ne ritraeva la immagine colorata simile a quella che per via del primo

prisma dal raggio diretto si dispiegava del sole. Sovvengavi ancora, che quale de' colori (e fosse il verde) veniva presso alla lente impedito di passar oltre al secondo prisma, nella seconda immagine dispariva. E dispariva, benchè liberamente passassero per la lente l'azzurro e il giallo. Ma se il verde non è altrimenti primitivo, ed è pur composto dalla mescolanza dell' azzurro e del giallo, ond' è che nel raggio artifiziale, pur essendovi in persona l' azzurro e il giallo essi medesimi, non si rifaceva il verde? In quanto a me non so veder maggior contraddizione di questa; che rimanendo allo stesso modo che prima i componenti, debba svanire il composto. Ed io, egli rispose, non so vedere maggior assurdo in filosofia, quanto il supporre che la natura faccia in due differenti maniere una cosa medesima. Col giallo e coll' azzurro della immagine solare, mescolati che sieno insieme, non si compone egli veramente il verde? Mai sì, io risposi. Che ha dunque bisogno la natura, egli riprese, di fare un verde primitivo, quando con la mescolanza del giallo e dell' azzurro è già bello e fatto cotesto verde? Dite piuttosto, io risposi,

Che è tra le cose di natura strane,
E non so se si sa perch' ella il faccia,

come dice il nostro Berni, che non è già sempre bernesco. Quello che si sa, disse il signor Simplicio, ed è posto fuori di ogni controversia, è che la natura nelle operazioni

sue è semplicissima. E questo fu tenuto in ogni tempo e in ogni scuola come uno de' più fondamentali principj della filosofia. Intantochè di più sistemi che soddisfacciano egualmente a' fenomeni, quello sarà sempre preferito come il vero, che sarà il più semplice. E la ragione è in pronto. Chi dice più semplice, dice anche più bello. Chè già non è dubbio non sia più bello lo arrivare a un fine ponendo in opera uno o due soli mezzi, che ponendone in opera tre. Ecco, io risposi, che voi medesimo ci venite a dire come a poter giudicare rettamente della semplicità, o sia bellezza che è nelle opere della natura, fa di mestieri la prima cosa conoscere i fini che nell'operare si è proposta essa natura. Ma voi sapete che una tal ricerca è d' altri omeri soma che de' nostri, e quanto un tal volo sia pieno di pericolo. E lo stesso Cartesio lasciò come per ricordo a' suoi a non si volere inframettere de' fini della natura; egli per altro che nelle filosofiche imprese diede loro tanti esempi di un animo così risoluto e franco. Chi potrà mai arrivare a sapere per qual ragione, per qual fine la natura abbia fornito di ale alcuni insetti, e alcuni altri gli abbia forniti di gambe; mentre gli uni non ispiegano mai volo, e gli altri non furono mai visti camminare de' lor dì; ma vanno da luogo a luogo strascinandosi con la schiena per terra? Avrete forse udito, Madama, come, tratta la milza d' in corpo a parecchi cani, non per questo si rimasero di mangiare, di correre, di saltare; faceano ogni cosa come gli altri

cani. Qual uso si abbia veramente la milza, non si sa. E mi potreste voi dire, signor Simplicio, a qual uso sieno ne' medesimi cani appropriate quelle parti che nelle femmine sono fatte per raccogliere il latte e nutrire i loro picciolini? Se adunque sia da procedere con cautele grandissime, e con li calzari, come si suol dire, del piombo, a fondare argomenti e discorsi sopra la semplicità e sopra i fini della natura, vedetel voi. Vero è che il Neutono non si mostrò alcun tratto tanto schivo del ragionare sopra le cause finali; ma è vero altresì ch' egli avea spesso in bocca quel detto: O fisico, guardati dalla metafisica; ben sapendo quanto noi fossimo lontani con la veduta corta di una spanna dal poter vedere le ragioni perchè le cose esser debbano in questo piuttosto, che in quell' altro modo. E già egli nel nostro caso, disse prontamente il signor Simplicio, non vorrà per niente concedere che quando due cose si trovino in tutto e per tutto esser simili tra loro, se ne debba inferire che simile, anzi la stessa ne sia la natura, essendo pur questo un principio metafisico di cui converrà aver paura, come della befana i fanciulli. Assai chiaro si comprende, io risposi, che da voi si crede essere una cosa medesima il verde che si compone col giallo e coll' azzurro, e il verde della immagine solare, perchè somiglianti si mostrano all' occhio. Ma vedete non v' inganni l' apparenza. Ne chiarirà sopra di ciò il fatto medesimo. Ed anche noi, come dicono facesse, non ch' altri, lo stesso Aristotele,

anteporremo a tutti i discorsi le sensate sperienze.

Perchè predichereste un anno in vano,
Difenda ognuno il suo co' vetri in mano;

chè questo è il brando dell' Ottica. Entro ad una stanza buja sopra un picciol cerchietto di carta fate che dia il verde della immagine solare dipinta dal prisma; e sopra un altro simile cerchietto fate che vi dia l'azzurro e insieme il giallo. Amendue i cerchietti appariranno verdi, e tra l'uno e l'altro non ci scorgerete la minima differenza. Ma se vi farete a guardarli con un prisma all'occhio, l'uno di essi lo vedrete quale vi apparisce guardato ad occhio nudo, verde tuttavia quale era prima, inalterabile, immutabile; e l'altro lo vedrete trasmutarsi e risolversi in due cerchietti l'uno giallo e l'altro azzurro. E simile prova potete fare col dorè; chè simile ne vedrete l'effetto. Prova disse la Marchesa, che è un vero fendente di Durindana, e taglia netto la quistione, sicchè non può rimanere attacco o dubbietà alcuna, che il verde della immagine solare non sia colore primitivo e semplice. In fatti troppo avrebbe dello strano che primitivo non fosse quel colore che domina nel mondo. Di verde sono rivestiti gli alberi e le piante, di verde sono coperte le campagne e la terra. Perchè voler degradare un così bel colore che si direbbe il colore favorito della natura; di cui ella, per dipinger le sue opere, e per renderle alla vista più piacevoli, si è servita più che d'ogni altro? E che è il simbolo si potrebbe

anche dire, io soggiunsi, di una cosa tanto primitiva nell'uomo com' è quella che mai non lo abbandona, che è la prima a nascere nel cuor suo, e l'ultima a morire, che tien vivi i nostri desiderj, e colla vista lontana di un bene immaginario ne fa scordare i mali reali e presenti. Ma buon per noi, Madama, che abbiamo dalla nostra delle sperienze incontrastabili. E un tal modo di ragionare potremo tenerlo in riserva per combattere non il Dufay, ma quell'altro Francese che gli contese la gloria della scoperta che tre soli sieno i colori primitivi, e non più. Asserisce gravemente costui, avere il Neutono preso nell'Ottica di molti granchi, per essere stato totalmente all'oscuro di quel gran principio che la natura, negli effetti moltiplice, è unitaria e assai sovente trinitaria nelle cause. Che nuovo linguaggio è mai cotesto? disse la Marchesa. Il linguaggio d'un uomo, io risposi, che sta ora facendo in Parigi la più nuova cosa del mondo. Questa si è un gravicembalo oculare, dove al muover de' tasti compariranno varj pezzetti di nastri di diverso colore, che saranno tra loro in quella armonia che ne' gravicembali ordinarj sono i suoni medesimi. Godranno gli occhi su tale strumento delle ariette del Pergolesi e di Rameaux; e mercè di esso si potrà anche aver tessuto e copiato in una stoffa un qualche passaggio di Caffariello. Ma torniamo al Dufay; chè già non vorrei, Madama, avesse da richiamarmici un' altra volta il signor Simplicio. E quanto alla composizione del bianco, il Neutono chiaramente ha dimostrato, co' prismi

e colle lenti alla mano, che ad avere un bianco affatto simile a quello di un raggio solare, è di necessità riunire insieme tutti i colori componenti esso raggio, dopo che sono stati separati dal prisma. Di fatto, prese a dire la Marchesa, se ben mi ricordo quel che già mi diceste, tagliato l'uno o l'altro raggio della immagine sicchè non arrivi alla lente, e sia anche il verde, il bianco subito muta colore. E il signor Simplicio:

> . . . . . o donna intendi l'altra parte,
> Che 'l vero onde si parte
> Quest' Inglese, dirà senza difetto.

Il Dufay pur ci assicura essergli riuscito con tre soli colori, rosso, giallo ed azzurro, di comporre un bianco. E chi ci assicura, io risposi, che quel suo bianco fosse il bianco o sia l'aurino della luce, e non piùttosto un giallo sbiadato? Vi dirò bene che il Dufay confessò, esser necessario che quel suo bianco di tre soli colori composto, perchè si potesse dire un vero bianco, rendesse tutti e sette i colori della immagine solare; e promise solennemente di farne la prova. La quale non è mai comparita. Ma come mai il rosso, il giallo e l'azzurro potevan dare gli altri quattro colori, quando niuno di essi posto al crociuolo, posto al tormento di qualunque prova, non ci dà altro colore che il suo proprio? E queste tali cose pur le sapeva il Dufay. Ma quello che all'intelletto dovette fargli alcun velo, ed essergli anche occasione d'inganno, fu l'aver udito dire che i pittori con tre soli colori

vi sanno fare tutti gli altri. E similmente con tre soli rami l'uno per le tinte rosse, e l'altro per le gialle, e il terzo per le azzurre, impressi dipoi sulla medesima carta il Blon lavorava quelle sue stampe colorate che gareggiano cogli stessi quadri; una veramente delle belle invenzioni della nostra età. Ma, come avviene delle cose migliori, fu moltissimo lodata da chi dovea favorirla, e quasi niente promossa. E perchè adunque i signori Neutoniani, entrò qui a dire il signor Simplicio, non vorrebbono eglino avvertire a quelle verità che mostra l'esperienza giornaliera di coloro che non hanno la mente preoccupata da niun sistema? Fu già detto con gran ragione che le ordinarie nostre manifatture presentano tutto giorno delle maraviglie agli occhi di coloro che sanno vederle. Ma forse isdegnano i Neutoniani, essi che sono sempre in cielo,

Mirar sì basso con la mente altera.

Eglino avvertono, io risposi, che siccome a' pittori conviene per li chiari i più alti servirsi di biacca, in quelle stampe del Le Blon vi si lascia, per li medesimi chiari, scoperto il fondo della carta; segno manifesto che con tre soli colori non si può veramente fare il bianco. Il Neutono, a cui non erano ignote simiglianti cose, tentò di farlo in più modi medicando insieme polveri di vario colore; e il più passabile che gli venisse fatto, era composto di orpimento, di porpora, di cenere turchina e verderame. Ma poco o nulla giovano cotali curiosità, come disse egli stesso, ad intendere gli

effetti naturali. E voi pur sapete, signor Simplicio, quanto i nostri colori in comparazione de' prismatici sono impuri e fecciosi. Talchè colui il quale, vista, per esempio, la diversa refrangibilità de' colori ne' raggi del sole, volesse darvi la prova con ogni sorta di tinte nostrali, e cavillarci contro, se le sperienze non riuscissero, sarebbe simile al Caco di Virgilio, allora che per la virtù di Ercole vinto in quella sua caverna dallo splendore del giorno, caccia fuori d'in gola vapori e fumo per oscurare il giorno medesimo. Dove vada, disse il signor Simplicio, a percuotere cotesto strale, ognuno può vederlo. I Neutoniani vorrebbono a un tratto dar l'esclusiva a tutte quelle sperienze che potessero fare contra di loro. Ottimo provvèdimento è pigliar da largo le difese, e accattar similitudini e prove anche dalle favole, per vie maggiormente confermare e ribadire la verità. Prendete guardia, io risposi, che io ho detto in ogni sorte di tinte nostrali, come han voluto fare taluni per mettere a cimento la diversa refrangibilità. E perchè in certi casi la non si manifestò, presero a negarla. Che direste voi a uno, il quale negasse che l'urto fa uscire i corpi di luogo, perchè da un fanciullo non può essere smosso un pietrone? A questi tali non è da far risposta. Per altro la diversa refrangibilità si manifesta e si comprova anche ne' colori nostrali, chi li prende più vivi e più netti che un può, come se ne ha esperienza certissima. E chi dipinge a spicchi una palla di bei colori, imitando quelli del prisma, e la giri rapidamente intorno, ella apparisce

tutta bianca. Salvochè, un pochetto di lume, quel bianco è languido, ed ottuso rispetto a quello che si genera rimescolando insieme i colori del sole separati dal prisma. E se la cenere turchina e la polvere del giallolino si meschino bene insieme, se ne fa una polvere in apparenza verde, che guardata con un buon microscopio apparisce come un granito di punti gialli ed azzurri, dove la polvere della terra guardata col medesimo microscopio apparirà verde tal quale si è: come avviene guardando col prisma i due cerchietti verdi, l'uno semplice e l'altro composto, di cui parlammo poc'anzi. Parmi, disse qui la Marchesa, vedere il cuore al signor Simplicio. E non siete voi fatta, ripigliò egli subito, per vederlo negli occhi di tutti? Dall'una parte, continuò ella a dire rivoltasi a me, si sente mosso dalle vostre ragioni; ma dall'altra come mai vincere quella opinione che l'ha già vinto? A dire come la sento, replicò egli, le semplici parole in simili quistioni me non toccano gran cosa. Nè io mi affaticherò a trovar risposte a sperienze che prima di tutto si vogliono vedere co' proprj occhi; chè non so quanto dritto vegga chi vede cogli occhi altrui. Troppo gran dura legge, ripigliò la Marchesa, voi imponete alle persone, che non debba niuno quetarsi in ciò che fu fatto e rifatto, veduto e riveduto, non già da un uomo solo, ma da molti e molti. Non sarebbe allora lecito ragionare di Ottica, se non dentro alle stanze buje co' vetri alla mano. E là ancora si potrebbe insistere che quanto si vede è un inganno de' vetri: che sarebbe la via

più spedita a liberarsi d'ogni difficoltà. Ma certi filosofi, ella seguitò a dire rivolte a me le parole, non sono eglino simili a quegli uomini di ventura che altro non vorrebbono negli Stati che confusione, onde avere la lor volta, e almeno per qualche tempo farvi un personaggio anch'essi? Madama, io risposi, così credo anch'io. Sebbene farebbe torto al vero chi mettesse in questo numero il Dufay. Anzi io sono d'avviso, se così breve termine non avessero avuto i suoi giorni, che riconosciuto l'error suo, volto si sarebbe a corredare, se è possibile, l'Ottica neutoniana di nuove sperienze, come avea fatto dianzi le scoperte inglesi sopra l'Elettricità. E noi gli avremmo avuto grand' obbligo: da che egli è pur vero che coloro ne procurano in certo modo di novelle cognizioni, i quali ci somministrano nuovi argomenti per confermarci nelle antiche.

Se veramente, disse il signor Simplicio, dovesse vedersi questa conversione del Dufay non so; so bene che nell'Accademia di Francia ci sono stati e ci sono tuttavia di molti increduli del Neutono. Poichè sento, io risposi, poter tanto nella vostra mente l'autorità di quell'Accademia, dove tuttavia non manca de' vecchi zelanti delle dottrine cartesiane, mi penso che i principj del filosofare saranno i vortici, la materia sottile. Ed egli mi tagliò la parola dicendo: Ancora chè io tenga per fermo che molto debba al Cartesio la filosofia, non per questo ogni sua opinione la credo una verità. E quando io dovessi seguitare in ogni cosa un qualche filosofo, sarebbe il nostro Galilei

primo maestro, come debbono tutti convenire, di color che sanno. E verisimilmente dopo lui, qui entrò la Marchesa, l'autore del novello sistema d'Ottica. Basta, rispose il sig. Simplicio, ch'egli abbia saputo apportare un qualche lume nella filosofia, benchè nè di lui nè d'altri oramai è bisogno. Chi non sa che la natura era involta in profonde tenebre? venne il Neutono, e fu luce ogni cosa. Ma come è mai, ripigliai io, che voi vi siate dichiarato Antineutoniano e non anche Antigalileano? Se persona nel suo filosofare non si dipartì punto dalle vie del Galilei, il Neutono è desso: purchè voi non gli apponiate di averselo lasciato gran spazio indietro, e di aver toccate le più forti cime del sapere. La verità è, diss'egli, che in Francia degli oppositori del Galilei non se ne trova alcuno; ma ben moltissimi, come io vi diceva, e voi dovete pur sapere, se ne trovano del Neutono. Al quale io risposi: Le ultime novelle che per me posso darvi della Francia, sono che quanti con la geometria o co' prismi alla mano aveano attaccato il Neutono, han dovuto cantar la palinodía. Se non che non saranno mai per mancare di coloro che vanno tuttavia ripetendo le medesime obbiezioni, alle quali fu già fatto diffinitiva risposta; e tutto che atterrati dalla forza del vero, non si vogliono mai dare per vinti. In fine dopo molta guerra è rimasto padrone del campo il Neutono; e la moda si è già dichiarata in Francia a favore della filosofia inglese. Le sperienze dell'Ottica neutóniana si fanno giornalmente in Parigi; e le donne gentili vanno a vedere dal Nollet refrangere diversamente i

raggi, come vanno alla Zaíra del Voltaire. E questo istesso Voltaire, disse la Marchesa, non ha egli, per amore del Neutono, cambiata per un tempo la lira col compasso? Sì certo, io risposi; e quegli che poteva essere il Lucrezio di questa filosofia, amò meglio di esserne il Gassendo. Vorreste voi adunque, entrò qui a dire il signor Simplicio, ch'egli si avesse cantato e messo in rima la proporzione diretta delle masse, la reciproca dei quadrati delle distanze, con altre simili gentilezze? Chi meglio di voi, io risposi, potrebbe giudicare dei soggetti convenienti alla poesía? Fate pur ragione che ho avuto il torto io. La ultima precisione e la fantasía sono in fatti quelle due gran nemiche da non si potere aggiungere insieme. E sembra così poco suscettibile di locuzione poetica una proposizione di geometria, che sarebbe di mossa pittoresca l'attitudine di un equilibrista. Ma quanti altri non si possono contare, oltre il Voltaire, che con illustrazioni e con chiose entrarono in lizza per il Neutono? De' quali è capo il Maupertuis, che primo piantò il Neutonianismo nell'Accademia di Francia, non ostante tutte le opposizioni ch'egli ebbe a combattere ed a vincere. Chè già a niun partito non vi avrebbono voluto tal pianta esotica, quasi prevedessero l'aduggiamento che ne doveano patire le loro piante natíe. E tra i frutti che trapiantata nel terreno di Francia ella portò, furono di molto belle speculazioni che fecè il medesimo Maupertuis sopra alcuni particolari effetti dell'attrazione. Ora so ben io, disse qui il signor Simplicio, che noi entriamo nel

più cupo pelago della filosofia. Come sarebbe, continuai io a dire, l'origine dei satelliti che fanno corona ad alcuni pianeti, e il modo con che si viene a formare quel maraviglioso anello ond' è ricinto Saturno. I satelliti erano ab antico altrettante comete, le quali ne' lunghissimi loro corsi passarono troppo vicine di alcun pianeta, entrarono nella sfera della sua attrazione, furono distolte dal loro cammino; e così di corpi primarj, che giravano intorno al sole, divennero secondarj che girano intorno e ubbidiscono a un pianeta. Tali mutazioni di stato, così fatte catastrofi debbono singolarmente essere cagionate da quei pianeti che sono più grossi degli altri, e i più lontani dal sole. E ben, Madama, ne vedete il perchè. Dove è più di grossezza, ivi ancora è più di attrazione; ed essendo in una gran distanza dal sole rallentato di assai il moto delle comete, che presso al sole è velocissimo, vengono esse a sentire per più lungo tempo l'attrazione del pianeta che costeggiano. In effetto vedete come alla nostra terra, nè molto grossa, nè molto dal sole lontana, non è sortito di far conquisto che di una sola cometa. Al contrario Giove tanto più grosso e più dal sole lontano di noi, ne ha conquistato quattro; e cinque ne sono state rapite da Saturno grosso anch' egli la parte sua, e più lontano di tutti dal sole. Cotesto Saturno, disse la Marchesa, è un mal passo per le comete, e dovrà essere per esso loro ciò che per li nostri navigatori era altre volte quel grandissimo Capo tanto difficile da superare, che gli diedero il nome, secondo che ho udito a dire,

di tormentoso. E oltre all' aversi rapito, io soggiunsi, quelle cinque comete, venne anche fatto a cotesto Saturno di spogliarne un' altra di una bellissima coda, di che, tornando dal sole, erasi arricchita; chè ben vi è noto, Madama, come vicino al sole le comete s' infuocano, e quasi altrettanti Vesuvj mandan fuori que' torrenti di vapori e di fumo che corrono in cielo tanti milioni di miglia. Avvenne adunque che la coda di una cometa costeggiò Saturno, intantochè la testa o il nocciolo di essa faceva assai dalla lungi suo cammino. E però la coda soltanto venne a restar presa nella sfera dell' attrazione di quel pianeta. E secondo le leggi della medesima attrazione combinate col moto che avea la coda, mostra il Maupertuis come ella dovette cinger Saturno, condensarsi, stiacciarsi, prendere la forma di quel maraviglioso anello che gli sta sospeso d' intorno.

Quale è mai la sorta di personaggio, disse qui il signor Simplicio, che a coteste loro comete non facciano fare i Neutoniani? Ecco che in Francia le trasformano in altrettante lune, e le loro code in anelli per rendere più allegre le notti de' pianeti; mentre in Inghilterra fanno loro negli stessi pianeti commettere incendj, diluvj, ogni maniera di tristizia, e sì danno a' loro abitanti il mal giorno. Si vuol egli riparare alle perdite che il sole mandando fuori da sè tanta luce, fa di continuo? Vi troveranno così su due piedi un bel pajo di comete, che egli a un bisogno una mattina o l' altra si tranghiottirà. E se temono per avventura non qualche pianeta, per li troppi

vapori che ne esalano, vengano a patire il secco, vi spediscono detto fatto una cometa che vi pioverà su della rugiada. L'albero del cocco, donde si cava di che far tante e tanto varie cose, da coprir casamenti, da tessere stoje, da filare, da mangiare e da bere, non può essere di tanto pregio agl' Indiani, di quanto a' Neutoniani esser debbono le comete. Comoda veramente e benigna filosofia, che, predicando agli altri il più stretto rigorismo in materia di ragionare, lascia che i suoi seguaci si abbandonino al più scorretto libertinaggio. Signor Simplicio, disse qui la Marchesa, vedete non si risenta un po' troppo del tempo antico cotesta vostra austerità. Perchè non vorreste voi concedere anche a' Neutoniani una qualche ora, dirò così, di ricreazione? Tanto più, io soggiunsi, che in quegli sfoghi della mente non depongono in tutto la verità geometrica, nè possono recare scandalo a coloro che conoscono il sistema del mondo. Le comete, benchè regolatissime ne' loro moti, e soggette alle medesime leggi di attrazione che i pianeti, movendosi però per ogni verso e per ogni piano in ovali lunghissime, ed ora trovandosi vicinissime al sole, ed ora in una distanza da esso sterminatissima, ben pajono fatte apposta per cagionare le più strane vicende ed anche le più opposte tra loro; incendj o diluvj ne' pianeti a cui passassero dappresso, cangiamenti di situazione nelle orbite loro o ne' poli, onde poi venissero a variare maggiormente le stagioni di quelli, oppure vi facesse una primavera eterna. Potrebbono ancora

le comete esser distolte dal loro cammino, e rapite da' pianeti a cui passano d'appresso, se sono piccioline; ovvero condur via seco esse tal pianeta, se avviene che sieno più grosse e le più possenti. Perchè no? disse la Marchesa. Largo campo di filosofare danno veramente agl' ingegni speculativi coteste comete largheggiando, come fanno, ne' loro movimenti. Peccato solamente che per la tanta varietà appunto de' loro moti la mente si viene a perdere in certo chè d'indeterminato e di vago; nè si sa precisamente quello che si abbia a temere o a sperare. Noi siamo ancora ben lontani, io risposi, dal sapere ogni particolarità di quella strana generazione di corpi celesti; e pare che abbia ardito di troppo chi ha voluto predire il ritorno di alcuno di essi. Come, entrò qui a dire il signor Simplicio in atto di maraviglia, non è dunque arcisicuro il ritorno di quella cometa che tra pochi anni apparir deve in cielo a far fede alla terra della verità delle dottrine inglesi? La si dava pure non è gran tempo per certissima una tal nuova. Ma ora che i signori Neutoniani sentono stringere il tempo che ismentire potrebbe i loro prognostici, pigliano il tratto innanzi, e gli tacciano di troppo arditi. Qual torto, io risposi, venisse a ricevere il sistema neutoniano, se la cometa non tornasse così per appunto, io non saprei dirlo. Dinanzi agli occhi di chi dritto estima, lieve sarebbe certamente, e da non ne fare niun caso; sarebbe, come dire, un punto di perfezione di meno. Ma se la cometa tornasse mai al tempo

prognosticato, confessate pure, signor Simplicio, che si mostrerebbe ad evidenza come a' Neutoniani è dato quello che troppo è al di sopra della condizione dell' uomo, il potere indovinare. Cotal ritorno sarebbe forse la più bella giornata e la più gloriosa di quante mai ne avesser vinte. In tal caso, replicò egli sorridendo, io vi prometto che dietro al carro trionfale pur mi vedrete del gran Neutono. Piacesse a Dio, io risposi, che un uomo tale, qual siete voi, fosse ancora de' nostri; lasciate che io vi dica come già disse un Persiano, se non erro, a un Greco di gran valore. E lasciate, soggiunse la Marchesa, che io mi rallegri d'avanzo del nuovo conquisto che è per fare la Inghilterra. Del rimanente, Madama, io continuai a dire, poco in là risale la vera storia delle comete, perchè vi si possano fondar su delle giuste predizioni. Non sono ancora cencinquanta anni passati, che il Keplero, astronomo per altro chiarissimo, sosteneva ch' elle erano le balene e i mostri dell' etere, e per via di una facoltà animale venivano a generarsi, diceva egli, dalla feccia di quello. Quegli stessi, che, stando alla sentenza di qualche antica scuola, le credevano corpi durevoli, e non altrimenti passeggieri o meteore, l'ordine del tutto ignoravano de' loro movimenti; e avvisavano che fossero in molto maggior numero che in fatto non sono, siccome all' Opera una cinquantina di comparse ch' escono, entrano e ritornano in scena, i fanciulli le prendono per uno esercito. Ticone fu il primo alla

fine del cinquecento ad osservarle con esattezza, a mostrare che si doveano veramente riporre tra i corpi celesti, a tenerne un registro fedele; e solamente dal Neutono in qua si fanno le leggi alle quali ubbidiscono anch' esse. Ma atteso la lunghezza delle loro orbite, alcune delle quali superano di gran lunga l'età dell'uomo, non se ne troveranno i periodi, nè il numero, se non coll'andar de' secoli: e le Marchese che verranno da qui a due mila anni, potran forse sapere più precisamente di voi, Madama, quello che si avrà da temere o da sperare di ciascuna di esse. A ogni modo noi avrem fatto non picciolo guadagno assicurandoci che non sono poi sempre di tristo augurio; e se possono inondarci d'acque, o mandarci in vampa, ne possono anche arricchire di qualche novella luna, e forse anche di un bell' anello. Certamente, ripigliò la Marchesa, si vuole saper grado al Maupertuis di una novella speranza di che ci è stato cortese. La nostra vita è più nell'avvenire che nel presente, e si pasce più d'immaginazioni che di realità; e colui che senza punto offendere la ragione ne fa mettere più in gioco la fantasía, convien dire che non poco abbia meritato degli uomini.

Quello, io continuai, onde il Maupertuis meritò assai più, ed ha fatto più che mai sonare il suo nome, è la conferma che ne diede col fatto, della dimostrazione che avea data il Neutono della terra. Non so, disse il signor Simplicio, che dimostrazioni sien queste che han

mosso tante liti. Sopra le quali per altro, io risposi, fu già data sentenza. Della figura della terra, disse qui la Marchesa, mi ricordo già essersi tenuti varj ragionamenti; chè è ben naturale che ognuno ami di sapere come è fatto il luogo ch'egli abita. Ed ora poichè il discorso è caduto su questo, sono entrata in curiosità di sapere in fatti che ne sia: nè dovrà increscere al signor Simplicio di sentir fedelmente rapportare le particolarità di questo affare. Come è del piacer vostro, io allora dissi, Madama. Ma sapete voi che questo non è affare da sbrigarsene così presto, e converrà incominciare alquanto da largo le parole? Tanto meglio, ella rispose. Ond'io dopo un poco di pausa ripresi a dire in tal modo. Fra i matematici, che ad oggetto di perfezionare l'astronomía, furono dalla munificenza di Luigi XIV mandati in varie parti della terra, toccò al Richerio andare alla Cajenna, che è un'isola francese nell'America situata quasi sotto l'equinoziale, o vogliam dire la linea. Appena giunto, si mise a far sue osservazioni. Nè molto andò che si fu accorto che ritardava considerabilmente il suo oriuolo a seconde, di cui avea regolato il pendolo in Parigi, e che avría pur dovuto, come faceva in Parigi, andar benissimo anche alla Cajenna. Provata e riprovata la cosa, e lo stesso mantenutosi sempre l'effetto, si diede a cercarne la ragione. Si credette da principio averne colpa il calore assai più grande alla Cajenna, che non è in Francia. Tutti i corpi, anche i più densi, crescono alquanto di mole, riscaldati che sieno. E però il metallo, di che è fatto

il pendolo, venendosi ad allungare un tal poco sotto la linea, dovea far tardare l'oriuolo, mentre ognuno pur sa che a maggior lunghezza del pendolo corrisponde nelle sue vibrazioni lentezza maggiore. Si esaminò la faccenda con tutta la immaginabile sottigliezza, e si trovò che troppo era picciola cosa l'allungamento del pendolo cagionato dal calore, perchè ad esso attribuirsi dovesse quel considerabile ritardamento che pur si osservava nell'oriuolo. Talchè finalmente fu forza conchiudere, la gravità sotto la linea esser minore che qui da noi. E la ragione è questa. Non per altra causa vibrando il pendolo dell'oriuolo, e scendendo a batter le seconde, che per virtù della gravità stessa, la gravità dovrà ivi appunto esser minore dove nella medesima lunghezza di pendolo più tarde si troveranno essere le vibrazioni di quello. Una libbra adunque d'oro, disse la Marchesa, dovrà nel regno di Ghinea non solo valere, ma anche pesar meno che qui da noi! Non ha dubbio, io risposi; ma ben vedete, Madama, che l'assicurarsene con la bilancia è impossibile, da che tutti gli altri pesi calano in proporzione. Accorgersene al senso, è altresì impossibile; i nostri sensi non sono fedeli, non sono sempre nel medesimo uomo della medesima attività; nè da noi si può paragonare una sensazione presente con una sensazione ricevuta alcun tempo addietro. Bensì la gravità essere in fatti minore sotto la linea, che nelle nostre regioni, ce lo mostra indubitatamente la esperienza del pendolo. E che così esser debba, lo dimostra il moto che la terra ha intorno a

sè medesima. Nè già crederei che sopra il moto della terra si potesse oggimai aver da niuno la minima ombra di difficoltà. La Marchesa ponendo mente in viso al signor Simplicio, già vedete, disse, che a cotesto moto egli non ha che apporre. Quanto a me, non mi cadranno mai di mente le ragioni ch'ebbe quel Prussiano di far man bassa sopra gli epicicli degli antichi, quando, spirato da un nobile estro astronomico, diè di piglio alla terra, cacciolla lungi dal centro del mondo dove s'era intrusa, e, a punirla dell'ozio in cui da tanto tempo avea quivi marcito, le addossò quasi tutti quei movimenti che venivano da noi attribuiti a' corpi celesti che ne sono dattorno. E molte volte mi sono figurata anch'io di trovarmi sospesa in aria, e immobile in compagnía della Marchesa del Fontenelle, intantochè mi si rivolgeà sotto a' piedi la terra. Pareami vedere prima di ogni altra cosa le sabbie ardenti dell'Affrica, coperte d'un formicajo di gente che paragonano la carnagione delle lor Belle all'ebano, come da noi si paragona quella delle nostre all'avorio. Poco appresso veniva quel mare sparso qua e là di navi che da ogni parte della terra recano superfluità in Europa tanto necessarie alla vita. E quindi mi passavano in mostra que' fiumi del nuovo mondo che menano diamanti con quelle montagne che sono come gli scrigni delle nostre ricchezze. E dopo passato quell'altro vastissimo mare in cui sono cosa ignota le tempeste, io vedeva le isole felici di Oriente, e m'era avviso sentir l'alito di noce moscata e di garofani, di che impregnano l'aria dintorno. E finalmente io vedeva

le coste di quel paese dove per cosa del mondo non si torcerebbe un capello a una farfalla, e hannosi per niente le vite degli uomini, e dove la usanza vuole che le mogli abbiano da morire insieme con un marito, che, naturalmente parlando, non amarono gran fatto in vita. Ma ohimè! ora mi accorgo della leggenda che narrata vi ho, e dello avere troppo lungamente sospeso il ragionamento vostro e il piacer mio. Nè da voi, Madama, io ripresi a dire, veder poteasi il giro della terra in miglior compagnía, nè da noi poteasene udire un ragguaglio migliore. Ma perchè meglio possiamo conoscere ciò che girando ha da succedere alla terra, fermatela per un poco. E già vedete che, per la vicendevole attrazione della materia ond'è composta, si conformerà nella figura di una palla, dove le parti della superficie avranno tutte un peso eguale verso il centro. Ma non sarà già così se ella si rivolge, come pur fa, intorno a' suoi poli nello spazio di ventiquattro ore. Le parti di essa, a guisa di altrettanti sassolini girati nella frombola, acquistano in tal caso una forza dètta centrifuga, e fanno sforzo di scappar per linea diritta, e allontanarsi dal centro; lo che pur farebbono, se la gravità comune, o l'attrazione insieme unite non le ritenesse. E questa forza centrifuga tanto è maggiore, e tanto più toglie alla gravità, quanto maggiori sono i cerchj che in ventiquattro ore vengono corsi dalle varie parti della terra. E perchè fra tali cerchj il maggiore di tutti è l'equinoziale o la linea, la forza centrifuga è quivi nel suo colmo, ed è niente ne' poli che sono immobili.

Con che avendo quivi le parti della terra un minor peso che altrove, verranno come a rigonfiare levandosi un poco in alto, un po' meno il faranno di qua e di là nella linea, meno ancora secondo che più se ne dilungano, e niente sotto a' poli, dove il loro peso non è diminuito per niente. E così la terra, di perfettamente rotonda ch'era da prima, viene ad acquistar la forma, diciam così, di una melarancia colma sotto la linea, e sotto a' poli stiacciata. Ora avendo il Neutono, mercè della sua geometría, combinate le leggi dell'attrazione con la quantità della forza centrifuga ricavata dalle sperienze dei pendoli, determinò di quanto per appunto la terra è stiacciata, cioè di quanto i poli sono più vicini al centro, che i punti del cerchio equinoziale o della linea. E la verificazione del suo calcolo in misure itinerarie dipendeva dalla diseguaglianza dei gradi della stessa terra. Oh qui, interruppe il signor Simplicio, s'incomincia a intorbidar la cosa. Dichiaratemi, ripigliò la Marchesa, come cammini la faccenda di cotesti gradi, che io ho creduto sempre fossero perfettamente eguali. Nella supposizione, io risposi, che la terra abbia perfettamente la forma di una palla, non è dubbio alcuno che il sono. Ma se la terra è quale la fa il Neutono, non è possibile che il sieno; e dovranno con certa proporzione trovarsi alquanto più lunghi nelle parti polari, che nelle meridionali. La terra essendo ivi stiacciata, che è lo stesso che dire più piana, avverrà che uno camminando da tramontana a mezzodì, debba fare un più lungo tratto di via, perchè una stella, per

esempio la polare, lasciandosela sempre più alle spalle, siasi abbassata di una certa determinata misura; Come sarebbe di un grado. E il contrario avverrà nelle parti meridionali, dove la terra è più tonda. Come avviene a uno che cammina lungo una costa di monte. Sino a tanto che la costa è diritta, egli non perde di vista gli oggetti del piano che gli sono da lato; ma secondo ch'ella volta, se gli lascia alle spalle. Ora avendo il Picardo, astronomo francese, misurato per via di punti di stelle un grado da Parigi verso tramontana, e avendo dipoi il Cassini misurato i gradi della Francia da Parigi verso mezzodì, confrontati gli uni cogli altri, i gradi meridionali furono ritrovati alquanto più lunghi de' settentrionali. E qui la Marchesa mostrando di forte maravigliarsi, Non dubitate, Madama, disse il signor Simplicio, che ben sapranno trovarci la via di assestare ogni cosa a' loro computi e alle loro teoríe. In niente, io risposi, non daranno la tortura ai computi, come non negheranno in niente i fatti, bene avverati che sieno. Ma ben saprebbono mostrarvi, se bisognasse, che non è da rigettare un ben fondato sistema, perchè alcuni effetti non rispondessero in tutto alle teoríe, ovvero paressero contraddirle. Non è egli tenuto comunemente per vero la causa del calore che feconda e avviva la terra, essere il sole? E con ragione, son sicuro, direte voi; mentre una tal teoría è fondata su quelle sperienze immutabili e perpetue che fannosi non dagli uomini, ma nel gran laboratorio della natura. Ciò posto, quei paesi che sono sulla terra situati in modo che

ricevano egualmente i raggi del sole, pur dovrebbono sentire un egual grado di calore, e quelli . . . Stiamo a vedere, qui m'interruppe il signor Simplicio, che si è novellamente discoperto come sotto il polo ci si muore di caldo, e sotto la linea di freddo;

Cose sovra natura altere e nuove.

Egli è da gran tempo, io risposi, che a tutti è noto che al Perù il caldo è senza comparazione più rimesso che non è al Brasile, con tutto che sotto la medesima parte della zona torrida sieno posti amendue que' paesi, e il sole gli vegga egualmente a diritto e in maestà. Il che nasce da altre cause particolari, dalle quali modificata viene e alterata l'operazione della causa prima. L'effetto del sole al Perù è bilanciato dalle nevi di quella immensa catena di montagne che soprastanno a quel paese di verso Oriente, e tengono perpetuamente rinfrescata tutta intorno l'atmosfera. E i caldissimi venti orientali che regnano nel Brasile e corrono il continente dell'America, sono altresì da quelle istesse montagne tenuti in collo, e impediti di giugnere sino al Perù. Ecco, sig. Simplicio, come si va differentemente modificando la natura senza mai contrariare a sè medesima; ed ecco come alla causa prima della rotazione della terra e dell'attrazione delle sue parti si potrebbono aggiugnere tali altre cose che la impedissero di stiacciarsi sotto i poli. E se voi domandaste quali cause potessero esser queste, non vi par forse che a ciò bastassero la non intera e perfetta cedevolezza delle parti della

terra, e la costruzione interna della terra medesima? Sicchè quand'anche ella non fosse stiacciata sotto i poli, non per questo a rigettare si avrebbe il sistema neutoniano. Non vel diss'io, Madama, egli rispose, che co' più bei ragionamenti del mondo vi farebbon vedere il nero per bianco, vi scambieranno ogni cosa in mano? E che non si ha egli da aspettare da cotesti filosofi che a un bisogno vi mettono in campo la interna costruzione, la più secreta notomía della terra, che simili a Teseo e ad Enea possono penetrare sino a' regni di sotto, sino al centro del mondo, e minutamente osservarvi quello che al restante de' mortali è negato di vedere? Fatto è, io ripigliai a dire, calmato che si fu un poco il signor Simplicio, che in onta de' computi le osservazioni facevano la terra stiacciata sotto la linea, e non sotto i poli; della figura di un limone, come dicevano, e non di una melarancia. E tanto più ciò si ebbe per fermo, quanto che ripetute più volte in Francia le osservazioni, riconfermarono sempre l'istesso. Non ostante tutto questo, ad alcuni sembrava strano di dover abbandonare la sentenza di un filosofo fondata finalmente sopra indubitate esperienze, sopra gli stessi effetti di natura, ridotti ad esame geometrico; la quale era avvalorata dal vedere che notabilmente stiacciato sotto i poli è anche il pianeta di Giove, che pur rivolgesi sopra sè stesso come fa la terra; e così tenevano sospeso il loro giudizio. Anzi sapevano, disse il signor Simplicio, per quello che aveano osservato viaggiando per le interne bolge della terra,

che nella terra doveva appunto succedere il contrario che in Giove. Ultimamente, io continuai a dire, la Francia sotto un altro Luigi che gloriosamente cammina dietro alle tracce del bisavolo suo, vedendo quanto importa ne' viaggi di mare conoscer la vera figura della terra, della cosa cioè sopra cui si naviga, risolse di mandare due compagníe di matematici espertissimi, l'una al Perù sotto la linea, l'altra in Laponia al cerchio polare, acciocchè, per la grandissima distanza de' luoghi, la differenza tra grado e grado avesse da apparir più sensibile, che non avea potuto apparire ne' gradi della Francia misurati dal Picardo e dal Cassini. La compagnía adunque mandata in Laponia, di cui fu capo il Maupertuis, dopo le più accurate osservazioni fatte con istrumenti esquisitissimi, trovò che il grado al cerchio polare veniva ad essere sopra mille e cinquecento piedi più lungo di un grado mezzano di Francia, nè più nè meno, quanto da simili operazioni meccaniche si può aspettare che lo richiedessero i calcoli del Neutono. Tornato il Maupertuis a Parigi col mondo stiacciato in mano, trovò effettivamente parecchi in quella Accademia che non sapevano acquetarsi alla decision sua, e grandi vi furono i romori, come ha detto il signor Simplicio. Ma in ultimo, dopo i più scrupolosi esami, ed anche rifatte di nuovo in Francia le osservazioni, apertissima si mostrò la verità; ed ebbero a ritrattarsi quegli stessi da' quali era stato più acremente sostenuto il contrario. Che se pure qualche ombra di dubbio poteva in alcuni

esser rimasa, venne a disgombrarla la compagnía del Perù, che ritornò alcuni anni appresso. Di modo che si sta ora correggendo le carte da navigare, rettificandole alla norma della vera figura della terra; e il Neutono e il Maupertuis saranno da qui innanzi i due astri gemelli che camperanno la vita a molti e molti naviganti.

I Francesi in ultimo, disse la Marchesa, con le loro osservazioni e con i loro viaggi hanno trovato quello che il Neutono avea già veduto senza metter piede fuori di stanza. Non resta però, io risposi, che molto obbligo non debba avere il Neutono a' Francesi, che, lasciato il bel Parigi, si avventurarono per paesi inospiti affine di testimoniare della verità, e insieme co' gigli d'oro portarono il suo nome così da lungi. A somiglianti conti, soggiunse la Marchesa, egli ha anche loro l'obbligo che il suo nome sia salito tant'alto tra' suoi compatrioti medesimi. Per me crederei che nella sua patria lo mettano in cielo principalmente per questo, ch'egli fu il distruttore della filosofia di quella nazione; contro alla quale, se non combattono sempre coll'armi, disputano sempre dell'ingegno. Senza dubbio, io risposi, Madama, il Neutono tiene a Londra nel mondo filosofico lo stesso grado che tiene nel politico quel Malborougo che fe' sentire all'opposto Continente il nerbo inglese, che non pose mai assedio a piazza che non la espugnasse, non fece mai giornata che non la vincesse. Del rimanente ben si può dire che senza i Francesi non avrebbe mai costrutto il Neutono il bello suo

edifizio dell'attrazione. Quando egli prese a confrontare il moto della luna col moto de' gravi cadenti qui presso alla superficie della terra, per chiarirsi se anche nell'attrazion della terra si verificasse la legge della proporzione inversa dei quadrati delle distanze, gli sarebbe stato necessario conoscere la precisa distanza della luna dalla terra; nè ciò si poteva senza avere il preciso del diametro della terra, che è il passetto degli astronomi, col quale misurano le distanze celesti. Non aveasi a quel tempo il diametro della terra che per conjettura fondata sulle stime dei piloti che lo facevano più picciolo che non è. E con esso, poichè altrimenti non poteasi, fatte sue prove, non trovò il Neutono che la sua teoría tornasse così bene con le osservazioni, come sarebbe stato necessario per metterla in seggio col vero: ed egli immantinente la rigettò, o almeno lasciolla dormire. Credete voi, signor Simplicio, disse qui la Marchesa, che un altro filosofo in simil caso avesse tanto patito gli scrupoli, e non avesse piuttosto cercato un qualche mezzo termine, un qualche aggiustamento col cielo? Non molto tempo dipoi, io ripigliai a dire, fu intrapresa e bravamente eseguita d'ordine di Luigi XIV la misura della terra; e il Neutono fornito allora del vero diametro che gli bisognava, potè rifar sue prove; e sotto alla legge inversa dei quadrati delle distanze si ridusse puntualmente anche l'attrazione della terra. Così, mercè i Francesi, il Neutono prese con franchezza il lancio a quegli ammirabili voli che fecero dire al

Pope, che gli Angioli, vista tanta scienza in forma umana, lo guardano del medesimo occhio che noi guardiamo quello animale tanto simile a noi.

Ma che mi scordava io di dirvi, Madama, io ripresi di lì a poco, che nel viaggio novellamente intrapreso da' Francesi alla linea hanno pur essi trovata e mostrata al mondo l'attrazione, dirò così, in persona? Che è quel che io odo? disse la Marchesa. E in qual miniera del nuovo mondo, soggiunse subito il signor Simplicio, fu mai che trovassero cosa che vale veramente un Perù? Se anche qui, ripigliò la Marchesa, voi non ci recate delle osservazioni in bei contanti, mi penso che non sarà per darvene credito il signor Simplicio. Ed io: Il Neutono dimostrò che l'attrazione delle più alte montagne delle Alpi, de' Pirenei, del Pico di Tenariffe, posto ch'elle fossero tutte massicce, che non è credibile il sieno, non deve esser sentita da' corpi circonvicini per la tanto e tanto maggiore onde sono attratti dal gran corpaccio della terra. Le montagne sono come altrettanti granelli di sabbia sparsi qua e là sulla superficie di un gran pallone; e noi le reputiamo grandi, perchè picciolini siam noi. Con tutto ciò due de' matematici francesi che andarono al Perù, non poterono non essere smossi alla vista delle montagne della Cordeliera, e singolarmente del Chimborazo, che non ostante i caldi della zona torrida è in gran parte coperto di neve perpetua, e in comparazione delle stesse nostre Alpi e de' Pirenei

si direbbe un gigante; tanto co' gioghi e colle spalle si spigne verso il cielo. Essendo adunque quella montagna di così eccessiva e disonesta grandezza, avvisarono di calcolare quanta esser dovesse l'attrazion sua verso un corpicciuolo che le fosse dappresso. Il calcolo mostrò loro che dovea essere pur tanta da rendersi sensibile. E in fatti lo fu. Sentilla il piombino de' loro strumenti, il quale, in ogni altro luogo tenendo esattamente il perpendicolo, trovossi averne deviato presso alla montagna, inclinando ad essa per il valore di sette in otto minuti secondi. E tal deviazione, entrò qui subito il signor Simplicio, batteva talmente, già ne son sicuro, co' calcoli neutoniani, che non ci era pure il minimo divario di un capello. Nel vero, io risposi, quella deviazione si trovò minore che non avrebbe dovuto essere. Ma se qui io vi dicessi col vostro Petrarca,

Per lo migliore al desir tuo contese?

Cotesto stesso divario mostra in sostanza la verità de' computi. Ed egli rispose: Odi nuova forma di sillogizzare che si mette ora in campo. Gli effetti smentiscono i calcoli, e si ha da credere che i calcoli tornino a maraviglia cogli effetti e col vero. Io per me, sia detto con pace de' Neutoniani, ho preso di volermi attenere alla loica che s'insegna di qua de' monti. Pur non vi gravi, signor Simplicio, io ripigliai, stare ad udire questo sillogizzare de' Neutoniani. Pare a voi che sia da prestar fede a' matematici, quando dimostrano che l'acqua

portata da' condotti risale alla medesima altezza da cui scende? E chi ne dubita, egli rispose. Ed io: Ma effettivamente, se ben guardate, non troverete già che la loro teoria si verifichi appuntino. Nè altrimenti può essere, perchè tra le altre ella considera tali risalimenti come se dovessero farsi non nell'aria, che pur loro resiste e contrasta, ma nel vôto. E però l'acqua nel risalire non arriva mai a toccare il segno a che la fanno arrivare i computi. Nei computi che si fanno dell'attrazione delle montagne, non potendo noi conoscere quali e quante sieno le interne loro cavità, benchè si sappia che pur ce ne hanno da essere, conviene pigliarle come se fossero massicce: a quel modo che nei conteggi, quando non si possono sapere i rotti, si mette un numero tondo in vantaggio di chi ha da avere. E così fu fatto del Chimborazo, quantunque per le pietre calcinate che vi si trovano alle falde, senza parlar della tradizione che corre nel paese, si vede manifestamente essere già stata un'ardente fornace simile al nostro Vesuvio, e però avere dentro di sè di cavità grandissime. Assai chiaro comprendo, riprese la Marchesa non lasciandomi dir più avanti, che siccome il risalimento dell'acqua scema di tanto, quanto vi toglie la resistenza dell'aria, così minore sarà l'effetto dell'attrazione del Chimborazo di quanto sarebbe da togliere al massiccio di quella montagna, chi la interna sua struttura ne potesse appieno conoscere. Onde l'errore di difetto che si trovò in pratica, mostra in effetto la verità, come voi dite, della teorica.

Chi desse fede, disse il signor Simplicio, alle tante maraviglie che ne raccontano i Neutoniani, converrebbe dir con loro che

> . . . . . . se il vero è vero,
> A veder tanto non surse il secondo;

che il problema proposto da Dio agli uomini nella formazione dell'Universo, il Neutono lo ha sciolto. Tuttavia sia a me lecito il credere che

> Con tutta quanta la sua matematica

egli avverrà del sistema del Neutono quello che è avvenuto di tanti altri ne' tempi addietro, e quello che pur veduto abbiamo, si può dire, a' dì nostri, dei sistemi del Gassendo e del Cartesio. S'egli avessero lunga vita, bene il sapete, non ostante gli applausi ch'ebbero da principio nelle scuole, non ostante che si predicasse, come si fa ora, aver essi finalmente levato il velo con che a' guardi de' mortali si asconde la natura. Le opinioni filosofiche si succedono nel corso del tempo l'una all'altra, come fa onda a onda nell'ampiezza del mare. Appena una ne è insorta ed è fatta un monte, che si spiana ben presto per far luogo ad un'altra, che presto si spianerà anch'essa, non lasciando di sè altro vestigio che un po' di schiuma nell'acqua. Così sempre, con buona vostra licenza;

> Io credei, credo, e creder credo il vero.

Ed io ripresi: Signor Simplicio, credereste voi ancora che l'aria pesi? Se io il credo? egli

rispose. Intorno a cose tali io non ho credenza, ma scienza. Del resto non vedo dove vogliate riuscire con tale vostra domanda: se già non intendeste cavare dal peso dell'aria una novella pruova della vostra attrazione. E cotesta scienza, io soggiunsi, sarà fondata, son certo, sopra di ben salde ragioni. E chi non sa, egli rispose, la tanto famosa sperienza del nostro Torricelli? L'argento vivo resta sospeso nel barometro a ventisette once d'altezza per la gravità dell'aria che gli contrasta discender più basso. Recato il barometro in cima di una montagna, si vede alquanto discendere esso argento vivo, perchè minore è ivi l'altezza della sovrapposta atmosfera. Ma a che tutto questo proemio? Per dire, io risposi, che quantunque si convincano di false le ipotesi del Cartesio, del Gassendo, e quante altre immaginate ne furono ad ispiegare la gravità, resterà sempre vero che l'aria pesa; e voi non rimarrete dal credere l'effetto, e di cavarne di molte utilità, comunque si fantastichi sulla causa. E perchè? perchè la sperienza del Torricelli, con quante altre vanno insieme, mostreranno sempre il medesimo a qualunque tempo, in qualunque clima, in qualunque region della terra. E perchè adunque non vorreste voi credere a quanto vi dice il Neutono? perchè vorreste voi essergli avaro di fede? quando le sperienze intorno alla immutabilità de' colori, intorno alla diversa refrangibilità de' raggi della luce mostrano sempre il medesimo; quando i pianeti percorrono sempre intorno al sole aje proporzionali ai tempi; quando in somma invariabili

sono le leggi della natura, delle quali il Neutonianismo altro non è, a propriamente parlare, che il codice matematico. Nè già voi, signor Simplicio, vorrete confondere i sistemi ipotetici, (come il Cartesiano e i suoi compagni, che accomodano, secondo il detto del Galilei, l'architettura alla fabbrica) col sistema del Neutono, il quale ha costrutto la fabbrica conforme ai precetti dell'architettura. Chè sarebbe tutt'uno col mettere in un fascio la poesía del seicento con la greca, i secreti degli empirici cogli aforismi d'Ippocrate. E dove la filosofia fantastica, erronea nelle sue conclusioni, come ne' suoi supposti, è totalmente disutile nelle operazioni della pratica, la filosofia sensata e matematica, a cui, per la certezza de' suoi principj, è dato d'indovinare, si trova esser mirabilmente feconda per gli usi della vita. Da tutta la scuola dell'ardito Cartesio che altro è mai uscito, se non che dicerie e strepito di vane parole? Quale utilità, qual comodo è derivato mai alla civile società dal giro de' vortici, dal premere della materia globulosa, o dalla sottile? Laddove il modesto Neutono, mercè le nuove proprietà da lui viste nella luce, ha con un nuovo cannocchiale perfezionato i nostri sensi; mercè l'attrazione da lui discoperta nella materia, ha veramente assoggettato a' nostri computi i pianeti e le comete, ne ha fatti in certa maniera cittadini del cielo, ed ha reso agli uomini più sicure e più facili le vie per uno elemento da cui pareva gli avesse esclusi la natura, e per cui i suoi compatrioti distendono

il traffico, le armi e l'imperio in ogni lato del mondo.

Non aveva io ancora posto fine alle mie parole, che il signor Simplicio, sotto colore di non so che faccenda domestica che gli era venuta in mente pur allora, prese commiato dalla Marchesa. Ed ella, come è del suo costume, gli diceva, ed anche nel pregava a volere almeno rimanere a pranzo con noi; ma non ci fu via di ritenerlo. E così dopo che noi fummo rimasi soli, la Marchesa riprese a dire: Da voi io pur debbo riconoscere d'essere stata due volte liberata dal signor Simplicio, prima in qualità di poeta e poi di filosofo. E l'obbligo che vi ho al presente, è tanto maggiore dell'altro, quanto i falsi ragionamenti riescono più incomodi che i cattivi sonetti. Madama, io risposi, perchè voler riconoscere da altri quanto avete principalmente operato voi medesima? Voi foste già la Venere che prestò il cinto alla Minerva neutoniana per renderla dinanzi agli uomini graziosa; ed ora da Minerva stessa preso avete l'armi per difendere anche contro a' filosofi la verità. E ben pare che le belle donne esser sanno tutto quello che lor piace d'essere.

CARITEA

I, puer, atque meo citus haec subscribe libello.

HORAT. lib. I. Sat. X.

CARITEA

OVVERO

DIALOGO

In cui si spiega come da noi si veggano diritti gli oggetti che nell' occhio si dipingono capovolti, e come solo si vegga un oggetto non ostante che negli occhi se ne dipinga due immagini.

Non è ancora molto tempo passato, che, trovandomi io in Venezia, vi conobbi una dama di gran legnaggio per nome Caritea, che avea quivi fermato sua stanza. E certo fu mia ventura. Di molto e non ordinario ingegno era fornita; e non avea stimato disdirsi a una dama cercar di quelle cognizioni che sono più atte ad ornar l'ingegno che altri da natura ha sortito. Con picciola e scelta brigata era solita trapassar la sera in varj e piacevoli ragionamenti, ne' quali frammettevasi talvolta alcuna bella quistione.

Una sera trovandomi io solo con esso lei, mi parve vederla alquanto pensierosa. E fattomi ardito di gettare sopra di ciò alcun motto, ed anche di domandarnela del perchè: Vi ho io a confidare, ella si fece a dire, un gran secreto, che io questi passati giorni mi sono data alla filosofia? Ohimè, Madama, io risposi subito, che questa filosofia non avesse a fare a noi un mal gioco, rendendovi astratta e forse

anche solitaria. Oh! per questo, ella riprese a dire, non abbiate timore alcuno. Sappiate del resto che questi passati giorni io sono stata in vostra compagnía più che mai. Furono da me letti i vostri Dialoghi sopra l'Ottica, e non vi starò a dire se con mio diletto. Molte cose vi ho imparate, o almeno così mi giova credere che sia. Se non che facendo considerazione sopra quello che voi dite intorno alla maniera onde noi vediamo, molto ancora mi rimane di oscuro. La vostra Marchesa domandò a voi una chiosa sopra quei vostri versi, a cui noi siamo debitori del vostro libro. Sia ora lecito a me domandare una qualche chiosa sopra il libro medesimo, e mostrare più di curiosità, che non fece la vostra Marchesa. Considerando al modo che noi vediamo, l'occhio nostro rassomiglia perfettamente, come da voi si descrive, ad una camera ottica. Mercè di un pertugio che si fa in una stanza, e di una lente che vi si presenti, si dipinge in un foglio di carta, che sia dietro alla lente, la immagine di quegli oggetti a' quali guardano il pertugio e la lente. E lo stesso avviene nell' occhio nostro mercè della rétina, dell' umor cristallino e della pupilla. Niente di più chiaro: se non che in ciò mi si parano innanzi due difficoltà, che voi, son sicura, mi sciorrete agevolmente. Ond' è che essendo nell' occhio, come nel foglio di carta, dipinti capovolti gli oggetti, da noi si veggono diritti? E ond' è che guardando noi pure con due occhi, e ricevendo però dell' oggetto due immagini, un solo ciò non ostante vediamo l' oggetto?

Madama, io risposi, io già mi mostrai con la mia Marchesa alquanto ritroso ad entrare in discorsi di filosofia, temendo non la cosa dovesse condurmi, come di fatti avvenne, troppo in lungo. Con voi io potrei veramente scansarmi da un discorso che non è il più piacevole che tenere si possa con una dama, dicendovi che le quistioni che voi movete, parvero a un filosofo acutissimo, per nome Ugenio, cotanto alte, da non esser lecito all'uomo il tentare quell'altezza, e cercarne il perchè. Fate pur conto, ella rispose, che io sopra di ciò non vi abbia fatto parola. Io dovrò pure essere contenta di rimanermi in una ignoranza che avrò a comune co' più grandi filosofi.

Ma se io vi dicessi, Madama, che il maggior lume in tali materie ce lo han dato non i filosofi, ma gl'idioti; e quello che è più maraviglioso ancora, non i meglio veggenti, ma i ciechi?

State a vedere, disse sorridendo Caritea, gli orbi di Parigi, che in tempo di nebbia mostrano altrui il cammino, e guidano a casa le persone smarrite per via. Fatto sta, io ripresi a dire, che non avremmo forse compreso mai come da noi diritti si veggono gli oggetti de' quali nell'occhio capovolta è la immagine, se ad alcuni ciechi nati stata non fosse, mercè l'arte della chirurgía, data la vista; ed essi poi non avessero a poco a poco imparato a conoscer le cose, mediante la facoltà visiva, a discorrervi sopra, a recarne giudizio. Una delle cagioni della cecità (da che pur troppo i mali d'ogni genere hanno aperte più strade)

è la cataratta che si forma nell' occhio. Ciò vuol dire che l'umor cristallino, per la non buona temperie o circolazione dei fluidi, si viene alterando per modo, che di trasparente diventa opaco. Con che tagliata è la via a' raggi che trapassando per esso andavano alla rétina; e sopra di quella non si forma più immagine veruna degli oggetti. Ora quel vizio che comunemente contrae l'occhio coll'andar del tempo, altri lo può portare dalla nascita; e questi è cieco nato. Ma sia che l'uomo nasca cieco nel modo che abbiam detto, o nel divenga poi, un solo è il rimedio al malor suo. E questo sta nel deprimere o confinare in basso, ed anche nello estrarre l' umor cristallino che se ne sta sospeso dinanzi alla pupilla. Non potendo la medicina restituire a quell' umore la sua trasparenza, ecco la chirurgia che lo leva di mezzo e toglie a' raggi ch'entrano per la pupilla, quell'intoppo che per giugnere sino alla rétina incontravano a mezza via. E così dentro all'occhio del cieco si versa, al dire di un poeta, il dolce liquor della luce. Dagli altri due umori che rimangono nella cavità dell'occhio, l'uno de' quali dicesi acqueo, e vitreo l' altro, amendue meno densi del cristallino, e più densi dell' aria, vengono i raggi ad essere alquanto refratti, cosicchè, andando quasi a concorrere insieme, possono dipinger sulla rétina una tal quale immagine degli oggetti. E a rendere tale immagine distinta, si piglia in ajuto una lente di occhiale, la quale al di fuori dell'occhio fa quelle veci che faceva dentro di esso la lente, o sia l'umor cristallino. Ora non ha moltissimo

tempo che un bravo chirurgo inglese, per nome Chesseldenio, depresse ad alcuni ciechi nati le cataratte, e singolarmente le depresse a un giovine di assai piacevoli costumi, e d'ingegno riflessivo dotato, che spasimava, si può dire, della voglia di vedere.

Qual piacere, qual rapimento, ella disse allora, non dovette egli veramente provare, non dirò allo aprire, ma all'acquisto degli occhi! Altro che viaggiare in lontani paesi, vedere abeti o palme in luogo di gelsi, e in luogo di cappelli il turbante. Un mondo del tutto nuovo gli si spalancò dinanzi, tolto che gli fu il sipario che glielo nascondeva. Che pro, io risposi, se dal bel principio gli oggetti gli sembravano tutti posti di un modo; se il mondo visibile a lui si rappresentava come una tela variamente pezzata di luce, di ombra e di colori, che distesa gli fosse rasente gli occhi, sulla quale nè l'una cosa poteva distinguere dall'altra, nè niuna per esso lui si riconosceva? Come ciò? disse Caritea. Madama, io risposi tosto, piacciavi avvertire che delle cose egli non può avere altre idee salvo quelle che gli hanno fornito il gusto, l'odorato, l'udito, il tatto, di tutti i sentimenti il più gagliardo in esso noi, per cui i ciechi conoscono le qualità degli oggetti che sono a loro portata, governano in gran parte la vita, e fanno di così mirabili prove. Nè egli può altrimenti sapere qual corrispondenza, qual parentela vi abbia tra le idee del tatto, e le novelle che gli entrano in folla per la vista. E in tanto noi francamente affermiamo di vedere le forme, il

rilievo, di misurare con l'occhio le distanze degli oggetti che ci sono innanzi, e possiamo realmente discernere l'uno oggetto dall'altro, in quanto che avendo tante e tante volte maneggiato quelle cose variamente pezzate di luce, di ombra e di colori che da noi vedeansi, abbiamo appreso a concepire insieme con tale apparenza e qualità di lume, di ombra e di colore, tali forme, tali distanze, tali sfondi e rilievi. Per esempio, diversi appariscono sempre gli accidenti del lume e dell'ombra in uno oggetto rilevato da quelli che appariscono in uno che sia piano, diversi in un rotondo e in un quadrato; più debole è il lume nelle cose lontane che nelle vicine; in un corpo duro e liscio, come è il marmo, vivo e frizzante è il lume, sfumato in un soffice, come è un guanciale. Tali cose ognuno di noi le ha apprese e le ha su per le dita, quasi non volendo, in virtù delle replicate prove che ne ha fatto e ne fa giornalmente. E quantunque niuna somiglianza ci sia in realtà tra il frizzante del lume e il liscio del marmo, e così del resto, a ogni modo appena ne si affaccia all'animo una di queste idee, che l'altra, benchè differentissima, sorge anch'essa in un baleno e le fa compagnía. Non in virtù, torno a dire, di alcuna somiglianza, ma del legame soltanto che hanno tra loro. Ma zitto: ecco, Madama, che al sentir colaggiù gridar *ohe* nella volta del canale, assai altre cose ne sorgono in mente che punto non somigliano a quella voce. Non è egli vero che noi vediamo tosto con l'animo il barcajuolo dar del remo in acqua, vediamo la

gondola, coloro che vi son dentro con quello che va insieme?

Fece qui bocca da ridere Caritea, indi riprese a dire. Da quanto voi dite mi è ora chiaro in che cosa consista l'inganno, o sia la perfezione della pittura. In virtù della esatta rappresentazione di ciò che appartiene a un senso solo, ella ha potere di farne conoscere, e ne richiama tosto alla mente anche quello che è della ragione degli altri sensi. In ciò veramente, io risposi, sta la maestría. Ora quello che dopo moltissime osservazioni, e in virtù dell'abitudine radicata nella nostra mente sino dagli anni più teneri, noi facciamo agevolmente e in un subito, il cieco che ha di fresco acquistato la vista, non lo può fare che a poco a poco ed a stento. I primi oggetti ch'egli imparerà a conoscere (e così fece il giovane risanato dal Chesseldenio), saranno la propria persona, le mani, i piedi, la terra su cui posa. E ciò, toccando e ritoccando tali cose, e nello stesso tempo guardandole e riguardandole più volte, e mettendosi bene a memoria che con tale idea del tutto tale, e non altra, va di compagnía. E crediate pure, Madama, ch'ei prenderà degli sbagli parecchi, prima ch'ei possa risolutamente asserire quella tale apparenza essere una certa particolar cosa e non altra; prima che il quadro abbozzatogli in mente, dirò così, dalla vista, gli venga ad esser condotto a compimento e a perfezione dal tatto.

Ben m'accorgo, qui disse Caritea, che di non picciol tempo gli sarà stato mestieri per riconoscere cogli occhi soltanto gli oggetti che

gli stavano dattorno. Colei, per cui dovea quel valente giovane aver principalmente desiderato di vedere, come è naturale a pensare, l'avea forse innanzi, e non la ravvisava. Così è, io risposi, udiva forse anche quelle parole che grate gli suonavano agli orecchi, e più grate al cuore, e la bocca non riconosceva donde uscivano. Sarà stata per altro cotesta, qui ella ripigliò, la lezione che egli avrà appreso con più facilità di qualunque altra. E dopo questa, io ripresi a dire, quella del giudicare dell'alto e del basso delle cose. Un sentimento assai vivo dà all'uomo in ogni instante di tempo, e in ogni parte della persona, il gravitare ch'ei fa del continuo verso la terra. E un tal sentimento, somministratogli dal tatto, gli dà una idea egualmente viva dello in giù, e dello in sù per conseguente allo in giù dirittamente contrario. Bassa adunque egli chiama la terra, verso cui si sente del continuo sospinto dalla forza irresistibile della gravità; bassi li piedi che toccan terra, e su' quali sente portare il peso della propria persona; alte le braccia, le mani, il capo ed il cielo che più da terra si discostano. Similmente in basso dirà essere la base della colonna che posa in terra, e il capitello in alto, sia che capopiè, o diritta si dipinga nell'occhio suo la immagine della colonna, o in quale altra positura si voglia. Avanzato poi che sarà anche più nella pratica o scienza del vedere, quando cioè avrà anche meglio legato insieme le vecchie idee del tatto colle novelle della vista, basse chiamerà tutte le cose la cui immagine cade nel sito della rétina, o là intorno

dove cade la immagine della terra, o della base della colonna; e alte chiamerà tutte quelle la cui immagine cade nel sito dove cade la immagine del capitello della colonna o del cielo. E non fa caso quali sieno tali siti; se quando un oggetto è in basso, vi corrisponda per la sua immagine l'alto della rétina, ovyeramente un altro sito; come non fa caso che tra il frizzante del lume e il liscio del marmo vi sià somiglianza alcuna. Basta che vadano sempre di compagnía. Niente adunque importa, ella disse in atto di maraviglia, che il luogo dove si trova l'oggetto, e il luogo dove se ne dipinge la immagine, sieno dalla stessa banda; anzi nulla importa che si trovino tra loro in opposizione, perchè da noi si giudichi rettamente della situazione delle cose! Quello che importa il tutto, io risposi, è che sieno sempre in opposizione; voglio dire che agli oggetti posti in basso risponda sempre l'alto della rétina, ed il basso agli oggetti che sono posti in alto; che la immagine si dipinga sempre nell'occhio allo stesso modo, come di fatto avviene. Per tal guisa non ci sono mai contrarietà nella connessione delle nostre idee: essa connessione ci è sempre più ribadita in mente da una ferma e perpetua abitudine; e la sensazione che per mezzo della vista abbiamo delle cose, è raddrizzata dal concetto che intorno alla situazione di esse ne fa formare il tatto, il più valido cioè ed essenziale de' nostri sentimenti, e che, sparso per tutta la nostra persona, è quasi la misura e il paragone degli altri.

Parmi dover comprendere, disse qui Caritea, che il tatto governa e regge in grandissima parte le nostre idee, che anche nelle cose filosofiche conviene ad esso dare la preminenza e la palma tra gli altri sensi. E sarebbe forse in virtù di questo medesimo sentimento che s'imparasse ancora a concepir sole le cose delle quali, guardando pure con due occhi, noi riceviamo due immagini?

Così è veramente, io risposi: quando voi, Madama, non amaste meglio tenere con un filosofo, che gli occhi nelle loro funzioni si danno il cambio, e l'uno succede all'altro come Castore e Polluce. Diciamo, se vi aggrada, che mentre l'uno occhio opera, l'altro è ozioso, e ci sta come una comparsa in scena. La nuova fantasía, ripigliò ella tosto, mi sembra cotesta. E non è lo stesso che dire che noi passeggiando camminiamo con un piede solo?

Almeno da questo, io risposi, non è difficile a comprendere quanto sia talvolta ridicolo quello che pronunzia gravemente un filosofo. Ma egli è fuori di ogni dubbio che il tatto predomina in ogni cosa agli altri sensi. E nel vedere un oggetto, non ostante le due immagini che ne riceviamo, la forza predominante di esso, la quale ne ha tante e tante volte certificato un solo esser l'oggetto da noi veduto e non due, fa sì che lo vediamo un solo. In virtù di prove mille e mille volte ripetute, e che ne confermano sempre lo stesso, il concetto della mente avvalorato dal senso più forte giugne a correggere gli errori del senso più debole; i

giudizj, senza che noi ce ne accorgiamo, s'incorporano a poco a poco colle sensazioni, e il giudicare e il vedere diviene una cosa. Basta anche in tal caso che le due immagini le riceviamo sempre ad un modo; voglio dire che cadano sempre sopra parti della rétina, che tanto nell'un occhio, quanto nell'altro si sogliano corrispondere, e sogliano sempre esser mosse di compagnía. Laddove se cadano sopra parti della rétina che non sieno altrimenti solite a corrispondersi, doppj in tal caso da noi si veggono gli oggetti, come se altri guarda losco. Succede allora come a colui che preme un bottoncino accavallando l'uno sopra l'altro le dita: lo sente doppio; che così nol sente quando lo tocca naturalmente e lo preme con le due dita distese. E già vedete, Madama, che nei casi inusitati, in una nuova foggia di vedere o di sentire, non possono venire in ajuto le vecchie prove fatte in casi consimili, non può con la sensazione andar congiunto il giudizio che corregga la sensazione medesima.

Sicchè voi credete, ella soggiunse, che se uno si fosse per lungo tempo accostumato a premere un bottoncino colle due dita accavallate insieme, non lo sentirebbe più doppio? Credolo, io risposi, anzi ne son sicuro, per la ragione che non appariscono doppj gli oggetti a coloro che guardan losco naturalmente. Per essi vengono sempre a corrispondersi nella rétina, e ad esser mosse di compagnía altre parti da quelle che si corrispondono per noi: quell'assuefazione di giudicare e di vedere che

da noi si contrae in un modo, da esso loro si contrae in un altro; ma torna allo stesso, che è di apprendere un solo quell' oggetto di cui negli occhi s' improntano due immagini. E volete, Madama, che non vi resti scrupolo alcuno che la cosa stia così? Sappiate che fu osservato in Inghilterra come un buono uomo, a cui si era slogato un occhio, ed era, come potete ben credere, divenuto anzi losco che no, vedeva sul principio tutti gli oggetti doppj. Ma in processo di tempo gli oggetti che egli conosceva il più, vale a dir quelli coi quali per via del tatto avea più abitudine, gli vide semplici; e così pur vide di mano in mano tutti gli altri, benchè la slogatura dell' occhio durasse tuttavia.

Gran virtù, ripigliò Caritea, dell' abitudine! Troppe sono le prove che si hanno dell' imperio ch' ella ha sopra di noi. Ma nel fatto del vedere si direbbe quasi ch' ella ha forza di vincere persino allo stesso sentimento, o almeno lo rimuta e lo guida a talento suo. Voi, potete, Marchesa, io soggiunsi, avere inteso la correzione che fece un filosofo a quel detto comune, che l' abitudine in noi è una seconda natura. Anzi la natura, dic' egli, non è altro che una prima abitudine. Ma comunque sia, quando ben dieci o venti, non che due, fossero le immagini che ricevessimo di un oggetto per gli occhi, un solo ne lo farebbe giudicare e vedere quella sovrana regolatrice dell' uomo. E già noi, Madama, non possiamo aver dubbio che Argo centocchiuto non vedesse una sola quella Io datagli da Giunone

in custodia, così come il monocolo Pòlifemo la sua Galatea.

E convien dire, ella soggiunse, che anche questo fosse provvidenza degli Dei. Altrimenti come avrebbe egli potuto guardar colei che gli era data in guardia, se co' suoi cent' occhi veduta l'avesse in cento luoghi? Non gli sarebbe stato così facile sapere dove veramente ella si fosse; ed assai più facile pare che sarebbe riuscito ad altrui di levargliela di mano. Certo è, io ripigliai, che seguirebbbono di molti inconvenienti ogni qualvolta da noi doppj si vedessero gli oggetti de' quali si forma ne' nostri occhi una doppia immagine. Come i due ogggetti si somiglierebbono perfettamente, non ci sarebbe maggior ragione di muovere vêr l'uno piuttosto che vêr l'altro; e l'uomo si rimarrebbe immobile anche a vista di ciò che più avesse per lui di allettamento, e a sè lo chiamasse con più di forza. Bella cosa in vero, Madama, che dovesse starsi fermo così su due piedi chi, per farsi dappresso a voi, vorrebbe aver l'ali in tutta la persona!

Gran cosa, ella disse, che voi avete sciolto a maraviglia i miei dubbi. Con niuno altro che con voi io voglio da ora innanzi aprirmi in così fatte cose; e voi sarete il mio confidente in filosofia. Affè, Madama, io risposi, che io tradirò i vostri secreti, se voi non mi date un migliore impiego appresso di voi.

DISCORSO

SOPRA

LA RICCHEZZA

DELLA

LINGUA ITALIANA

NE' TERMINI MILITARI

Partim in percontando a peritis, partim rebus gestis legendis.
Cic. Acad. quest. lib. IV.

AL SIGNOR

FELICE SALIMBÈNI

Non pare certamente che si possa recare in dubbio che la lingua tedesca non abbia i termini suoi proprj per esprimere le cose della guerra, senza aver bisogno d'accattargli d'altronde. Ella è lingua madre, e forse la più antica di quante si parlino oggi in Europa; e finalmente è lingua di una nazione che fu d'ogni tempo bellicosa. E se ora i Tedeschi, repudiando i termini loro nativi, adottano gli altrui, che si ha egli da dire; mentre, essendo armati di armi proprie, amano meglio corrompere la propria lingua con voci straniere, che servirsi delle proprie?

Ma che la nostra lingua italiana abbia per le cose della guerra voci e maniere sue proprie, si può affermare con sicurezza. Che se le nostre bocche e le nostre scritture medesime sono anche per questo capo infette, dirò così, di francesismi, ciò deriva non dalla povertà della lingua, ma dalla povera condizion nostra, la qual fa sì che pochissimi Italiani sappiano la lingua italiana. E quel grandissimo nostro capitano del Montecuccoli, benchè si scorga da più luoghi aver egli letto i buoni autori, pur si vede che possedeva anche meglio l'arte della guerra, che le finezze della

lingua. E un solo fu Giulio Cesare da far fronte, per così dire, alla grandezza delle cose e alle minuzie delle parole.

Ma venendo a quelle particolari maniere che mi proponete da trasportare in nostro idioma: *être coupé en deux par une rivière, harceler une armée, faire des magasins, marcher à l'ennemi sans rompre les rangs, faire des marches forcées, avoir des bons quartiers;* voi direte esser tramezzato da un fiume, pizzicar l'esercito, tenerlo tribolato, infestato, far canova, magazzino, fondaco, o far munizione di vettovaglia, ire a trovare il nemico servando gli ordini, camminare a grandissime giornate, marciare a corsa, aver grassi alloggiamenti. E abbiate pur fede che non peccherete contro alla Crusca. E per esprimere con una voce sola *les defilez*, noi diremo le strette, se tanto o quanto vale l'autorità del Petrarca:

> Ma Maratona e le mortali strette
> Che difese il Leon con poca gente.

E il Segretario Fiorentino dice che Castruccio deliberò, per le poche genti che menava seco, di affrontarsi co' Fiorentini nello stretto di Serravalle. E si potrebbe ancora dire angustie dei passi, forre, bocche, gole, fauci, secondo che tornasse.

Ma per darvi un saggio del valore della nostra lingua anche in presenza de' nemici, ecco che io vi fornirò d'una mano di maniere, parte che mi si presentano alla memoria, e parte che ne ho fatto canova in certi miei

zibaldoni. Con esse potrete batter la cassa, soldar gente (1), scernere quelli che abbiano buona presenza, e che si conoscano di più spirito e di più vita, armare, esercitare, ordinare, capitanare l' esercito, squadronare ne' piccioli e ne' grossi ordini, insegnare alle vostre genti adoperar l'armi, dar fuoco, tener le file in ogni qualità di moto e di luogo, raddoppiar le file, distendersi (2), attestarsi, insegnargli a combattere ordinati, a combatter rotti, a riordinarsi se nemico o sito gli perturbi, a osservar gli ordini (3) facendo qualche vista d' assalto, a girare sulla destra, sulla sinistra, a voltarsi in un tempo, a fare dei fianchi fronte, o rimutar testa per fianco, far spalle della fronte, o del capo coda, e della coda capo; a ubbidire a' segni, a' suoni e alle voci del capitano; e i soldati nuovi fargli pratichi, come se più e più volte veduto avessero il nimico in viso.

E in evento che voi moviate (4) o vi sia mossa guerra, provvistovi di vettovaglia, ed apparecchiato il traino e la munizione dell' artiglieria così da campo, come della grossa da muro, potrete ragunar l'esercito, far massa delle genti (5) in luogo comodo alle vostre

(1) Invitar fanti, far fanti e cavalli, arrolare, levar milizie, far leva.
(2) Spiegar gli ordini.
(3) Mantenersi, stare negli ordini.
(4) Romper la guerra.
(5) Raccozzar le genti.

guarnigioni, far la rassegna o la mostra, e visto che le vostre genti sono a numero, sortire in campagna (1).

E perchè la riputazione è sempre di chi assalta, stimandosi ch' egli abbia prima delle comuni forze fatto ragione, e trovato le sue superiori, dovrete procurare di far la guerra in casa del nimico. In camminando spartirete l' esercito in avanguardia, battaglia e retroguardia, ovvero in due o tre punte, o vogliam dire colonne (2), secondo che 'l consentirà il paese, e di cui fa di necessità conoscere i siti, e intender le difese; tra una colonna e l' altra qua metterete le artiglierie, e là le bagaglie, mandando innanzi spianatori a diboscare il cammino, a rassettar le strade, a far ponti e ghiajate a' pantani, e gente espedita a fare la scoperta, a batter la strada (3), a riconoscere i boschi, pigliare i colli e i passi per dove dee tragittar l' esercito; camminerete, quanto si può, per luoghi aperti, e farete di schivar le stretture dove conviene affilarsi, o almeno pochi vi possono ire in ordinanza, di mantenere in andando il passo uniforme, di mutar forma di cammino secondo la qualità del paese, di essere ordinato in modo da rispondere da ogni parte se nella marcia il nimico venga ad assalirvi da fronte,

(1) Campeggiare, uscir a campo.
(2) Schiere, squadroni.
(3) Far la scorta, scoprire il paese, batter la campagna, il cammino.

da' fianchi o dalle spalle; spaccerete il cammino, marcerete, se bisogna, ratto senza posare, traendo a quel luogo che per la comodità de' fiumi, copia de' viveri, per essere nel cuor del paese, e simili, avrete scelto per piazza, pianta o sedia di tutta la guerra.

Quivi potrete far punta o testa, e piantarvi il campo (1) dove non si patisca d' acqua, non ci sia caro di legna, e dove non siate comandato nè dal luogo nè dal nemico, e vi abbiate il vantaggio del paese e del terreno. Il campo lo potrete fortificare di tagliate d' alberi, o cavando terra munirlo d' argini, di trincee, di fossi (2), dare il nome, metter le sentinelle, ordinar le poste. Le terre che avrete alle spalle del campo, procurerete di conservarle, come quelle che parte vi debbon fornire della vettovaglia; e il paese accasato e aggiardinato non guasterete per modo niuno. Quindi con la cavallería leggieri potrete spargervi per la campagna, cavalcare il paese che vi è innanzi, foraggiarlo, predarlo (3), bezzicar di continuo i nemici, affrontato sguizzare e rigirare alle spalle, e sempre con qualche fazione il nemico annasare. E con ogni mezzo da' desertori e dalle spie farete di sapere i disegni e gli andamenti di lui per non cadere

(1) Porre, mettere il campo in tende, far gli alloggiamenti, attendarvi, accamparvi, ec.

(2) Bastionar di zolle, afforzare, steccare, trincerare, ec.

(3) Dare il guasto al paese, guastarlo, saccheggiarlo, ec.

nella sentenza del proverbio: Chi è povero di spie, è ricco di vituperio.

Ancora potrete imboscar fanti in più d' un luogo, e mandar innanzi cavalli con ordine che appicchino scaramuccia, e voltino le spalle sino al saltar fuori l' agguato. E se voi odorate un simile inganno del nimico, potrete ordinare a destra e a sinistra i vostri ajuti, e farne stare alcuni alle riscosse, voi far vista d' inseguire i nimici; e come vi vengono addosso gl' imboscati, cedere passo passo, condurgli nelle forbici, accerchiargli, e le astuzie del nimico rivolgere in capo di lui.

Se vi convenisse passare un fiume, provvedutovi di barchereccio, o, guidatovi i pontoni, potrete piantar batterie in sulla riva del fiume per ispazzar di nimici la riva opposta, volteggiare, sbrancar l' esercito per tirare da più lati il nimico, e, dove vi dà la via, gittarvi il ponte e fortificarlo; ovveramente tastare i guadi, riparare a quelli che il nimico avesse sfondati, guazzare il fiume, e passarlo dove la grotta più benigna più riceva.

In ogni modo poi dovrete stringer la guerra (1) con lo impedire i disegni del nimico, fargli andar svanita ogni impresa, fronteggiarlo, costeggiarlo, disalloggiarlo (2), straccarlo, tenerlo sempre in sull' armi, non dargli mai sosta, e a vostro potere consumarlo colla difficoltà del vivere. E in ogni fazione dovrete

(1) Essere espedito e presto in sulla guerra, non esser freddo nella guerra.

(2) Fargli levare il campo o le tende.

stare insieme, quanto più si potrà, con l'esercito e non dividerlo; chè, come dice il Montecuccoli, i più gran fiumi, se si diramano, si guadano.

In fine se convenga venire a giornata (1), massime se il nimico aspetti d'ingrossare di nuova gente, farla a vostro vantaggio e comodità; procurare di sorprendere il nimico, di assalirlo alle tende, sforzar le ascolte anzi il tempo del batter della diana, ingrossar gli ordini, andare stretto in battaglia, e urtarlo prima ch' ei possa toccare all'arme (2), porsi in ordinanza (3), e mettersi in punto di ricevervi e di ributtarvi. E s'egli esce ad incontrarvi ordinato alla zuffa, spiegar la fronte dell'esercito, cosicchè e' non vi possa circondare e rinchiudere (4); metter le ale in sicuro fattovi spalla di un maroso, di una macchia, di un qualche ciglione o argine, di un luogo murato o d'altro; in campagna rasa fasciarle di costa di bande di granatieri, onde non sieno nudati i fianchi; ordinarvi in modo a ricevere una schiera nell'altra, acciocchè bisognando si possa sovvenire a quelli che sono alla prima fronte, succedere in loro scambio, nè obbligar l'esercito ad uno impeto e a una fortuna; sceglier terreno dove possano giuocar l'armi nelle quali voi confidate il più,

(1) Venire a giornata campale, far fatto d'arme, dare, far battaglia, venire alle mani, battagliare, pugnare, ec.

(2) Dare all'arme, chiamare all'arme, essere in arme, sotto l'armi, ec.

(3) Assettar l'ordinanza, schierarsi, far le schiere, ec.

(4) Mettere in mezzo, ec.

conoscer l' ordine del nimico, e schierarvi di maniera che le più gagliarde delle vostre genti vengano a combattere con le più deboli loro; sonare a battaglia, ingaggiar la zuffa, occupar le artiglierie del nimico, difender le vostre, e bilanciarle a dovere, cosicchè i tiri non sieno costieri ma diritti, o andando troppo alto non trovino il nemico, o andando troppo basso non lo arrivino e percuotano di ficco.

Se vi accorgete di un qualche disordine tra' nemici, ivi dar dentro, non intendere se non a rompere la cavalleria nemica co' petti de' destrieri senza ferir colpi, non vi lasciar traportare alla fuga, ma con alcuni squadroni dar la caccia a quei che fuggono, coi rimanenti, fatto de' fianchi testa, percuotere il nimico di costa (1). Vedete intanto la vostra fanteria guadagnar terreno mantenendo le file diritte e ferme, dar fuoco, essendo ben bene a tiro, indi assalire con la bajonetta in canna, affrontarsi, urtarsi, darsi di petto con quella de' nimici (2). Ecco che e' piegano, s' ingarbugliano insieme, son rotti, non reggono, e voltan bandiera; invano procurano di rannodarsi e di rimetter la zuffa; alcuni tengono ancora la puntaglia, e combattono spicciolati; ma in fine e' sono spinti da ogni parte, cedono, rinculano, nettano, perdono il campo. Voi gli date alla coda con la cavalleria intanto che siegue parte della fanteria. Se alcune bande

(1) Ferirlo di fianco.
(2) Attestarsi.

de' nimici restassero ancora intere, le caricate (1), usate la vittoria, proibite il predare, ormate da per tutto l' inimico, gl' impedite la ritirata, sicch' egli non possa rifar testa e aver rifugi, e se gli sbandi l' esercito. Finalmente sonate a raccolta, alloggiate, pascete e riposate le vostre genti.

Tolta all' inimico la campagna, potrete dipoi campeggiar le terre che si tengono per lui, investire, steccare e affossare una fortezza per modo che non vi si possa metter vettovaglia, levarle il fornimento, il soccorso, le difese, stringerla d' assedio, e batterla per modo che niuno degli assediati possa mostrarsi su' ripari, far sì che le linee de' vostri approcci non sieno imboccate dalla piazza, rispinger le sortite, dare degli assalti o veri o finti, insignorirvi della contrascarpa, far breccia, minar la fortezza, scalarla, averla a forza o d' accordo, spianarla o spiantarla, e che so altro.

Ed egli sarà omai tempo di ridurvi alle stanze, svernare, taglieggiare il paese, vettovagliar le terre, ben concatenare i quartieri, sicchè l' uno faccia scala all' altro, far battere il cammino a varie bande di cavalli per avere avvisi del nemico, licenziare i soldati che hanno finito il soldo, rinfrescare, e rifar l' esercito (2), e va discorrendo; se pur vorrete continuar la guerra, o veggiate non essersi in una sola campagna fatto del resto. Le quali cose tutte potrete fare esprimendole in pretto

(1) Le investite.
(2) Rifornirlo, svecchiarlo.

italiano con mille altre che lascio nella penna. Chè già non intendo io di compilarvi un Lessico militare, o di vuotar gli arsenali del Villani, del Segni, del Guicciardini, del Davanzati, del Davila, del Montecuccoli e del Segretario Fiorentino, il quale delle cose della guerra, massimamente nella vita di Castruccio, ne scrisse come Cesare e Senofonte. Crederei però non aver fatto torto con questo picciolo saggio alla nostra lingua, a cui non mancano tinte per colorire ogni disegno. E notate che molte voci e modi di dire, per esempio *cerne*, *congregar l' oste*, *osteggiare*, *guerriare*, *codeare*, *far gualdone*, e simili, io gli ho lasciati a bella posta da canto come troppo antiquati. E il medesimo ho fatto di *peditato*, *impedimenti*, *vallo*, *ossidione*, *lustratori* per commissarj delle mostre; *tergiduttore*, *inferir guerra*, *speculatori*, *copie*, *far deletto*, *descrivere uomini*, *instaurar la milizia*, *contraer l' esercito*, e di altri parecchi che sanno troppo di latino. Ed ho voluto in ogni maniera darvi moneta corrente e senza lega. In somma, il mio caro Salimbeni, piacesse a Dio che noi avessimo armi proprie, come non ci manca termini proprj per esprimere tutto ciò, che si appartiene ad un' arte, per la quale gli antichi Italiani divennero padroni del mondo.

LETTERE
DI POLIANZIO
AD ERMOGENE
INTORNO ALLA TRADUZIONE
DELL' ENEIDE
DI ANNIBAL CARO

How many ages since has Virgil writ!
How few are they, who understand him yet!
Earl of Roscommon in his Essay on Translated Verse.

LETTERA PRIMA

Dall' ozio della campagna io vi trasmetto quelle critiche osservazioni intorno alla traduzione dell' Eneide del Caro che vedeste appresso di me un tempo fa, e che fin d' allora poteste da me desiderarle. Voi mi cingerete della corona d' ellera la fronte, se vi parrà che il meriti per avventura, voi che coronato di doppio alloro potete leggiadri versi fare, e soavemente in su la lira cantargli, emulo di Timoteo e di Terpandro.

Strana cosa sembrerà a molti il dire essere notabilissimi errori in un' opera cotanto celebrata, quanto la traduzione del Caro si è, confermata ormai dall' approvazion non interrotta di presso che dugento anni, e la cui autorità quasi che omai si confonda con quella stessa del reverendo originale. Strano, dissi, parrà a molti questo sermone; a voi, caro il mio Ermogene, non già: il quale giudicate secondo il valor delle cose, non secondo l' autorità de' nomi; il qual veduto avrete nel mondo da voi percorso quanto male acquistata sia il più delle volte la riputazion ch' altri pacificamente gode, quanti sieno in ogni affare quegli che giudicano, ma quegli ch' esaminan, pochi.

A questi ed a voi io parlo e scrivo, scegliendo così alla rinfusa alcuni luoghi per entro

la traduzione, i quali basteranno a provare, se a Dio piace, quanto lontana talora essa sia, contro il comun parere, e varia dall' originale; quante volte il Caro all' occhio del lettore oppongasi, e in vece di rifletter, per così dir, Virgilio, glielo ecclissi del tutto, o a guisa di certa nebbia gliene trasmetta soltanto un languido e contraffatto parelio.

In due modi può dall' autor suo deviare un traduttore, il cui fine è senza dubbio quello di correre in altra lingua la medesima strada con esso lui. L' un modo è grammaticalmente, poeticamente l' altro. Il primo non è per conto niuno da sofferirsi, come sofferir non puossi ballerino che non sia fermo sulle gambe, e, in luogo di capriolare, inciampi; o suonator di violino che tocchi l' una nota per l' altra: e questo fu, come sapete, il modo tenuto più che in altra, cred' io, nella version del Neutonianismo in francese: l' altro, che il più ordinario è, consiste nello sfigurare il carattere dell' autore che rappresentar vuolsi, copioso apparir facendo quello che è conciso, fiorito quel che è severo, o che so io; e genera questo modo quella noja che altrui recherebbe il vedere una grave danza della Sallè trasportata al gusto della Mariette, o l' udire una sonata di Tartini tradotta al metodo del Le Clerc.

Ora, sì nell' un modo come nell' altro, peccato ha contro Virgilio il Caro, o nella retta interpretazione della sentenza del poeta, o quello snervando con prolissità soverchia, o il carattere in somma del tutto deformandone collo apporvi puerili concetti e non suoi.

Pochi sono, se così volete, del primo genere gli errori, contro la grammatica cioè, e pochi debbono essere altresì, sì per non esser Virgilio nè Licofrone nè Persio, sì per essere stato il Caro scienziato uomo, e vissuto in un secolo in cui la maggior scienza appunto era la grammatica. Senza che se in troppo numero questi errori fussero, sarebbe la version sua da essere del tutto esplosa, anzi che in parte criticata.

Eccovene alcuni fra quelli che mi occorrono in certe mie noterelle fatte lungi da Italia, e talora in sedia da posta, ove sempre con Orazio corre meco Virgilio.

Apparent rari nantes in gurgite vasto,

dice egli con quella sua evidente energia nel primo, dopo aver descritto in quella fiera burrasca la sommersion della nave di Oronte; del qual verso divenuto, per così dir, proverbiale, nulla v'ha di più facile nè da intendersi, nè da tradursi. Or che direte voi del Caro, che solo per avventura fra tutti i lettori di Virgilio non lo ha inteso traducendolo a questo modo?

Già per l'ondoso mar disperse e rare
Le navi e i naviganti si vedevano.

In errore non meno di questo grossolano caduto è il Caro nella traslazion d' un luogo del secondo. I Trojani, a' quali l'ultima disperazione armi somministrava per la difesa del palagio di Priamo, si avvisarono di sveller da'

fondamenti una torre dello stesso palagio, e di rovesciarla addosso a' Greci assalitori:

. . . . . . *ea lapsa repente ruinam*
Cum sonitu trahit; et Danaûm super agmina late
Incidit. Ast alii subeunt; nec saxa, nec ullum
Telorum interea cessat genus.

. . . . Alta ruina e suono
Fece cadendo; e di più greche squadre
Fu strage e morte e sepoltura insieme.
Gli altri *vi salir sopra*, e d' ogni parte
Senza intermissïon d' ogni arme un nembo
Volava intorno.

Lascio stare quella morte e sepoltura che sono un moderno panneggiamento ad un busto antico; ma quel salir sopra, in luogo di sottentrare e succedere che fecero i Greci agli uccisi dalle rovine della torre, che è la sentenza del latino *Ast alii subeunt*, non si può in modo alcuno lasciar da parte. Nè varrebbe dire, per salvar questa interpretazione, che succedendo appunto i Greci agli uccisi loro commilitoni, venissero a salir sopra le rovine della torre; poichè questo non dice Virgilio, nè il volle dire; ch' anzi volle egli, grafico ed erudito pittor delle cose come era, ritrarre agli occhi la successione delle file cagionata dalla pressione e dal peso della greca falange, o, se più vi piacesse, della colonna folardiana.

Est procul in pelago saxum spumantia contra
Litora, quod tumidis submersum tunditur olim
Fluctibus, hyberni condunt ubi sidera cori.
Tranquillo silet immotâque attollitur undâ
Campus, et apricis statio gratissima mergis,

dice Virgilio nel libro quinto, e il Caro volta:

. . . . . . È lunge incontra
A la spumosa riva un basso scoglio,
Che, da' flutti percosso, è talor tutto
Inondato e sommerso. *Il verno i venti*
Vi tendon sopra un nubiloso velo
Che ricuopre le stelle. E quando è il tempo
Tranquillo, ha ne l'asciutto una pianura
Ch' è di marini uccegli aprica stanza.

Voi vedete non avere avvertito il Caro che *ubi* in latino ha forza altresì di *quando*, come pure il nostro *ove*; il che è in causa che di una pianissima sentenza latina egli ne ha fatto una italiana a cui non puossi dare spiegazion ragionevole alcuna. Che se per avventura in così piana cosa, come questa si è, aveste pur mestiero della autorità de' commentatori più pronti sempre a ripeter quel che sai, che a spiegarti quel che non sai, sì troverete Servio, Donato ed Ascensio in questa sentenza tutti e tre convenire, se consultar vorrete la edizion di Virgilio fatta dai Giunti nel 1544.

Emmi venuta, non ha guari, alle mani una version delle opere di Virgilio fatta da diversi autori, e dal Domenichi raccolta e posta in luce (*). L' Eneide in essa contenuta è di tanto a quella del Caro inferiore, quanto questi è a Virgilio; dal che voi agevolmente arguirete che non vi parlo io già di questa versione per farne paragone alcuno con quella

(*) In Fiorenza, 1556.

del Caro, che pare oggimai esser sola nella italiana favella; cotanto ignota è pur l'altra, siccome ignote pur sono a' più, o non lette almeno quell' altre molte, come dell' Angelucci, del Beverini, del Guidiccioni e d'altri, per non parlar di frammenti o di particolari libri, fra' quali il più celebre fra gli eruditi è quel dell' Anguillara, e per non parlar nemmeno della versione in terza rima del Cambiatore rifatta, secondochè dicesi, dal Vasio, e che ha solo la misera reputazione dell' antichità. Lasciando adunque stare queste versioni ne' cataloghi, e tornando a quella che dal Domenichi fu raccolta, e che io ho avuto alle mani, dirò che siccome il luogo del secondo è male interpetrato in quella dal cardinal de' Medici, il che forse indusse ad errore il Caro, così il luogo del primo è da Alessandro Sansedoni meglio che non dal Caro, quanto alla sentenza, voltato, e questo luogo del quinto è almeno da Tomaso Porcacchi fedelmente tradotto a questo modo:

Lungi è nel mare un sasso, al lito incontro
Spumoso posto, che dal mar gonfiato
Sempre è coperto, ove l'inverno i Cori
Le stelle ritener sogliono ascose.
Quando è tranquillo il mare, alto si scorge
Ampio, dove stanziar soglion i mergi.

Io domando, caro il mio Ermogene, perdono alla musa di Virgilio, alla vostra ed alla mia, se io ho riferito questi versi. Ma la grammatica mi ci ha costretto, ed essa non suol guari condurre altrui per *amaena vireta*, ma si bene *per loca consita dumis*. Ma poichè ci

siamo, e voi l' avete pur voluto, faremo di uscirne il più presto che per noi far si potrà.

Fra le mie noterelle io trovo pur questa:

Hic canit errantem lunam, solisque labores,

dice Virgilio alla fin del primo parlando di Jopà citaredo alla mensa di Didone, che il Caro volta:

Cantò le vie che drittamente torte
Rendon vaga la luna, e bujo il sole;

della qual versione non so se più imbarazzati fossero gli antichi epicicli e tutta la tolomaica astronomía.

Io non vi parlo della interpetrazione che dà il Caro alle ultime parole della parlata di Didone ad Anna nel quarto. Imperciocchè, benchè io amassi meglio riferirle ad Enea, come fanno il P. Catrou, il P. La Rue e l'Ab. Desfontaines nella novella sua traduzione, il che ha un senso molto più patetico e virgiliano; tuttavia non puossi accusare il Caro in tanta varietà di lezioni quanta ne soffre quell' ultimo verso, nè a buona equità condannarlo mercè l' esempio di altri molti che interpetrato han quel luogo allo stesso modo di lui, fra' quali è il Dolce in quel suo strano innesto dell' Iliade e dell' Eneide (*), e mercè massime l' autorità che addur potrebbono i difensori suoi di Ascensio, di Pierio, e sopra tutti di Servio a suo favore.

(*) C. 35. verso il fine dell' Achille ed Enea.

Non così può dirsi di quel luogo nella bella lamentazione della morte di Marcello, per cui raccolse il poeta, come sapete, più che infruttifera lode di Parnasso.

Ostendent terris hunc tantum fata, neque ultra
Esse sinent. Nimium vobis romana propago
Visa potens, Superi, propria haec si dona fuissent,

dice il latino, e l'italiano così:

. . . . Questi a la luce a pena
Verrà, che ne fia tolto. O Dii superni,
Troppo parravvi la romana stirpe
Possente allor ch' in su 'l fiorir preciso
Ne fia sì vago e sì gentile arbusto,

che con maggior fedeltà, benchè con grazia minore, volta Alessandro Piccolomini nell' altra versione poc' anzi allegata:

. . . . . A pena i Fati questo
Ne mostreranno al mondo, e poi crudeli
Lo rapiran, che parría troppo al cielo
Forte il sangue roman se lungo tempo
Lasciasse d' un tal don goder la terra.

Non accade, cred' io, far parola, se non chi pur volesse far pompa della più polverosa e rancida erudizione, del modo con cui reca in italiano questo luogo un certo Giovanni Pollio Polastrino (*) in un antico libricciuolo

(*) I Fati sol mostreran questo al mondo,
Nè il lasceran più là seguir ne' regni.
Troppo potente la romana stirpe
V' è parsa, o Dei, se quei don fusser stati.

contenente la traduzione de' tre più reputati libri dell' Eneide, e che trasmesso hammi a questi dì un dotto amico mio, con cui altre volte del Caro ebbi discorso. Sol dirovvi che la traduzione di questo ignoto Volusio (1) degna è del pepe e di tutt' altro che dalle inette carte suole incamiciarsi (2).

Io metto da parte molte cose che notai già in un tempo in cui con qualche diligenza confrontai Virgilio col Caro, per veder pure se vero era quello che udito io avea da non so chi troppo gran partigiano per avventura di Petronio, dell' Ariosto e del La Fontaine, esser la fedeltà de' migliori traduttori eziandio a quella somigliante delle donne.

Potrebbesi a questo proposito far parola della versione di quel luogo del decimo, allor quando Mesenzio, sfidando disperatamente a battaglia Enea, grida:

Nec mortem horremus, nec Divûm parcimus ulli,

che vien dal Caro traslatato:

. . . . . Or nè la morte io temo,
Nè gli tuoi Dei . . . .

contro la grammatical sentenza di Virgilio, e contro il carattere altresì di Mesenzio rappresentato

(1) *Annales Volusî cacata charta.*
Cat. Carm. XXXVI.

(2) *Et piper, et quidquid chartis amicitur ineptis.*
Oraz. lib. II. ep. I.

dal poeta come barbaro e sacrilego, *con-tempto Divûm*,

. . . . . E che ripone
Ne la spada sua legge e sua ragione (1),

simile all' Argante del Tasso delineato in parte da Mesenzio stesso, siccome la sua Clorinda fullo in tutto dalla virgiliana Camilla.

Potrebbonsi pure allegar quest' altre versioni come delitti del Caro:

Unum exuta pedem vinclis in veste recincta
Testatur moritura Deos (2).

E d' un piè scalza e di tutt' altro sciolta
Solo accinta a morir.

Nunc, olim, quocumque dabunt se tempore vires,
Litora litoribus contraria, fluctibus undas
Imprecor, arma armis: pugnent ipsique nepotes (3).

. . . . . Anzi alcun sorga
De l' ossa mie, che di mia morte prenda
Alta vendetta, e la dardania gente
Con le fiamme e col ferro assalga e spenga
Ora in futuro e sempre; *e sian le forze*
A quest' animo eguali, i liti ai liti
Contrari eternamente ec.

Et dubitamus adhuc virtutem extendere factis,
Aut metus Ausonia prohibet consistere terra (4)?

dopo l' elogio d' Augusto:

E sarà poi che 'l valor nostro manchi
Di gloria, e tu di speme e d' ardimento
Di far d' Ausonia il desiato acquisto?

(1) Tas. Gerus. C. II.
(2) Lib. IV.
(3) Ibid.
(4) Lib. VI.

. . . . . *Jubet ocius omnes*
Attolli malos, intendi brachia remis :
Una omnes fecere pedem , pariterque sinistros
Nunc dextros solvere sinus, una ardua torquent
Cornua, detorquentque, ferunt sua flamina classem (*)

Tirâr le antenne, inalberâr le vele,
Sciolsero , *ammainâr*, calaro , alzaro ,
Fêr le marinaresche lor bisogne
Tutti in un tempo : ed in un tempo insieme
Drizzâr le prore al mar, le poppe al vento.

Quanto poco apparisca dotto nelle marinaresche bisogne il Caro , il vedrà ognuno da questa traduzione, e vedrà pure quanto poco consentanea ella sia al testo allora massime , ch' ella fa ammainar le vele alla ciurma intenta appunto al contrario, a scioglierle cioè, ed a far vela.

Questi ed altri sì fatti luoghi entrar potrebbono nel poetico processo del Caro. A me basta avere accennato pur questi col testo allato, che più d'ogni altra prova convince il traduttor di falsario.

Io non gli porrò altrimenti in conto, per non parer soverchio nell'accusare, certi altri errori che potríano per avventura altrui parere di troppo minuta e sottile indagazione. Fra questi è , ch' egli abbia nella comparazione che fa Virgilio nell' ottavo fra l'inquietudine dell'animo di Enea e il tremolar dell' immagine del sole ripercossa da un vaso d' acqua; ch' egli abbia, dico, il Caro dato la causa del ferir che fa questa immagine le pareti e il palco, alla rifrazion de' raggi solari ,

(*) Lib. v.

e non più tosto alla riflessione, come ragion vuole e come fa appunto Virgilio, da cui non partirsi fora sempre stato miglior consiglio per lui. Io neppure insisterò sulla traduzione di quel luogo dell' undecimo, allorquando Enea dice di Pallante estinto :

Nos juvenem exanimum, et nil jam caelestibus ullis
Debentem, vano maesti comitamur honore ;

che il Caro traduce :

Giovine di già morto e di già nulla
Più tenuto a' Celesti,

e che avrebbe dovuto tradurre ponendo in vece *soggetto;* il che avría molto meglio posto in chiaro quel punto di pagana teología accennato qui da Virgilio, che i morti non più a Giove nè agli superni Dei soggetti fossero, ma bensì agl' infernali.

Ma tanta indulgenza verso il Caro non potrassi, cred' io, usare in un altro luogo di questa stessa parlata di Enea sul corpo di Pallante, in cui troppo manifesta è la lesion della sentenza.

Tene, inquit, miserande puer, cum laeta veniret
Invidit fortuna mihi? ne regna videres
Nostra, neque ad sedes victor veherere paternas?

dice Enea presso Virgilio; e presso il Caro:

. . . . . O miserando
Fanciullo, e che mi val se amica e destra
Mi si mostra fortuna? E che m' ha dato
Se te m' ha tolto? Or che, vivendo, ho fatto,
Che, regnando farò, se tu non godi
De la vittoria mia, nè del mio regno?

nella qual versione innamoratosi il Caro di certa affettata corrispondenza di parole, ha lasciato da parte la verità della sentenza virgiliana, e con sacrifizio alla ragione ingiurioso la grammatica immolato ha alla rettorica.

Ma qual è mai della sua rettorica il fine in quest' altro luogo del duodecimo? A Japi, dice Virgilio, sotto cui, secondo i migliori critici, s' asconde Antonio Musa medico d'Augusto (1); a Japi, dissi, dato avrebbe Apollo l' arti sue, la cetera, la perizia del saettare e il dono del vaticinio, se non che

Ille ut depositi proferret fata parentis
Scire potestates herbarum, usumque medendi
Maluit et mutas agitare inglorius artes;

il qual luogo è voltato dal Caro a questo modo:

Ei . . . .
Saper de l'erbe la possanza e l'uso
Di medicare elesse; *e senza lingua*
E senza lode, e del futuro ignaro
Mostrarsi in pria, che non ritorre a morte
Chi li diè la vita.

Che vuol dir mai quel *senza lingua?* e quanto meglio non ha il Tasso tradotto questo luogo e con fedeltà maggiore allorchè dice di Erotimo medico di Goffredo:

Caro a le Muse ancor, ma si compiacque
Ne la gloria minor dell'arti mute. (2)

(1) Vedi la Dissertazione sopra Japi del famoso D. Atterbury vescovo di Rochester, di cui si trova l' estratto anco alla fine del T. III della traduzion di Virgilio del sig. Ab. Des Fontaines.

(2) Canto XI, st. LXX.

Non è poi per conto alcuno sofferibile, nè da tutta la contenziosa eloquenza del poetico foro difender potrebbesi il modo onde volta il Caro quel luogo del settimo, in cui Virgilio dopo aver descritto Aletto concitante i cani di Ascanio contro il cervo di Tirro e di Silvia, che fu la cagion prima della guerra in Italia, dopo aver descritta la Furia stessa dirizzante ad Ascanio la mano e il dardo onde certamente il colpisse, e Silvia finalmente che vedutolo piagato muove colle strida e col batter delle mani a tumulto e a turba i villani; soggiunge:

Olli (pestis enim tacitis latet aspera sylvis)
Improvisi adsunt: hic torre armatus obusto,
Stipitis hic gravidi nodis: quod cuique repertum
Rimanti, telum ira facit . . . .

che il Caro rivolta:

Silvia . . . .
Mosse i villani a far turba e tumulto.
Sta questa peste per le macchie ascosa
Di topi in guisa a razzolar la terra
In ogni tempo sì, che d'ogni lato
N'usciron d'improvviso altri con pali,
E con forche e con bronchi ec.

Donde mai, Dio buono, ha potuto egli immaginare che *pestis* si riferisce anzi a' villani che alla Furia? Imperocchè, senza che molto meglio conviene a questa, che a quelli non fa, ella è sempre in azione in questo fatto, come quella che ne è condottiera e motrice prima; ella apposta un luogo nella campagna donde veder la caccia di Ascanio, ne concita

ella, come dicemmo, i cani contro il cervo: ella dirige la mano e il colpo d'Ascanio, si rimpiatta nelle macchie per essere spettatrice e fomentatrice eziandio tuttavia del tumulto già per opera sua eccitato, donde un momento dappoi:

. . . Saeva e speculis tempus Dea nacta nocendi,
Ardua tecta petit stabuli, et de culmine summo
Pastorale canit signum, cornuque recurvo
Tartaream intendit vocem: qua protinus omne
Contremuit nemus, et silvae intonuere profundae.

Dal che vedesi manifestamente, senza cercar l'autorità de' commentatori e degl' interpetri, che pur tutti convengono, per quanti rivoltati io n'abbia, nella nostra sentenza, che Virgilio è a sè stesso il miglior commento che desiderar si possa giammai. Ma qual strana serie d'inette cose non fa d'uopo infilzare al Caro per riferir *pestis* a' villani, come egli pur fa, a guisa di malo filosofo a cui convenga mille inezie dire per sostenere immaginaria ipotesi ed alle leggi di natura contraria. Assomigliar conviengli i villani a' topi; del che nè pur vestigio è in Virgilio: e che fan poi questi villani simili a' topi? Stannosi a razzolar la terra ascosi per le macchie, ove libera da ogni cultura lussureggiar suole natura, se non quanto vassi alle macchie per far legna.

Di quanta offensione non sarebbe egli mai, caro il mio Ermogene, all' ombra del gran Virgilio il risapere che fannogli pur dire quassù i traduttori suoi così inette cose come son queste, e in materia massime di cui sì dotto

egli era, voglio dir l' agricoltura: e che gli fan maledire insino a' villani, schiatta d' uomini ch' egli prédica nella divina Georgica sopra tutti fortunata, e alla cui condizione egli antepone solo la imperturbabilità dell' animo e la scienza delle cagioni delle cose, che è pur la condizion degli Iddii (*)!

Voi sarete, caro il mio Ermogene, di sì lunga lettera contento, se non sazio per avventura, e vi piacerà ch' io rimetta alla prossima settimana quanto secondo il proposito mio da quest' ozio della campagna a dirvi mi rimane intorno alla traduzion del Caro.

Di Villa il dì 4 di settembre 1744.

(*) *O fortunatos nimium sua si bona norint*
Agricolas! . . . .
. . . .
Me vero primum dulces ante omnia Musae
. . . .
Accipiant, caelique vias et sidera monstrent
Defectus solis varios . . . .
. . . .
Sin has ne possim naturae accedere partes
Frigidus obstiterit circum praecordia sanguis,
Rura mihi, et rigui placeant in vallibus amnes;
. . . .
Flumina amem, sylvasque inglorius . . . .
Felix qui potuit rerum cognoscere causas,
Atque metus omnes et inexorabile Fatum
Subjecit pedibus, strepitumque Acherontis avari.
Fortunatus et ille, Deos qui non novit agrestes,
Panaque Sylvanumque senem . . . . .
Georg. lib. II.

LETTERA SECONDA

Avendo io, secondo che a me pare, abbastanza detto nell'altra lettera mia in proposito delle colpe grammaticali del Caro verso Virgilio, vengo ora alle poetiche colpe, che in maggior numero sono che non converrebbe, e che pare più appartenersi al poeta che d'una in altra lingua traduce: come colui, del quale principale uffizio si è pennelleggiar l'indole, l'anima ed il particolar carattere del poeta che prende a rappresentare, siccome par più proprio del grammatico correttamente, dirò così, delinearne il primo contorno. E certamente se l'aver fallito la sentenza dell'autore tanto di noja ci reca appresso certi traduttori, ciò nasce perchè, traducendo questi da puri grammatici colla stessa giacitura di parole e sovente colle parole stesse eziandio, vengon troppo ad offenderci allorchè, nulla dandoci della poesía, ci tolgono con quella ancora la vera sentenza dell'autor loro. Così nel Salvini, a cagion d'esempio, divengono insofferibili sì fatti errori. Nel Salvini? direte voi, e non è egli il più fedel vocabolario degli autori che prende a tradurre? No certamente, se si attende al genio delle lingue come far si dee, e se attender vorrete ad un luogo che m'è per sorte caduto appunto sotto gli

occhi a questi dì. Traduce egli in verso italiano la bella epistola del signor Addisson al lord Halifax, in cui con tanta poesía e verità insieme si cantan le lodi d' Italia dall' Inglese chiamata *Classica Terra*. Nulla io vi dirò di certo carico addossatosi dal Salvini degno in vero di poeta da anagrammi o da acrostici, che la versione non ecceda nè pur d' un verso l' originale; il che solo ad arguirla è bastevole d' incondita e di puerile. Io noterò per entro a quella un luogo degno se non di flagello, della scutica almeno dell'inglese Prisciano (1). Rivoltosi Addisson al lord Halifax con oraziano modo, di urbanità cioè e di poesía insieme condito, dice:

Oh cou'd the Muse my ravish'd breast inspire
With warmth like yours, and raise an equal fire!
Unnumber'd beauties in my verse shou'd shine,
And Virgil's Italy shou'd yeld to mine;

che il Salvini traduce a questo modo:

Oh l'estatico mio petto inspirasse
Musa con un furor simile al vostro!
Infinite bellezze avría 'l mio verso,
Cedería di Virgilio a quel l'Italia (2);

e che dovea essere a quest' altro modo tradotto,

(1) *Ne scutica dignum horribili sectere flagello*
Oraz. Sat. III, lib. I.

(2) T. I delle Opere del sig. Addisson, Londra, 1726.

se non per conservar la poesia, la sentenza almeno dell' originale:

Oh accender degni di tua bella fiamma
Nel petto mio qualche scintilla Apollo!
Miei versi allor le belle ausonie piaggie,
Mio canto avran di nuova luce asperso;
E forse anco alla mia ceder vedrai
Di Virgilio l'Italia i primi onori.

Piacemi, caro il mio Ermogene, che questa digressioncella come dal proposito nostro, così nè pur da Virgilio ci abbia allontanati. Vengo ora ad asserirgli il poetico onore che dalla mala rappresentazione del traduttor suo gli viene in gran parte tolto, vengo a restituirgli quella somma reputazion di giudizio che gli viene scemata dallo intempestivo ingegno del Caro.

Nel primo descrivendo Virgilio la più bella tempesta che mai fusse con parole pennelleggiata, dice:

Incubuere mari, totumque a sedibus imis
Una Eurusque Notusque ruunt, creberque procellis
Africus, et vastos volvunt ad littora fluctus.

Nel che egli ha superato senza dubbio quel primo pittor delle memorie antiche Omero, come pur fece nel più delle altre cose che da quello imitò. Eccovi i versi greci, se di greco vago pur siete, e s' egli è vero che col greco mai nulla guastossi: (1)

Σὺν δ' Εὖρος τε Νότος τε ἔπεσεν Ζέφυρός τε δυσαὴς,
Καὶ Βορέης αἰθριγενέτης, μέγα κῦμα κυλίνδων (2)

(1) *Monsieur, avec du grec on ne peut gâter rien.*
Femmes Scavantes sc. III, act. III.

(2) Odiss. lib. v.

ed eccovi pur quelli del Caro:

Quando quasi in un gruppo ed Euro e Noto
S'avventaron nel mare, e fin da l'imo
Lo turbâr sì, che ne fêr valli e monti;
Monti ch'al ciel quasi di neve aspersi
Surti l'un dopo l'altro a mille a mille
Volgendo se ne gían caduchi e mobili
Con suono e con rovina i liti a frangere.

Non vi par egli, anzi che la tempesta di Virgilio, di veder quelle di Ovidio o di Lucano? Voi dovreste, caro il mio Ermogene, di me dolervi, come quello che avrebbe di che, se io far volessi su questo luogo commento o chiosa, onde provare quanto la sobrietà di stile e la verità dell' originale tralucan poco, anzi nulla, nella prolissità e nella puerile affettazion della copia.

Voi vedrete pure da per voi stesso quanto poco serbato sia il decoro τὸ πρέπον e la dignità dell'Eroe in quello che il Caro gli fa dire in questa tempesta.

Enea presso Virgilio seguente le tracce d'Omero, come si può vedere in quel famoso luogo del quinto dell'Odissea:

Τρὶς μάκαρες Δαναοὶ καὶ τετράκις, ec.

Enea, dissi, presso Virgilio, vicino a miseramente perire, invidia la sorte de' concittadini suoi morti per la patria coll'armi in mano:

Saevus ubi Æacidae telo jacet Hector, ubi ingens
Sarpedon, ubi tot Simois correpta sub undis
Scuta virûm, galeasque et fortia corpora volvit.

Lo stesso fa Enea appresso il Caro, se non che conchiude:

E se d' acqua perire era il mio fato,
Perchè non dove Xanto o Simoenta
Volgon tant' armi e tanti corpi nobili?

Che dite voi di sì bella reflessione, checchè dir possano, o stiracchiar più tosto gli eruditi a questo proposito intorno al perir d' acqua, genere di morte come di tutti il più funesto dagli antichi reputato? Se alcune altre sì fatte riflessioni per entro il poema facesse il trojano Eroe, non parrebb' egli altrui degno di esser di frigie femminelle, anzi che d' esercito condottiero? E ciò con più di ragione in vero, che non parve ad un critico francese, mercè la sua pietà e le frequenti sue lagrime, Enea più constituito ad essere institutor d' un collegio d'Auguri, che fondatore d'un imperio. Virgilio gli fa desiderare esser morto colle armi in mano all' onorata difesa della patria, più tosto che miseramente perir tra' flutti, ove inutile è virtù e valore; e parve che appresso il Caro gli dia noja l' affogare in acqua salata e non in dolce.

Che direte voi della versione di quella bella ed evidente immagine del primo:

. . . . huic cervixque comaeque trahuntur
Per terram, et versâ pulvis inscribitur hastâ;

. . . . e l' asta onde trafitto
Portava il petto, con la punta in giuso
Scrivea note di sangue in su la polve;

se non se: *At Virgilius quanto simplicius ac beatius dixit!*

E lo stesso non ripeterete voi forse di una somigliante affettazion di stile in quell' altro luogo pur del primo?

Nec procul hinc Rhaesi niveis tentoria velis
Agnoscit lacrymans, primo quae prodita somno
Tydides multa vastabat caede cruentus, etc.

Nè senza lagrimar Reso conobbe
Ai destrier bianchi, ai bianchi padiglioni
Fatti di sangue in mille parti rossi,
Che sotto v'era Dïomede anch'egli
Insanguinato, e si facea d' intorno
Alta strage di gente, *che nel sonno*,
Prima che da lui morta, *era sepolta.*

Alla qual maniera simile è quella del nono, quando, descrivendo la strage che faceva Eurialo nell' addormentato campo de' Rutuli, dice:

E quasi *senza vita a morte* trasse,
Sì dal sonno eran vinti.

Non potrà poi se non se recar noja anco a' più licenziosi quell' evidentissimo e patetico luogo del nono:

. . . . *tum pondere turris*
Procubuit subito, et caelum tonat omne fragore.
Semineces ad terram immani mole sequuta,
Confixique suis telis, et pectora duro
Transfossi ligno, *veniunt:*

il quale è così puerilmente tradotto:

. . . . e da quel peso
Da quel lato in un subito la torre
Quasi spinta inchinossi, aprissi e cadde.
Il ciel ne rintonò. La gente infranta
Storpiata, sfracellata, infra i suoi legni
E a l' armi proprie infitta, *e fin ne l' aura*
Morta e sepolta a terra se ne venne.

Il saggio Virgilio, descrivendo nel primo la illuminazion del palagio di Didone, fermasi in dire:

> . . . . *et noctem flammis funalia vincunt:*

e, parlando nell' ottavo dello splendor dell' armi di Vulcano recate da Venere ad Enea,

> *Arma sub adversa posuit radiantia quercu;*

e il Caro oltrepassa ogni termine virgiliano, traducendo l' un luogo,

> E i torchi e le lumiere che pendevano
> Dai palchi d' oro, poichè notte fecesi,
> Vinceano 'l giorno e 'l sol, non che le tenebre:

e l' altro:

> . . . . Indi gli addita
> D' armi quasi un trofeo, ch' appo una quercia
> Dianzi da lei deposte incontro agli occhi
> Facean barbaglio, e 'ncontro al sol più soli.

Quantum mutatus ab illo! — Io non farò discorso di certa affettata somiglianza di parole accozzate insieme, di certi bisticci che di tratto in tratto incontransi nel Caro, a cagion d' esempio nel terzo:

> . . . . a che contamini
> Col sangne mio le consanguinee mani?
>
> *Parce pias scelerare manus.*

Nel settimo:

> Furia alla Furia questo dire accrebbe.
>
> *Talibus Alecto dictis exarsit in iras.*

Nel decimo:

> Poscia Mimante ch' era pari a Pari
> Di nascimento, *ec.*

. . . . Paridisque Mimanta
Æqualem.

Io non farò discorso nè di questi, nè d' altri simili bisticci; imperciocchè, di sì fatti, molti pretende esserne nell' originale stesso Sperone Speroni nel Discorso quarto, se ben mi sovviene, sopra Virgilio, e fra gli altri adduce:

Ante aras, atque auri caecus amore.
Vitavisse vices Danaûm.
Puppesque tuae, pubesque tuorum,

che sono i più evidenti, così che potrebbono i partigiani del Caro sostenere non aver lui deviato in quegli accozzamenti di somiglianti parole dal carattere dello stile virgiliauo. Quanto a me, io credo che le obbiezioni che fa lo Sperone contro la constituzione della favola di Virgilio, sieno molto più fondate di quanto egli possa mai dirne contro lo stile; credo che que' bisticci da lui recati in mezzo fossero più tosto accozzati insieme dal caso, che da Virgilio ricercati a guisa di ornamento dello stile, come appunto il caso fu, checchè ne dicesse un gran partigiano della rima, che fece rimare Orazio in que' versi della Poetica:

. . . . tua carmina dulcia sunto;
Et quocumque volent, animum auditoris agunto.

Se così possa dirsi de' bisticci del Caro, altri il vegga: voi vedrete almeno quanto circospetto io sia nel condannarlo, e quanto io deferisca alle cattive ragioni eziandio che allegar potrebbonsi per avventura in sua difesa.

Comecchè sia di ciò, degna di riprensione

io crederei qualunque esitanza nel non disapprovare quella fredda e puerile antitesi onde il Caro deturpa quel verso chiudente il racconto dell' accecamento di Polifemo operato da Ulisse nel terzo:

Et tandem laeti sociorum ulciscimur umbras.

. . . Vendicando al fine,
Col tor la luce a lui, l' ombre de' nostri.

E la version similmente di quel luogo del settimo, ove, descritta Io nello scudo di Turno conversa già in bue, aggiunge Virgilio:

Caelatâque amnem fundens pater Inachus urnâ,

che il Caro traduce:

. . . . eravi il padre
Inaco, che chiamandola versava
Non men de gli occhi, che de l' urna un fiume.

Nè già temerò di porre in sì fatto novero quell' altra sfigurata traduzion dell' ultimo, ove dicesi di Juturna, che, disperata della morte certa di Turno,

. . . . indi correndo
Nel suo fiume gittossi, ove s' immerse
Infino al fondo, e ne mandò gemendo,
In vece di sospir', gorgogli a l' aura.

Multa gemens, et se fluvio Dea condidit alto.

Che dite voi, caro il mio Ermogene, di sì fatte rappresentazioni di Virgilio, di questi sconci atteggiamenti dati ad una Vestale, chè certamente Vestale chiamar puossi il Mantovano Cigno per la castità del suo stile? Non potrebbe altri esser indotto per avventura a

credere da sì fatti luoghi della italiana versione, che avesse il Caro un altro testo di Virgilio diverso dal mediceo, dal vaticano, e da quanti ne abbiam noi oggidì alle mani? Nè altrimenti fia da questa credenza rimosso chi considera quel luogo dell'ultimo:

. . . . it toto turbida caelo
Tempestas telorum, ac ferreus ingruit imber.

. . . . e tal di ferri e d'aste
Denso levossi e procelloso un nembo,
Che 'l sol se ne oscurò, *sangue ne piovve*;

o quell'altro del terzo:

Portus ab eoo fluctu curvatur in arcum;
Objectae salsa spumant aspergine cautes.

È di vêr l'Orïente un curvo seno
In guisa d'arco, *a cui, di corda in vece*,
Sta d'un lungo màcigno un dorso avanti, *ec.*;

o quello per fine del secondo, ove, dopo il discorso di Laocoonte a' Trojani, aggiunge il poeta:

Sic fatus, validis ingentem viribus hastam
In latus, inque feri curvam compagibus alvum
Contorsit. Stetit illa tremens, uteroque recusso
Insonuere cavae gemitumque dedere cavernae:

e volta il traduttore:

Ciò detto, con gran forza una grand'asta
Avventógli e colpillo, ove tremante
Stette altamente infra due coste infissa;
E 'l destrier, come fosse e vivo e fiero,
Fieramente *da spron punto*, cotale
Si storcè, si crollò, tonógli il ventre,
E rintonâr le sue cave caverne.

Non vi aspettavate voi per avventura che si facesse per anco menar calci a questo destriero, o che si fesse nitrire?

La stessa puerilità di stile scorgesi altresì nella version di quel luogo, ove parlando Virgilio della morte di Camilla, dice:

Hasta sub exertam donec perlata papillam
Haesit, virgineumque alte bibit acta cruorem,
Lib. XI.

il quale è voltato dal Caro a questa maniera:

Giunsele a punto ove divelta e nuda
Era la poppa, e di virgineo sangue,
Non già di latte, sitibonda scese, *ec.*

Ma chi potrebbe mai, caro il mio Ermogene, perdonare al Caro di aver con sì fatte freddure guastato un de' più bei luoghi di Virgilio, un de' più bei squarci di poesía, degno in vero del cedro eterno e della pomice di Parnasso, voglio dir la morte di Didone?

Sed moriamur, ait; sic sic juvat ire sub umbras.
Hauriat hunc oculis ignem crudelis ab alto
Dardanus, et nostrae secum ferat omina mortis.

. . . . così così mi giova
Girne tra l'ombre inferne; e poichè 'l crudo
Mentre meco era, *il mio foco non vide*,
Veggalo da lontano, e 'l tristo augurio
De la mia morte almen seco ne porti.

Di quante inezie il foco d'Amore ha fatto mai dire a' poeti (ch' egli è stato pur sempre a tutte le nazioni scandalosa fonte di miseri concetti) non credo certamente vi sia nè più insipida nè più intempestiva di questa.

Io sono oramai stanco di versar fra sì fatte

inezie, di veder il maggior de' poeti e il più severo travestito e tradotto al burlesco; chè certamente nè il Lalli fra noi, nè la Scarrone in Francia, nè Cotton in Inghilterra, nè quant'altri nelle moderne lingue su quelle tracce andarono, hanno talmente deturpato Virgilio, quanto il Caro in questi luoghi ha fatto, e in molti altri che riferir non giova, e che ognuno di naso un po' fino ravviserà agevolmente nella traduzione per non virgiliani. Io udii già da non so chi piacevolmente dire, che gli odierni Petrarchisti, se osassero, dichiarerebbono Virgilio secentista; di tanto sono eglino secchi e frugali in poesía. Ma non deesi dir da noi avere il Caro in molti luoghi fatto divenir veramente Virgilio marinesco, di tanti freddi e puerili concetti, come ha pur fatto, rivestendolo? E io dubito forte, se la tanto celebrata sua traduzione uscita fosse in luce a' tempi del Navagero, non avesse altri detto di lei quel che il poeta di Didone:

Quaesivit caelo lucem, ingemuitque repertâ;

poichè avrebbela, non ha dubbio, il Navagero, sommo adorator di Virgilio come egli era, condannata annualmente alle fiamme il dì natal del poeta cogli altri inficeti versi in fascio, che ai Mani di quello in sì fatto giorno sacrificar soleva. E io dubito pure, se il Castelvetro, acerrimo nimico, come ognun sa, del Caro, non fosse alla pubblicazion della sua Eneide premorto, non avesse e con più di ragione vituperata, che la canzone de' Gigli d'oro non fece; e non avessela dappoi recata

il P. Bouhours qual gravissimo argomento contro l'Italia, se come per avventura voleva esser tenuto, così stato foss' egli veramente nella nostra lingua versato.

Eccovi, caro il mio Ermogene, quelle osservazioni che da me desiderato avete, le quali, se gioveranno a fare altrui separar l'oro di Virgilio dall' orpello del Caro, piacerammi aver disteso, e molto più se provar vi potranno quanto io sia vostro.

Di Villa, il dì 11 di settembre 1744.

LETTERA TERZA

Io credeva aver pienamente soddisfatto al proposto mio; ma veggo non avere interamente soddisfatto a voi; il che se ottenuto non ho, non ho certamente soddisfatto a me medesimo. Tre capi di accusazione ho io contro il Caro proposti nella mia prima lettera: errori di sentenza, soverchia prolissità, e mala rappresentazion del carattere virgiliano. Quanto al primo ed all'ultimo capo voi credete adunque non doversi omai nulla da me desiderare; non così del secondo dite voi; nel quale aspettavate da me un catalogo de' luoghi troppo prolissi nella traduzione, come degli altri ho fatto, ne' quali o è fallita la sentenza, o adulterato il carattere dell'originale. Benchè io credessi essere di quel che voi pur desiderate, bastante copia di esempi ne' luoghi, benchè ad altro fine, da me addotti; pur farò di soddisfarvi facendovi trascrivere appiè di questa alcuni di que' luoghi che incontransi nel Caro, ne' quali egli snerva Virgilio diluendo in parecchi versi italiani quello che nell'originale compatto è in un verso solo o in poche latine parole.

Non siano già questi luoghi, se a Dio piace, ad ammetter soggetti alcuna di quelle difese che derivar soglionsi dalla differenza delle lingue. L'una è, non v'ha dubbio, dell'altra più

concisa per indole sua propria, o per costituzione; onde talora nelle versioni avviene che la prolissità sia colpa più tosto della lingua in cui si traduce, che del traduttore stesso. Le moderne lingue, e l'italiana fra queste (lasciamo stare la pienezza dell'esametro di tanto maggiore alla tenuità del nostro endecasillabo) hanno di necessità gli articoli, i pronomi, i verbi ausiliarj in grandissima copia, ed altre sì fatte reliquie di barbarie, che più prolisse le costituiscono della greca e della trionfal lingua de' Romani. Fiano adunque scelti non già que' luoghi del Caro, dove egli per sì fatte ragioni dee necessariamente esser men conciso di Virgilio, ch' egli dee esserlo per tutto, ma quelli ove gli è piaciuto passare a bello studio per la trafila sua alcun grano dell' oro latino, onde dorarne una mezza pagina italiana (*). Nel che fare, dove Virgilio ha studiato la brevità onde non generi mai sazietà, è traboccato all' incontro il Caro in quella superfluità che sazievole diviene; e se il poeta romano ha emulato l'energía e la strettezza del greco oratore, l'italiano traduttore s'è diffuso nella copia asiatica dell' omerica ancora più ridondante; a tal che domandar potrebbesi al

(*) *But who dit ever in French Authors see*
The comprehensive English Energy?
The Weighty Bullion of one Sterling line
Drawn to French wire would thro' whole Pages shine.
Earl of Roscommon in his Essay on Translated verse.

Virgilio del Caro in altro senso da quel di Dante:

Or se' tu quel Virgilio, e quella fonte
Che spande di parlar sì largo fiume?
Rispose, Io son, con vergognosa fronte (1).

Ma perchè io mi credo tenuto, oltre al pagarvi l'intero del debito mio, a risarcirvi ancora del tempo che a farlo ho frapposto, piacemi apporre alcuni esempli eziandio di luoghi, ne' quali ha il Caro con bassezza tradotta l'altezza del canto virgiliano, o ne' quali egli ha peccato contro il costume, mescolando alle antiche cose non so che di moderno, come chiamando Demonj le Deità del Tartaro, ponendo i rivellini fra le antiche fortificazioni, ed altre sì fatte cose; le quali quanto sconcio miscuglio sieno, abbastanza si è disputato nelle riflessioni intorno all'Orazio del Pallavicini (2).

Di Villa, il dì 29 di settembre 1744.

ESEMPLI DI LUOGHI TRADOTTI CON SOVERCHIA PROLISSITÀ.

Durate et vosmet rebus servate secundis.
Lib. I.

Soffrite, mantenetevi, serbatevi
A questo, che dal ciel si serba a voi,
Sì gloriöso e sì felice stato.

(1) Inf. c. I.
(2) Queste Riflessioni son poste innanzi al T. II delle Opere del Pallavicini, che furono stampate in Venezia con regia munificenza per ordine della Maestà di Augusto III re di Polonia, Elettor di Sassonia.

Ipse ignotus, egens, Libyae deserta peragro,
Europâ, atque Asiâ pulsus.

Lib. I.

Ed io mendíco, ignoto e peregrino
De l'Asia in bando, da l'Europa escluso,
E in fin dal mar gittato or ne la Libia
Vo per deserti inospiti e selvaggi:
E qual m'è più del mondo or luogo aperto?

Hac fugerent Graïi, premeret Trojana juventus:
Hac Phryges; instaret curru cristatus Achilles.

Ibid.

Quinci vede fuggir le greche schiere,
Quindi le frigie; a quelle Ettore infesto,
A queste Achille, a cui parea dintorno
Che solo il suon del carro, e solo il moto
Del cimiero avventasse orrore e morte.

Et cristam adverso curru quatit aura volantem.

Lib. XII.

E tal seco ne va furia e spavento,
Che fin anco al cimier morte minaccia.

Hos ego digrediens lacrymis affabar obortis.

Lib. III.

Ed io da loro, anzi da me partendo,
Con le lacrime agli occhi alfin soggiunsi.

. . . . *Et terrâ sublevat ipsum*
Sanguine turpantem comptos de more capillos.

Lib. X.

. . . . E di sua mano
L'alza, il sostiene, il terge, e de la gora
Del suo sangue lo tragge, ove rovescio
Giacea languido il volto e lordo il crine,
Che di rose eran prima, e d'ostro e d'oro.

Heu miserande puer! si qua fata aspera rumpas,
Tu Marcellus eris.

Lib. XI.

Miserabil fanciullo! così morte
Te non vincesse, come invitto fôra

Il tuo valore, e come tu Marcello
Non men de l'altro eroica virtute,
E più splendore e più fortuna avresti.

Esempli di luoghi bassamente tradotti.

Cum subito e silvis macie confecta supremâ
Ignoti nova forma viri,

Lib. III.

. . . . Una figura
Più di mummia che d'uomo.

Haec responsa patris Fauni, monitusque silenti
Nocte datos non ipse suo premit ore Latinus.

Lib. VII.

Questa risposta e questi avvertimenti
Perchè di notte e di secreta parte
Fosser da Fauno usciti, il re non tenne
In sè stesso celati.

Nunc pateras libate Jovi.

Ibid.

Ora a Giove si bea.

Esempli di luoghi contro il costume.

Nec minus Andromache, digressu maesta supremo,
Fert picturatas auri subtemine vestes,
Et Phrygiam Ascanio chlamydem: nec cedit honori,
Textilibusque onerat donis, ac talia fatur.

Lib. III.

. . . . e drappi e giubbe
Di moresco lavoro . . . .
. . . . e ricca e larga
Copia di biancheríe donógli, e disse.

Portitor has horrendus aquas et flumina servat
Terribili squallore Charon.

Lib. VI.

. . . . È guardïano
E passeggiero a questa riva imposto
Caron Demonio spaventoso e sozzo.

. . . . *turres et tecta domorum*
Obsedere.

Lib. XII.

. . . . altri in su' tetti,
Altri in su' rivellini e 'n su le torri
Stavan mirando.

LETTERA QUARTA

Ben vi apponete, gentilissimo Ermogene mio, in credendo, come fate, che io tenga in pregio i traduttori, come coloro, la cui mercè, nostri fannosi i pensamenti altrui; chè non sono già io della opinione di quello schizzinoso letterato che, per onorare gli antichi, soverchiamente dispregiò i moderni allorchè disse:

Carmina quae veteres Graeci aut scripsere Latini,
Barbaricis rhythmis reddita nulla probo (*);

chè anzi io credo niuna cosa a prestamente arricchire e abbondevolmente fecondar le lingue, e a tradurle appunto da barbarie a cultura, più idonea essere, quanto il dare opera ad ornar di nuova favella le cose belle, o da' forestieri o dagli antichi dettate; nè in altro modo che traslatando le greche scritture surse il latino sermone a quella maestà ed ampiezza che l'animo nostro pur anco inonda, e per cui la Roma di Cicerone e di Virgilio è tuttavia signora del mondo.

Ben vi apponete altresì in credendo, che

(*) Guglielmo Nicols nel lib. v del Poema *De Literis inventis* citato dal Fabrizio *de Virgilio*.

io fra le cose nella volgar nostra lingua recate tenga in pregio la version dell' Eneide del Caro ad onta delle critiche osservazioni sopra quella trasmessevi a questi dì. Sì certo che io la tengo in pregio, e terrolla mai sempre finchè miglior version di quella non esca in luce. Nè io sarei altrimenti d' opinione che dovesse altri pensare a tentar di bel nuovo la divina Eneide, come dopo il Caro fatto hanno in verso sciolto, unica maniera di tradurre i poeti, il Guidiccioni e l' Angelucci più fedeli del Caro, ma all' incontro più servili, immuni da' suoi vizj, ma privi eziandio delle sue virtù. Vorrei più tosto che altri prendesse a correggere la version del Caro buonissima in molte parti sue, purgandola così dagli errori notati, come da altri a quelli somiglianti che infettanla a luogo a luogo. E perchè parer potrebbe in un uomo presunzione soverchia il por mano in cosa altrui e oramai dall' antichità consacrata, sarebbe impresa degna dell' autorità di un' Accademia il farlo. Non vi parrebbe egli forse, caro Ermogene mio, pregio dell' opera che versasse una illustre compagnía di letterati uomini a purgar l' italiano Virgilio, il Lucrezio similmente, le tracce seguendo dell' acuto Lazzarini, le traduzioni di Cicerone, di Orazio e di Plutarco, e tant' altre, dagli errori che le deturpano; e così trasmettere nell' erario della nostra lingua questi tesori dell' antichità senza miscuglio di falsa moneta? Che se a queste emendate versioni si aggiungessero importanti e sugose noterelle, prendendo in

ciò per esemplare non già i Matanasi o i Scribleri, ma il signor Abate Mongault sovra ogni altro nella enucleazione da lui veramente fatta delle epistole ad Attico, potremmo a ragion dire, che come noi fummo fra le moderne nazioni i primi a tradurre gli antichi autori (1), così non siamo a niuna di esse secondi nello averli illustrati.

Non farebbono elleno allora le Accademie, così adoperando, alcuna cosa più che non fanno ora, e non chiuderebbon forse del tutto la bocca a coloro che dopo tante fatiche par si dubitino tuttavia dell' utilità loro?

Che se dimostrasse alcuno essere sì fatto pensiero nobile sì ma metafisico, nè doversi tanta unità sperare da' varj umori che le Accademie compongono, ed io non dubiterò allora di dire che prenda sopra di sè alcuno eroe la bella impresa, *et erit mihi magnus Apollo*. Inspiri Virgilio alcuno de' nostri a vendicarlo nell' anima soffiandogli quello che ne' suoi vorrebbe la tradita Didone:

Exoriare aliquis nostris ex ossibus ultor! (2)

Comechè sia per essere della correzion del Caro, io non dubito che non si facesse quello che avrebbe per avventura fatto egli stesso se fusse vissuto, e se avesse dato l' ultima mano all' opera sua; poichè pur sapete che parecchi

(1) Vedi fra gli altri il sig. M. Maffei nella prefazione al Catalogo de' Traduttori Italiani.
(2) Lib. IV.

anni dopo la morte sua solamente fu pubblicata la Eneide italiana da Lepido Caro suo nipote, e in ciò solo la traduzione ha avuto per avventura la medesima sorte dell' originale, che nè quella nè questo ebbero l' ultima espolizione, nè furono mandati in luce dagli autori loro. Vero si è che siccome alcuni furono che crédettero perfezionare il poema di Virgilio aggiungendovi un libro della sepoltura di Turno e delle nozze di Enea, così pare aver creduto il Caro perfezionarne lo stile, di certo brio spruzzandolo a luogo a luogo, e mescendo alla severità di quel Falerno la soavità del suo Chio (*). Pare almeno avere il Caro deferito al gusto del secolo che cominciava al tempo suo a corrompersi in alcuni, e ad invaghirsi del falso spirito, delle acutezze e del gonfio. Volle egli per avventura render Virgilio ingegnoso per farlo piacere a' suoi contemporanei, nè ebbe la forza di esser contento di pochi lettori, come i buoni autori han sempre fatto, come fece il Chiabrera poco tempo dopo il Caro, e come fece dianzi Orazio nel secolo stesso di Virgilio.

Ben si farebbe adunque a far quello che il Caro fatto non ha, emendando non pure gli errori da lui commessi, ma riducendo in molti luoghi eziandio il diffuso suo dire alla parsimonia dell' originale, per quanto il permette

(*) . . . . *at sermo linguâ concinnus utrâque*
Suavior, ut Chio nota si commista Falerni est.
Oraz. Sat. x, lib. I.

la costituzione della nostra lingua superata nel laconismo, se in altro no, dalla lingua di Milton e di Pope, e ciò per la frequenza de' monosillabi di che abbonda quell' idioma, e per certe licenze di sintassi a quella poesia famigliari.

Est brevitate opus, ut currat sententia, neu se
Impediat verbis lassas onerantibus aures (*);

aureo precetto, a cui sempre attender vuolsi dagli scrittori, e massime nel tradur Virgilio, che fu rigidissimo osservator di quello.

Felice il Caro se egli avesse per tutto a certa severa magniloquenza aggiunto, come fatto ha nella descrizione dell' aprirsi del tempio di Giano allorquando indiceasi dal console la guerra! Felice, dissi, se vi fusse per tutto aggiunto, e massime nel lib. VIII, allorquando con tanto artifizio fa il poeta, e con invenzione tutta sua per nulla dalla Omerica derivante, che mostri Evandro ad Enea que' massi dove torreggiar dappoi dovea Roma, quelle capanne ch' esser doveano un giorno palagi, e quel bosco ove folgoreggiar dovea l' aureo Campidoglio.

Felice non meno il Caro se egli avesse per tutto di quell' arte usato, con cui senza affettazione leggiadramente intesse all' opera sua alcuni versi del Petrarca e di Dante, e restituisce per così dire a Virgilio quello che

(*) Oraz. Sat. x, lib. I.

que' poeti aveano d' indi tolto; del quale artifizio sono manifesti esempli que' due luoghi fra gli altri, l' uno di Dante:

Conosco i segni de l' antica fiamma (1);

e l' altro del Petrarca:

Quel sempre acerbo et onorato giorno (2);

ch' essi avean dianzi tradotti da Virgilio.

Nè io potrei gran fatto dissentire da chi esaltasse la version del Caro per la purità della lingua e varietà del numero, per certa aria di libertà ch' e' dimostra nella schiavitù di porre il piede nell' orme altrui, e per certa antica patina, dirò così, ch' egli co' latinismi sa dare alla novella opera sua;

. . . . *Neque ego illi detrahere ausim*
Haerentem capiti multa cum laude coronam. (3)

Alcuni luoghi sono nella sua versione, e questi non così brevi, ov' egli simile a limpido fiume corre i bei sentieri della poesía dietro alla divina Eneide; talchè, come dell' opera sua cantò l' Anguillara,

Fa noto al mondo che l' età novella
Non invidia talor l' età di pria;

(1) *Agnosco veteris vestigia flammae.*
Lib. IV.

(2) . . . . *quem semper acerbum*
Semper honoratum, sic Dii voluistis, habebo.
Lib. V.

(3) Parole di Orazio nella Sat. x del lib. I parlando di Lucilio, i cui difetti egli avea con giusta critica notati.

e potrebbe talora a ragione dirsi della Eneide del Caro quello che con istile da dedicatoria fu detto d' altra:

Virgilius redeat, videatque Æneida: versu
Ambiget hetrusco scripserit, an latio (1).

Ma v' ha alcuni altri luoghi all' incontro, in cui questo limpido fiume torcendo dall' Eneide il corso s' intorbida, ed oltremodo sozzo e lutulento fluisce; talchè il Caro paragonar si potrebbe a' Musulmani, i quali nel loro ramazan durante il giorno si astengono da qualunque cibo, dalla menoma bevanda, e dallo stesso fumar tabacco, sobrj e fedeli alla legge; la sera poi, caduto appena il sole, si danno in preda a qualunque eccesso, e alla crapula più licenziosa.

Illa prius creta, mox haec carbone notavi (2).

Del resto io pienamente concorro nella sentenza vostra, che sia Virgilio sommamente a tradursi difficile per quella verità appunto di poesía che in esso lui è da ogni vizio di maniera remota: siccome Appianino, secondo voi, sommamente era ad imitar difficile per quella

(1) Distico di Cesare Cremonino per la traduzione di Ercole Udine, che ho veduto inserito nella prefazion del Beverini alla sua Eneide; e che ho poi trovato in fronte della versione stessa di Ercole Udine.
(2) Pers. Sat. v.

vera espression di musica che in esso lui ammiravasi, e che pare aver lui, da noi dipartendosi, in voi trasmesso, come Dameta morendo lasciò di sua fistula erede il Coridon di Virgilio.

E per vero dire, io penso essere il vero sublime tanto più da tradursi malagevole dello stile ampulloso che è una falsa immagine di quello, quanto più ad imitarsi è difficile la virtù vera, che l' apparenza di quella non è; che la cosa sia così, ne fa manifesta fede il veder quanto meglio di Virgilio sia appo tutte le nazioni tradotto Stazio o Lucano. Nel che fu piacevolmente detto, e a ragione insieme, di Brebœuf in Francia *Lucano Lucanior;* ma chi si avvisò mai di dire di alcun Caro *Virgilio Virgilior?* chè anzi i traduttori di questo troppo agevolmente Staziani divengono o Lucanisti, siccome il più sovente Favonj sol tanto sono gl' imitatori della virtù vera di Catone.

Che se i traduttori di Virgilio il gonfio schivano, agevolmente danno nel secco: tanto è difficile il cogliere in quel punto quasi che indivisibile, ove siede il sublime tra l' un difetto e l' altro, donde di sua natía bellezza ornato sorge il grande e pudico virgiliano sermone; tanto è vera quella sentenza dettata già da Minerva ad Orazio, che se schivano gli uomini un vizio, agevolmente nel contrario incorrono:

. . . . professus grandia turget:
Serpit humi tutus nimium timidusque procellae (*)

(*) Oraz. Art. poet.

Piacemi, se a voi non dispiace, caro Ermogene mio, recarvi in mezzo due esempli de' due opposti vizj nel tradurre il nostro poeta; e poichè del Caro sì nell' un caso che nell' altro ne abbiamo abbastanza addotto, o almeno almeno indicato, nè addurrò uno del corretto e giudizioso signor Addisson, che non seppe traducendo Virgilio frenare abbastanza il britanno Pegaso; e l' altro dell' ingegnoso signor Le Franc, che non potè abbastanza, lo stesso adoperando, spronare il francese. Nel che fallito avendo, come han pur fatto, due così celebri poeti, abbastanza scorgerassi quanto pericoloso sia a voler noi co' zuffoli nostri gareggiar colla giusta intonazione della romana tuba.

Traduce il signor Addisson in verso sciolto (libertà felice nella inglese come nella nostra poesía) la storia del greco Achemenide nel terzo; il qual, campato da' Ciclopi in Sicilia, domanda mercè a' Trojani, perchè seco via lo levino nelle navi, onde da que' mostri fuggire e da quella terra crudele. Giunto il signor Addisson a quel dilicato luogo della parlata di Achemenide:

. . . . scio me Danais e classibus unum,
Et bello Iliacos fateor petiisse Penates;

lo traduce con questi versi:

Tis true I fought among the Greeks, that late
With sword and fire o'er turn'd Neptunian Troy,
And laid the labour of the Gods in dust;

i quali nel volgar nostro suonano così:

Anch'io pugnai coll'oste greca, è vero,
Che pur dianzi di ferro e foco armata
L' alta Nettunia Troja a terra sparse,
E il sudor degli Dei ridusse in polve.

Nel che non occorre, cred' io, far lungo discorso per dimostrare quanto vani ed intempestivi siano, anzi al fine del parlatore contrarj, i poetici ornamenti onde abbiglia l' Inglese la simplicità latina. Achemenide presso Virgilio ingenuamente confessa essersi greco, e di quegli che a Troja furono; e questo per non incorrere nello sdegno de' Trojani, che poteano venirne d' altronde in chiaro, e punirlo poi se non altro di menzogna. Ed Achemenide, presso Addisson, supplice e meschino magnifica con importuna jattanza la gloria de' Greci e le calamità de' Trojani, onde debbano le sue parole quelli ributtare, che avesse mai lo stato suo dolente a pietà commosso.

Tale si è l' esempio di colui, il qual, dotato altronde di squisitissimo giudizio, volle inconsideratamente alzar sopra Virgilio il volo, *vitreo daturus nomina ponto*. Al qual esempio, se fusse d' uopo, si potrebbonsene aggiungere parecchi altri derivati dal famoso Dryden che è il Caro dell' Inghilterra, autor copioso che non conobbe quell' arte così importante nello scrivere, in cui Virgilio eccellentissimo era, l' arte di distornare (*).

(*) *Ev'n copious Dryden wanted, or forgot*
The last and greatest art, the art to blot.
Pope in the Imitation of the ep. of Hor.
Cum tot sustineas.

Eccovi poi l'esempio di quell' altro che rade la terra di Francia, mentre il Cigno romano alto sorvola:

Vere tument terrae, et genitalia semina poscunt.
Tum pater omnipotens foecundis imbribus aether
Conjugis in laetae gremium descendit, et omnes
Magnus alit magno commixtus corpore foetus:

quattro versi sono, come sapete, della Georgica, i quali contengono a mio giudizio il più sublime ed animato squarcio di poetica filosofia che abbiano giammai cantato le Muse. Il sig. Le Franc temendo per avventura di smarrirsi fra le nuvole, se fosse tropp' alto salito, li traduce così:

C'est l'aimable printems, dont l'heureuse influence
Des corps inanimez échauffe la substance.
C'est alors que le ciel répand tous ses trésors,
Ses eaux percent la terre, humectent ses ressorts,
Et ranimant les fruits dont la sève est tarie
Pénétre chaque germe et lui donne la vie (*).

Ma a Dio non piaccia che io imputar voglia al signor Le Franc quello che per avventura colpa è della ritrosa sua lingua, la quale benchè coltissima, in molte parti doviziosa, e in tanti generi di belle scritture esercitata, par tuttavia ad alcuni, non che la virgiliana maestà adeguare, non potere abbastanza rivestire le forme figurate e metaforiche che costituiscono

(*) Vedi lettera 198. *Des Observations sur le Ecrits modernes.*

nella massima parte, se non in tutto, quel peregrino parlare che riputato fu sempre la favella di Parnaso e degli Dei.

Io non so se fusse lecito dire della lingua francese a fronte della latina, e forse della volgar nostra eziandio, benchè da più critici francesi riputata se non altro sdolcinata e molle,

Infelix puer atque impar congressus Achillei! (1)

Se così sia lecito dire di una lingua cotanto nobilitata, per non parlar di tant' altri, da Despreaux, da Racine, da Rousseau e da Voltaire, vegganlo i francesi poeti, a' quali ella dà tanto di briga. Io proporrò loro intanto, se della nostra lingua vaghi fussero per avventura, una versione de' suddetti versi della Georgica di un nostro celebre poeta (2) abile, più che alcun altro ad adeguare co' sonori suoi numeri i modi mantovani:

Turgide al buon tepor di primavera
Fansi le terre, e con le aperte fibre
Chieggon la marital virtù dei semi.
L'onnipotente allora etereo Padre
Con i fecondi umori a l'alma sposa
Disceso in grembo, nell'immenso corpo
Si mesce immenso, e de le cose tutte
Il lieto pullular sviluppa e muove.

Dopo così magnifici versi come questi sono, che altro può mai, caro il mio Ermogene,

(1) Verso di Virgilio nel primo parlando di Troilo che osò affrontare Achille.

(2) Comante Eginetico.

rimanermi a fare, se non se desiderar tutta la divina Georgica allo stesso modo tradotta, e chiudere omai questa lettera, che vorría pur dirvi, e nol può abbastanza fare, quanto vostro io sia?

Di Villa, il dì 20 di ottobre 1744.

LETTERA QUINTA

Nè del Caro, nè del suo Virgilio pensava io dovervi omai più rescrivere, gentilissimo Ermogene mio, e pareami udire non so chi ammonirci,

Claudite jam rivos, pueri: sat prata biberunt;

col

Ridetur chordâ qui semper oberrat eâdem,

a guisa di commento. Ma così non va, come altri dice, la bisogna. Crescere anzi dovrebbe sotto la mia penna un volume, se io volessi ad altrui por mente, comechè le ragioni per cui farlo dovrei, non vagliano l'inchiostro che in ciò si spenderebbe; nè voi le mi poniate innanzi come quelle che muover debbano gran fatto l'animo mio. Quali sono elleno in fatti queste ragioni? Niuna, per quanto a me paja, se per avventura di ragioni in conto por non si vogliano certi vani clamori da me ben presentiti e dispregiati nel tempo stesso, dietro il ricordevole esempio del viaggiator, se non erro, del Boccalini, che non sarebbe mai pervenuto di suo cammino a termine, se alle cicale che per via stridono, avesse voluto por mente, e contro quelle imprender caccia tuttavia. Il perchè basterebbe per avventura così

di passaggio a cotesti censori risponder quello che disse Diomede da Paride ferito:

Οὐκ ἀλέγω ὡσεὶ με γυνὴ βάλοι, ἢ παῖς ἄφρον
Κωφὸν γὰρ βέλος ἀνδρὸς ἀνάλκιδος οὐτιδανοῖο (1);

e saprebbonmi per avventura grado, se non della salsa, del greco manicaretto almeno all' erudito loro palato imbandito.

Ma per non parere dispregiator soverchio del letterario sopracciglio, chè gli sciocchi non ch' altri anco pur talvolta bene avvisano (2), udiamo in grazia quel che cantan costoro dal tripode e dalla sacra cortina. Statuiscono in somma cotesti sapienti, ai quali comunicato avete le mie osservazioni, aver senza dubbio invidia acuíto la penna mia: non doversi nelle fredde tombe violar le sacre ceneri de' morti, nè potersi per conto niuno credere che in un' opera come l'Eneide del Caro si è, di tal riputazione e di tal secolo, e che per tanta età sostenne l'esame di tanti e sì valenti uomini, quegli errori sieno che io vo meco stesso divisando, e che vorrei pur far credere altrui. Queste sono le stringenti ragioni, son questi gli acuti sillogismi ond' han piena la dialettica faretra (3). Ditemi in grazia, caro il

(1) Iliad. lib. XI.

(2) *Un sot quelquefois ouvre un'avis important.*
Despr. Art. poët. c. IV.

(3) Porfirio che d'acuti sillogismi
Empiè la dialettica faretra.
Petr. Trionfo della Fama, cap. III.

mio Ermogene, non son eglino questi sillogismi nella medesima fucina fabbricati ove quelli furono di Madama Pernelle appo Molière, la qual, piena di moralità la lingua e il petto, va schiamazzando che morran bensì gl' invidiosi, ma l' invidia non mai; ed altre cotali sentenze infilza tuttavia, allorchè svanendo ogni quistione all' evidenza del fatto, svelta è l' impostura del francese Ser Ciappelletto, e nella più aperta luce collocata?

Non tali auxilio, nec defensoribus istis
Tempus eget. (*)

Non si disputa già se potenzialmente potesse il Caro in error cadere. Si dimostra esser lui attualmente in parecchi errori caduto. Sta ora a' difensori di lui a dimostrar, se possono, come gli errori non sieno errori.

Io vi confesso d' essermi io da principio contro me medesimo mosso dall' autorità del libro suo, la quale io avea succhiata col latte delle prime lettere, per modo che pareami essere non lieve poetico delitto il dubitare pur un poco non la italiana Eneide fusse di brevissimo intervallo prossima alla latina.

Nè già dal recarne diverso giudizio mi riteneva l' autorità stessa del Caro, che non fu poi nell' apollinea schiera paragonabile nè all' Ariosto, nè al Tasso, nè tampoco al Bembo

(*) Parole di Ecuba, nel secondo, al vecchio Priamo armato per difender Troja già presa e quasi tutta incendiata.

o al Casa, o a quegli in somma che compor potessero la plejade poetica del cinquecento. Il suo stile nelle rime, avvegnachè per alcuni cotanto magnificate, è anzi affettato che no, scherzando egli volentieri sull'amoroso fuoco, sulla trita comparazione di sua donna col sole, ed altri cotali rifugi de' miseri poeti; e fra tutti i sonetti suoi, che è la più doviziosa merce di quella età, quello per Carlo V, o quello,

Donna, qual mi fuss'io, qual mi sentissi,

par che soli gareggiar possano co' primi; e l'altro tanto famoso che incomincia:

Eran l'aer tranquillo e l'onde chiare,

è una snervata traduzione del brioso epigramma di Q. Catulo riferito da Cicerone nel primo della Natura degli Dei. La sua canzone poi *Venite a l'ombra de' gran gigli d'oro*, simile a que' pezzi d'antichità i quali non tanto per la bellezza loro nome acquistano, quanto per le dispute che accendono fra gli eruditi, è più famosa per quella così acre, come ognuno sa, e sparsa di sale Bioneo (*) che fra lui ed il Castelvetro eccitò, che perchè il meritasse per avventura; poichè (lasciando star quello che dalla comparazione de' Valesi o d'altri cristiani eroi cogli Dei de' Gentili dice il Tasso nel Cataneo, sano nella critica da ogni passione)

(*) . . . . *hic delectatur Jambis,*
Ille Bioneis sermonibus, et sale nigro.
Oraz. lib. II, ep. II.

che altro contiene poi questa comparazione, su cui l' invenzion della canzone si ravvolge tutta, se non se di ovvio e comunale? E di quanto mai non è ella inferiore a quella cotanto felice ed ingegnosa, e dagl' Inglesi a ragion commendata, che fa il signor Addisson fra i Reali d'Inghilterra, da Carlo Secondo fino al Primo Giorgio discendendo, e alcuni Dei dell' antichità, talchè pare la greca mitología tipo essere della storia britannica (*). Nè io dubiterei per conto niuno di anteporre alla tanto rinomata canzon del Caro quell' altra sua a Paolo Terzo che comincia:

Ne l' apparir del giorno,

addotta a ragione come esemplare, della prima in vece, dall' eruditissimo signor Muratori nella sua Perfetta Poesía. Che diremo delle altre opere del Caro? Il maggior pregio delle lettere sue, checchè se ne dica, oltre ad alcuni pochi letterarj e pittorici anecdoti che ci conservano, consiste nel dimostrar che fanno aver lui de' primi nello familiarmente scrivere lasciato da parte l' affettazion bembesca; e la sua commedia degli Straccioni falsamente mirabile, insipida e non morata, non fa certamente onor nessuno al nostro teatro. Tale adunque essendo la opinione che io del Caro avea, non poteva gran fatto, come vedete, caro il mio Ermogene, muovermi l' autorità del

(*) *To Sir Godfrey Kneller on his Picture or the King.*

nome suo. Che era adunque ciò, mi domandarete voi dopo sì lunga dicería, che dal recar giudizio contro la sua Eneide da principio vi riteneva? Se voi mel dimandate, ed io vel dirò, se vogliam parlare con cotesti saccenti nostri. Era il Caro, come ben lo definisce il Gravina (1), capo della coltissima in que' tempi letteratura di Corte; e famigliare essendo, come egli pur era, de' Farnesi, usava, non ha dubbio, con tutti i dotti uomini a' quali quella casa era aperta, e che in Roma erano centro mai sempre e ritrovo de' begli spiriti italiani, come ella è sede per quelli di fortuna. Ora strana cosa, per vero dire, pareami che non avesse il Caro in alcun di questi uomini, ai quali comunicato avrà la traduzion sua, trovato un Aristarco. E benchè io sapessi averla lui nell' estrema sua età lungi dalla frequenza di Roma e della Corte, nella villa di Frascati dettata, il che al giudizio di pochi per avventura gliela fece sottoporre; nè tampoco averla lui potuta col Varchi conferire come egli desiderava (2), e come delle cose sue far soleva; non per tanto la mia maraviglia cessava: tanta era la opinione che del suo secolo nel fatto delle lettere io avea, benchè cominciasse allora a declinare alcun poco; e di così poca critica altronde era d' uopo per iscorger gli errori onde sparsa è la Eneide italiana: nè era altrimenti d' uopo di Vario o

(1) Ragion Poetica, lib. 1, art. 4.
(2) Vedi lett. 264. v. II.

di Tucca, nè della delicatezza di Roma o del naso di rinoceronte (*) per sentire a luogo a luogo quell' affettato odor della versione, che nulla ritiene della sincerità virgiliana.

L' approvazione adunque che io pensava aver dato quegli uomini d' allora all' Eneide del Caro, mi muoveva ancor più che non l' autorità del Caro stesso, e il silenzio eziandio de' critici dappoi in favor suo; poichè voi ben sapete quanto corrivi sieno gli uomini fra noi a criticar cosa novella avvegnachè buona, e quanto all' incontro pronti a venerarla antica benchè mediocre.

Senza che, il secolo che seguì dappresso quello del Caro, dovea per la corruzion sua riguardar come bellezze quelle cose appunto che notiam noi come massimi errori; e questa parte di secolo nostro che si è dalle sozzure del seicento purgata, pare non conceder gran fatto a sè stessa la libertà di esaminare, quanto severa co' seicentisti, altrettanto de' cinquecentisti e molto più de' trecentisti maestri loro cieca ammiratrice; di modo che sembra fra noi quella implicita venerazione ch' era altre volte nella filosofia verso Aristotile, essere ora trapassata alle classi più basse di umanità e di rettorica verso Dante, Petrarca, Bembo e tutta quella scuola.

(*) *Nescis, heu nescis dominae fastidia Romae:*
Crede mihi nimium Martia turba sapit.
Majores nusquam ronchi; juvenesque senesque,
Et pueri nasum rhinocerontis habent.
Mart. lib. I, epig. III.

Qualunque effetto sì fatti argomenti in me operassero, mi parve non doversi mai titubare intorno al vero, ma considerar più da vicino ed in sè stessa la cosa; chè altro in somma non dee da noi esigere l'autorità altrui, che farci meglio ponderar le ragioni onde vogliamo a quella opporci. Ponderatele adunque, io trovai sempre più esser vero quello che scritto v'ho, e non ho ripugnanza alcuna ad essere il primo ad asserirlo. Io so, caro il mio Ermogene, che spesse fiate conviene mascherare il vero, per farlo agli uomini piacere; so di quanto battagliare abbia d'uopo la vera critica contro la prevenzione, comechè alla fin poi ne trionfi; e so quanto acri sieno le poetiche zuffe, nelle quali ogni soldato credesi concitato dal Dio. Ma che volete? che altro posso io fare

. . . . *ut placem genus irritabile vatum*,

se per avventura si credessero alcuni da queste mie osservazioni offesi, se non che involvermi dell'autorità del Tasso, la qual dovrà senza dubbio altrui qual egida coprire ne' campi di Parnaso? Notati da lui alcuni difetti della canzon del Caro nel dialogo dianzi mentovato, così soggiunge; il che io volentieri con tanto maestro ripeto: *Diremo adunque amico il Caro, amico il Castelvetro, ma più amica la Verità, della quale ci faremo scudo contra gli oppositori, perchè noi ragioniamo per ver dire, non per odio d'altrui, nè per disprezzo.*

Che se fossero ancora alcuni i quali si

maravigliassero della fama della Eneide del Caro non ostante gli errori ond'ella è maculata, si ricordin costoro molte altre cose essere al mondo al pari famose di quella, e che il meritan molto meno. Fra mille esempli, ond'altri potrà tessere lungo catalogo a posta sua, a me giova sceglierne un solo che può per molti valere, e in cosa non ha guari a me stesso accaduta. Dal che argomentar potrassi quanto spesso si avveri quella sentenza di Dante, la cui autorità per avventura coloro persuader potrebbe che le ragioni non muovono:

A voce più ch'al ver drizzan li volti,
E però ferman sua opinïone,
Prima ch'arte o ragion per lor s'ascolti (1).

A voi non può essere ignota, caro il mio Ermogene, che dell'amor delle buone arti tutte siete cotanto acceso, la riputazione che hanno le opere di Giulio Romano, che in Mantova sono nel palazzo detto del T, ed altrove. Nulla di più erudito, dicesi, può vedersi de' nudi, nulla di più maraviglioso de' lavori di quel valente maestro, nel qual uno rivisse principalmente la gloria del gran Rafaello, dalla cui scuola tanti grandi uomini, come dal cavallo trojano, uscirono. Il Borghini (2) ed il Vasari (3) non trovano così abbondevoli termini, nè così

(1) Purg. c. XXVI.
(2) Nel suo *Riposo* lib. III verso il fine.
(3) Vita di Giulio Romano.

lunghi che bastino a giudizio loro a farne elogio conveniente. Spinto dalla autorità di così gravi autori, dalla universale opinione e dalla mia propria curiosità, andai l'anno scorso a visitare sì bei monumenti, siccome io credeva, della grave ed erudita scuola romana. Ma io non saprei dire da qual maraviglia fossi preso in veggendo quanto poco, dopo lunghi e replicati esami, sì fatte opere alla espettazion mia corrispondessero. Io non dubito punto di dire che quanto fu Giulio Romano eccellente nell'architettura, e in certo gusto d'ornare tratto

Da le reliquie del superbo Impero,

altrettanto fu egli infelice dipintore. Il trionfo di Sigismondo imperadore da lui disegnato, e da' più valenti suoi allievi di stucco eseguito, è di molto migliorato dall'intaglio felice del Bartoli: la famosa stanza de' Giganti rassembra in moltissime cose ad una rappresentazion di lanterna magica: la stanza di Psiche di poco è superiore alle pitture direi quasi di contado al tempo di Raffaello: e il soffitto della sala della Guerra di Troja, come la chiamano, è un mediocrissimo antico basso rilievo colorato. Parrà a molti strano, come a me pur parve, che così sia. Ma così troveranno esser pure coloro che giudicheran delle cose non già tratti da prevenzione e da autorità, ma che sapran per esperienza che cosa disegno sia, e che ne avran cercato le belle forme a' puri fonti degli antichi Greci e del divino Raffaello stesso, che è stato il Virgilio della pittura. Diran costoro che morto quest' uomo

morì pur con esso il valore del suo discepolo Giulio Romano, il quale nelle pitture di Mantova dimostra la voglia e l'impotenza sua insieme di aggiugnere il divino suo maestro.

Non è adunque da stupirsi se tanto grido avendo le pitture di Giulio, che così poco ne son meritevoli, ne abbia poi la Eneide del Caro, che molto miglior di quelle è nel gener suo. E siccome non dee recar maraviglia che tanto sieno i discepoli di Raffaello addietro al maestro pittor divino che imitando la natura seppe abbellirla, che quasi tutti i primi superò nella dottrina, nella venustà e nella grazia non fu da niuno adeguato; così nè anco recar dee maraviglia che di sì immenso tratto longinqui sieno i traduttori da Virgilio, principe della poesía, imitator felice dell'arte greca e latina, nelle cui mani in oro trasformasi l'argento altrui, che non fu da niuno uguagliato nella pompa de' numeri, nella dignità e nello splendor della grandiloquenza, che superò tutti nell'essere con parsimonia di parole evidentissimo, da' cui versi vive sorgono le immagini, e impetuosi muovon gli affetti, che fu in somma così corretto poeta e scelto, qual più desiderar il poteano i fini critici dell'età di Augusto, e così grande insieme e maestoso, come il teatro era dell'universo per cui cantava.

Io vorrei, caro il mio Ermogene, avere alcuna virgiliana maniera in pronto, onde nell'animo scolpirvi quanto io vi ami e quanto vostro io sia. Addio.

Di Villa, il dì 28 di ottobre 1744.

POSCRITTO

Perchè veggasi manifestamente aver noi contra il Caro più pruove in mano di quelle che abbiamo addotto, e averlo sempre men del dovere eziandio caricato, vi farò qui appresso trascrivere alcuni altri difettosi luoghi della sua traduzione, nell'ordine appresso a poco tenuto nelle prime lettere mie.

Consertum tegmen spinis . . . .
Lib. III.

. . . . in dosso un manto
Ricucito da spini . . . .

dove egli ha preso *consertum* per *consutum*.

Maeoniâ mentum mitrâ crinemque madentem
Subnexus . . . .
Lib. IV.

Mitrato il mento, e profumato il crine.

Nel libro VII, Lauso figlio di Mezenzio:

Ducit Agyllina nequicquam ex urbe secutos
Mille viros, dignus patriis qui laetior esset
Imperiis, et cui pater haud Mezentius esset.

. . . . e mille armati
Avea la schiera sua, che seco uscita
Fuor d'Agillina ne l'esiglio ancora
Indarno lo seguía: degno che fosse
Ne l'imperio del padre.

Et terram hostilem moriens petit ore cruento.
Lib. X.

. . . . e tal diè d'armi un crollo,
Ch'ancor morendo, la nemica terra
Trepida ne divenne e sanguinosa.

Quem congressus agit campo, lapsumque superstans
Immolat, ingentique umbrâ tegit: arma Serestus
Lecta refert humeris tibi, Rex Gradive, tropaeum.
Lib. x.

. . . . Enea gli è sopra:
Lo sacrifica a l'ombra, e d'ombra il copre;
Poscia de l'armi che 'l meschino a pompa
Portò più che a difesa, il buon Seresto
Lo spoglia, e per trofeo l'appende in campo
A te, gran Marte.

. . . . *hic alta theatris*
Fundamenta locant alii, immanesque columnas
Rupibus excidunt, scenis decora alta futuris.
Lib. I.

Sorge là presso al mar che 'l porto cavano,
Qua sotto al colle ch'un teatro fondano,
Per le cui scene i gran marmi che tagliano,
E le colonne, che tant' alto s'ergono,
Le rupi e i monti, a cui son figli, adeguano;

modo di tradurre prolisso al sommo e staziano.

Vix ea fatus erat, summo cum monte videmus
Ipsum inter pecudes vastâ se mole moventem
Pastorem Polyphemum . . . .
Lib. III.

. . . . Ed ecco in su la vetta
Del monte avverso Polifemo appare.
Sembrato mi sarebbe un altro monte,
A cui la gregge sua pascesse intorno,
Se non che si movea con essa insieme.

Speluncam Dido, Dux et trojanus eandem
Deveniunt: prima et Tellus et pronuba Juno

Dant signum: fulsere ignes, et conscius aether
Connubii, summoque ulularunt vertice Nymphae.
Lib. IV.

Solo con sola Dido Enea ridotto
In un antro medesimo s'accolse.
Diè di quel che seguì, la Terra segno,
E la pronuba Giuno. I lampi, i tuoni
Fur de le nozze lor le faci e i canti.
Testimoni assistenti e consapevoli
Sol ne fur l'aria e l'antro, e sopra al monte
N'ulularon le Ninfe.

Senza che l'affettazione di stile è sempre in sè stessa rea, ella toglie a questo luogo quel certo che di misterioso e pudico onde saggiamente involto avealo Virgilio.

At gravis ut fundo vix tandem redditus imo est
Jam senior, madidaque fluens in veste Menaetes etc.
Lib. V.

Menete, che di veste era gravato
E via più d'anni, infino a l'imo fondo
Ricevè 'l tuffo;

maniera anzi ovidiana che no. Nello stesso libro descrivendosi Palinuro precipitato da Mercurio nel mare, dice il poeta:

Cumque gubernaclo liquidas projecit in undas
Praecipitem, ac socios nequicquam saepe vocantem.
Ipse volans tenues se sustulit ales in auras;

e volta il Caro:

E col temon precipitò nel mare;
Nè gli valse a gridar, cadendo, aita,
Chè l'un qual pesce, e l'altro qual augello,
Questi ne l'onde, e quei ne l'aure sparve.

. . . . *Clypeum tum deinde sinistra*
Extulit ardentem . . . .

Lib. x.

. . . . s' imbracciò lo scudo,
E lo vibrò, sì ch' ambedue raggiando
Empiè di luce e di baleni i campi.

Dixerat: ac clypeum . . . .
Vibranti cuspis medium transverberat ictu.

Ibid.

. . . . andò ronzando
Per l' aura, e con la punta a punto in mezzo
Si piantò de lo scudo.

. . . . *Nam Pallas ante ruentem*
Dum furit incautum, crudeli morte sodalis,
Excipit, atque ensem tumido in pulmone recondit;

Ibid.

. . . . che mentre incauto
Dal dolor trasportato e da lo sdegno
Del suo morto compagno infurïava;
Ne la spada del giovine infilzossi
Da l' un de' fianchi; onde trafitto e smunto
Ne fu di sangue il cor, d' ira il polmone.

. . . . *tum litore toto*
Ardentis spectant socios, semiustaque servant
Busta: neque avelli possunt, nox humida donec
Invertit caelum stellis fulgentibus aptum.

Lib. xi.

. . . . e questi l' ossa, e quelli
Le ceneri accogliendo, il giorno tutto
In sì pietoso officio trapassaro;
Nè se ne tolser finchè spenti i fochi
Non s' acceser le stelle.

. . . . manet altâ mente repostum
Judicium Paridis, spretaeque injuria formae,
Et genus invisum, et rapti Ganimedis honores.
Lib. I.

Se ne sentía nel cor profondamente
Or di Pari il giudizio, or l' arroganza
D'Antigone, il concubito d' Elettra,
Lo scorno d' Ebe, alfin di Ganimede
E la rapina e i non dovuti onori.

Nella quale intempestiva amplificazione trascorre eziandio l' Anguillara, se ben mi sovviene, nella sua più tosto parafrasi che traduzione di questo libro.

Restitit Æneas, clarâque in luce refulsit,
Os humerosque Deo similis: namque ipsa decoram
Caesariem nato genitrix, lumenque juventae
Purpureum, et laetos oculis afflarat honores.
Ibid.

Rimase in chiaro Enea, tale ancor egli
Di chiarezza e d' aspetto e di statura,
Che come un Dio mostrossi; e ben a Dea
Era figliuol, che di bellezza è madre ec.

. . . . Lucent genialibus altis
Aurea fulcra toris: epulaeque ante ora paratae
Regifico luxu. Furiarum maxima juxta
Accubat, et manibus prohibet contingere mensas:
Exurgitque facem attollens, atque intonat ore.
Lib. VI.

. . . . Avvi la mensa d' orò
Con prezïosi cibi in regia guisa
Apparecchiati e proibiti insieme.
Chè la fame infernal Furia maggiore
Gli siede a canto: e com' più 'l gusto incende
Di lui, più dal gustarne in dietro il tragge,
E sorge, e la sua face estolle e grida.

Sperone Speroni nel discorso settimo sopra l'Eneide confessa non potere indovinare chi sia questa *Furiarum maxima*, nè sariasi mai dato a credere, come fa il Caro, poter lei essere la Fame, a cui nè gli attributi, nè la parte che le dà Virgilio, possono per conto niuno convenire.

O vere Phrygiae, neque enim Phryges, ite per alta
Dindyma, ubi assuetis biforem data tibia cantum.
Tympana vos buxusque vocat Berecynthia matris
Idaeae: sinite arma viris, et cedite ferro.
Lib. IX.

. . . . O Frigj, o Frigiesse
Più tosto, in questa guisa si guerreggia?
Via ne' dindimi monti, ove la piva
Vi chiama e 'l tamburino e 'l zufoletto,
E con que' vostri galli, anzi galline
Di Berecinto ite saltando in tresca, ec.

modo basso, indecente a Virgilio, e favorito del Caro, come quello di cui si serve a un dipresso ancora nella canzone: *Venite all' ombra de' gran gigli d' oro*:

Novella Berecintia, a cui gioconda
Cede l'altra il suo carro e i suoi leoni,
E sol par che incoroni
Di tutte le sue torri Italia e lei,
E dica: Ite, miei Galli, or Galli interi:
Gl'Indi, i Persi, i Caldei
Vincete, e fate un sol di tanti imperi.

Gnossia bina dabo, levato lucida ferro
Spicula, caelatamque argento ferre bipennem.
Lib. V.

Una coppia di dardi avrà ciascuno
Di rilucente acciaro, ed una d'oro
E d'argento commesso a l'arabesca,
Non più vista bipenne . . . .

Contro il costume.

Eccovi pure i luoghi dell' VIII dell' Eneide accennativi nella mia lettera de' 20.

Hoc nemus, hunc, inquit, frondoso vertice collem
(Quis Deus incertum est) habitat Deus. Arcades ipsum
Credunt se vidisse Jovem, cum saepe nigrantem
Ægida concuteret dextrâ, nimbosque cieret.

. . . . Queste mie genti
D'Arcadia han ferma fede aver veduto
Qui Giove stesso balenar sovente,
E far di nembi accolta.

Virgilio fa veder colla venerabile oscurità profetica Giove tonante dal Campidoglio e fulminante le nazioni; e il Caro lo rappresenta come il più sovente quasi per ozio detto νεφεληγερέτα Ζεὺς di Omero.

Talibus inter se dictis ad tecta subibant
Pauperis Evandri, passimque armenta videbant
Romanoque foro, et lautis mugire Carinis.
Ibid.

In cotal guisa ragionando Evandro,
Se ne gían verso il suo piccolo ostello:
E ne l' andar là v' or di Roma è 'l Foro,
Ov' è quella più florida contrada
De le Carine, ad ogni passo intorno
Udían greggi belar, mugghiare armenti.

Che languore!

Io vi faccio qui pur trascrivere la bella traduzione nella stessa lettera accennatavi di quel

luogo ove si descrive l' aprirsi del tempio di Giano.

Ipse Quirinali trabeâ, cinctuque Gabino
Insignis, reserat stridentia limina consul:
Ipse vocat pugnas; sequitur tum caetera pubes,
Æreaque assensu conspirant cornua rauco.
Lib. VII.

. . . . Il console egli stesso,
Siccome è l'uso, in abito e con pompa
Ch' ha da' Gabinj origine e da' Regi,
Solennemente le disserra e l' apre.
Ed egli stesso al suon de le catene
E de la rugginosa orrida soglia
La guerra intuona; guerra dopo lui
Grida la gioventù; guerra e battaglia
Suonan le trombe, ed è la guerra inditta.

A questo luogo potrebbesi eziandio aggiugnere in lode del Caro questo altro del primo:

Spem vultu simulat, premit altum corde dolorem

. . . . tenea velato
Con la fronte serena il cor doglioso;

o questo pur del primo:

. . . . *Ubi mollis amaracus illum*
Floribus et dulci aspirans complectitur umbrâ.

. . . . entro un cespuglio
Di lieti fiori e d'odorata persa
A la dolce aura e la fresch' ombra il pose;

e quello del secondo:

Tunc etiam fatis aperit Cassandra futuris
Ora Dei jussu non unquam credita Teucris.

. . . . allor Cassandra
La bocca aperse, e quale esser solea
Verace sempre e non creduta mai,
L' estremo fine indarno ci predisse.

Nè a questi luoghi dubitar dovrebbesi, toltane alcuna coserella per avventura, di aggiunger quello dello stesso libro:

Hei mihi, qualis erat! quantum mutatus ab illo
Hectore, qui redit exuvias indutus Achillis,
Vel Danaûm Phrygios jaculatus puppibus ignes!
Squalentem barbam, et concretos sanguine crines,
Vulneraque illa gerens, quae circum plurima muros
Accepit patrios;

Lasso me, quale, e quanto era mutato
Da quell' Ettór che ritornò vestito
De le spoglie d'Achille, e *rilucente*
Del foco ond' arse il gran navile argolico!
Squallida avea la barba, orrido il crine
E rappreso di sangue: il petto lacero
Di quante unqua ferite al patrio muro
Ebbe d' intorno;

la qual versione è con particolar laude riferita dal signor Abate Des Fontaines nelle scelte ed erudite note alla grave e giudiziosa sua traduzione in prosa dell' Eneide (*). E questo luogo in commendazion del Caro notar mi piace, più tosto che in biasimo di lui quell' altro del quinto riferito pure dallo stesso autore:

Interea medium Æneas jam classe tenebat
Certus iter, fluctusque atros aquilone secabat.

(*) V. p. 413 e 414 del T. II.

Intanto Enea spinto dal vento in alto
Veleggiava a dilungo;

sì perchè certa cortesia nelle cose di lettere non disdisse mai, sì perchè non puossi accusare il Caro d' abbaglio a questo passo, che non si accusino in una con lui i commentatori e traduttori tutti di Virgilio, secondo che il signor Abate Des Fontaines va egli stesso ragionando (*).

Fra i bei luoghi della version del Caro annoverar pur potrebbesi quello del quinto:

Considunt transtris, intentaque brachia remis
Intenti expectant signum . . . .

. . . . E già ne' banchi assisi
Tese a' remi le braccia, al suon l' orecchia,
Aspettavano il segno;

o pure nello stesso libro:

. . . . *procumbit humi bos;*

Si scosse, barcollò, morto cadè:

o quell' altro del terzo:

Qua cursum ventusque, gubernatorque vocabant;

La ve 'l vento e 'l nocchier ne guida e spinge;

verso ancor più felice di quel del Tasso:

Tanto mutar può lunga età vetusta,

(*) V. pag 157 e seg. del Tomo II.

in cui dicesi che si pregiava aver racchiuso tutto quel di Virgilio:

Tantum aevi longiqua valet mutare vetustas.

Altri luoghi, non ha dubbio, così felicemente voltati, come questi sono, allegarsi potrebbono, come altri ancora o infievoliti o guasti nella traduzione, come quelli sono avanti addotti. Ma egli è doverosa cosa altrui lasciare alcuna messe per non esser nella critica sazievole, come il Varignon nelle matematiche era; il quale ogni angolo di verità occupava, avaro del menomo corollario ch' altri potesse per avventura da' suoi principj dedurre.

LETTERA SESTA

Io ritorno sempre con piacere a Virgilio ed a voi, gentilissimo Ermogene mio; poichè il ragionar di lui e lo scriverne a voi, egualmente mi piace: non piacerà però nè agli ammiratori del Caro, nè a' critici nostri per avventura quello che son per dirvi. Agli uni potrà increscere un vero all' autor loro ingiurioso; e agli altri dovrà increscere essere un vero riguardante le cose nostre trovato dagli stranieri, anzi che da noi stessi. Io v' ho parlato altre volte nelle lettere mie di Dryden che traslatò in inglese Virgilio; benchè nè con quella felicità nè con quella riputazione con cui Pope dappoi tradusse Omero. Ora questo Dryden, da me ripreso in mano a questi dì dopo il mio ritorno di villa, parla in due luoghi del Caro a quel modo in cui gl' Italiani avrebbon dovuto parlarne da gran tempo. Dice egli nell' uno, che *benchè godesse il Caro il benefizio del verso sciolto dalla rima* (benefizio onde goder pur volle in questi ultimi tempi il signor Trap nella sua version dell' Eneide), *due versi d' ordinario contrappone il Caro ad un di Virgilio, e che non sempre coglie nella vera sentenza di quello*; la qual critica è però preceduta da un' ampla lode della traduzione *per lo vigor della poesía, per l' armonía della*

versificazione, *e per la prossimità sua all' originale.* Più acre sembrerà l' altro luogo senza dubbio, in cui chiama l' Eneide italiana *scandalosamente bassa*, *e il Caro un pedestre poeta che siegue bensì Virgilio il meglio che e' può*, *ma non cavalca mai con esso lui*; ed egli allega in oltre l' autorità del dottor Morelli famoso medico ed uomo di erudizion moltiplice, di cui fa pur menzione St. Evremont (1): il qual Morelli era della stessa opinione, e che pensava *aver sovente il Caro nella fedele interpetrazione errato dell' autor suo.* Se domandate chi era Dryden, ed io vi dirò, senza tesservene altrimenti la vita, ch' egli fu con Waller insieme nel passato secolo il Petrarca o il Malherbe della poesía inglese, come colui che contribuì moltissimo a ripulirla, e fece primo sentire la regolata armonía e il maestoso andamento de' versi (2); poeta quasi che in ogni genere esercitato, più d' ogni altro fecondo, ma sommamente ineguale, e che potrebbe chiamarsi il Tintoretto della poesía, egual talora a Virgilio e ad Orazio, e molte volte inferiore a Dryden stesso. Vedesi in Westminster fra le tombe de' capitani, de'

(1) T. v delle sue Opere, p. 274, 275, 276, 285 e 286, ediz. di Amsterdam, 1739.

(2) *Waller was smooth; but Dryden taught to join*
The varying verse, the full-resounding line,
The long majestic march, and energy divine.
Pope in the Im. of the Ep. of Hor. *Cum tot sustineas.*

letterati e de' re di quella nazione il suo sepolcro erettogli dal duca di Buckingam con non altra iscrizione che quella del solo suo nome; che giudicò il signor Pope a qualunque esornazion superiore, come fu altre volte fra noi giudicato quel del Tasso inciso nel suo monumento. Del resto fu Dryden non meno eccellente scrittore in prosa che in versi fusse: raro fenomeno nella letteraria regione: e fu più acuto critico per avventura che giudizioso poeta, di quelle cognizioni abbondevolmente fornito, che se giovevoli a ben poetare, necessarie del tutto sono a giudicar rettamente. Ottimi sono i giudizj che egli reca quando in un luogo e quando in altro della nostra poesía, come quello che riguardava l' Ariosto come gran poeta non ostante gli errori suoi; che del Tasso pronunziò molto meglio che Despreaux non fece; che di gran lunga anteponeva l'Aminta al Pastor Fido; che mostrava aver pienamente gustato la dolcezza de' numeri del Petrarca, e che teneva avere il Dante dopo la gotica barbarie addotto in Italia non già l' aureo secolo, ma bensì il secolo d' argento. Felice il Dryden se avesse con quel giudizio nella sua lingua scritto con cui pronunziava dell' altrui! Ma troppo è vero che le prefazioni migliori esser sogliono de' libri. Chi meglio di Segrais illustrò, e chi tradusse peggio insieme Virgilio? Il Dryden stesso va ottimamente divisando come debba quegli esser tradotto, rimprovera al Caro gli errori da lui commessi, e cade appunto, come suole avvenire, negli stessi errori. Se la version del

Caro supera la Eneide di cinquemila cinquecento versi, come dicesi (*), quella di Dryden la supera di tremila ottocento e dodici, confrontando i numeri apposti all' inglese ed al latino. Nel che la rima potrebbe essergli di qualche scusa; essa che a guisa di traverso vento devia quasi sempre dal segno la poetica saetta. S' egli non appone concetti affatto puerili a Virgilio, come il Caro fa, vi fa talora certe giunte che ingrandendolo lo infievoliscono, e talora devia egli pure dal senso, o almen dal genio dell' autore, il che per avventura è non men grave peccato. Io ve ne addurrò, caro il mio Ermogene, una pruova, quand' anco questa mia lettera dovesse prender sembianza di dissertazione; ch' egli è pur meglio fermarsi per avventura di soverchio in sulle cose, che parer di giudicarne troppo leggiermente; e de' due mali, checchè ne possan dire certi leziosi, è minor certamente quello di questo.

Naviget, haec summa est; hic nostri nuntius esto.

. . . . Navighi in somma,
Questo dilli in mio nome . . . .

dice Giove a' Mercurio nel quarto: e non si

(*) Vedi Vita di Annibal Caro del signor Anton Federigo Seghezzi p. 41, prefissa alle Lettere del Caro nella ultima edizione Cominiana.

scorge egli in queste due parole una scarpellata, se è lecito il dirlo, un omerico lineamento del Giove olimpico di Fidia? Chi traducesse, come Dryden fatto ha,

Dilli tosto lasciar la tiria corte,
E il sonnacchioso eroe così risveglia, (1)

non tormenterebbe egli in vano il marmo per farne un Giove plebeo? Che più? Tra le divine cose onde l' Eneide è ingemmata, una si è senza dubbio la parlata che fa Anchise ad Enea al primo incontro loro negli Elisj. Se non l' aveste a mente (chè niuno ha forse l' Eneide tutta a memoria, come dicesi che un certo Sasbouth avea (2), eccovela trascritta:

Venisti tandem, tuaque expectata parenti
Vicit iter durum pietas: datur ora tueri,
Nate, tua, et notas audire et reddere voces.
Sic equidem ducebam animo, rebarque futurum
Tempora dinumerans, nec me mea cura fefellit.
Quas ego per terras et quanta per aequora vectum
Excipio, quantis jactatum, nate, periclis!
Quam metui ne quid Lybiae tibi regna nocerent!

Che verità, che affetto, che gravità non v' ha egli in tutto questo luogo, e quale urbanità insieme, e qual decenza nel rimproverare che Anchise fa ad Enea il suo trascorso in Africa! Egli non nomina nè Didone, nè Amore, nè Cartagine stessa; dove all' incontro il Dryden

(1) *Bid him with speed the Tyrian Court forsake;*
With this command the slumb'ring Warior wake.

(2) Di questo Sasbouth fa menzione il Fabrizio *de Virgilio.*

nella versione di questo luogo pecca principalmente contro questa grave decenza, facendo dire ad Anchise

. . . . e più temetti allora,
Che sul lido affrican t'assalse Amore (1).

Diee molto più Virgilio di Dryden dicendo meno; poichè molte volte il non voler nominar checchessia arguisce quanto sconcio ei siasi, e pare in somma che arrossir più debba il latino Enea, che non l'inglese. Parrà per avventura altrui troppo sottile questa critica; a voi non già, il mio caro Ermogene, che sapete la dilicatezza e il vero gusto essere come i buoni termometri alle menome differenze sdegnosi, poichè le grandi sono sensibili a tutti i sensorj, anco i più grossolani ed inerti. Chi non distingue lo sciampagna dal vin di Grave o della Mosella? ma i più dilicati solo e più dotti nella scienza del palato distinguono quello del canton d' Aï da quel di Sillery o d'Avilet. Ora questo è il genere delle differenze appunto che notiamo. Nè varrebbe il dire quello che per sua difesa dice il Dryden stesso (2) per simili luoghi, ch' egli ha soltanto sviluppato il senso dell' autore senza aggiungergli nulla di estraneo; il che autorizzerebbe pure certe lungherie del Caro, e certe

(1) *How have I fear'd your fate! But fear'd it most*
When Love assail'd you on the Lybian coast.
(2) Nella prefazione alla traduzion dell' Eneide.

fredde antitesi ancora, se a Dio piace, che riprende a ragione il signor Abate Des Fontaines (1) nella traduzione del Padre Catrou; perchè a ben fare appunto non conveniasi sviluppare questo senso, nè torgli quel decente velo onde avealo saggiamente involto il poeta romano. Certa sobrietà e parsimonia di parole è appunto il carattere di Virgilio, come quello di Rubens è un franco pennelleggiare e toccar sicuro; e mal farebbe chi volesse tradur Virgilio colla dovizia, dirò così, di stile d' Ovidio, come chi copiar volesse Rubens nella finita maniera di Guido.

Io non posso, e in questa parte massime, ammirare abbastanza l' eccellente Saggio sulle traduzioni del conte di Roscommon, che dell' ottima indole e bella educazione sua in varj luoghi fa fede non meno, che dell' acume del giudizio suo, e delle veneri oraziane con cui quello condiva.

Fra gli aurei precetti onde abbonda questo scritto dalle inglesi Muse dettato, uno avvene che fa più ch' altro al nostro caso; ed è quello che chiunque a tradurre imprende, esaminar prima d' ogni altra cosa debba le proprie inclinazioni, e ben conoscere qual sia del proprio spirito la dominante passione; dopo il quale esame convien cercare un poeta il cui umore col nostro confacciasi; a talchè scegliere bisogna un autor da tradurre, come si

(1) Nelle note alla traduzion dell' Eneide.

sceglie un amico con cui vivere (*). Il copioso e lussureggiante Dryden non poteva adunque per avventura essere il traduttore del castigato e severo Virgilio, nè potea a buona equità lusingarsi, come fece, di fornire esempli a' precetti di Roscommon.

Non vi accigliate già, caro il mio Ermogene, se io vado a cercar precetti di poetica fino in Inghilterra. Senza che sono anco questi una delle ricche e belle produzioni di quel mondo, piacemi seguire quel ragionevol metodo di giudicatura inglese, che debba ognuno esser sentenziato da' suoi pari. Parrebbemi che inglese cittadino appellar potesse per avventura da italiana sentenza; dove condannato all' incontro nel suo proprio Parnasso rassegnarsi conviengli pure alla legge e subirne il rigore.

Io torno in Italia, e vi torno con piacere per dirvi quanto vostro io sia.

Di Città, il dì 15 di novembre 1744.

(*) *And chuse an Author as you chuse a Friend.*

. . . .

. . . .

Your thoughts, your Woords, your Styles, your Souls agree
No longer his Interpreter, but He.

LETTERA SETTIMA

La maraviglia eccitata in voi dal vedere certa parità d' errori commessi nella traduzion di Virgilio dal Caro e da Dryden, m' è stata cagion di pensare in questo fatto a parecchie altre parità fra questi due poeti così lontani di clima e di età; e questo vi scrivo, caro Ermogene mio, acciocchè o quella prima maraviglia cessi in voi del tutto, o sia da novella giunta più presto accresciuta. Intrapresero tutti e due,

Imparibus fatis, nec Diis nec viribus aequis,

la version d'un poeta che domanda tutto il vigor dell' età più fresca, o almeno quella cruda e verde vecchiezza che egli dà a Caronte: intrapreser, dico, questa versione nella ultima età loro, e impediti da quelle infirmità di cui l' estro poetico si risente, non meno che il fisico vigor della persona; benchè il Dryden, per vero dire, abbia più ch' altro poeta in vecchie membra sentito il calor d' Apollo, come quello che nell' ultima età compose le sue favole, opera dagl' Inglesi avuta in quel pregio in cui sono appo i Francesi le favole del La Fontaine, benchè in genere diverso; e nell' ultima età eziandio compose la celebre

oda del Timoteo parafrasata in nostra lingua (1), e riscaldata dalla divina musica dell' altro Timoteo de' nostri tempi Benedetto Marcello. Del resto sì il Caro, come il Dryden condussero tutti e due a termine la version di Virgilio in brevissimo tempo; l' uno nello spazio di tre anni, benchè la rimasse; l' altro di due anni o in quel torno (2): impresa

. . . . *operae celeris nimium curáque carentis;*

per nulla imitando l' autor loro, che quanto scriveva con calore, altrettanto con flemma correggeva; a tal che puossi dire sì dell' uno come dell' altro quello che Dryden ha posto con verace modestia in fronte alla sua versione:

. . . . *Sequiturque patrem non passibus aequis.*

Scorgesi abbastanza non aver questi due poeti preso gran fatto a cuore cosa di sì gravoso affare, di sì gran mole, com' era in italiano o in inglese il dar principio alla romana gente (3). Del che è manifesta pruova il vedere come il Caro intraprendesse questa opera come preparazione soltanto ad altre; e Dryden come mezzo onde cacciar dalla sua casa

(1) Nel T. I delle Opere del sig. Ab. Conti.

(2) Vedi la prefazione all' Eneide dell' uno, e le ultime Lettere dell' altro.

(3) Di sì gravoso affar, di sì gran mole
Fu dar princípio a la romana gente.
Caro, lib. I.
Tantae molis erat romanam condere gentem.

l'ingrato volto della turpe povertà. Dalle lettere di quello (1) apparisce come la version di Virgilio degna di occupar tutta la vita d'un uomo,

Se fede merta nostra maggior Musa,

fu da lui presa quasi per ischerzo, come esercitazione o simulata pugna per addestrarsi alla composizion d' un poema che meditava, seguendo per avventura l' esempio dell' Ariosto, il qual dicesi che per addestrar la musa a que' robusti suoi voli portasse in nostra lingua varie composizioni sì di moderni come di antichi autori. Ma non si potea egli dire al Caro quello che Crasso disse a Dejotaro, il qual col piè nella fossa pensò a locare i fondamenti di una città? del che pare ch'egli stesso s' accorgesse alla fine (2). Dryden poi si paragona, egli è il vero, nella prefazione dell' Eneide al vecchio Entello di Virgilio stesso, che non per lo premio combattè, ma sì ben per l' onore; ma il fatto si è, che il maggior onore che egli ne riportasse, fu il superare Ogilby e il conte di Lauderdale, se non per avventura quanto alla fedeltà l' antichissima Eneide inglese del vescovo Douglass nello stile di Chaucer; come il Caro fra noi vinse i Cambiatori e i Vasi, i Porcacchi, i Piccolomini, i Sansedoni, i Pollastrini e gli altri detrattori, anzi che i traduttori di Virgilio, che aveanlo

(1) Vedi Lett. 222, 247 e 261, vol. II Ediz. Cominiana ultima.

(2) Vedi la sopraccitata Lettera 247.

sfigurato da prima; e la ragion vera che indusse Dryden ad entrare in questa perigliosa lizza, le proposizioni furono, come egli confessa, del librajo (1), le cui ghinee egli apprezzò molto più che non le lodi di Parnaso. Pare in somma avere questi due confratelli in poesía, il Caro e Dryden, trattato il signor loro con un po' troppo di disinvoltura, nè essersi, come a ragion vuole il conte di Roscommon, accostati all' ara sua (dal che male ne è avvenuto loro) con quel religioso orrore che inspirar dee la Deità che vi presiede; ch' ella non è già volgare, ma bensì delle maggiori, e dovrebbe Parnaso dinanzi al mantovano Dio tremare, come l' Olimpo trema all' imperial cenno di Giove (2).

Chi volesse, caro il mio Ermogene, portar più oltre la parità, potrebbe agevolmente con parole uguagliar eziandio il Caro e Dryden per lo poetico valore. Ma chi è avvezzo a considerar le cose e a frequentar l'ara della Verità, dovrà pur confessare che di tanto è superiore in questo Dryden al Caro, di quanto ad un rigagnolo un fiume. Credo eziandio che quello superasse di gran lunga questo nel rispetto che deesi al principe della poesía. Ne condusse velocemente Dryden la traduzione

(1) Nella Prefazione all' Eneide.

(2) *Approach his altars with religious fear;*
No vulgar Deithy inhabits there:
Heav'n shakes not more at Jove's Imperial nod,
Than Poets shou'd before their Mantuan God.
In his Essay on Transl. verse.

povero e bisognoso, figendo in lui la dura necessità gli adamantini suoi chiodi. Fecelo il Caro dovizioso nell'ozio, e in mezzo alla lautezza delle commende. Non apparisce del resto dalle lettere sue, dove parla della sua versione, ch' egli ne sentisse la difficoltà ed il peso; chè anzi egli pare il poeta di Orazio dettante in un' ora dugento versi, *stans pede in uno:* dove all' incontro Dryden in molti luoghi confessa la difficoltà dell' impresa, e dice fra gli altri, che coloro che chiamato hanno Virgilio il tormento de' grammatici, potevano altresì chiamarlo la peste de' traduttori, come colui che mostra ogni studio aver riposto in non potere appunto esser tradotto (*). Io sono tutto vostro.

Di Città, il dì 23 di novembre 1744.

(*) *In short they who have call'd him* (Virgil) *the torture of Grammarians, might also have call'd him the Plague of Translators; for he seems to have studied not to be translated.*

In the Pref. to the Æneis.

LETTERA OTTAVA

Guárdati, altri dice, dall' uomo d' un sol pensiero o d' un sol libro. Guardatevi ora voi da me, caro Ermogene mio, pieno tutto di Virgilio e del Caro.

Plenus rimarum sum, hac illac perfluo.

Il signor Apostolo Zeno, in cui pari è l' umanità all' erudizione, e il cui animo è stato dalle lettere espolito quanto ornato l' ingegno, mi ha comunicato un fascio di traduzioni di Virgilio in nostra lingua, le quali io ho svoltolate tutte a questi dì. Innumerabili, per così dire, sono fra i nostri coloro,

Che di triplice acciaro il petto cinti,

ebbero in fragil legno ardimento di correre questo mare celebre per naufragj. Io non vi ripeterò i nomi del Cambiatore o del Vasio, dell'Angelucci, del Guidiccioni, del Cardinal de' Medici, del Pollastrino, del Porcacchi o dell'Anguillara; nè tampoco vi porrò a lista il Beverini, l' Udine, il Ceretani, il Guarnelli, il Giustiniano di Candia, il Menni, il Quattromani, lo Schiappalaria, il Zoppio, il Liburnio, il Filippi, il Durante, o che so io; i quali tutti insieme co' più vicini a noi, Pallavicini, Marchetti ed altri se ve n' ha, saranno dallo

stesso signor Apostolo Zeno posti a catalogo nella elaboratissima opera sua delle annotazioni al libro della Eloquenza italiana che sta tuttavia componendo, e che fia per ogni numero il più compito ruolo della letteraria nostra milizia. Io vi dirò soltanto così in generale, che quanto più di traduzioni ho letto, di tanto ho io più ammirato il divino originale, e che ho insieme più e più veduto quel detto di Ovidio intorno all'Eneide avverarsi:

Nec legitur pars ulla magis de corpore toto,
Quam non legitimo foedere junctus amor; (*)

poichè il quarto appunto è il libro che è stato il più sovente tradotto, e per conseguente in più maniere deformato; nè la Venere de' Medici è stata per avventura esempio di più storpiature in pittura, come la Didone, di Virgilio in poesia.

Ma *quorsum haec?* mi direte voi per avventura. Tutto questo proemio, se fatto ad arte nol voleste, onde far mostra della mia erudizione, è per dirvi che anco gl' Italiani prima di Dryden recato aveano del Caro in alcune parti giudizio men che favorevole. Fra questi io ho trovato nella mia lettura di questi passati dì, che è per avventura la più completa che far si possa in sì fatto genere, Lelio Guidiccioni, Sertorio Quattromani, ed Ercole Udine sovra tutti e due. Il primo, crede

(*) *Trist.* lib. 2.

del nome, non del valore del gentile suo Giovanni Guidiccioni, nel discorso a monsig. Merlino prefisso alla sua versione di Virgilio riprende il Caro di aver per sua elezione forte alterata la Eneide senza più. E Sertorio Quattromani (il qual non fu guari, come sapete, per certo suo modo di spontanea critica e discortese, amato da' letterati dell'età sua, benchè di acuto giudizio altronde fornito, e da certi letterarj pregiudizj libero che tiranneggiano tuttavia fra noi) nel discorso che va innanzi alla versione del quarto da lui fatta, accusa il Caro di troppo latinizzare, di poca scelta ne' numeri, e di poca elevatezza nelle locuzioni; nel qual suo giudizio per altro par che si scorga certa gelosía di mestiero acciecata sempre da passione, dove la verità seguendo accusarlo potea di più gravi delitti. L'Udine poi, scrittore oscuro, nè degno d'altra fortuna, nelle note che e' fa a ciascun libro della sua versione in ottava rima (*), pare avere avuto per iscopo il dimostrare quanto miglior sia la version sua, che quella del Caro non è. Egli è maravigliosa cosa a vedere quante minuzzerie noti questo autore, il quale così gravi cose, come veduto avete, rilevar poteva per provar la metà per lo meno della sentenza sua, che la traduzion del Caro in molte parti è men che buona; poichè ben d'altro che di

(*) L'edizione da me veduta della traduzione dell'Udine è di Venezia 1607; ed è, giusta la Prefazione, la terza.

note era mestiero per provar l'altra metà che la version sua miglior fosse di quella del Caro; ed egli s'era altronde posto nel labirinto dell'ottava rima, in cui troppo difficilmente ottener poteva di verificar quello che più che in altra composizione dee aver luogo nelle versioni:

Sien padroni i pensier, serve le rime.

Delle cose che noi abbiam notato nella traduzion del Caro, tre sole trovato ne ho notate pur dall' Udine, che buona parte della vita sua trapassar dovette in sì fatta ricerca; e queste sono l'amplificazione del *genus invisum* del primo, la traduzion di quel luogo del secondo *Sic fatus validis* ec. e di quel del terzo *Ducit Agyllina* ec., delle quali tre la seconda è a mio giudizio di momento maggiore. Delle altre critiche da lui fatte la più importante è quella che cade su quel luogo del primo:

Nunc quales Diomedis equi, nunc quantus Achilles,

voltato dal Caro,

Or qual fosse Diomede, or quanto Achille;

e su quel luogo del quinto:

Et primum in scopulo luctantem deserit alto
Sergestum,

a cui appone il Caro la similitudine d'un augello rattenuto da vischio e spennacchiato, che non è nell'originale. Le altre critiche quasi

tutte od iscusare agevolmente si possono, o cadono sopra minuzzerie, per iscorger le quali fa di mestieri quel microscopio dello spirito, quell'occhio critico del pedante della Dunciade (1), la cui mercè ogni poro viene a scorgersi ed ogni pelo nelle poetiche composizioni. Nè giusta gran fatto, anzi troppo severa sarà riputata la taccia che dà in più d'un luogo l'Udine al Caro, di aver lui seguíto nella interpetrazione di Virgilio il Servio, checchè siasi scritto contro questo antico grammatico e commentatore. Pare in somma l'Udine la rabbia avere, non l'arte della critica, ed esser più simile ad un Zoilo, che ad un Aristarco.

Tali sono le censure che sopra il Caro trovato ho de' critici nostri, per non parlar di quel poco che ne accenna il celebre sig. Matteo Egizio nelle note alla versione del libro quarto del Quattromani (2), o di quello che nella stessa occasione indica intorno a quel luogo del quarto,

Surgea l'aurora quando surse anch' ella,

l'eruditissimo signor Apostolo Zeno nel tomo XXII del Giornale de' Letterati. Nè credo io già che fra le censure del Caro annoverare altrimenti si debba il testimonio di tutti coloro

(1) Poema del signor Pope, la cui denominazione deriva da *Dunce*, che è quanto dire *sciocco* in italiano.

(2) Vedi le Opere di Sertorio Quattromani date in luce in Napoli 1724 per opera del signor Matteo Egizio.

che presero dopo lui a volgarizzar Virgilio; fra' quali è pure il Salvini, benchè egli dica *godere alta fama, e meritamente, la traduzione dell' Eneide di Annibal Caro* (1). Le quali lievi censure se si compareranno a' smoderati panegirici, non dirò che si fanno tuttavia in voce, ma che sono fatti in iscritto della version del Caro, scorgerassi vero pur essere, avere in questo fatto gli stranieri per avventura meglio di noi stessi giudicato, e avere Dryden, per non parlar dell'Abate Regnier che accusa il Caro di prolissità soverchia (2), meglio pronunziato di coloro (per tacer d'altri) i quali, come riferisce Lorenzo Crasso, asserivano che se Virgilio scritto avesse nell' idioma toscano, miglior non sarebbe riuscito l' eroico suo poema della traduzion del Caro (3); e del Crescimbeni stesso, che non dubita quasi di mettere la Eneide italiana a paro colla latina (4).

Così avvien talvolta, gentilissimo Ermogene mio, che gli stranieri sappian delle cose nostre più di noi, ed indichino talora a' terrazzani di un paese alcuna notabil cosa ch' essi avean tutto dì sotto gli occhi, e che non sapean, per così dir, vedere; di modo che siam noi molte fiate, e non quelli, in *urbe*

(1) Nella Pref. alle Satire di Persio da lui volgarizzate.

(2) Vedi Storia della Volgar Poesia del Crescimbeni T. II, p. 430 Edizione di Venezia.

(3) Negli Elogi d'Uomini letterati T. I, p. 69.

(4) Storia della Volgar Poesia T. I, p. 395, e T. II, p. 429 Ed. di Venezia.

peregrini. Così Cicerone, come sapete, *homo Arpinas* (*), discoperse ed indicò a' nobili Siracusani il sepolcro d'Archimede vituperosamente da essi ignorato.

Io non posso, gentilissimo Ermogene mio, chiuder questa lettera senza un tratto di morale letteraria, per cui scorgerete sempre più esser chiaro quello che nelle superiori mie lettere v'indicai intorno alla donnesca fedeltà de' traduttori. E questo tratto sia frutto principale di questa lettera per voi, come fu per me frutto della misera lettura per altro da me fatta a questi dì. Eccovi di questa verità testimonio un saggio della traduzion del libro primo della Eneide data da M. Alessandro Guarnelli in ottava rima, e da Cristoforo Cieco di Forlì posta in luce in Venezia appresso Domenico de' Franceschi in Frezzaria al segno della Regina 1570; nel qual saggio non vedrete più traccia di Virgilio di quel che scorgasi segno di virtù romana ne' Bruti e ne' Catoni de' romanzi francesi.

Scorre muggendo il gregge bianco in mare;
Cingono orribil mostri intorno il cielo;
Si mescion le celesti onde col mare;
Sparge l'irato mar l'onde nel cielo:
Precipitoso il ciel scender nel mare,
E 'l mar gonfio salir sembra nel cielo.
Move il mar guerra al cielo, e 'l cielo al mare;
E sotto e sopra è spaventoso mare.

(*) *Cic. Tusc. Quaest.* lib. v.

Parmi udire fin dall' Eliso *lo mio maestro e 'l mio autore* (1) Virgilio gridare in tuono flebile ed acuto:

Quid miserum . . . . laceras? jam parce sepulto;
Parce pias scelerare manus. (2)

Io fo adunque fine, gentilissimo Ermogene mio, e caramente come posso fin di qua vi abbraccio.

Di Città, il dì 6 di dicembre 1744.

(1) Tu se' lo mio maestro e 'l mio autore;
Tu se' solo colui, da cu' io tolsi
Lo bello stile che m' ha fatto onore.
Dante Inf. c. I, parlando a Virgilio.

(2) Parole di Polidoro ad Enea nel terzo.

LETTERA NONA

Voi mi scrivete aver desiderato alcuni, a' quali mostrato avete i miei pensamenti intorno Virgilio, il Caro e Dryden, che io gli raccogliessi in una dissertazione o trattatello; ed io rispondo loro non vedere a qual fine. Sono eglino per sè stessi buoni? sì il saranno in lettere come in dissertazione. Nol sono? periscano anco le lettere che gli contengono. Se brutta è madonna, che altro farà ella alla toletta, che adirarsi contro la cameriera? Se all'incontro è bella, soverchia del tutto, se non dannosa, fia l'arte di quella. Così certi pensieri che hanno un certo che di grazia originale in lettere o in piccioli saggi, la perdono, mi pare, nel metodico apparato d'un libro. Senza che io sono nella letteraria milizia volontario, anzi che soldato: e benchè sogliano i volontarj e debbano altresì più travagliarsi nell'armi e nella zuffa de' soldati stessi, è loro permesso almeno vestir quella divisa che più lor piace.

Comechè sia, acciò da me non si desideri quello che altri potrebbe a ragion domandarmi, i luoghi di Dryden spettanti al Caro, e quelli eziandio dello stesso critico la nostra poesía risguardanti, io farò che trascritti vi sieno a piè di questa lettera, la quale non potrà mai dirvi quanto vostro io sia.

Di Città, il dì 14 di dicembre 1744.

Luoghi di Dryden spettanti al Caro.

Hannibal Caro's (*Version*) in the Italian is the nearest, the most poetical, and the most sonorous of any Translation of the Æneis; yet though he takes the advantage of the blank verse, he commonly allows two lines for one of Virgil, and does not always hit his sense. *Preface to the second part of the Poetical Miscellanies.*

Hannibal Caro is a great name amongst the Italians; yet his Translation of the Æneis is most scandalously mean, though he has taken the advantage of writing in blank verse, and freed himself from the shackles of modern rhyme . . . I return to our Italian Translator of the Æneis: he is a foot Poet; he lacquies by the side of Virgil at the best, but never mounts behind him. *Doctor Morelli*, who is no mean Critick in our Poetry, and therefore may be presum'd to be a better in his own language, has confirm'd me in this opinion by his Judgment, and thinks withal, that the has often mistaken his Master's sense.

In the Dedication or Preface to the Æneis.

Luogo di Dryden spettante all' Ariosto.

Ariosto who with all his faults must be acknowledg'd a great Poet. etc. *Ibid.*

Luogo di Dryden spettante al Tasso.

There have been but one great *Ilias*, and one *Æneis*, in so many ages. The next, but the next with a long Interval betwixt, was the *Jerusalem*: I mean not so much in distance of time, as in excellency.

Ibid. p. 208 *et aliis locis.*

Luogo di Despreaux spettante al Tasso.

Tous les jours à la cour un sot de qualité
Peut juger de travers avec impunité:
A Malherbe, á Racan, préferer Théophile,
Et le clinquant du Tasse, à tout l'or de Virgile.

Sat. IX.

Luogo di Dryden spettante al Guarini.

. . . . *Tasso's Amynta*, wich infinitely trascends *Guarini s' Pastor-Fido*, as having more of Nature in it, and being almost wholly clear from the wretched affectation of Learning.

In his Dedication of Virgil's Pastoral to the Lord Clifford.

Luogo di dryden spettante a Dante ed al Petrarca.

But Italy reviving from the trance
Of Vandal, Goth, and . . . . ignorance
With Pauses, Cadence, and wellvowell'd words
And all the Graces a good ear affords
Made Rhime an Art, and Dante's *polish'd Page*
Restor'd a silver, not a golden age.

Then Petrarch *follow'd, and in him we see*
What Rhime improv'd in all its height can be
At best a pleasing sound, and fair barbarity.

To the Earl of Roscommon on his Excellent Essay on Translated Verse.

IL CONGRESSO
DI
CITERA

Calamo ludimus.

A CARITEA

A voi, Caritea, si consacri questa Operetta, la quale da me allora fu scritta che la sorte non mi contendeva, siccome fa ora, il potervi vedere ed udire. In essa de' modi si ragiona di amare; e apprendasi da voi l'arte di piacere.

IL CONGRESSO
DI
CITERA

Correvano i primi anni di questa nostra età, quando le più belle contrade di Europa si rimaser prive per alcun tempo della presenza d' Amore. Non lo vedeano più i mortali far nido dentro a due begli occhi, nè quindi vôtar la faretra; gli amanti sospiravano sol per usanza, o per memoria delle piaghe antiche. Ogni cosa languiva, come molti se ne debbono ancora ricordare; e diversi erano i giudicj che venivano fatti dagli uomini sopra la cagione di così strana novità. Altri immaginava che Amore si tenesse celato, chi potea saper dove? aspettando di fare qualche sua leggiadra vendetta; ed altri, che vinto dal sonno, alla rappresentazione di un dramma, o alla solennità di un' accademia, non se ne fosse risentito per ancora. Chi lo volea occupato a turbare i consigli de' re, chi a fornir materia a un madrigale o ad un' egloga: E i più speculativi sostenevano essersi egli ritirato fuori del mondo con una novella Psiche, e starsi accanto ad essa inebbriato di quel néttare di cui egli mesce alcuna goccia a' mortali.

Ma quanto vanno lontani dal vero i giudizj dell' uomo, allora massimamente che con occhio troppo curioso cerca di penetrar le cose degl' Iddii! Non vaghezza di vendetta, non il dolce sonno, non reali palagi, o rustiche case, non infine amore teneva celato il Dio d' amore alle nostre contrade. Uno affare di Stato avea in sè rivolto la mente e i pensieri tutti del Dio del piacere, e fermato avealo da parecchi giorni nell' isola di Citera, là in mezzo all' acque del mare che tra il Peloponneso frange e la montuosa costierá di Creta. Era da qualche tempo insorta una grave contesa tra alcune nazioni di Európa, la cui decisione si apparteneva solamente ad Amore; ed era involta di non poche difficoltà. Andavale ruminando il Dio tutto solitario e ristretto in sè medesimo; e quasi una densa nuvola gli ricopriva intorno la fronte, con cui egli suole rasserenare il mondo. Non lo vide così pensoso quell' isola, quando ponderava insieme con la madre i principj del romano imperio, nè così cruccioso, quando corse in grembo a lei, punto dall' alato serpentello di Anacreonte. Molti e varj partiti fra sè rivolse il Dio, ora appigliandosi a questo, ora a quello, e poi rigettandoli tutti, consideratili meglio. Prese finalmente di convocare il suo consiglio, di comunicar con esso l' affare, e di sentirne il suo avviso prima di venire a determinazione alcuna; il che radissime volte e soltanto negli estremi casi è usato di fare.

Adunque chiamò la Speranza, amabile Deità, di cui sereno e lusinghiero è il guardo che col

dolce suo fiato tiene in vita i più miseri, ed ha sempre seco un vasello con entro una saporita manna, cibo per tutti i palati e panacéa di ogni male. Chiamò l'Ardire, qual più non si sa, se petulante o grazioso, che piace alle belle donne quando più mostra di offenderle, che non perde mai d'occhio la occasione; e teneva pur allora in mano un po' del ciuffetto svelto di fronte alla Fortuna. Non osa contaminare le beate sedi d'Amore la Gelosía, trista Deità che si nutre solo di sospetti e avvelena ogni piacere, degna d'increscere senza fine a sè stessa in compagnía della Invidia nel lagrimoso Cocito. La Gelosía adunque, benchè tra' miseri mortali seguace d'Amore, non chiamò egli in Citera. Nè di chiamarvi la Voluttà gli fu mestieri, sua indivisibile compagna. Tumidette ha le rosee labbra, e i denti bianchi come l'avorio il più schietto; picciola la fronte, bruni gli occhi, e bruni ha i capelli, che lievemente odorati parte le cadevano sulla manca spalla, e parte gli aveva dietro raccolti in un bel nodo; linda senz'arte, sottile era il suo vestimento che lasciava alquanto vedere della persona; e il suo cinto era quello stesso di Venere: non monili, non gemme; avea solamente nel dito un camméo in cui da greco artefice erano intagliati un Giulio Cesare ed un Aristippo. Questi furono i consiglieri d'Amore, e come ministri minori; ci erano anche gli Scherzi e i Giuochi, padri della festività urbana e dell' attico riso.

Radunato il Consiglio, Amore parlò con quella grazia onde atteggiar suole ogni suo detto, e

che mal può ridire lingua mortale. Tra le varie parti del mondo egli diceva aver sempre a ragione prediletto la Europa; dall'Asia esser venuti dei falsi sistemi; dall'America dei veri flagelli; e da amendue le ricchezze, cagione di tanto disordine ne' piaceri amorosi; l'Affrica, nido anticamente di gentilezza, essere al dì d'oggi piuttosto abitata da fiere, che da uomini; e Europa, felice per ingegni e per clima, essere stata in ogni tempo patria di leggiadria, non meno che di virtù. Ne' secoli felici, egli aggiunse, ch'ella posava sotto le ale dell'aquila romana, un solo era l'imperio che la reggeva, una sola la lingua che parlava, uno solo era il culto d'Amore ch'ella seguiva. Con quei medesimi riti che sacrificavasi ad Amore nel Campidoglio, con que' medesimi sacrificavasi in Grecia, nella fredda Germania, nelle Spagne, nell'ultima Tile. Ma presentemente nelle varie nazioni d'Europa vario è lo stile che si tiene nelle pratiche di amare, nè più nè meno che lo sia nelle favelle, nei governi, nei modi del vivere. Questa fare i sentimenti del cuore quasi puro oggetto della mente; quella volergli conformare ai capricci delle usanze; e quella mostrar di confondere cogli appetiti animaleschi gl'impulsi più delicati della voluttà. Ciascuna condannare acerbamente le altrui opinioni, sostener la propria, come la sola ed unica da seguirsi; riprovati tutti gli altri scrittori, tenere i suoi come i soli classici nelle cose amorose, e colorar ciascuna l'astio che avea contro alle altre, col zelo del vero culto che è dovuto ad Amore. Tal nuova guerra essergli fomentata

contro da quella cianciatrice e saccentuzza della Ragione, che tante volte vinta e sbeffeggiata da lui è per antico stile sua implacabile nemica; conoscendo non poter distogliere gli uomini dall' amare, per quanto sia andata predicando che dure sono le leggi d'Amore ed obblique, che non è in amore se non se molto assenzio coperto di poco mele, diletti fuggitivi e ferma noja, e tali altre vecchie novelle; conoscendo non poter distruggere il suo regno, essersi avvisata di turbarne in ogni modo la quiete, e di mettervi a confusione e disordine ogni cosa. Ciò avere ottenuto pur troppo col porre in campo nuove quistioni del come amare si debba, collo avere tra le gentili persone acceso liti e querele più aspre d' assai che esser non sogliono le contese nelle scuole de' filosofi e di quegli altri suoi pedanti. Ora benchè l'imperio d'Amore non temesse di niuna umana forza, nè astuzia; benchè avesse fondamenti e principj di tutt' altra durata, che non hanno i mondani imperj, aver egli però udito dire le divisioni e le sette negli Stati essere sempre state sommamente nocive; e nel mantenere unità nei pensamenti dei sudditi stare la maggior virtù del principato. Essere pertanto sua intenzione che il Consiglio che convocato egli avea, vedesse dei modi di confondere per sempre i macchinamenti della Ragione loro nemica, e di accordare insieme le parti ch'erano in lite, onde a toglier si venissero quei più gravi disordini che fossero vicini ad insorgere; e lo Stato, per quanto nella presente divisione d'Europa far poteasi, si venisse a ricondurre a'

principj suoi, donde si era troppo allontanato. Talchè nel suo regno altre guerre essere non ci dovessero, che quelle guerre dolci ed amabili che sogliono essere più care delle paci, e conducono ad accrescere la felicità de' veri sudditi d'Amore.

Avea più d'una volta in parlando fatto pausa Amore, e preso lena; egli che è solito esprimersi in tronchi accenti, e talora ripone nel silenzio il meglio della sua eloquenza.

Intesa da quell'assemblea la volontà del Dio, chi propose una opinione, chi un'altra. Chi volea temporeggiare il male, chi urtarlo. Alcuni erano d'avviso che fare non se ne dovesse così gran caso; ed altri scarsi di partito proposero, non senza offensione del Dio, che mandar si dovesse all'oracolo di Amatunta o di Gnido. Tennero per lungo tempo tra loro varj discorsi, che di quando in quando venivano interrotti dal riso intempestivo dei Giuochi, da alcuna canzonetta che l'Ardire si gorgogliava in gola, dall'impazienza stessa di Amore, e dal parlare che il più delle volte facevano tutti a un tempo medesimo.

In fine prevalse il parere della Voluttà, che, senza intimamente conoscere il male, diceva non potersi pensare al rimedio. Doversi perciò ivi appunto in Citera convocare un congresso di varie nazioni, dove la materia ch'era giusta cagione al Dio di tanti pensieri, sarebbe stata pesatamente disaminata e discussa: bastare per altro che fossero sentite le ragioni di quelle nazioni d'Europa che sono capi principali nella contesa, i cui modi, nelle cose attinenti ad

Amore, sono più discordanti, e che sono alle altre nazioni di esempio: e doversi per un tal congresso preferire le donne agli uomini, perchè non è dagli uomini sentire così avanti, quanto fanno le donne negli affari amorosi. Da coteste ambasciatrici sarebbono stati distintamente esposti i diversi sistemi d'amore e le cagioni di tante liti; e tutto questo doversi fare alla presenza del Dio, che spirerebbe poi quello che fosse per lo miglior del suo imperio e del mondo.

Approvato il parere della Voluttà, fu tosto commesso agli Scherzi e ai Giuochi, che noi chiamiamo Amorini, di recare ai mortali il voler degli Dei. Il più lesto di tutti fu d'un volo a Parigi, dove più volte era intervenuto a quelle cene tra lo schiumoso sciampagna, gli arguti motti e i brevi racconti. Un altro di spiriti non tanto vivaci passò in Inghilterra, e fu per poco ch'ei non andasse smarrito tra la calca e il fumo di Londra. E uno de' più lesti, ch'era tra pensoso e lieto, se ne venne in Italia, che in picciol tempo avrebbe corsa, se non che di tanto in tanto allentava il volo preso dall'amor del luogo.

Sentito che fu l'arrivo di tali messaggieri e le commissioni che avevano, qual dama non aspirò ad essere eletta ambasciatrice a Citera? E qual mezzo, purchè conducesse al fine, non fu stimato il migliore? Nulla fu da loro lasciato indietro: discorsi studiati, lodi sulla fronte, e biasimi dietro le spalle, parole date e non tenute, pratiche e trame d'ogni maniera.

In Francia gli occhi di tutti furono tosto

vólti a Madama di Jasy. E con ragione. Sovra ogni altra avea il grido pel dono di sapere accordare insieme le condizioni di una cena e di un abito. Singolare era in essolei quella sorta di spirito che distingue la più leggiadra gente. E moltissimo ancora era riputata nell'arte di far comprendere alle persone gli acquisti ch'ella faceva di tempo in tempo, caso che alcun novello suo amante si piccasse di modestia.

Dopo qualche contrasto convennero in Inghilterra di eleggere milady Gravely, dama di molta lettura e di un sodo giudicio. Per non dir nulla del suo garbo nel ministrare il tè, della maestría nel maneggiare il ventaglio, e del saper tossire a proposito.

In Italia moltissimi furono i negoziati e i maneggi. Erano ivi le gentili persone divise in due parti grandemente l'una contro dell' altra accalorite. L'una parte era tutta perduta dietro alle usanze oltremontane e moderne, e volea in ogni cosa aver l'aria, senza eccettuarne la lingua, di forestiero. All'altra parte putivano tutte le cose che italiane non fossero, toltone per avventura le fogge del vestire; e nel rigoré della favella e dei sentimenti sosteneva a tutto potere l'antico decoro della patria. In ultimo, come fu volontà del cielo, vinse dopo molti contrasti la parte migliore; e tra tutte le donne d'Italia fu trascelta madonna Beatrice versatissima nella dottrina amorosa degli antichi scrittori, e nella scienza di pascer di vento i suoi cavalieri e di confortargli al maggior uopo con presenti di vecchie fettucce e di fiori appassiti.

Partirono adunque le tre dame al cui senno e valore un tanto affare era commesso. Del viaggio di milady Gravely ne fece a mala pena un cenno la gazzetta di Londra. In Parigi la maninconía non crebbe punto per la lontananza di madama di Jasy; e in Italia si diede alla stampa, per la partenza di madonna Beatrice, una raccolta di sonetti. Vedovi i campi, secchi in sullo stelo i fiori, e si diceva orbo il mondo per l'assenza di lei, e rimaner senza scorta gli amanti nel fosco e dubbio cammino della vita.

Bello era di vedere l'isola di Citera in quel giorno che vi approdarono le tre dame. Così vaga e ridente ella non fu vista più mai, se non forse quando fu per la prima volta recata a quei lidi la madre d'Amore. D'una insolita luce era vestito il cielo, un'aria soave increspava le acque del mare, olezzante tutta e impregnata dai fiori e dall'erba di quel suolo felice. Non misero mai i più cari gemiti le tortorelle che amano tanto di porre il nido in quell'isola: ogni animale si riconsigliava d'amare in quel giorno; ogni cosa sentiva, più che in altro tempo, la presenza del Dio, e toglieva alle belle donne la forza di resistere ad accorto amatore. Vagamente ornate di festoni e di popolo, piene erano le logge che fanno ala al tempio di Amore, il quale sorgendo da una piacevole costa signoreggia d'ogni intorno la campagna ed il mare.

Milady Gravely aveva una vesta di moerre di un bel bianco argentino con le maniche corte e larghe, e tutta assettata allo imbusto,

un finissimo grembiule innanzi, e una cuffia piramidale in capo. Le teneva compagnía un giovane suo fratello, il quale durante il cammino s'era quasi sempre tenuto in disparte a leggere il Tacito di Gordon e il Viaggio per la Grecia dello Spon; e a ogni patto avrebbe voluto, prima d'approdare a Citera, visitare il promontorio di Àzio e le rovine di Nicopoli.

Madama di Jasy avea tanto rossetto sul viso, che gli abitanti di Citera la si mostravan l'uno all'altro come una nuova cosa; e d'acqua di lavanda con altri grati odori tutta olîva. L'andrienne aperto, ch'era di un taffettà color di paglia graziosamente ricamato a fioretti d'argento, e la corta sottana non impedivano il veder parte della meglio tornita gamba che abbia veduto la Francia da Gabriella in qua. A lei da lato erano tre o quattro zerbini. Ella posava la mano sul braccio dell'uno, sorrideva a questo, accennava a quello; ed essi andavano con di bei saltellini lor passi intrecciando. E secondo che venivano, scorgendo le delizie di quell'isola, mettevano tosto in campo Bagnolet o Marly, e trovarono gli abitanti di Citera forestieri in Citera.

Il guardinfante di madonna Beatrice era più ampio almeno due spanne di quello di madama di Jasy. La sua cuffia a più doppi era intessuta di nastri ricchissimi; i suoi capelli erano studiosamente inanellati e mezzo coperti di gemme. Pur nondimeno con tanti ornamenti si rimanea bella. Lunga schiera di cicisbéi le facevano corteggio; quale innanzi e quale dopo, portando tutti invidia a colui ch'era

innalzato alla dignità di bracciere. E tra questi vedeasi andare in sulla vita un profumato settuagenario con una sottil canna d'India nell'una mano, e un pajo di guanti nell'altra, che la dama cortese gli avea dati a custodire.

Ora la cosa fu ordinata in modo che le tre dame entrarono nel tempio, tosto che con la sua comitiva vi fu entrato Amore. Si era egli già posto nel mezzo sopra una sedia d'oro gittata da Mirone; e a vederlo era di gran lunga più vago, che non seppe mai fingerlo Prassitele. Non rimasero le dame, nell'atto dello inchinare il Dio, di mirarsi l'una l'altra di sott'occhio; e ciascuna in un instante ebbe notato ogni particolarità del vestito, del portamento, del viso, ogni difetto delle altre. Indi, per quel che di fuori appariva, tutte ridenti nel bel salutare, tra lor si tacque. Gli uomini, che, desiderosi di ascoltare, seguíto aveàno le dame, dovettero uscire del tempio, e furono guidati in una sala ivi contigua che risonava della più dolce musica, e sulle cui pareti vedeasi dipinto il trionfo d'Amore. Nè già a quell'opera nulla mancava, nè della pompa di Paolo, nè della venustà di Raffaello, nè della magía del colorir di Tiziano.

Appena usciti erano gli uomini del tempio, che le dame a seder si fur poste dinanzi ad Amore sopra tre morbidi sofà ch'erano ivi apparecchiati. E la Voluttà, vólto ad esse graziosamente il viso, disse che le varie nazioni potevano esser discordi e in guerra tra loro, quanto agli oggetti dell'ambizione, passione fabbricata in gran parte dalla fantasía degli uomini; ma essere doveano concordi ed unite nei

sistemi del piacere, sentimento infuso dalla natura nel cuore di ognuno, e che è il legame e l'anima dell'universo. Volere il Dio pacificare il mondo; dover esse dal canto loro cooperare a un tanto bene, esponendo fedelmente la varietà delle opinioni che tenevano in Europa divisi gli animi, e con rassegnazione poi ascoltando i voleri del Dio. Dall' autorità di chi avea convocato quel congresso, potersi presentire che non avea, come tant' altri, ad essere infruttuoso; dall' aspetto poi e dai modi delle Ambasciatrici che per esso erano state prescelte, potersi chiaramente conoscere quanta nelle tre nazioni che abitano il bel paese di Francia, d' Inghilterra e d' Italia, fosse la cura del proprio onore e la finezza del giudicio.

A tali parole sentirono le dame ne' loro petti un' agitazione forse non minore a quella che le tre Dee già sentirono nelle valli d' Ida. Che se qui non aveasi da combattere per la palma della bellezza, si dovea gareggiare del vanto dell' ingegno, che, come cosa a noi più propria delle fattezze della persona, mettono le savie donne al di sopra della bellezza medesima. Senza che, nello ingegno di quelle dame stava riposto l' interesse e il decoro delle più colte nazioni di Europa.

Ma per prevenire ogni disputa chi di loro avesse da parlare la prima, tre cartucce furono messe dalla Voluttà in una urnetta, nelle quali erano i nomi delle tre dame scritti. Dopo ch' e' fu agitata alquanto da un Amorino, un altro vi pose dentro la mano; e il primo nome che trasse fuori, fu il nome di milady Gravely; il secondo fu quello di madama di Jasy, e restò

in fondo quello di madonna Beatrice. E però milady, recatasi in sè stessa, si fece a parlare in tal modo:

Non così lieta, come si converrebbe dinanzi a una tale assemblea, sarà la materia del mio dire, o Nume, che hai imperio in ogni parte del mondo, salvo forse che nell' isola nostra. O isola veramente infelice! non tanto perchè poco ella è consolata da' raggi del sole, quanto perchè nulla pare che senta delle dolci influenze di Amore. Cosa ignota tra noi è quella genial compagnía che l'uomo tiene alla donna; cosa ignota ch' egli abbia una qualche deferenza alle opinioni, una qualche compiacenza per le inclinazioni di lei: sentimenti che pur sono nati insieme con noi, e vengono dipoi raffinati da quell'arte, la cui bussola è il regolato amore di noi medesimi. Che se la galantería è il vero termometro per conoscere la pulitezza delle nazioni, qual titolo si convenga alla nostra non so. Questo so bene, che buona parte dell'anno noi viviamo confinate alla campagna allato a freddo e taciturno marito; dove rinovasi tutto dì quel supplicio di Mesenzio che congiungeva in misero abbracciamento un cadavero e una persona viva. E nel bel mezzo di Londra, che altra cosa è di noi, se non che esser tantaleggiate di continuo dalla vista degli uomini? Alle nostre veglie intervengono anch' essi, è il vero; ma non si hanno tosto finito di bere il tè in nostra compagnía, questi si restringe a consulta con quello. E noi tacite e solé siam ridotte a dover giocare al wisk,

e a starcene buona parte della notte l'una in faccia dell'altra intorno a un tavoliere. Struggonsi da un canto le donne in occulti desiderj, si dibattono dall'altro gli uomini su' pubblici affari; e se da noi si cerca di allettare un cuore, si rumina da essi come trar di sella un ministro. Ricadono in ogni istante in acri litigj sull'aumento del traffico, sulla signoría del mare, sull'equilibrio di Europa. E nemmeno all'apparire di milady Cè....e....try si viene a calmare la parlamentaria tempesta.

Non dissimile è la condizion nostra nei pranzi ove a noi tocca farla da scalco, intanto che essi insieme col cibo rimastican tuttavia quella indigesta loro politica.

È noto a chiunque abbia delle cose nostre anche una lieve tintura, come il più rincrescevol vento che turbi la nostr'aria, è levante. Per esso, novembre singolarmente è infame: gonfia gl'ipocondri, annebbia la mente, e sulle sue ali ne reca il più intollerabil de' mali, la noja. Vedresti l'Inglese al nemico fiato di quello, tacito e pensoso, quasi che in ira a sè medesimo, èd altrui inaccessibile, e qual la patria sua terra isolato.

Ahi lassa me, o Nume! che per noi altre donne non spira mai altro vento, se alla noja si risguardi che in niun tempo da esso noi non si scompagna. Con noi cavalca nel Parco, passeggia con noi a Vaux-hall, in quei deliziosi luoghi, che ordinati sembrano a darne una viva immagine di Citera . . . . . Che più? Nello stesso tripudio delle feste da ballo ci s'inframmette la serietà e la noja. Di coloro

che danzano con noi, i piedi sono allegri, svogliato è il viso.

Che giova aver derivato con la industria e co' commercj nella nostra isola, buona parte delle ricchezze del Brasile e del Perù, se non vengono trapiantate tra noi e naturalizzate le gentilezze delle più culte parti di Europa? Che giova che un novello Giasone, fatto il giro del mondo, abbia recato in patria un altro vello d'oro, se un novello Teseo quello non le reca dal vicino Continente, di che avremmo maggiormente bisogno? Che giova infine a' nostri uomini il posseder le lingue de' Tullj e de' Demosteni, ed emulargli nella propria, se poi son mutoli quando più converrebbe parlare? Hanno gl' Inglesi mostrato alle altre nazioni la economía del corpo umano, la notomía dell' anima che c' informa, la figura della terra che abitiámo, le strade dei pianeti, e perfino delle comete che insieme con noi si raggirano d'intorno al sole. Se non che trascurano del tutto quella scienza a cui vuolsi sopra ogni altra rivolgere i pensieri e lo studio, mostrando ignorare che amore è nodo, è gioja del mondo, che egli è la goccia cordiale e il dolce che viene dal cielo mesciuto agli uomini nel calice della vita per far loro tranghiottire quell' amara bevanda.

E che a tale sia ridotta la cosa, il maggior obbligo l'abbiamo a' nostri Catoni, a' nostri satrapi nemici giurati di nostra gentilezza. Non rifinano mai costoro di predicare alla gioventù e dire: Corteggiando donna infemminir l'uomo; la severità de' costumi essere il palladio della

libertà e della costituzion nostra politica; disdirsi a cuor inglese nutrir pensieri e voglie che non sentano del romano. Onde avviene che coloro della nostra gioventù che hanno preso ne' lor viaggi una qualche tintura della gentilezza forestiera, per tema di parerne macchiati tra noi, prima di ripor piede in Londra, se ne lavano a Calesse nelle acque dello Stretto britannico; e va sempre più mettendo radice tra noi quella ferocità di costumi per cui da lungo tempo abbiamo nel mondo così mala voce.

Che se pure taluno de' nostri giovani, scordatosi per avventura delle concioni de' vecchi, si mette alle veglie o al ballo a fare con noi il galante, le semplici saremmo a prestar fede alle sue parole. Svapora ben presto e svanisce ogni loro gentil pensiero; nasce appena un sentimento in essi, che è spento: e cotesti efimeri amatori vanno e ammorzano tosto tra le braccia di Pirra il fuoco concetto nella mente per la vista di Sulpicia.

A tali parole fece pausa milady, turbatasi un poco in viso: trasse di tasca una boccetta di sal d'Inghilterra, il fiutò ben tre o quattro volte, e poi così a dire riprese:

Ahimè, che quasi non volendo, a quello son giunta, che il tacerne saría più bello! Troppo egli è cosa, o Nume, dirittamente contraria all'onore ed alla gloria tua. Un ampio quartiere è in Londra, asilo altre volte di edificazione e di pietà, e presentemente covile di una trista generazione di femmine, che de' tuoi favori fanno il traffico il più infame, e in mezzo

a' tumulti eccitati da Bacco vanno con iscandali di ogni maniera profanando i misterj più sacri. Quivi gli egregi nostri giovani disertori delle gentili brigate traggono le notti in gozzoviglie ed in tresche, e bevono insieme col vin concio la dimenticanza del vero culto d'Amore. Gli vede il sole del seguente dì, che male si possono reggere in piedi, pallidi, sfigurati, e cogli solchi in sul viso della notturna dissolutezza . . . . A giustificar poi, anzi ad esaltare le loro valentíe, allegano non so quali da essi chiamate divine sentenze di Catone, che del lupanare fanno un tempio; e certi altri luoghi di quel loro favorito poeta di Orazio, che sono proprio un tormento de' sobrj orecchi. Nè altro oggi ci resta, che di vedere coteste ree femmine in una repubblica alla quale ha già fra noi dettato le leggi un novello Platone, e di vedere su per le piazze effigiate in marmo le Flore e le Frini, come nella Grecia avvenne ed in Roma, quando al suo meridiano era giunta la scorrezion de' costumi e la dissolutezza. .

Quei malori che sogliono esser l'amaro premio di quelle orgie notturne, doveano pur richiamare al verace culto coloro che tante volte erano stati martiri del falso. E già da noi credevasi veder tornare ne' retti sentieri i già traviati, e dover questi esser di specchio agli altri perchè a traviar non avessero in avvenire. Se non che (dove non giunge la malizia degli uomini!) hanno trovato come andar sicuri infra i pericoli, non altrimenti che Minerva cinta dell' egida in mezzo alle battaglie.

E la impunità fa che imperversino più che mai e trionfino i delitti.

Oh quante volte ho udito io ricordare alle vecchie nostre lady i giorni felici di Carlo Secondo! Era la nazione a quei tempi temuta fuori, e possente in casa; ed era allora il vero tuo culto tra noi praticato ed inteso. Gli ultimi anni del regno d'Anna la decadenza videro pur troppo della galantería, e insieme dello Stato nella nostra isola. Le geste del Malbourough sono già cose antiche per noi; e il *Riccio rapito* a Belinda non è altro che una immagine del leggiadro vivere dei passati tempi, come per gli altri popoli sono le descrizioni del secol d'oro.

Quando sarà che si risveglino dal presente caos i semi della luce, e in mezzo alle nostre nebbie ne rechino il giorno? Quando sarà, o Nume, che le dolci tue attrazioni calcolate sieno anche per il nostro cielo, e sieno sentite anche tra noi? Ti prenda una volta pietà, o Nume, della tanta cecità e supinità degl' Inglesi nell'affare che è di tutti l' importantissimo. Fulmina oggimai e metti in fondo quelle ree femmine che profanare ardiscono i tuoi ministerj, e sono al mondo di tanti mali cagione. Ovveramente con quella tua dolce forza, a cui niente è nel mondo che resista, fa d' illuminar le menti, di rammorbidir i duri petti de' nostri uomini, di condurgli a pensieri, quali più si convengono a chi vive nella civile società; fa di stabilire il tuo tempio anche fra noi. E allora veramente la nostra isola sarà del numero anch'essa delle isole fortunate. Ma

se finalmente i nostri uomini si trovassero per avventura ricalcitranti alle tue leggi, e si dessero vanto di rimaner tuttavia presistendo nell'errore, divisi dal restante del mondo e dal tuo impero, mostra agli effetti della tua giustizia quale e quanto sia il peso della tua ira, e ti ricorda che il temporeggiare con industria è da chi non può tenere lo Stato con la forza.

Qui tacque milady, e forse che alcune lagrime le saríano cadute dagli occhi, se non le avesse ritenute sulle pupille la maschiezza delle donne inglesi. Ma madama di Jasy, a cui pareva mill' anni che milady ponesse fine alla sua diceria, fece un inchino di sghembo, e, scilinguando un poco così per vezzo, prese a dire in questa guisa:

Io ben sapeva di essere alla fortuna debitrice di molto, e che mi fu benigna di tanto da farmi nascere nel bel paese di Francia. Ma ora che vengo d'intendere le giuste querele di milady verso la patria sua, il comprendo più che mai. Comprendo, vezzoso Nume, che tu serbasti per noi i più dolci strali, e facesti di noi la tua nazione diletta. Nè per altra cagione, son certa, facesti qua convenire il fiore d'Europa, che per solennemente decidere come il culto che ti viene prestato da noi, deve, al pari della nostra favella e delle nostre mode, essere appreso e séguito da ogni nazione.

Ma non del tutto (oserò io pur dirlo?) noi siamo immeritevoli della predilezione che dimostrare ti piace per essonoi. In qual lingua sono meglio descritti gli annali delle tue geste,

che nella nostra? Nel nostro teatro, scuola d'ogni bel costume, hai perpetuamente seggio e corona. Per opera de' nostri scrittori trapassano alle genti più lontane le tue lodi, e per essi viene grandemente ampliato il tuo imperio. Nulla dico delle eleganti nostre scene, alle quali trovarti singolarmente ti compiaci, e sono sì acconcio luogo e sì opportuno a' tuoi più cari trionfi.

Noi pure, o Nume, sbandimmo dalle amorose pratiche quanto ci avea d'importuno e di stucchevole, come già le formalità sbandimmo e le cerimonie delle gentili compagníe. Coteste noje del vivere sono da noi lasciate a' popoli stranieri, o a que' nostri uomini di provincia che leggono ancora la Cassandra e l'Astréa. E ben si può dire che si vive soltanto a Parigi, e fuor di Parigi altro non si fa che vegetare.

Leggiadra vista che davano veramente di sè quelle felici coppie di amanti di un tempo fa, i quali ne' loro colloqui uscivano sempre in lunghe diceríe che non avean più fine: erano, mercè la tenera lor dilicatezza, in continue liti; non istavano che su' puntigli, su' rammarichi, sulle gelosíe: cose da tempi gotici, quando, come è fama, ci era il suo Parlamento anche per gl'innamorati, e le sue corti di giustizia. Sono rancidumi della metafisica amorosa le catene, le prigioni, le morti metaforiche degli amanti, la guerra che sostengono continua tra la ragione e il senso. Non è questo il linguaggio del cuore, nè il tuono cui tu, Amore, dettavi quei versi che sospirava Tibullo.

E che? Vorremmo noi ingombrare di diffi-
coltà e di spine le pratiche amorose in un se-
colo che facili son divenute le scienze più astru-
se; che la stessa mano maneggia francamente il
compasso e la lira, e Cartesio e Neutono seg-
gonsi alla toletta filosofando con una marchesa?

I mal accorti sono pur coloro che de' sen-
timenti del cuore far vorrebbono la più sottile
analisi, porre in rigorosa bilancia le qualità
delle persone che hanno il dono di piacere, e
tengono che la passione ha da esser tarda fi-
glia delle riflessioni. Miseri! chè pérdono il pre-
sente adombrando dell' avvenire, e a pensare
consumano quei giorni che ne sono dati a gioi-
re. Non sanno che l'amicizia è lenta, subita-
neo è amore per natura; che tra un' anima e
l'altra ci sono tali rapporti, tali simpatíe, per
cui tutto a un tratto le anime istesse si appi-
gliano insieme punte da quel non so che, che
opera di così grandi effetti, e che non si può
spiegar con parole.

Qual donna più tenace delle antiche usanze
e più schiva non cangerebbe avviso alla terza
volta che ella si trovasse in Parigi con un
uomo alla moda? Egli è favorito di Marte,
non meno che di Venere. Martino e Scheffling
lo arricchirono a gara de' lor doni; le Grazie
e Marcel lo erudirono nei movimenti della per-
sona; Crebillon e le Muse negli atteggiamenti
dello spirito: inventore di nuove fogge e di
nuove parole, frizzante ne' motti, odoratore fi-
nissimo de' ridicoli altrui, egli è arbitro della
giocondità, delizia delle cene. Lo di' tu, o Nu-
me, quanto vagliano contro a un tale uomo

proponimenti e riflessioni, se tu, che sei Amore, d'amor t'intendi.

Senza che, gli effetti della vostra condescendenza hanno da essere un premio che noi rendiamo al merito, non un tributo pagato alla persecuzione.

È buon per noi di sospendere, il meno che sia possibile, una condescendenza che ne guida alla felicità. Tu ben conosci, o Nume, quei tempietti che intorno a Parigi lungi dal rumore e dalle viste de' profani sono a te innalzati da coloro che tra noi hanno il maggior vanto della gentilezza. Fanno a gara ad onorargli l'arte più esquisita di Europa e le morbidezze dell'Asia. Quivi, o Nume, tu hai boschetti, recessi, sofà, altari d'ogni maniera. Dopo che le belle donne hanno di sè medesime ornate le Tuillerie e l'Opera, e vi han ricevuto gli omaggi del Pubblico, qui si conducono precedute dal mistero e coperte dalla notte, e rendono a te omaggio e a te sacrificano in segreto. Presiede nel tempio la Voluttà. Ed essa immagina, varia ed ordina ogni cosa che meglio promover possa il tuo culto, e renderlo altrui caro ed amabile. Ogni giorno sei coronato, o Nume, di novelle rose, e sempre di rose senza alcuna spina.

Ben so che i nostri amanti non sono de' più secreti, e sogliono avere per insipidi que' piaceri che deposti non sieno nell'orecchio di dieci almeno o di dodici più scelti amici. Leggiero trascorso del soverchio affetto o della vanità, del quale finalmente la cagione siam noi: picciole colpe de' nostri amanti, che ne convien perdonare a noi medesime.

Quella nazione che non sa nè servire nè esser libera, e che è sempre agitata, come il mare che la circonda, qual vero diletto può ella gustare, se il cuore in ciò ch'ella chiama piaceri, non ha mai parte alcuna? E qual vero diletto gustar possono quegli raffinatori oltramontani, vittime della fantasía, se da quella rea passione è ad ogni instante tormentato il loro cuore, che entro ad ogni dolce mesce gli amari suoi, e per cui sembianza e forma d'odio viene a prendere amore? Per noi, nati in seno della pulitezza e della ragione, amore è un dilicato commercio delle anime, mediante la gentilezza dello spirito e della persona, una riproduzion continua di desiderj e di piaceri.

I nostri diletti non vengono mai raggiunti dalla sazietà, mercè della sincerità nostra nel dichiarare tanto il termine del nostro amore, quanto il principio. Già non possono ne' petti de' mortali allignar eterne le passioni; e tanto manco è durevole, quanto più viva è una fiamma. Ma non perchè questo o quell' affetto in noi venga meno, cessiam noi di essere sottomesse alle tue leggi. Furono in ogni tempo le rive della Senna feconde di Paladini. E la moda, d'ogni cosa reina, ne innalza, secondo che a lei piace, ora l'uno ed ora l'altro agli onori primi, il quale dipoi seco si trae, ovunqu'egli apparisca, e l'applauso ed i cuori. Così ella con la varietà e novità degli oggetti che ci viene offerendo alla giornata, riaccende di continuo ne' nostri petti l'amoroso fuoco. Nè saprebbe tra noi metter piedi la noja, figliuola

dell'uniformità. La volgar gente ci ha per leggieri che ad ogni picciolo chè mutiamo pensieri e voglie; ma non così chi diritto estima. E tu singolarmente, o Nume, ne terrai per osservatori costanti del tuo volere; chè il formare di nuovi nodi non è altra cosa che renderti omaggio più spesso.

Il galante Ovidio, degno d'esser nato tra noi, vide già alcun barlume della vera arte di amare. Traluce per entro a' suoi scritti tal cognizione del cuore e tal finezza di sentimento, che fra tutti i più gentili spiriti dell'antica Roma gli diedero la palma. E ben egli meritava di dar l'orme alla sua nazione ed alla sua età. Ma riserbato era veramente a questo nostro secolo ed alla nazione nostra di condurre anche una tale scienza alla perfezion sua, e di trovare que' modi onde il cuore e la ragione fossero sempre di concerto, e tornasse più gentile, più piacevole, e quasi che io dissi più amabile amore.

Discreti cultori della bella pianta, ne abbiamo purgato il tronco dalle barbe infette e da' tralci disutili, conservandone solo que' rami che la rendono vaga e feconda, che portano fiori e frutti ad un tempo.

Tu ne spirasti singolarmente, o Amore, il quale in compagnía di Minerva e di Apollo locato hai da gran tempo il tuo seggio a Parigi. Nè un segno più espresso dare tu potresti della cura che hai dell' universal bene, quanto col ridurre ogni nazione sotto le leggi che tu dettasti a noi, farle comuni ad ogni contrada,

e co' nostri modi e costumi il mondo tutto ingentilire: sicchè dove non han penetrato per ancora le nostre armi, vi giungano le nostre arti, e insieme con esse sia sotto qualunque cielo stabilita quella forma d'imperio con cui ti piace sopra ogni altra di regnare nel cuore de' mortali.

Finito ch' ebbe di parlare madama di Jasy, che di quella assemblea avea già in pugno l' approvazione, madonna Beatrice con viso composto e matronal decoro incominciò in tal maniera:

Buona pezza di tempo io stetti in pendente,

> O Amore, o seme d'ogni ben fecondo,
> E quel che informa e regge e serba il mondo;

buona pezza, dissi, di tempo io stetti in pendente, qual delle due fosse il maggiore per sè, o l' onore che a me derivava dall' esser io a nome d'Italia stata eletta in ambasciadrice a Citera, ovveramente la gravezza del carico che quindi a me commesso ne veniva. Conciossiacosachè se lo splendor dello impostomi ufizio all' una parte sospingeva il dubitoso animo mio, nel ritraeva tosto dall' altra della debilità delle mie forze intero e leal conoscimento. E quali le marine onde da varj venti combattute e sospinte ora innanzi vengono, e quando addietro ritornano, così lo animo mio, or alto, or basso, niuna stabilità non avendo nel suo stato, quasi da interno nembo e procella commosso ondeggiava. E in tali pensieri standomi, pareami doversi a ogni modo schifare un ufizio ed un carico che

d' altri ómeri era soma che da' miei. Quando un pensiero nella mente mi surse, che me d'ogni dubitazione liberò, dicendomi, che, poichè io avea da disputare sì giusta causa d'amore dinanzi ad Amore, entrare io dovea nell' arringa a fidanza di lui, che potendo, quando a lui piace, render somiglianti alle più dotte cetre le rustiche zampogne, egli m' avrebbe dato, come io nel priego

Con le ginocchie de la mente inchine,

la voce e le parole a tal uopo convenienti.

Egli è da gran tempo, o Nume (qual ne sia la cagione, o la malvagità del nostro ingegno, o nimicizia singolare che all' età nostra sia portata da' cieli), che in Italia sono entrati disordini e scandali d' ogni maniera nelle pratiche d'amore: e avvegnadiochè difenditori non manchino e campioni del culto che a te, o Amore, è dovuto, pur nondimeno egli è da temere non all' avidità de' più sieno rapiti tutti gli altri. Tanto ha di potere sopra gli animi nostri la reità dello esempio: tanto è la natura degli uomini inchina al male e prona.

Ora le ree consuetudini eloquentemente esposte da milady, e le massime con tanto ingegno prodotte da madama hannomi finita di chiarire chenti sieno le fonti di quelle torbide acque che inondano i nostri dolci campi, e tutti gli ricoprono di belletta e di sabbia. Là deserto è il vero tempio d'Amore, qua profanato; là il culto amoroso è simile al culto degli Egiziani, che facevano, come

narrano le istorie, onore di sagrifizj a' più sozzi animali; qua al culto dei Greci, che le cose degli uomini trasferivano agl' Iddii, e se gli formavano a posta loro. Ma quanto ai disordini che regnano in Inghilterra, e dietro a un tal esempio hanno deviato anche alcuni tra' nostri, ogni picciol raggio di ragione che in loro traluca, basterà a ricondurgli nella verace via. Non così lieve impresa sarebbe all' incontro estirpar le massime de' Francesi, le quali è cosa incredibile, ma vera, in quanto breve tempo messe abbiano radici tra noi. Di sopra il limitare di cotesta nuova scuola sta scritto: *Piacere senza pena.* Assai ampia e spedita ha l' entrata, vaghezze lusinghiere dentro e d' intorno: non furono in vista più belli i palagi di Armida o di Alcina. Il perchè non maraviglia se da tutte parti ogni gente vi accorre, se della fruizione di somiglianti beni si mostrano vogliosi, se a tal rete rimangon presi e legati. Ma ohimè! qual ragionevole concetto possono costoro formarsi nella mente di piaceri senza mescolanza di alcuna pena? S' egli è pur vero, come è verissimo, che niuna qualità non si conosce che per lo suo contrario, col quale di necessità va sempre congiunta, come si potrà egli mai conoscere il piacere che reca la presenza dell' oggetto amato, senza conoscere il dolore d' esserne privo? Anzi quanto più perfetto è l' obbietto, dice un gravissimo autore,

Più senti il bene, e così la doglianza.

E però non vedono cotesti novatori che di

riformare presumono le leggi amorose; non vedono; dissi, che chi sbandir vuole dalle pratiche d' amore le pene e i sospiri, viene necessariamente a sbandirne i diletti e le gioje. Sebbene dolci sono le pene d'amore, dolci i sospiri, dolci le lagrime, chi risguardi massimamente al fine che in amando s' intende di conseguire. Bene il sanno coloro, all'intelletto de' quali, o Nume, tu hai largito le penne onde alto levarsi a quei diletti che sempre piacciono e pascono, e non sazian mai. Nella natía nostra stella, donde discesero le anime nostre, e forse nel terzo cielo, ebbe la sua origine primiera quel fuoco che in chiarissima vampa riluce e sfolgoreggia, qualora a quelle medesime anime avvenga d'incontrarsi quaggiù, che già si vagheggiarono lassuso, innanzi che rivestite fossero e carche della terrena salma. Così non altro da noi in amando si cerca, che riunirsi con la cosa amata, di tornare al primiero nostro stato di felicità. Rimanda tuttavia l' un' anima all'altra i raggi della medesima stella di cui sono accese ambedue. E coloro a cui è dato di meglio discernere, non tengono gli occhi fisi nelle bellezze mortali, se non se in quanto sono una immagine e quasi uno specchio delle celestiali; se non se in quanto

Sono scala al Fattor, chi ben le estima.

Coteste verità, insegnate già dal divino Platone, furono richiamate nel mondo, dopo lungo volger d' anni, da que' sovranissimi cantori Dante e il Petrarca; l'uno de' quali la sua purissima

fiamma per Bice e in prosa e in versi fece agli occhi di tutti risplendere; l'altro, anni ventuno ardendo, cantò viva la sua Laura, ed altrettanti e più la pianse già morta. Seggono quegli elevati ingegni, maestri di coloro che sanno; e a paro di que' primi due siede quello spirito gentile di messer Piero Bembo, il quale co' dottissimi ed elegantissimi suoi Asolani mostrò dipoi a' naviganti dell' amoroso mare certa stella, anzi il segno della indiana pietra, onde potessimo vela e governo, dove più la nostra salute il domandasse, sicuramente e in ogni tempo dirizzare. A questi, o Nume, tu ragionasti nella mente, e da questi derivò la verace scuola che col bello stile ti ha fatto tanto onore. Sbandirono essi del mondo quell' amore

Che nacque d' ozio e di lascivia umana,
Fatto signor e Dio da gente vana:

e quello amore per cambio riposero in sedia, che ne' terrestri obbietti ne fa cercare il bello eterno che del supremo Architettore è immagine, non il caduco e frale di noi, non la mortal spoglia che passa e non dura. Nella virtù in sè stessa incommutabile ed una, e non nella variabile moda, che qual novello Proteo muta forma e sembiante ogni dì, hanno radice le nostre passioni; e da essa virtù prendono forza, cibo ed aumento, all' agguaglio cioè delle prove che ne danno i nostri amadori di costanza, di fedeltà, di rinunziamento a sè medesimi. Ond' è che non cadevoli,

passeggieri e labili sieno i nostri amori, ma cotale stabilità abbiano in sè e cotale fermezza,

Che morte solo fia ch' indi ne snodi.

Non si vorrebbe dire dinanzi ai profani come in noi sole mirano i nostri vaghi, per noi vivono, spirano per noi; come se alcun bel frutto mette da loro, da noi riconoscono che ne è prima venuto il seme; come in essoloro non nascono mai pensieri che al nostro candore rechino oltraggio; come uno sguardo è bastevol mercede di un sospir trilustre; e come è peculiar privilegio de' veri diletti che da te vengono, o Amore, il poterne essere a parte i giovani, sotto verdi e liscie cotenne canuti pensieri coprendo, egualmente che i vecchi, l'anima de' quali dal corporeo velo meno imprigionata, assai più agevolmente può in alto ascendere e sorvolare. Ma quello che non si potrà mai dire abbastanza, e che è pur forza venga confessato da ognuno, è l'onore e il chiarissimo grido in che salgono le valorose donne che i veri amadori si hanno poste in cima de' loro pensieri. In effetto i nomi di quelle avventurose che celebrati furono da casto poeta, sono tuttavia cari alle anime gentili e alla fama; e i begli occhi loro, benchè chiusi da gran tempo, si rimangono ancora pieni di faville. Laddove doglia e scorno, dispregio e biasimo nell' ultimo sono gli amari frutti di quella passione i cui pregi sono disonestà e incostanza, che rende l' uomo di terrena sozzura mancipio; di quella passione

che è genitrice de' vizj, abitatrice de' vacui petti, e della ragione sommergitrice.

O delle umane cose natura labile ed incerta, che in nullo stato fermar ti puoi, ed al travolgere inchinevole allora più ti dimostri, che giunta alla perfezione in cima, più ferma e stabile esser dovresti! Provò veracemente la Italia negli aurei tempi bembeschi i felici influssi del cielo, che volse allora benigno vêr lei. Le Muse posta vi aveano la stanza, furono allora trovati per ogni bell' arte stili leggiadri e tersi; e dietro singolarmente al Petrarca sursero per ogni dove i buoni testori degli amorosi detti, i quali in tanta armonía di pensieri e in tanta concordia di parole erano uniti tra loro, che pare un medesimo cuore aver dettato tutti i loro componimenti, avergli scritti una medesima penna. Risplendevano allora quasi stelle nel nostro cielo le Colonna, le Quirine, le Gambara, nelle quali erano aggiunte con pace tanta bellezza ed onestà, che le anime loro mai non sentirono rebellione alcuna. Siedevano nelle corti d'Italia valorosi principi institutori di bei giochi d'ingegno e di accademie; e quivi si tenevano circoli sulla scienza d'amare, vi dettavano lezioni, vi aveano cattedra i più gentili spiriti; e in quelle erudite veglie di ciò disputavasi, che può meglio indirizzare i nostri passi ne' sentieri del vero. Ebbe ben tosto invidia a tanta nostra felicità la rea fortuna; ed ecco che traboccò in un subito, e insieme con l'arte di Apollo rovinò miseramente nella età che seguì dappresso, la scienza di amare. E la colpa ne fu, non ci ha dubbio

veruno, delle donne di allora, le quali non proponendosi come esempio le Laure e le Bici, a quel modo che adoperato aveano quelle della età superiore, deviar fecero da' retti sentieri i poeti altresì, che abbandonarono essi medesimamente le belle orme dei Petrarchi e de' Danti. Ma che andar ricordando le calamità dei passati tempi, quando troppo ne punge e a sè ne chiama la trista condizion dei presenti? Non volsero mai le stelle così irate verso Italia, come volgono al dì d' oggi, che non barbare genti venuteci dal Settentrione o d' Oriente contro a lei incrudeliscono, ma le mordono fieramente il seno e le danno infinita tribolazione i suoi proprj figliuoli. Messo da banda ogni rispetto, ogni riverenza per le cose che già furono più in onore, vorrebbon costoro, se tanto avessero di possa, quanto hanno di mal volere, ogni antico e natio nostro costume contaminare. Vorrebbono usare a posta loro di quei termini e di quei modi di favellare che da' prischi nostri autori nel più bel fiore del trecento, nella pretta età dell' oro non furono usati giammai. E quanto a' modi del corteggiar le belle donne e del vivere, praticare vorrebbon quello che non fu mai praticato a' migliori tempi della specchiatissima corte che tenevano in Urbino là tra la Foglia e il Metauro quei valorosi da Montefeltro. Talchè grandissima parte de' nostri uomini, fatti servi in ogni cosa delle usanze straniere, pare che arrossiscano oggimai e adontino di esser nati nella bella contrada

Che Appennin parte, e 'l mar circonda e l'Alpe;

di esser figliuoli di quella patria dove fecero nido i migliori studi, donde apprese il mondo ad ingentilire, che un tempo distese per tutto la mano trionfale, e diede alle nazioni leggi, costumi, arti e favella.

Deh! avvalora, chè il puoi, dolce signor mio, la virtù de' veri tuoi seguaci, sicchè venga lor fatto di richiamare in Italia gl' italiani costumi, di ridurre il tuo culto verso i principj suoi, di rimettere in seggio gli antichi maestri; e sopra tutti quel Platone che per la tanta sua sapienza meritò il titolo di divino, e col quale fu detto a ragione esser meglio errare, che bene apporsi con tutti gli altri. Sarà allora, o Nume, conosciuta da ogni gente la natura del purissimo tuo fuoco, che acceso nella natía nostra stella si tiene avvivato in terra da casti sospiri, e temperato da dolci lagrime; che non si nutre di grossolana esca, come il fuoco degl' Inglesi; nè, come quello de' Francesi, ad ogni picciol vento si spegne. E non per altra cagione si rimangono quelle valorose nazioni involte tuttavia nell' errore, se non perchè traviate dalle false immagini del vero, trattano l' ombre come cosa salda; se non perchè non hanno mai gustato il dolce che è dato di gustare a chi ha sortito quell' abito gentile che dal Bello eterno viene infuso nell' anima, e che merita egli solo d'amore il nome, siccome quello che dalle basse cose partendoci e in alto levandoci,

A noi mostra la via che al ciel conduce.

Qui pose fine madonna Beatrice alla sua

arringa, durante la quale avea riso più di una volta dietro al ventaglio, non senza fare di molti atti e storcimenti, madama di Jasy; e milady Gravely trovavasi tuttavia in quella attitudine che si era posta alla fine del suo discorso.

Amore dal suo trono alzò alquanto la mano destra, e tutti intesero quello che per tal cenno egli significare volea. Onde le tre dame ch' erano già in piè, si trassero dalla lungi in disparte. E allora due Amorini gittarono sopra un' ara alcuni grani della più eletta gomma che distilla dagli alberi di Citera, la quale alzandosi in densa nuvoletta empiè il tempio di soavissimo odore, e tolse alle tre dame la vista del Dio.

Il Consiglio stava con silenzio aspettando quello che si determinasse Amore. Quando egli disse che il partito suggerito dalla Voluttà era veramente stato il migliore, come chiaramente il mostrava l' effetto; essere stata dalle ambasciatrici fedelmente esposta la condizione in cui trovavansi le cose amorose nelle varie parti di Europa; esservi in fatti grandissima diversità di opinioni e di sentimenti tra le nazioni che abitano quella parte più bella del mondo. E benchè ciascuna nazione avesse per fine ciò che è pur fine ultimo, così delle operazioni della volgar gente, come delle speculazioni dei saggi, il piacere; quale tenere una via e quale un' altra, tutte andare più o meno errate nei mezzi che mettono in pratica per conseguirlo, e niuna dare nel segno. Del vero piacere poco o nulla

intendere coloro, che, in un paese tutto dato a' maneggi di Stato ed a' traffici, comperarlo si credono a prezzo d' oro. Amore cambiarsi con amore e non con altro. Quelli poi che vanno continuamente ronzando, senza mai darsi posa, d' uno in altro piacere, doversi dire ch' egli amano piuttosto di parere che di esser felici, e, per volere assaggiar di più cose, non gustar veramente di niuna. Lontani non meno dallo intendere che cosa è vero piacere, essere coloro che vogliono ragionare quando è il caso di sentire. La faretra d' Amore esser piena di strali, non di sillogismi. In tanti errori essere stati condotti gli uomini per aver voluto dare orecchio ai sofismi della ragione nemica della loro felicità, e di ogni cosa perturbatrice, e non aver voluto seguire i dettami della natura, che è la più fidata scorta ch' egli abbiano. Ora la Voluttà, che dato avea principio all' opera, doverle altresì dare compimento. Dover essa rimettere dinanzi agli occhi delle genti quelle regole fondamentali su cui posa la vera arte di amare; doverle bene inculcare nelle menti degli uomini, onde, cessata ogni lite, come s' accordano nel fine che di conseguire intendono, così ancora si accordino ne' mezzi di conseguirlo, e possa arrivar ciascuno, seguendo Amore, al disiato termine di felicità. Nè già potersi dubitare che la Voluttà non sia per isvolgere i cuori degli uomini, e condurgli ove a lei più piaccia; essa a cui si oppongono in vano tutte le sottilità della ragione, che può sparger di fiori qualunque più aspro cammino, e accordare

insieme le cose che giudicate sono le più discordanti tra loro e le più contrarie.

Approvò ognuno i detti del Dio. La Voluttà adunque prima d' ogni altra cosa fece tornar le dame al luogo ov' erano prima, e ordinò alla Speranza e all' Ardire che introdur dovessero nel tempio i cavalieri, i quali durante il parlamentar delle dame ne erano stati esclusi. Il che fatto, ella si pose a piè del trono di Amore, e così prese loro a parlare. Nelle sue parole udivasi un andamento di dolce melodía, e ne' suoi gesti un certo chè vedeasi degli atteggiamenti di cui la molle Jonia fu altre volte maestra.

Graziosissime donne e felici, che ha trascelto Amore per metter concordia e pace nel mondo; e voi non meno, felici e valorosi uomini, che degna ammettere il Dio alla sua presenza, raccogliete bene in mente quello ch' ei spira, e come la volontà sua tra le vostre nazioni ne 'l promulgate dipoi.

Milita ogni amante per conquistare il cuore di bella donna, e forse anche tal donna per conquistar il cuor di valentuomo; e tutti muovono sotto le insegne del Dio, perchè egli abbia da per tutto corona ed imperio. Ma da quanto è stato pur ora non meno graziosamente che fedelmente esposto, nè pochi nè lievi si conosce essere i disordini ch' entrati sono nell' amorosa milizia. In alcune parti di Europa non la infiamma punto bel desío d' onore; non vi regna che tumulto e licenza; ne è sbandito da qualche tempo in qua ogni buon ordine, senza cui nè reggere nè mantenersi

si può. Dove si serbano gli ordini suoi, o troppo rilassati sono, o troppo ristretti. Là per la poca disciplina volersi manomettere in brevissimo tempo ogni cosa, e volersi pensare a cento imprese in una volta: qua andarsi troppo a rilento, perdersi il tempo in troppo raffinati consigli, e doversi sopra tutto temere non gli amorosi eserciti o per la copia degl' invalidi sieno inutili, o per penuria o sottigliezza dei viveri sieno vicini a perire. Ora ecco i principali ordini che vuole il Dio in ciascuna parte si osservino di Europa, onde l' imperio suo ripigliar possa quell'aumento e quella unità che per la non osservanza delle leggi, e per la differenza delle sette, sembra in questi ultimi tempi aver esso perduto.

Sceglier colei in cui collocare il tuo cuore non è in mano tua. Amore la ti mostrerà quando meno il penserai; e tu non potrai fare che la non ti piaccia. L' andar suo è più leggiadro della danza, il suo parlare è più dolce del canto, ha le grazie di Venere, la maestà di Giunone;

Ogni virtude è in lei, s' ella ti piace.

Quello che è in mano tua, è di scegliere i mezzi per piacere a lei. Se tu scorgi lei piccarsi di spirito arguto, e tu la chiama un' altra Melanite; se di lettere, decima Musa. Quando pur sentisse del losco, lodala di bella guardatura. Era già nato innanzi all'Amore l'amore di noi medesimi. All' incontro biasima dinanzi a lei il suono della voce di Cloe, i denti di Lesbia. Ella argomenta che tu lodi in lei ciò che biasimi nelle altre.

Qualunque cosa si appartenga alla tua donna, tu dei tenerla in singolar pregio; l'abbajar del cagnolino ha non so che di piacevole e di soave; le sue fattezze son belle

Quanto me' finger san pittori industri;

il suo giudicio vince d'assai il giudicio di quel bravo cane, che, come è scritto,

Latrò pe' ladri, e per gli amanti tacque;
E sì a messere ed a madonna piacque.

Sono pure i mal consigliati quelli che contrastano alle donne loro. Tanto sia bello a te, quanto piace a lei; sappi far lo schiavo per esser fatto padrone.

Necessaria per piacere è la scienza del vestire, come quella che è parte essenzialissima del mondo femminile. Di tale scienza ne diede, non è molto, i precetti alle varie tribù delle donne uno spirito gentile, degno di esser creato granmaestro della guardaroba di Citera. Non so se più a Momo piacesse o a Minerva, là dove insegnò, il vestimento delle belle e dignitose della persona epico dover essere, nobile, modesto e lontano sovra ogni cosa dal moderno orpello. Alle leggiadre donne e graziose sia lecito esprimere nella sottana, dic' egli, i voli dell' oda, la lindura del madrigale, e di altri simili poemi minori. A quelle che hanno solo del piccante, non è da concedersi nell' andrienne sublimità maggiore, che quella sia dello epigramma, il quale va tutto restringendosi nell' acutezza della chiusa. Della più semplice prosa ha da esser l'abito delle brutte; e l'elegia e i

Tristi il forniranno alle vecchie. Così poeticamente volle colüi vestir le donne. Assai meno ricercati nello stile dell'abbigliatura vogliono essere gli uomini. Una certa sprezzatura loro assai meglio si conviene. Non è Marte soldato? Adone non fu cacciatore?

Assai più che la persona hanno essi da coltivar lo ingegno. Dicono che mirabili cose ha operato in amore l'arte di Apollo. Comunque sia, se vuoi che i tuoi versi trovino grazia dinanzi agli occhi di bella donna, non andar dietro alle amorose maninconíe di un tempo fa, e a quello attienti che sente a' giorni suoi ogni gentil persona.

Cerca sopra tutto d'intrattenere la donna tua con piacevoli novellette e con arguti motti. Fa di essere amabile, se vuoi esser amato; piaci, e avrai persuaso. Poco s'intende d'amore chi con la sua donna parla sempre d'amore. L'importanza è che tu sappia renderti necessario all'intrattenimento suo. Allora non potrà a meno, semprechè ella si troverà sola, di avere a te il pensiero. E purchè ella di te pensi, non fa nulla, checchè ella si pensi.

Quando poi tu ti accorgi, anzi tu sia certo ch'ella non possa fare senza di te, trova un qualche pretesto di doverti allontanare da essa per breve tempo, mostrando che niente potea sopraggiugnerti di più sinistro, che niente uguagliar potrebbe il tuo dolore. Ventila l'amorosa fiamma una breve lontananza, come una lunga la spegne. Ancora dei gittare alcun motto, ond'ella possa comprendere che finalmente non è al mondo sola, e che pur ci sarebbe altra

donna a cui potresti volgere il cuore. Sappi gentilmente irritarla, e fa in modo che l'amore ch'ella ha per sè stessa, congiuri in favor dell'amor che tu hai per lei. Usa con le donne le arti delle donne.

Quante virtù non hanno talvolta le lettere! le quali risparmiano a fanciulla il rossore ch'ella proverebbe nel ricevere per gli orecchi quelle cose medesime che ha sotto gli occhi. Scrivi sopra un atto che ella fece, se altra materia non hai, sopra una parola ch'ella non disse, sopra un niente. Trovano gli amanti mille cagioni di scrivere. Che s'ella ti mandasse a dire che di molte ne troverai che van dietro a simili ciance, che tu te ne rimanga; e tu scrivi tuttavia. Le tue lettere vogliono essere disinvolte e gaje, e le Grazie hanno da esprimere quello che detta Amore. Le studiate lettere, tessute di sonori periodi col verbo in fine, serbale per Mononesta o per madonna Aretafila, a cui si vuol parlamentar d'amore colle formole consacrate all'antichità, a cui convien porre assedio dalla lungi, e farsi con le prime linee almeno de' secoli indietro. Trascegli le armi tue secondo il nemico che hai da combattere; ma questo ti sia ben fitto nella mente, che amerà domani colei che non amò jeri, e che non è che un mal pratico amatore chi alle repulse si perde d'animo, e lascia l'impresa:

> Dieci anni di virtù vince un momento.

Ben sai la grotta di Didone e gli antri di Latmo.

Mi ricordo di tale che per espugnare una

così fatta virtù, lasciato da banda ogni altro argomento, si rivolse unicamente alla cameriera. Essa è depositaria de' segreti; essa è consigliera della bellezza di madonna, dicea egli, e sa da qual lato si vuol prendere. Rade sono le Lucrezie, o niuna dinanzi agli occhi della cameriera. Ad essa adunque rivoltosi, niuna cosa non fece per averne l'animo; ebbelo. Essa dipoi gli fu il più sicuro e fidato consiglio per giugnere al cuor di madonna. Come savia e gentile, e che tutto sapea, essa gli fu duce e maestro :

Lo mise dentro alle secrete cose.

Ma qual consiglio, qual arte ti varrà con coloro che nulla mai sentono di quello che mostrano di sentire, che null'altro godono che in vedersi crescer d'intorno la schiera degli adoratori, ed amano soltanto in altrui il proprio trionfo? Lasciale con la loro vanità, e sia certo che bene le saprà punire Amore, di cui offendon le leggi, e usurpare intendono il dominio. Le vedrai divenire la favola delle genti, volendo non più giovani pur ruzzare co' giovani, volendo pur fare di nuove prede senza aver più reti nè amo. Le vedrai, come i vecchi tiranni, avere in odio la quiete e atterrir della solitudine.

Simile a quelle donne havvi una generazione di uomini i quali ad ogni obbietto che veggano, fingono esser presi d'amore; ma in effetto non sanno che cosa amor sia. Brillano tra gli uomini costoro, e vengono alla moda, quale per una nuova foggia di vestire, quale

di arricciatura, quale per un novello gergo di cui è il felice inventore. Guardinsi le belle donne da costoro: non credano altrimenti i capricci della Moda così despotici in terra, come lo sono in cielo i decreti del Destino, a cui vanno soggetti gli stessi Dei; nè vogliano riscaldarsi al fuoco di quegli artifiziati fosfori i quali scintillano bensì, ma non ardon mai.

Il tempo più propizio all' amore suol essere allora che le vaghe giovani si trovano in festa ed in riso. L'allegría fa del cuore quello che della terra fa la primavera. Fileno si fece a parlar d' amore a Lesbia un giorno ch' ella avea veduto in dosso ad Asterie un damaschino di nuova foggia: or pensa, s'ei colse il buon punto. Sebbene non è regola tanto universale, che non patisca eccezione. Fu tal donna in Efeso che porse orecchi a un soldato sulla tomba del marito: Fillide gli porse ad Arceo il giorno ch' era morto il suo cagnolino.

Quale più convenevol luogo per aprire il cuor tuo, quanto quello delle veglie e delle danze? Ivi sotto il dominò e la bautta ognuno prende baldanza di dir quelle cose che forse ha portate gran tempo ascose nel cuore. Gode Amore delle mentite sembianze, egli che tante volte le fece mentire all' istesso Giove, e tante forme sa prendere per celarsi agli occhi delle persone.

Corteggiando bella e graziosa donna, sicuramente ti aspetta di aver rivali; ma se sei accorto, infingi di non accorgerti, nè anche di avergli. Te fortunato, se il tuo rivale avvisa di dir male di te alla tua donna; fortunatissimo poi, s' egli arriva a proibirle di vederti!

Ai cupi disegni della politica, all'orgoglio dei re si lascino i sospetti, i timori, le lunghe e sempre rinascenti querele. Radi esser vogliono i sospetti degli amanti, e le guerre leggieri. Al fuoco amoroso servono di mantice i brevi rammarichi, e lo conducono a maggior finezza; e quegli sdegnuzzi che sono per lo più figli di un nulla, sogliono esser padri di mille piaceri. Ma tristo a chi si lascia prendere a quella rea passione che del timore è figliuola, che travede con cent'occhi; e dinanzi a colei che tu ami, ti mostra ad ogni momento indegno di essere amato. Senza che, quale altra cosa sente dell'amore il geloso, se non quanto sente della vita l'infermo, il dolore?

In presenza delle persone convien mostrare grandissimo rispetto verso la tua donna; ma con le belle donne uno non si trova sempre in presenza delle persone. Quando tu sia ridotto solo con lei, e che tu vegga che in mezzo agl'incerti discorsi, alle interrotte parole, amore le viene scolorando il viso, e gli occhi di lei quasi non volenti verso te sospinge, sappi allora esser giusto estimator della occasione. Ti ricorda che niuna donna ebbe per male di esser richiesta;

Ch' è spacciato un amante rispettoso.

Molti sono i segni a' quali tu potrai conoscere gli acquisti che vai facendo di mano in mano dentro al cuor suo. A te indirizzerà le parole anche le più indifferenti; delle tue avventure s'informerà per minuto, e le verrà dipoi raccontando a te medesimo; ti porrà talvolta in sulla via da poterle palesare quei

sentimenti ch' ella ti crea in cuore; ti fuggirà talvolta dinanzi, e fuggendo vorrà che tu la segua.

Non ti lagnare per altro se la cosa non riesce così per appunto come tu vorresti; se tra la spiga e la mano trovi esser messo un qualche impedimento. Ne ringrazia bene al contrario la tua stella. Quanti non sono in Europa che il Sultano pongono in cielo, signor despotico anche nello Stato amoroso? Dinanzi a lui stassi il fiore delle belle donne d' Oriente guardando tuttavia sott'occhio la severa faccia sua, se pur ridente si volga ad alcuna di esse, taciturne come la notte, e a un minimo suo cenno pronte come la luce. Felice lo predicano, come colui che nulla ha da invidiare quel Dio che la vide, vista la desiderò, e desideratala ne fu signore. Ma invero infelice a cui niuno impedimento inacutisce i desiderj, che non ha mai gustato la dolce amarezza di Venere, che non sa cosa sia vero piacere preparato a grado a grado da mille industrie, e che rendono tanto più saporito i contrasti e le pene.

A cui non è noto come non basta vincere, ma conviene ancora sapere usar della vittoria? Non pretendere tu, o bella donna, che l'amator tuo debba tenere unicamente gli occhi rivolti a te sola, e sia cieco per tutte le altre. Tirsi vegga l'umor bizzarro di Mirtale, l'affettazione di Corisca, e troverà più amabile la sua Caritea. Ne stia talora per breve tempo lontano, e la rivedrà più bella. I piaceri sono i fiori della vita che trascinati oltre il dovere appassiscono e vengon meno. Non pretendere

tu, o valentuomo, che ogni tua voglia sia regola alla volontà della tua donna. I tiranni fanno i ribelli. Tieni le redini allentate, e la governa in modo ch' ella non si accorga di esser guidata. Qualche capriccietto che di tratto in tratto le venisse, facilmente gliene condona; anzi credi che i capriccietti condiscono le bellezze e lo spirito, conservan vivo il sentimento, sono il sale dell' amore. Sieno scambievoli i doveri: non le imporre altre leggi, se non quelle che a lei rendano dolce la servitù, e a te durevole l' imperio.

In somma, temperando insieme la vivacità dei modi d' amare dei Francesi con la posatezza degl' Italiani, e ingentilendo quelli degl' Inglesi, vivano lungamente insieme gli amanti; e ad essoloro Amore aggiunga quei giorni che dovrebbe togliere dalla vita degli amanti infelici.

Se verranno dagli uomini servati tali ordini, avranno senza dubbio onde chiamarsene contente le belle donne. Anzi esse debbono fare quanto è in loro perchè e' piglino piede in tutta Europa: queste con lo allettar maggiormente gli uomini, parteggiando anche con essi, se fia d' uopo, negli affari di Stato, ed opponendo sopra tutto alle omelíe de' politici loro Catoni, e alla rilassatezza de' giovani la eloquenza e l' attrattiva delle grazie; quelle celando accortamente l' amore per meglio accenderlo in altrui, facendo un po' più di resistenza, e rendendo a' loro amanti più cara la vittoria: e non pretendendo le altre, perchè abbiano a

prestar fede a' loro vaghi, ed ispetrarsi, ch'e' si volgano sempre mai ad essoloro, come Elitropio al sole; ch'e' sieno contenti delle lor pene, così che meno non ne vogliano una; ch'e' tremino a mezza state e ardano il verno, con altri simiglianti miracoli.

Così avverrà che in Inghilterra, dove sorgono tuttavia dei Temistocli, vi sorgeranno ancora degli Alcibiadi; e coloro che sanno seguire i pianeti ne' loro sentieri, non ignoreranno le vie onde il figliuol di Venere scorge a quel bene che è compimento di tutti gli altri. Così in Francia assaporeranno vie meglio il piacere quei valorosi Sibariti che sanno meritar corona, così di mirto, come di alloro; nè per la tirannía della moda avranno da troncare in un subito una passion felice di tre settimane, sentenziandola per il bisavolo degli Amori. E così in Italia verrà a liberarsi il piacere da mille formalità; nè dalle conseguenze de' loro sistemi saranno ivi condannati a dover vezzeggiare una passione di trent' anni, come un Amorino col guscio in capo. I filosofici trattati dipoi de' sentimenti amorosi gli potranno ridurre co' romanzi di cavallería; e le evaporazioni del sistema platonico chiuse in belle boccette di vetro potranno mandarle al museo d'Amore, perchè sieno riposte accanto a quella bellissima cristallizzazione di lagrime che ivi si conserva della matrona di Efeso.

E in effetto la vera filosofia nella scuola amorosa ha da esser quella di Ovidio, i cui versi vengono cantati da ogni nazione, e furono inspirati dallo stesso Dio, di cui contengono i

riti ed il culto. Da Ovidio si apprendono minutamente i precetti di amare, ch' egli ritrasse da' freschi esempi, e dalle geste di colui che tenne in ogni cosa il campo, valoroso amante del pari e felice soldato, che vinse e ingentilì le Gallie, fe' sentire egualmente la sua fortuna a Cleopatra e a Tolomeo, e non meno meritò trionfi e dittatura nella paterna Roma, che nella materna Citera. E quale è di voi che seguir non volesse il fiore degli uomini, degno mai sempre di dettar leggi al mondo, il cugino del Dio, Cajo Giulio Cesare?

Dietro a tali scorte concordi tutti gli amanti non falliranno la via che gli conduca al desiato termine di felicità. A questi verrà fatto di rendere amore, quanto esser può, dilettoso e durevole; e a questi faranno parte gli Dei di quel néttare che loro mesce la bellissima Ebe nel cielo.

Qui la Voluttà pose fine alle sue parole; e quell' assemblea, che teneva gli occhi rivolti verso Amore, lo vide accennar col capo in segno di approvare quanto la Voluttà detto avea. Sorrise ancora il Dio guardando le dame, e nel sorridere empiè di dolcezza ogni cuore. Quindi dalla loro vista si dileguò in un subito, e tornò a rianimare il mondo, a cui troppo lungo tempo pareva essere stato quello che della presenza di lui si restò privo.

Le tre dame uscite fuori del tempio andavano seco medesime rivolgendo le cose che per bocca della Voluttà aveano intese. Milady Gravely non pareva gran fatto racconsolata: madama di Jasy non era forse così gaja come

dianzi; ed era non poco impensierita madonna Beatrice. I cavalieri che accompagnavano le dame, erano per entrare con essoloro in varj ragionamenti sopra cose nelle quali tanta parte dovea prendere il mondo. Quand'ecco venne un gentile Amorino, e loro additò che le tavole erano messe sotto una tenda persiana all'entrar di un boschetto a pochi passi lontano. Colà adunque si avviarono, e a seder si posero a quella mensa, dove con le porcellane di Sassonia gareggiava l'oro scolpito da Germano, e dove le vivande erano apprestate con l'arte più esquisita di Apicio. Non piccola vi fu l'allegría. E cessata a poco a poco tra quei cavalieri e quelle dame ogni lite, si unirono in dolce concordia, e pareva che si disponessero in tutto a fare la volontà del Dio: tanto più che il vino mesciuto a' Francesi era temperato con l'acqua di Valclusa: agl' Italiani furono versate parecchie bottiglie di sciampagna; e all' Inglese fu tagliato il suo claretto con alquante gocce di nepente antipolitico.

E poichè levate furono le tavole, un altro Amorino servì di scorta a quella graziosa compagnia ne' giardini di Citera, che Flora e Pomona aveano piantati esse medesime. Il culto era ivi mescolao col negletto; freschi valloncelli e ridenti collinette, deliziosi parterre e vivi boschetti si offrivano insieme alla vista; e tra quelle brune ombre biancheggiavano qua e là fabbrichette, obelischi, e di bei gruppi di marmo esprimenti Europa assisa sul toro, il bel cigno con Leda, ed altri simili trofei

d' Amore. Spandea la terra dal seno fiori di color mille, rigata qua e là da chiare e fresche acque, le quali ora riunivansi in canale, ora spandeansi in lago, su cui qualche adorna barchetta vedeasi governata da scherzosi Amorini, e udíasi risonar l' aria dintorno di fanciullesche nautiche grida.

Abitavano quei giardini Ninfe e Silvani, a' quali il Dio dava intelletto d' amare; Venere vi aggiungeva il dono di piacere, e tutti i loro giuochi erano conditi dalla Voluttà. Mischiavano essi di quando in quando alle parole susurri e vezzi, o cosa altra più cara; non ascondeva il velo, se non quanto accendea nella voglia di vedere più là; stavano talvolta gli occhi in sè ristretti, ma per aprirsi ed isfavillar più dolcemente dipoi. Non altro erano le repulse e gl' indugi, che usura di diletto. Nè ben si sapeva se i continui piaceri, di che ivi godeasi, fossero furto o pur dono di Amore.

Con quella felice gente alcuni giorni dimorando, videro le dame e i cavalieri messo in pratica quello che udito aveano dentro del tempio; e poterono vie meglio conoscere quanto alla umana felicità contribuir dovesse quello che in quel solenne Congresso fermato si era dalla provvidenza di Amore. E così delizioso e caro riusciva loro quel luogo, che milady Gravely non avrebbe più voluto imbarcarsi per Londra; a madama di Jasy era quasi che caduto del cuore Parigi; e madonna Beatrice era in dubbio se al terzo cielo e alla natía sua stella fosse da preferire l'isola di Citera.

GIUDICIO

DI

AMORE

SOPRA IL CONGRESSO

DI

CITERA

Uscì appena in istampa la Storia del Congresso di Citera, che, non ostante lo strepito d'arme che assordava il mondo, ognuno ebbe vaghezza di leggerla. E ciò a fine di sapere che si volesse il Dio da' fedeli suoi in tanta diversità di opinioni che teneva tra gli uomini; qual sorta di culto gli fosse il più grato; e per quale scala meglio poggiar si potesse all'amorosa felicità. Ma grandissimi erano i maneggi che conveniva fare, e troppo ci volea per arrivar solamente a vedere il titolo di quel libro. Per singolar favore era distribuito a pochissimi, dove a tutti avrebbe dovuto esser comune per universal beneficio. Nè per esso potea mandarsi alla bottega da coloro che pur ne aveano cotanta frega. Si credette da alcuni che tali difficoltà fossero quel solito vezzo d'Amore, che con certo mistero ama di condire ogni cosa; ond'egli fosse proposto

che non fosse bisogno di meno industria a potere intendere la sua volontà, che ad ottenere i suoi favori. Ma letto che fu da alcuni pochi giudiciosi uomini quello scritto, chiaro apparì come tali difficoltà non in mistero alcuno, o altra simil cosa aveano radice; ma un artificio erano dello storico, o piuttosto un effetto della mala sua coscienza: il quale sapendo aver molte cose alterate nella verità della storia, e contro ad essa averne molte altre asserito, non poteva risolversi e non gli bastava l' animo di sostenere la luce aperta del giorno: a guisa di quelle Belle che si pongon sempre contro lume, o dietro al paravento e alle cortine del letto fannosi solamente vedere ai confidenti loro ed agli amici.

Finalmente fattasi pubblica quella storia, e forse malgrado l' autor suo, apparvero i difetti tutti ond' era piena. Grandissimi furono i romori che contro ad essa si levarono per tutta Europa. E ne furono singolarmente offese tre dame che ne sono tanta parte, e che a nome dell' Inghilterra, della Francia e della Italia deputate furono a Citera. Protestarono tutte e tre con ogni formalità in varj circoli, come ne' ragionamenti inseriti in quel libro pochissimo ravvisar potevano di quanto aveano detto dinanzi ad Amore, e protestarono altresì che falso in grandissima parte era quello che si faceva dire ad Amore stesso, benchè ad esse non fosse toccato d' udirlo. Talchè in quella storia, nella quale per la importanza sua avrebbe dovuto avere suo maggior seggio la verità, era quasi che travisato e guasto ogni cosa.

E in tanto crebbero i romori, che dopo aver fatto pervenire le loro doglianze allo storico, il quale tenevasi il più che poteva nascosto, deliberarono di mandare a Citera, acciocchè dinanzi al Dio stesso accusato solennemente egli venisse, e punito dipoi a norma del delitto suo.

Dopo molte lettere e non pochi corrieri spediti vicendevolmente a Londra, a Parigi ed a Genova, che furono agli speculativi cagione di profondi pensamenti, ed empierono le gazzette di false novelle, si convenne di mandare a Citera Erotico, uomo che fu sempre favorito d'Amore, che avea dimorato in varie corti di Europa, ed era ben noto a tutte e tre le dame, colle quali dicevasi avere anche avuto alcuna amorosa corrispondenza; uomo imparziale del resto, e che, senza astio veruno contro la persona del reo, avrebbe acremente sostenuto la causa della verità.

Il tempo del suo viaggio fu rimesso all' entrar di primavera del corrente anno; perchè avendo Amore, durante il carnevale, dato ordine nelle varie città alle cose del suo regno, è solito a quel tempo andare a prendere aria, e fare un po' di villeggiatura in Citera. Sopra un legno neutrale imbarcossi adunque Erotico nel porto di Napoli al principio di aprile. E benchè propizj gli fossero i venti, fu non poco ritardato nel tragitto dall' ammiraglio inglese, che il Mediterraneo a quel tempo teneva, e che nulla intendeva della destinazione di una nave a Citera, di una nave senza carico e di una commissione ad Amore.

Approdò finalmente Erotico nell' isola, la cui

descrizione si trova fedele abbastanza nel Congresso stesso, benchè lunga pezza guatasse intorno per veder pure se non iscopriva fontane correnti di nettare, alberi con foglie di smeraldo, o di quei frutti che a vedergli e toccargli l'uomo ringiovenisce, come avea letto in alcuni classici autori. E fu tosto guidato da una schiera d'Amorini nella sala contigua al tempio di Amore. Non potè quivi saziarsi della vista del trionfo del Dio, che dipinto è sulle pareti di essa. E perchè di tal pittura non ne fece altrimenti lo storico la descrizione, diremo, per maggior soddisfazione de' lettori, ch' ella non è gran cosa dissimile da quella che ne fa il Petrarca:

> Quattro destrier via più che neve bianchi,
> Sopra un carro di fuoco un garzon crudo
> Con arco in mano e con saette a' fianchi,
> Contra le qua' non val elmo, nè scudo:
> Sopra gli omeri avea sol due grand' ali
> Di color mille, e tutto l'altro ignudo.
> D'intorno innumerabili mortali,
> Parte presi in battaglia e parte uccisi,
> Parte feriti da pungenti strali.

Così però che la crudezza di quel garzone temperata è da infinita soavità nel guardo, le sue ferite sono altrui cagione di piacere; e danno all'uomo novella vita le sue uccisioni.

Introdotto che fu Erotico alla presenza di Amore, parlò egli senza dubbio direttamente al Nume, e direttamente il Nume gli fece risposta. Ma perchè le dirette orazioni si trovano soltanto appresso gli storici di dubbia fede, laddove quelli che reputati sono i più

veridici, pongono le parlate obblique, a tal metodo ci atterremo anche noi. E diremo semplicemente come dopo le prime inutilità consecrate dall' usanza, le quali vedere si possono in tanti complimenti di ambasciadori, rappresentò Erotico al Dio come il Congresso tenuto in Citera, in luogo di aver partorito quel bene che pure aspettar se ne dovea, non d'altro era stato cagione, che di romori e di scandalo. Ciò essere avvenuto per colpa dello storico di esso, il quale accusato veniva di poca o niuna fedeltà nelle sue narrazioni; anzi sostenevano avere lui studiato, come apparisce da più luoghi, d' indurre gli uomini in errore sopra quello che loro importa il più di sapere; poco o niente ragguardevole essere dinanzi agli occhi suoi la maestà del vero, ed essere da lui assai agevolmente sacrificata, quando gliene venga il capriccio, a una piacevolezza, ad un motto; non volersi, ripetendo tutte le accuse che gli erano date, abusare della pazienza del Dio, come avea fatto lo storico medesimo, il quale con nuovo esempio pone a sedere e ad udire, durante lo spazio di tre ore, un Dio alato; dover bastare che si leggessero tre lettere, che le tre dame piene di un giusto disdegno per quello che nel Congresso si fa di loro, gli avevano scritto, e di cui egli presentava ad Amore gli autografi, acciocchè deposti fossero nell' archivio di Citera insieme cogli originali delle orazioni delle dame. Per quanto poi si apparteneva a quello che contro ogni verità fa dire lo storico ad Amore nello stesso Congresso,

non esser cosa da mortali il darne giudicio, e doversi lasciare del tutto allo stesso Amore.

Seguì adunque la lezione delle lettere, le quali avendo noi potuto avere per singolar ventura, crediamo di far cosa grata a' lettori di qui inserirle tali, quali appunto scritte furono, senza la minima aggiunta o alterazione.

LETTERA

DI

MILADY GRAVELY

ALL' AUTORE

Breve sarà la lettera mia, come quella che viene da persona che dotta è solamente nella scienza del maneggiare il ventaglio e del tossire. Io nulla dirò delle tante chiose che voi fate sopra il mio abito, e sopra colui ch' era meco in compagnia; i quali se non vi andavano a genio, perchè così minutamente descrivergli? Vi dirò bene che voi mi fate parlar di certe cose, e dolermi di certe altre, che io non confesserò mai di averne notizia alcuna, benchè paja, secondo voi, che quivi centreggi ogni mio pensiero. E quel vasello di sale che mi fate in certa occasione recare al naso, è di una fabbrica italiana che mal vorrebbe contraffare la inglese. Del resto non dorme il vigor dell' anima, nè sono tra noi arrugginiti i costumi, come da voi si vorrebbe far credere. Non volge così inimico il sole per Londra, nè così ottuso abbiamo il cuore noi altri Inglesi, che non si conosca anche da noi l' amoroso balsamo della vita.

La sola differenza che corre fra noi e le altre nazioni, si è che da noi non si sogliono metter tanto le cose in mostra, le quali conosciamo di possedere. E nel fatto dell'amore, non si vuole che venga violato dagli occhi profani del Pubblico ciò che misteriosamente e in secreto ha da essere celebrato. Tal nostro costume può per avventura far credere a' forestieri che non allignino tra noi quelle piante che vi allignano soltanto chiuse e da occulto fuoco riscaldate, e che per tutto questo non fanno frutta men belle che altrove, nè meno saporite. Se più lungo tempo aveste voi degnato far dimora tra la nebbia e il fumo di Londra, forse anche vi sareste di ciò chiarito. Ma senza dubbio più fedele avreste imparato ad essere nel ricopiare le altrui arringhe; avreste meglio conosciuto le cose nostre interne, e meglio rappresentato le pubbliche.

LETTERA

DI

MADAMA DI JASY,

ALLO STESSO

Non poco mi duole di essere costretta a mancare verso di voi a quella pulitezza di cui noi diamo al mondo le leggi. Ma che? Accusate voi medesimo del mio fallo. Voi ne siete cagione; voi volete così. Che altro mi rimane da fare, se non se il piacer vostro? Io ho adunque da dirvi, signor mio, come dalla storia del vostro Congresso troppo chiaro apparisce che un forestiero in Parigi è sempre mai forestiero. Cotesto è un peccato originale, che per lavarlo non basta il più delle volte tutta l' acqua della Senna. Chi non vede, da quello che voi mi fate dire in quella mia supposta dicería, come i discorsi della leggiadra gente di Francia furono da voi uditi con orecchio ed espressi con istile italiano? Chi non crederebbe, se si volesse prestar fede a quanto voi ponete in bocca mia, che l' amor de' Francesi è incostante e leggiero? E dove avete voi mai preso un così fatto concetto? Io non vi parlerò del decano, del

Mattusalemme degli amori descritto dall' ingegnoso nostro Fontenelle, il quale pur contava cinque anni di vita; non vi parlerò nè pure de' voluminosi nostri amorosi romanzi, che pur sono una allegoría o una immagine della realità: ma ben potrei citarvi tale innamoramento che dinanzi agli occhi di tutto Parigi durò più di una settimana; ed alcuno altro ancora che in questi ultimi tempi tenne lo spazio di un mese intero e qualche giorni del susseguente. Se voi aveste per isventura alcuna sperienza in contrario, converrà dire o che la fortuna non abbia risposto al vostro merito, o che voi non abbiate voluto dispiegarlo tutto agli occhi francesi, onde trovare anche fra noi la costanza italiana. A ogni modo, e per l' onore della nazion nostra, e per giustificazion mia, ho creduto necessario scrivervi queste due righe, le quali voi vorrete ricevere, a quel che spero, in buona parte. Vi auguro del resto, da ora innanzi, con tutto l' animo felicità maggiore ne' vostri amori, e maggior fedeltà ne' vostri racconti.

LETTERA

DI

MADONNA BEATRICE

ALLO STESSO

Quale e quanto sia stato il dolore che ho concepito nell' animo mio al leggere quella orazione che nel Congresso di Citera da voi pronunziare mi si fa; quale e quanta l' amarezza di ogni mio sentimento all'udire i romori e gli scandali di cui è stata cagione,

Chi poría dir pur con parole sciolte?

Non io certamente, quando bene mille lingue e mille bocche dato mi avesse il cielo; quando bene conceduto mi avesse un petto di bronzo o di ferro. Amore, a cui è aperto ogni nostro più occulto pensiero, che vede addentro e spía nel più cupo de' nostri cuori, egli pure il sa con qual zelo, con qual purezza d' animo fosse da me intrapreso il disputare dinanzi a lui la giusta sua causa, e la causa insieme della miglior parte d' Italia, che pur cammina ne' retti sentieri, e dalle oltramontane, e quasi direi barbare usanze, da' moderni costumi, da' nuovi sistemi non si è

lasciata vincere e traviare per ancora. Ma chi non si farà a credere al leggere quella vostra arringa, che mia non dirò certamente giammai (e qui mi giovi ripetere col divino cantore:

S'il dissi mai; di quel ch'io men vorrei,
Piena trovi quest'aspra e breve via:
S'il dissi; unqua non veggian gli occhi miei
Sol chiaro, o sua sorella,
Nè donna, nè donzella,
Ma terribile procella,
Qual Faraone in proseguir gli Ebrei):

ora chi non si farà a credere, dissi, al leggere quella vostra arringa, che con doppiezza d'animo favellato io non abbia, e con ria dissimulazione? quasi che a bella posta io abbia inteso di malamente rappresentare ciò che in maggior riverenza ha da esser tenuto, e dileggiar, come che sia, quel sacro divino platonico amore che delle anime gentili fu sempre mai suprema delizia, e de' componimenti delle migliori nostre accademie potissimo argomento e sovrano. Donde ebbe origine la meno favorevole sentenza, siccome è la comune opinione, colla quale se ne va nel Congresso la parte più sana, e quella che dovea per ogni rispetto aver vinta la causa. La qual cosa siccome del maggior disordine e del più reo scandalo che dato mai fosse in niun tempo fu cagione, così deve essere in voi, che cotanto ardiste, soggetto della maggior ammenda di cui siasi per ancora udito parlare. Gravata

adunque e stretta dal carico mio d'ambasciadrice del bel regno d'Italia in Citera, io mi sono fatta a brevemente scrivere questi versi a voi, di quella orazione facitore non meno che promulgatore, acciocchè pubblicamente fede da voi si faccia e ne' più stretti modi, onde restar possano convinte del vero e questa età che noi al presente viviamo, e quelle che verranno dipoi, anzi la infinita posterità qualmente quella scrittura è malsonante, erronea, scandalosa, contraffatta ed apocrifa. Al che fare vi dee pur stringere aspro rimordimento della coscienza vostra, se alle sue punture non si è fatto omai sordo l'animo vostro, egualmente che giusto timore della vendetta, e quel Dio che fe' tante volte cadere i fulmini di mano allo stesso Giove

E incontro a cui fuggir giammai non vale,
Chè noi siam zoppi, ed egli a' piedi ha l'ale.

Finito ch'ebbe Erotico di leggere le tre lettere, disse Amore non giugnerli punto nuovo, che di molte e non picciole tasse date venissero allo storico del Congresso di Citera. Avere udito lui medesimo farsene il processo in varj circoli. Alcuni aver detto essere stato dallo storico con pessimo consiglio ristretto in un libricciuolo uno argomento che potea dar materia a un bel volume in quarto, il qual volume in quarto meglio avrebbe risposto alla dignità dell'argomento medesimo e di Amore. Altri, essere quel libricciuolo sparso di metafore nuove, di allusioni, a quel che pretendeasi, a luoghi di autori forestieri; il che

generava grandissima oscurità. Altri aver sostenuto, il porre sotto gli occhi i costumi varj delle nazioni, e il farle parlare secondo l'indole loro ed il genio, essere sommamente difficile, e però vana e temeraria impresa; altri, che in quel libretto troppo sfumata era la critica, troppo erano velate certe espressioni, e non abbastanza finiti certi quadri; il tutto contrario all'autorità e all'esempio de' più classici autori italiani. Convenne Amore, che per quanto fossero gravi tali accuse, più gravi di assai erano le accuse date dalle tre dame allo storico; come quelle che mostravano aver lui peccato nella verità de' fatti, parte tanto essenziale ed anima della storia. Qualunque risposta fatto si avesse alle lettere delle tre dame, doverne fare una novella a ciascuna di esse ne' termini più sommessi e più atti a impetrar da essoloro perdono.

Con milady Gravely si escusasse di averle fatto tenere un'arringa che l'avrà poi forse fatta tossire più del solito; usa, come ella è, a non fare gran parole. E le domandasse perdono del soverchio tè che le sarà per ciò convenuto tranghiottire, il quale, nell'atto del confortare il petto, può anche debilitare lo stomaco. Le mandasse un'ampia e formal dichiarazione, per cui riconoscesse, non avere essa inteso nulla di quanto in certi propositi avea detto, e riconoscesse in oltre esser lei attissima ad inspirare amore, e far cedere ad essolui la più ostinata ed accesa politica; potere essa al suo apparire far rivolgere in essolei le menti degli uomini, e far cessare tra

loro ogni più sanguigno contrasto, quand' anche si trattasse il massimo punto della importanza di Terra Nuova, o se al timone degli affari d'Inghilterra possa essere posto sì o no un uomo scozzese. In detta dichiarazione doversi lasciare in bianco il numero degli amorosi conquisti che avesse fatto milady, ch'essa l'avrebbe poi messo a suo piacimento. Dovere per altro milady sapere alcun grado allo storico, che parlando del vasello di sal d'Inghilterra, che in certa occasione ella si recò al naso, non avea aggiunto come le convenne tirarne su tanto, che la sua arringa venne dipoi interrotta da uno sternutire quasi che continuo.

A madama di Jasy dover pur domandare similmente perdono, se egli forestiero osato avesse por bocca nel Borgo di S. Germano, e più ancora in que' secreti ridotti, dove in mezzo a scelte compagnie la quintessenza si esprime ed il fiore di ogni dilicatura francese. Che per meglio intendere d'allora innanzi i discorsi della più leggiadra gente di Parigi, sarebbesi purgato le orecchie sue italiane, facendo ad esse suffumigi di comici piagnistei, di canzonette metafisiche e di altri tali componimenti alla moda. Non potere per altro recare in dubbio la costanza nell'amore dei Francesi dopo i gravi esempi allegati da madama di Jasy; e che per vie meglio confermarsi in sì fatta credenza, si sarebbe dato tutto alla utilissima lettura de' vecchi romanzi.

Per degnamente rispondere a madonna Beatrice, dovere lo storico leggere tre volte almeno

la Fiammetta, ed altrettante il Corbaccio. Doverle mettere in considerazione quanto fu difficil cosa il bene afferrare i punti più sottili della scienza amorosa. Essere somiglianti cose di tal natura, che a pochissimi è dato, dopo pertinacissimo studio, e con ispecial favore medesimamente del Dio, potersene formare in mente di giusti e chiari concetti. E però non esser maraviglia, se in alcune cose fosse andato lungi dal vero. Non avere però adoperato con malo animo, ma per semplice ignoranza, che è pur troppo comune retaggio della umanità. Esser cosa da mortali l'errare, il perdonare appartenersi solo agl' Iddii. Per più agevolmente ottenere perdono, sè esser presto a dichiarar solennemente quanto avea imposto madonna; esser presto ancora di sostenere non solo a bocca, ma eziandio colla penna, come il decoro e l'onore d'Italia consiste principalmente nel fare all'amore alla bembesca; come a qual si voglia più splendida corte che sia ora in Europa, sovrastano di gran lunga, non meno che superbe torri alle umili case, e gli alberi altissimi a' più bassi virgulti, quella corte che ne' miglior tempi tenevano i valorosi da Montefeltro su una punta delle Alpi, ovveramente quella della Regina di Cipro posta vicina ad Asolo, e resa in ogni lato del mondo cotanto illustre dagli Asolani. Esser presto ancora, quanto bisogna, a sostenere e a far zuffa e sciarra con chi si sia, che a qualunque si voglia stanza del Petrarca, a quella istessamente citata nella sua lettera da madonna Beatrice, hanno da cedere il campo tutti i più

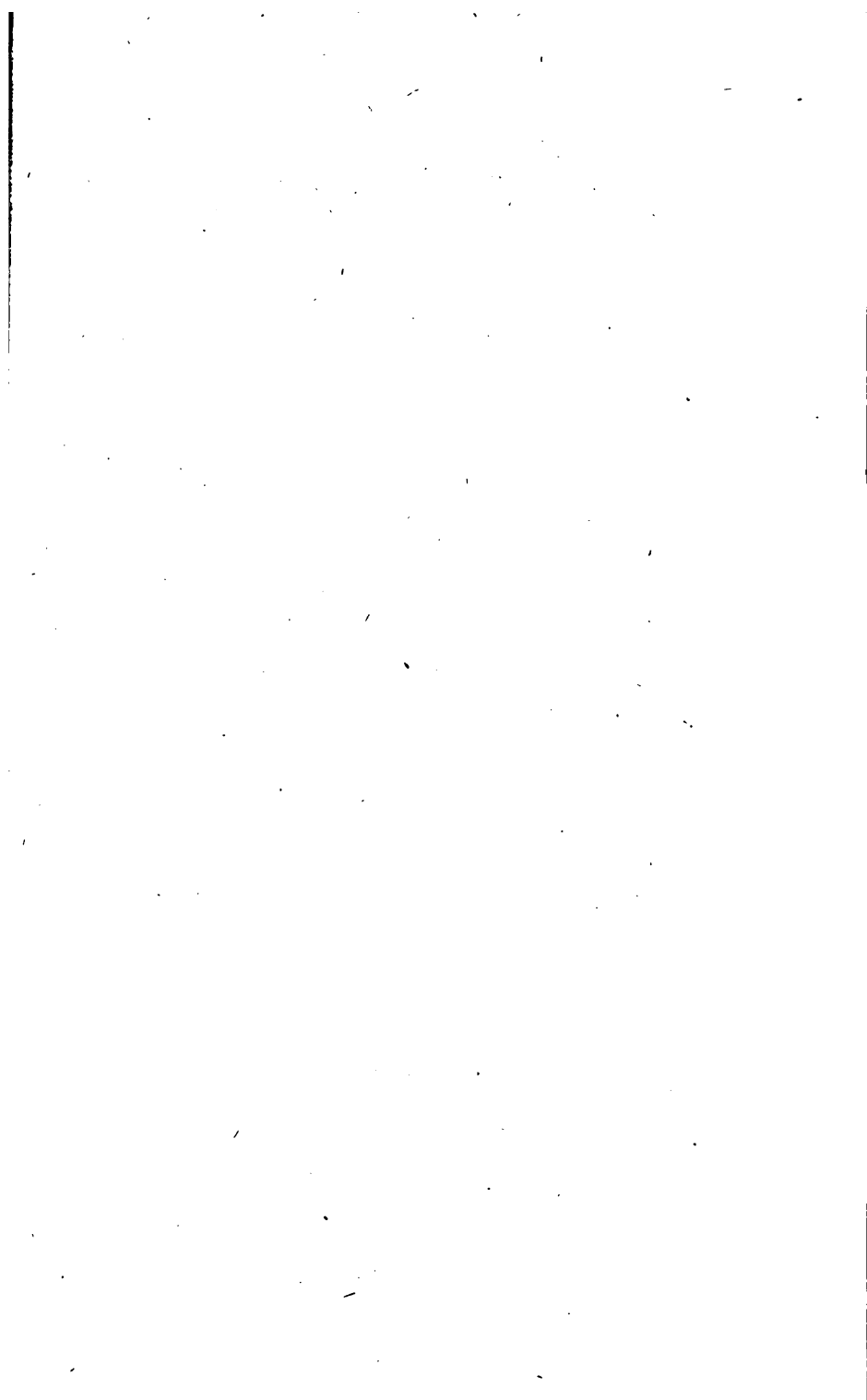
graziosi componimenti di Bernard, tutte le canzonette del Metastasio. Dovere in oltre dichiarare che da ora innanzi egli avrebbe fermamente tenuto come la material persona non viene considerata per niente negli affari amorosi dalle Belle platoniche, qualunque esser possano le apparenze in contrario. Che se elle preferiscono talvolta gli occhi di un giovanetto agli occhi di un vecchio, ciò avviene perchè quelli più vivamente riflettono i raggi della natía stella; la bocca medesimamente di un giovine può più leggiadramente ripetere e con maggior energía alcun bel luogo del Petrarca o di Dante, e così del resto. Che se alcuna volta elle pajono venire a conseguenze contrarie a' principj del loro sistema intellettuale, non essere cosa da profani il pronunziare intorno a così alte e involute materie, e doversene rimettere il giudicio a un collegio platonico composto delle più ragguardevoli matrone d'Italia, che sarà convocato, quando sia mestieri, sulla destra sponda del Sorga.

Così pronunziò il Dio, il quale soggiunse per altro doversi in parte scusare lo storico, se non era in tutto stato fedele, perchè quanto egli scrisse, fu solo quel tanto che del regno d'Amore nella sua mente potè far tesoro. Ma quello che uom vede ed ode di quel regno, non sa poi ne può appieno ridire;

Perchè appressando sè al suo desire,
Vostro intelletto si profonda tanto,
Che retro la memoria non può ire.

Del rimanente assicurò Erotico, e gli commise di assicurare il mondo, dove sarebbe presto a universal beneficio venuta in luce una storia fedele di quel Congresso, di cui ciascuna pagina sarebbe stata collazionata coll' autografo da pubblico notajo, e il tutto saría stato corredato da un volume in foglio di prove autentiche e di originali documenti.

Terminata la sua commissione, si aspettava Erotico di essere inviato da qualche bello Amorino a una tavola, dove con le porcellane di Sassonia gareggiasse l' oro scolpito da Germano, e dove le vivande apprestate fossero con l' arte più esquisita di Apicio. Ma niente di tutto questo. Non gli venne nemmeno fatto di vedere niuna delle Ninfe, di cui dicesi essere popolati i giardini di Citera. Ma ciò forse avvenne per l' ora un po' troppo calda in cui andò a visitargli.

Niente altro gli rimase dunque da fare, che imbarcarsi di bel nuovo, e dare ai venti le vele. Così senza indugio egli fece. E spirando un piacevole scirocco che non levava gran mare, studiava di sorgere, colla condanna dello storico del Congresso di Citera, al primo porto d' Italia, non senza far voti di potere scansare l' ammiraglio inglese, il quale nella prima sua navigazione aveagli data cotanta briga.

POESIE

EPISTOLE

Non aliena meo pressi pede.

HORAT. Ep. XIX. lib. I.

A MADAMA DU BOCCAGE

FRANCESCO ALGAROTTI

Troppo onore, Madama, mi fanno cotesti signori in Francia, riputandomi uno de' Triumviri letterarj che riformare intendono la poesia italiana, e proscrivere quegli autori che sono principi nella nostra favella. Quel libro che contiene le tavole della proscrizione contro a Dante e al Petrarca, è uscito alla luce, senza che a me fatta ne fosse comunicazione alcuna: e i versi che in quel medesimo libro si leggono di mio, contro la mia espressa intenzione vi furono impressi. Mi richiese tempo fa il Padre Bettinelli di consentire che certe mie Epistole, che io gli aveva amichevolmente comunicate, andassero in istampa insieme con alcuni versi sciolti del sig. Abate Frugoni, ed alcuni altri de' suoi: e così a formare si venisse tra noi quasi una lega poetica. Io per non entrare in fazioni e brighe letterarie, ne'l ricusai nel miglior modo che seppi; ma con fermo animo e da vero; non già da autore, lasciatemi dir così, Madama, che con durezza donnesca nega quello che vorrebbe gli fosse rapito. Il Padre Bettinelli diede dipoi al Pubblico i suoi versi di per sè; ed io stimava che gli fosse del tutto

uscita di capo quella sua prima fantasía: quando verso la fine dell'anno scorso, essendo io in Bologna, venni a sapere come erano stampate in Venezia alcune mie poesie in compagnia di altre del medesimo Padre Bettinelli e del sig. Abate Frugoni. E più, che tali poesie erano precedute da certe Lettere contro a Dante e al Petrarca, le quali levato avevano un così grave scandalo, che già eravi chi contro ad esse avea focosamente scritto, prima ancora che fossero di pubblica ragione. Il libro uscì: ed ecco, Madama, come senza mia saputa, anzi contro mia voglia mi hanno pur creato Triumviro. Io non mancai a me medesimo: e feci porre in fronte a' miei versi, che allora medesimamente in Venezia con altre mie operette si stampavano, un Avvertimento, il quale facesse fede al Pubblico, che nel fatto della poesia io sentiva come un vero repubblicano. In effetto se tutte le cose abborriscono la tirannia, sì il fanno principalmente quelle della ragione e dello spirito: e conviene lasciare agli Ottomani quello stile dello spegnere, per più sicuramente regnare, i proprj fratelli. Dante poeta veramente sovrano, benchè surto in tempi ancor rozzi, si dee avere in grandissima riverenza; e si vuole pertinacemente studiare da chiunque aspira tra noi alla forte poesia.

> *Che se la voce sua sarà molesta*
> *Nel primo gusto, vital nutrimento*
> *Lascerà poi quando sarà digesta.*

E mostra di non sapere che cosa sia dilicatezza

di espressione, e finezza di sentimento, chi, non ostante quella sua amorosa metafisica, non è rapito dal Petrarca,

E non sa come dolce egli sospiri.

Egli è però vero, che l' affetto non dee mai legar l' intelletto; che non meno del libertinaggio è da condannarsi la superstizione letteraria; che varie sono e moltissime le modificazioni della natura, e così i modi nello imitarla; e che se nel nostro Parnaso vennero già da quei due occupati i primi luoghi, qualche luogo si ha anche da credere che possa rimanere all' ingegno e all' industria della presente età.

Non, si priores Maeonius tenet
Sedes Homerus, Pindaricae latent,
Cejaeque et Alcæi minaces,
Stesichorique graves Camoenae.
Nec, si quid olim lusit Anacreon,
Delevit aetas.

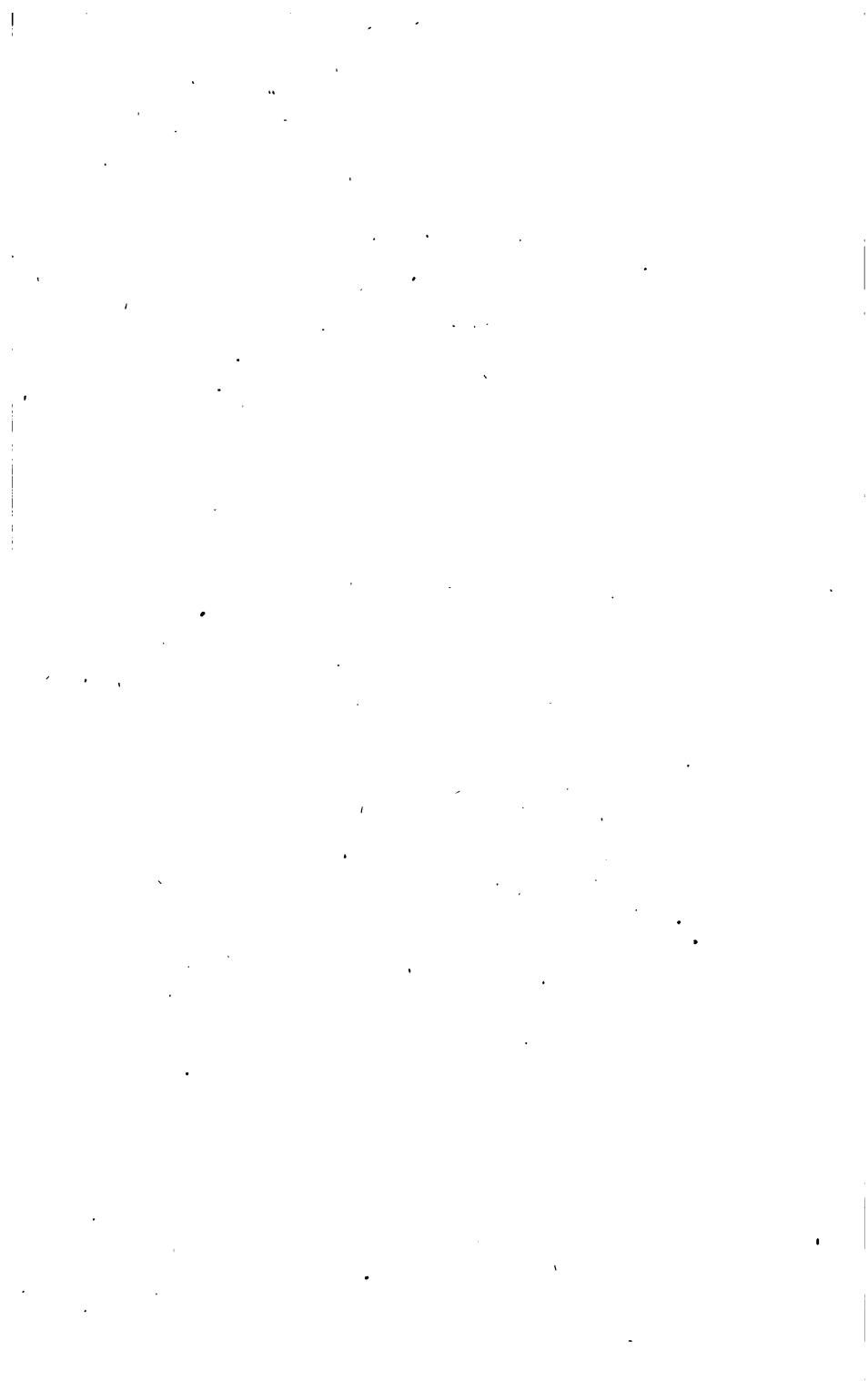
I miei scherzi poetici, qualunque essi sieno, a Voi ardisco trasmettergli, Madama. Vedrete in questo libricciuolo le mie Epistole

In numero più spesse, in stil più rare,

che non sieno per ancora uscite alla luce. E ben vorrei, Madama, fossero degne di essere trasmesse a Voi, che degno argomento pur sareste ai versi di un Petrarca e di un Dante, che avete saputo nella vostra lingua dar fiato alla epica tromba, e tanto siete conoscitrice della nostra.

Bologna, 28 dicembre 1758.

ALLA MAESTÀ

DI

FEDERIGO RE DI PRUSSIA

ALLORA PRINCIPE REALE

Ben io cercando estranio ciel potea,
Contra il voler di Cloride, animoso,
Del finlandico mar l' onde e i perigli
Tutti incontrar, se tu, Signor, pur eri
Meta e premio alla fin di tanta via.
Quante virtudi il cielo, allor che volge
Verso noi più benigno, in terra piove,
Tante, Signore, in te ne veggio accolte:
In Te pur nato a ravvivar tra noi
Dell' antico valore il gentil seme.
Tu di Minerva e delle Muse amico,
Gli studi germogliar, l' età dell' oro
Tornar farai; qual di Pericle ai giorni
Di nuovi fior si rivestío la terra,
O quale allor che d' Arno in sulle rive
Dal gotò caos il greco lume emerse.
L' urbana venustà, gli attici modi,
I bei parlar son teco e l' arti belle;
E in Berlino risorge Atene e Roma.
Là un Sostrato novel, la sesta in mano,
Un marmoreo teatro ordina e pone.
Quivi col bronzo imita i capei molli

Un novello Lisippo (1); e un altro Apelle
Agli occhi parla, e l' anima dipinge.
In sull' ale dei versi un altro Flacco
Ne reca in mezzo ai festeggianti amori
Nuove Lalagi in Pindo; un altro Maro
Surge a cantar nuov' arme e nuovo eroe,
E dall' aura febéa commosso e acceso
Col metro e con lo stil folgora e tuona.
Mira oggimai che al secolo felice
Tutto s' allegra il ciel (2): teco, Signore,
L' umanità delle virtù reina
Veggio assisa sul trono, e veggo il tempo
Segnare i dì con le bell' opre tue.

(1) . . . . *et molles imitabitur aere capillos.*
Horat. in Poët.

(2) *Aspice venturo laetentur ut omnia saeclo.*
Virg. Eclog. IV.

ALLA MAESTÀ

DI FEDERICO II

RE DI PRUSSIA

Or la cetra e la mano in un mi porgi,
Or mi spira i bei modi, o divo Apollo:
Non d' un brun' occhio il guardo imperïoso,
O il leggiadro disordine d' un crine,
Ma te, Nume, presente, a cantar prendo.
Te dal paterno ciel fra noi disceso
Sotto la forma del garzon gentile
Che alla Prussia dà legge, e il mondo bea;
Te con sacro piacer ravviso, o Nume,
Più che al crine ondeggiante e all' aureo serto,
Al decoro, al sembiante e ai nuovi carmi.
Tu ne degnasti in sull' arguta lira
Cantar cosa che l' uom diletti e giovi:
Nasce la speme in seno al mal più fiero;
Qual le odorate salutari piante
Che a benefizio dell' umana stirpe
Crescon in cima a' più selvaggi monti (*).

(*) *Ces fleurs naissent par-tout, on n'à qu'à les cueillir:*
Ta volonté suffit pour les faire fleurir.
Comme au haut de ces rocs escarpés, effroyables,
Croîssent pour nos besoins des simples sécourables.
Dans une épitre du Roi sur la patience et la fermeté.

Ed anche tua mercè stillò sul duro
Precetto il molle dell' ambrosia ascréa.
L' arti belle son pari ad Egle bella,
Di cui non coglie il sospirato fiore
Tirsi, se non fedel, se non costante (1).

Dura fu certo la tua prima etade;
Fior che all' aprire il crudo gelo e 'l verno,
E combattero i scuri nembi allora
Che fra raro drappello in erma riva
Al vulgo ignoto, e tra' mortali ascoso,
Appena di toccar la lira osavi,
Che ti pendea dall' omero dogliosa,
Per tema pur di non scoprirti dio.
Ma fusti poscia infra i celesti assunto,
L' oracolo de' regi, il dio dei carmi.
Dell' aureo cocchio a te Giove la cura,
A te diede fugar la tenebrosa
Notte, e allegrar, sol che tu appaja, il mondo.

Al raggio tuo fecondo omai risorge
Dal secco stelo il fior dell' arti belle;
Qual del Tevere in riva ai dì sereni
D' Augusto e di Leon la terra empiero
E i secoli di poi d' eterno odore.
Srugò la trista fronte, e il petto aperse
A insolito piacere, a nuova speme
Filosofia, e in sull' atroce volto
Di Marte ancor strisciò di riso un lampo (2).

(1) *Les arts sont comme Eglé, dont le cœur n'est rendu,*
Qu'à l'amant le plus tendre et le plus assidu.
Dans l'épitre a Hermothime sur l'avantage des lettres.

(2) *Quin et Ixion, Tityosque vultu*
Risit invito.
Horat. Od. XI. Lib. III.

Tardi deh! tardi del nativo cielo
Voglia ti prenda, o Nume (1): esser più tosto
Restitutor del secolo ti piaccia,
Astro felice a questa notte scura,
A nostre rupi in sen pianta salubre.
Che se concedi a noi nomarti Augusto (2),
Di Flacco a me concedi il canto e il nome.

(1) *Serus in cœlum redeas.*
Horat. Od. II. Lib. I.

(2) . . . . . *patiens vocari*
Cæsaris ultor.
Id. Od. II. Lib. I.

ALLA MAESTA

DI

ANNA GIOVANNONA

IMPERATRICE DELLE RUSSIE

Quella che à pochi conosciuta un tempo
Nei solitarj portici sedea
Di Padova o d' Oxford chiusa nel velo,
La maestra del ver Filosofia,
Or tu la chiami, augusta Donna, al trono;
Tu del genio fra noi di Pietro erede,
Del russo Imperio Tu Minerva e Giove.
Qual fu mai cosa a' desir tuoi non pronta?
Per blandir di concenti armonïosi
L' orecchio tuo, del grande uffizio altera,
Dall' italico ciel volò già Euterpe;
Volò di Francia in roseo corsaletto
Anch' essa Flora; e lungo l' ampio Neva
Dal verde smalto all' occhio tuo già cresce
Nuovo piacere e maraviglia nuova.
Dall' argenteo Tamigi omai sen viene,
Tua nobil sete a disbramar, la colma
Di fisico sapere anglica tazza,
Cui l' Ausonia scolpío, e a cui d' intorno
Di soave licor gli orli cosperse.
Qual diletto Tu avrai nel veder come
In buja cella candido e sottile,

Per un terso cristal varcando, il lume
Ne' varj suoi color si spieghi, e come
D'iride fiammeggiante e vaga in vista
L'opposto lin diversamente tinga;
Come il candor, misti di nuovo insieme
I divisi color, di nuovo surga!
Dell'aureo Sol nel seno, ampia miniera
Di colori e di luce, arde il rubino,
Lo smeraldo sfavilla ed il zaffiro,
Immutabili e puri; insiem confusi
Ne' dolci raggi suoi la terra e il cielo
Dorano immenso, e danno vita al mondo.
Così nel grande animo tuo le varie
Di Tito e di Trajan virtù temprando,
Di Cesare il valor, d'Augusto il senno,
D'un mondo intier Tu sei delizia e nume.
Del neutoniano Sole al vivo raggio
Van dileguando del Cartesio i sogni,
E volan ratti a quel cadevol tempio
Che della Senna in sulla patria riva
Tuttora vanta e sacerdote ed ara.
Già nel tuo Petroburg, palude un tempo
Folta di giunchi al pescator sol nota,
Or nudrice d'eroi città reina,
Il primo seggio al buon Neutono io veggo
Tener tra filosofica famiglia;
Ed anco fia ch'egli tua lingua apprenda,
Se tal, ministro alle sublimi cose,
Non ispirano invan Minerva e Apollo (*).

(*) Il signor principe di Cantimir, che fu ambasciatore della Corte di Russia a quella di Francia, ha tradotto in russo i Dialoghi sopra l'Ottica neutoniana.

Qual terra mai, qual clima fia, qual mare,
Qual mondo allor non di sua gloria pieno?
Intanto, o Donna, itale voci il Vero
Sciogliér sul Neva udrai: mentre le turche
E le tartare insegne appende e sacra
Nel tempio tuo la Gloria e il russo Marte.

ALLA MAESTÀ

DI AUGUSTO III

RE DI POLONIA, ELETTOR DI SASSONIA (*).

Sovente allor che infra di noi, la culta
Nostra favella e nostri modi usando,
Dell' Adria il Genio innamorovvi, un altro
Navagero in Te udire, e un altro Bembo
Credettero, Signor, l'itale Muse;
E amica al nostro ciel Medicea stella
Ravvisavano in Te; se non che un raggio
Maggiore ancor ti sfavillava in volto:
E Te del Brenner per li balzi ombrosi
Pronte seguiro, e per le nevi alpine,
Liete cangiando per un nuovo Augusto
Col germanico suol l' ausonio cielo.
Ivi d' Italia l' armonía divina
Ne' bei concenti suoi varia e concorde
Risuona d' Hasse sotto all' agil dito,
Che gli affetti del cuor, del cuor signore,
Irrita e molce a un sol toccar di lira,

(*) Questa Epistola fu posta in fronte delle Opere del sig. Stefano Benedetto Pallavicini, le quali furono stampate in Venezia d'ordine di S. M. il re di Polonia.

E pietà, com' ei vuol, sdegno, od amore,
Nuovo Timoteo in sen d' Augusto inspira.
Ecco da un sasso a poco a poco uscire
Morbida Ninfa, o muscoloso atleta
Di sotto a' colpi di Mattiello. A lui
Lo scalpello diè Fidia, onde di Paro
Vinca gli antichi onor ligure marmo.
Vivon l' effigie tue, spirano i volti
Incarnati da te, dotto Silvestre.
E tu, Donna gentile, a cui 'l pennello
Cogli acquerelli suoi cedè Rosalba,
Dell' ardito Rubenio emuli il tocco,
E l' erudito occhio real ne béi;
E intanto sino al ciel volgono densi
Globi di fumo le fornaci industri
Che affinano cotanto e nobil fanno
La sassonica argilla; esse per cui
L' arte cinese dall' Europa è vinta.
Sorride a Te, Signor, dall' alto Apollo,
Apollo, a cui del Palatino in cima
Pur anco, tua mercè, vedere intatto
Sembra il dotto museo e il tempio d' oro.
Se non che risonar già più non s' ode
Tra le Muse che fanno a te corona,
Del buon Pallavicin la chiara tuba.
Morte rapillo, e noi morto il piagnemmo:
Quegli che già di te sì alto scrisse;
Quegli che d'Arno entro alle limpid' acque
Derivò di Venosa il ricco fonte;
Quegli per cui di Toschi modi il giogo
L' indocile poeta anch' ei sentío.
Ma estinto appena dalla buja notte
A più bei giorni, Tu, Signor, nel chiami;
E 'l nome suo di retro al Venosino

Del tempo vincitor per le future
Etadi batterà l'agili penne,
Mercè l'arte sì bella a' Greci ignota,
Che i sermoni non solo agli occhi pinge,
Ma in un tratto multiplica ed eterna.
Sacerdote d'Apollo, e tuo nomasti
Tu me, Signore, onde cercar le sparse
Opre del vate amico a me si desse;
E quinci in bello aureo volume unirle
Di regio leggitor degno, e del cedro.
Or delle Muse negli eterni fasti
Anche i giorni segnare a me sia dato,
Che tu, Signor, novello Augusto, inauri,
E Te, d'Italia in mezzo all'are e ai voti,
Dell'arti venerar nume presente.

AL SERENISSIMO PRINCIPE

PIETRO GRIMANI

DOGE DI VENEZIA

Mentre, Signor, che di Salò me tiene
Questa d'erbe e di fior lieta riviera,
Sull'ali spesso del pensiero io vegno
A Te, che per le belle orme degli avi
Salisti al trono, ove d'Italia il voto,
Il Genio d'Adria, e 'l tuo valor ti scòrse.
Già di mia vita da ogni cura sciolta
Contento io pur sarei; se non che a quelli
Invidia porto, i quai dentro alla mente
Ponno far de' tuoi detti ognor tesoro.
Qui d'aquilon non temono gli oltraggi
I vivi aranci, ma di fior le chiome
Anche ai più brevi dì spiegano ornate:
Qui l'umil vigna i tralci tenerelli
Spiega al tiepido ciel, la quercia annosa
Cuopre l'aria co' rami, e il suol coll'ombra:
Giù per le balze qua tremola e splende
Fuggevol rio (*), e là sorge con fiotto

(*) . . . . *et obliquo laborat*
Limpha fugax trepidare rivo.
Horat. Od. III, lib. II.

E con marino fremito il Benaco (1).
Or ben vegg' io quanto sia fuor di strada
La traccia di colui che in le cittadi,
Non men d' invidia, che di lusso piene,
In ozio vile sua vita consuma.
Non posso far che al pensier mio non corra
Crisofilo sovente, il qual coi folli
Voti ha già stanco il cielo; e ancor si lagna
In mezzo agli ostri e a lauta mensa, dove
Puote a sua posta in ciotola cinese
D' indiche frutta assaporare il succo.
Venga costui tra queste piagge amene,
E dica poi, se più luccica e olezza
Di numide pietruzze arabo smalto,
« O erbetta verde e fior di color mille » (2).
Quindi salendo a questi colli in vetta,
Ivi quella da lui sinora in vano
Cercata calma ei troverà, e la fame
Che d' ogni buon sapor condisce il cibo.
Così del dotto Apicio e di Lucullo
Ei gusterà le cene a sobria mensa,
E a quella degli Dei vedrà simile,
Ed alla tua, Signor, vecchiezza verde (3).
Di qui non lunge infra due colli aprici
Siede d' antichi cerri ombrosa valle,
Dov' io girmi avvolgendo ho per costume

(1) . . . . *te, Lari maxime, teque*
Fluctibus et fremitu assurgens, Benace, marino.
Virg. Georg. lib. II.

(2) *Deterius Lybicis olet, aut nitet herba lapillis?*
Horat. Ep. x, lib. I.

(3) . . . . *sed cruda Deo, viridisque senectus.*
Virg. Æneid. lib. VI.

Tutto solo; se non che meco viene
Or di Cambrige il Saggio, or quel d'Atene,
E più spesso colui dalla gran tuba,
Ond'è chi crede ancor che invidia porti
Al vinto Enea il vincitore Achille.
Ma di Plato, di Maro e del Neutono
Nella mente mi tace ogni aureo detto,
Qualora avvien che bruna forosetta
M'apparisca tra i rami, e ne' sentieri
Dubbi del bosco, ove di rado suole
Esser paura alle fanciulle il Fauno:
Tosto vêr lei cupidamente io muovo;
Ella fugge, e pur guata; infine il bosco,
Dove selvaggio è più, parmi più bello.
Forse, Signore, ai più severi ingegni
Non si disdice lo scherzar talora:
Col fanciulletto Amor scherzan gli Dei;
E Te medesmo già sotto all'antica
Arbore assiso, ove di Brenta il tuo
Fiesso si specchia entro alle limpid'acque,
Noi Ti udimmo cantar che di tua vita
Tutta l'istoria tua Lilla sol era (*):
Dove pur anco alla stagion che imbruna
L'uve, ed all'ozio il cittadino invita,
Di bei motti il parlar tuo saggio e grave
Ad ora ad ora rallegrar Tu suoli.

(*) Un leggiadrissimo sonetto di sua Serenità che incomincia:

Sedeami un dì sopra una verde riva,

finisce con questi versi:

E su' miei casi e fortunati e rei
Vidi, o Lilla gentil, che di mia vita
Tutta l'istoria mia tu sola sei.

E teco in compagnía son l'arti belle,
O tu goda innalzar, nuovo Palladio,
Portici spessi di colonne, o in arco
Pieghi i docili rami, ombra crescente
A' tuoi dotti passeggi, o Tu disponga
Per le verdi spalliere in ordin luogo
Egizie sfingi, o greche statue ed urne.
E bene a Te, Signor, bene a tuo grado
Convien villa reale. A me pratelli,
Schietti arboscei, fresch' antri e valli opache
Son Colorno e Marlì, sono il giardino
Che nei versi d' Omero ancor verdeggia (*).
Qui, dove io son, tranquilla vita io vivo,
Di Plato ammirator, del buon Neutono,
E Grimani, di Te, che siedi il primo
Tra le bell' alme di virtude amiche.

(*) *The groves of Eden, vanish'd novv so long,*
Live in description, and look green in song.
Pope in Windsor forest.

AL SIGNOR

ABATE METASTASIO

POETA CESAREO

Dolce mi fu, Spirto gentil, tua voce,
« E la dolcezza ancor dentro mi suona»
Dico in quel giorno che di nobil laude
Onor tu festi agli umil versi, ond' io,
Colpa d' ingegno, il ver troppo scemai,
Orazio non ugual d'Augusto al pondo (*).
Qual sia mio dir, dal tuo volume imparo
De' bei versi le vie; da te, cui spira
Amore i sensi, e detta i modi Apollo.
Dai dorati palchetti e dall' arena
A te fa plauso la leggiadra gente,
Lieta ch' omai per te l' itale scene
Grave passeggia il sofocléo coturno.
Qual è fra noi che per la via non muova
Delle lagrime dolci, allor ch' Enea
Seguendo Italia, i duri fati e i venti,

(*) . . . . *Dum pudor,*
Imbellisque lyrae Musa potens vetat
Laudes egregii Caesaris, et tuas
Culpa deterere ingeni.
Horat. Od. VI, lib. I.

Tronca il canape reo (1), o allor ch' Ulisse
Il nuovo Achille tuo, che in trecce e 'n gonna
Le omeriche faville in petto volve,
Dal sen d' amor lo guida in braccio a morte?
Chi della patria non prende i costumi
E le leggi ad amare e l'aria e i sassi
Dal Temistocle tuo (2)? chi non s' infiamma
Di Tito alle virtù, delizie ancora
Entro a' tuoi versi dell' uman legnaggio?
Fra tanti plausi tuoi, Spirto gentile,
Te non muova il garrire impronto ed acro
Di lingua velenosa. Ogni più bella
Pianta, degli orti onor, speme dell' anno,
Che cuopre d' ombra l' uom, di frutta il ciba,
Di vili bruchi è nido ancora e pasto.
Fra i Quintilj, fra i Tucca e i buon Pisoni
Ebbe i Pantilj suoi, ebbe i suoi Fannj
Il Venosino anch' esso; e or bianco cigno
Dalla sonante iberica marina,
Dell' invidia maggior, maggior del tempo,

(1) Espressione del medesimo signor abate Metastasio nella Didone.

(2) Allusione a quel luogo quando Serse domanda a Temistocle:

. . . . ah! dunque Atene ancora
Ti sta sul cuor? Ma che tant' ami in lei!

ed egli risponde:

Tutto, signor, le ceneri degli avi,
Le sacre leggi, i tutelari Numi;
La favella, i costumi,
Il sudor che mi costa,
Lo splendor che ne trassi,
L' aria, i tronchi, il terren, le mura, i sassi.

All' iperboreo ciel batte la piume (1).
Nuovo non è che la volgare schiera
Solo dagli anni la virtude estimi,
E più la ruggin, che il metallo apprezzi (2).
Forse la vena del castalio fonte
Secca è a' dì nostri, e di Parnaso in cima
Forse soli poggiâr Petrarca e Dante (3)?
Molto si può dell' ippocrenio umore
Bere di Sorga al cristallino fiume,
E vincon le dantesche oscure bolge
Molti raggi febéi, molte faville;
Nè della culta italica favella
Ai padri fia che troppo onor tu paghi.
Ma per ciò del Guarini i molti versi,
Nè la nobile tuba di Goffredo,
Nè la cetera d'ôr, vita d'eroi,
Che da Pindaro in dono ebbe Chiabrera,
Nè te udir non dovremo, armonïoso
Nuovo cantor, che dall' aonie cime

(1) . . . . *invidiaque major*
Urbes relinquam . . . .
. . . . *et album mutor in alitem*
Visam gementis litora Bosphori,
Syrtesque Getulas canorus
Ales, Hyperboreosque campos.
Horat. Od. xx, lib. II.

(2) *Autors, like coins, grow dear as they grow old;*
It is the rust we value, not the gold.
Pope in his imitation of the first Epistle of the second Book of Horace.

(3) *Nil praeter Calvum, et doctus cantare Catullum.*
Horat. Sat. x, lib. I.

Con la ricca tua vena il Lazio béi (1)?
E dovremo soltanto i nostri mari
Corrère, e non dovremo anche per l'acque
Inglesi, o Franche alzar la vela arditi,
Nè il latino oceán tentar, nè 'l greco,
Donde ignota fra noi parnasia merce
Recar poi vincitori ai Toschi lidi,
E il sermone arricchir patrio ed il canto?
Oh di servile età povere menti!
Nulla dunque lasciâr Petrarca e' Dante
All' industria de' posteri e all' ingegno (2)?
Dunque fra noi la lunga arte d'Apollo
Perfetta surse in rozze etadi, in cui
L' arti, che pur di lei sono sorelle,
Giaceano ancor nell' unnica ruina?
L' indótto Cimabue scarno ed esangue
Era Apelle a quei giorni: il duro bronzo
Fra le mani a Cellin le molli forme
Non avea preso ancór, nè ancora avea
Michelagnolo al ciel curvato e spinto
Il miracol dell' arte in Vaticano.
Qual la grinza Canidia il cuor si rode,
Ove Lalage o Cloe, vispa fanciulla,
Bruna il crin, rosea il volto, a sè dei caldi
Giovanetti l' amore e l' occhio inviti;

(1) *Vehemens, et liquidus, puroque simillimus amni*
Fundet opes, Latiumque beabit divite lingua.
Horat. Ep. II, lib. II.

(2) . . . . *and Dante's polish'd page*
Restor'd a silver, not a golden age.
Dryden toe the Earl. of Roscommon

Tale è Fannio con te. Viver tuoi versi
Pur egli vede, e farsi con diletto
De' tuoi detti conserve in ogni loco;
Mentre gli aurei volumi, ond'egl'intesse
A monaca o a dottor febéa ghirlanda,
Muojono insiem con l'ultimo foglietto (1).
Quindi, credilo a me, quello sdegnoso
Grammatico saggiuol ch'ha sempre allato (2),
Quindi Dante e Petrarca, e i miglior tempi
In bocca ha sempre (3), e quella invida lode
Che sol per odio a' vivi i morti esalta (4).
Ma di là dell'italico Apennino
Miri colui del bel Sequana in riva,
Dove l'Achille tuo di nuova lingua,
Ma non d'armi più fine rivestito,
Sforza i voti e l'applauso infra una gente
Culta d'ogni saper, ricca d'ogni arte,
E del Lazio rivale, e quell'onore

(1) *All, all but Truth, drops dead born from the Press*
Like the last Gazette, or the last Address.
Pope, Dialogue II, 1738, v. 226.

(2) *Hinc illae lacrymae* . . . .
Horat. Ep. XIX, lib. I.

(3) *Ego autem illos ipsos laudo, idque merito, quorum se isti imitatores esse dicunt, etsi in eis aliquid desidero: hos vero minime, qui nihil illorum, nisi vitium sequuntur, cum a bonis absint longissime.*
Cic. Orat. C. 51.

(4) *Ingeniis non ille favet, plauditque sepultis,*
Nostra sed impugnat, nos, nostraque lividus odit.
Horat. Ep. I, lib. I.

Ti rende ad una voce estrania gente,
Qual ti rendranno i posteri tra noi (*).
Intanto siegui il nobile tuo volo,
Cigno animoso, e non degnar dal cielo
D' un guardo pur quei nubilosi stagni
Ove ronzan gl' insetti di Parnaso,
E in seno a eternità credon sull' ala
D' un madrigal poggiare o d' un sonetto.
Non quegli in cui tepor d' estranio fuoco
Il petto scalda, e sì ne agghiaccia altrui;
Ma quegli bene, alla cui mente spira
Cogli erranti fantasmi ordinatrice
Aura divina, e ch' or nel molle Sciro,
Or d'Africa sul lido, ora mi pone
Sull' aureo Campidoglio, ed or di speme,
Or di vani terrori il petto m' empie
Degli affetti signor, quegli è poeta:

(*) L'Achille in Sciro fu già voltato in francese; e nelle *Osservazioni sugli scritti moderni* fu proposto come il migliore esemplare di dramma. Dipoi le opere del sig. abate Metastasio sono state voltate tutte nella medesima lingua. Ma quello di che egli deve sommamente compiacersi, è la giustizia che gli rende nel proemio della Semiramide quel sovrano ingegno della Francia, e lume della nostra età, il Voltaire. Tra le altre cose, trattandosi delle due belle scene di Tito, egli dice: *Ces deux scènes comparables à tout ce que la Grèce a eu de plus beau, si elles ne sont pas superieures; ces deux scènes dignes de Corneille, quand il n'est pas declamateur, et de Racine, quand il n'est pas foible* ec. E trattandosi delle sue ariette: *Les paroles de ces airs detachez sont souvent des embellissemens du sujet même; sont quelquefois comparables aux plus beaux morceaux des odes d' Horace.*

Di Flacco in sulla lira Apollo il canta (*),
E adombra Metastasio ai dì venturi
Verace Nume. A piena man spargete
Sovra lui fiori, e del vivace alloro
« Onorate l'altissimo poeta ».

(*) . . . . *neque enim concludere versum*
Dixeris esse satis: neque si quis scribat, uti nos,
Sermoni propiora, putes hunc esse poëtam.
Ingenium cui sit, cui mens divinior, atque os
Magna sonaturum, des nominis hujus honorem.
Horat. Sat. IV, lib. I.

Ille per extentum funem mihi posse videtur
Ire poëta, meum qui pectus inaniter angit,
Irritat, mulcet, falsis terroribus implet,
Ut magus, et modo me Thebis, modo ponit Athenis.
Id. Ep. I, lib. I.

A FILLIDE

Omai di fresca neve imbianca il monte,
E il freddo mattutin già morde il cedro (1);
Sue spoglie a terra omai l'albero vede,
E nudo il piano la ridente scena
Di Vaprio torna, e solitaria vista.
Nè tu il tiepido ciel del popoloso
Milano riveder, Fillide, ancora
Rivolgi in cuor, quasi del verno in onta,
Che forse a te potría, silvestre Diva,
Far d'acre tosse o lento reuma oltraggio.
Dunque non è, Fillide mia, che vinca
Tuo villereccio amor quel che pur sai
Dover di Vinci in sui bemolle or ora
Con lunghi trilli e florida cadenza
Sua morte gorgheggiar, Porzio Catone?
Nè sarà pur che tua durezza ispetre
L'arte sovrana di colui che intesse
Di Murano i tesori a regio peplo,
E che tremola piuma a piuma incarca
Su i bellici cimier di fine orpello,
Alti ornamenti alle future scene (2)?

(1) *Matutina parum cautos jam frigora mordent.*
Horat. Sat. VI, lib. II.

(2) . . . . *scenis decora alta futuris.*
Virg. Æneid. lib. I.

Col fangoso corrier giunse l'altr' ieri
Quella di cui tanto aspettar s'è fatto,
La bella di Parigi alma fantoccia,
Che d' ogni villa feo levare a stormo
« Donne gentili devote d' amore ».
Tu le vedresti a lei dinanzi in frotta
L'andrienne, la cuffia, le nastriere,
L' immenso guardinfante a parte a parte
Notomizzare, e sino addentro e sotto
Spinger gli avidi sguardi al gonnellino.
Una assai lunga manica in quest' anno
Parte del braccio invidïosa asconde,
Ma novella *mitene* asconder l' altra
Non osa già, che trasparente e nera
Il soggetto candor vela ed accresce.
Tanto potero gli occhi miei profani
Nell' idolo veder degno di nota,
E da farne tesoro nella mente.
Ma quanto ancor d' ignoto a noi sapranno
Gli eruditi occhi tuoi scorger là entro!
Ben ti dirò che in gentilezza Londra
Non la cede in quest' anno al bel Parigi;
E un ventaglio novel caro a vedere,
Caro a trattar, sì gli è manesco e bello,
Pur essa a noi mandò per l' ampie vie
Del procelloso mar che cogli arditi
Legni ora tutte signoreggia e tiene.
Quivi non vedi già pinti a Pechino
Da barbaro pennel draghi o pagode,
Ma bei casi diversi e storie belle,
Quai di Carlone i miglior tempi ornaro,
Ond' anco a quest' etade in pregio tiensi
Dei Paladini e tanto suona il nome.
E poi, Fillide, egli è di tale ingegno

Questo ventaglio bel che pur t'aspetta,
Che, mostrando aleggiar così per vezzo,
Le interne voglie, i secreti desiri,
Quel che lingua non osa, aperto svela
Non sospetto ad altrui, ma solo inteso
Per chi da due begli occhi apprender seppe
La mistica favella e i cupi sensi.
Ei non parla giammai di gelosie,
Di tradimenti o di quel reo sospetto,
Onde il dolce d'amor diviene amaro;
Ma di quegli sdegnuzzi ei parla solo,
Che brevi e molti, e del capriccio figli,
Vengono e van senza ragione, e care
Vieppiù rendon le paci, e vario il gioco,
Ed il dolce d'amor spruzzan di sale.
Or tu, Fillide mia, rinunzia omai,
Standoti in villa, al bel ventaglio inglese;
Se puoi, rinunzia a consultar colei
Ch'Alpe pur or varcò bella fantoccia,
Del gusto parigin leggiadra figlia,
E dell'itale donne Ammone e Pizia.

AD ARISTO

Certo a te non potea più bel desío
Sorgere in cuore, Aristo mio, che i belli
Spïar segreti di natura addentro
Col rapido pensier cercando il cielo, (1)
E armarti incontro alle terrene noje
Dell' usbergo più fino del sapere.
Deh! che non può l'eredità comune,
L'ignoranza nel petto de' mortali?
Ben ella al mondo di più mali è seme,
Che già non fu d'Agamennóne il sogno
Delle tenebre figlio e dell' errore,
Per cui simili a fiamma inverso Troja,
Come canta tutt' or la greca Musa,
Corsero i Greci omai sicuri e lieti
Delle impromesse e del favor di Giove:
E la terra gemea sotto il ferrato
Piè dei cavalli e il calpestío de' fanti,
Che inondavan le valli e le campagne (2).
Miseri! chè volgea ben altro in mente
Giove, e perir dovean ben presto sotto (3)

(1) *Aërias tentasse domos, animoque rotundum*
Percurrisse polum.
Horat. Od. XXVIII, lib. I.

(2) *Vid.* Homer Iliad. lib. 2.
(3) *Ibid.* in princ.

La furia orrenda del possente Ettorre,
Qual ne' campi di Misia aurata messe
Del curvo mietitor sotto alla falce.
A pochi sempre mai, che il ciel cortese
Di tal grazia degnò, scerner fu dato
Di sotto al velo l'immortal Sofia.
O Dea, che a pochi rivelarti degni,
Se tu non vai su per le scene altera
Da dorici strumenti intorno cinta,
E nel curvo teatro a te non leva
Alto grido di plauso il popol folto;
Ma tu d'aureo saper pasci la mente,
E tu ne togli, o ne sopisci i mali,
Onde all'uomo talor noja è la vita,
Rugiada dolce e néttar dolce e puro
Per bearne dal ciel piovuto in terra (1).
Non insana discordia o cupo orgoglio,
Non falso onor d'ignobil ozio figlio
Torse colui che in te poteo lo sguardo
Mortal fissare, o Diva, e te conobbe.
Or chi mi leva a volo, e chi mi posa
Ove il più nobil seggio in mezzo a eletto
Stuolo di saggi di locar le piacque (2)?
Io veggo già la tremola marina,
Le verdi piagge io veggo e i bianchi scogli
Che il nero flutto intorno urta e flagella,
E mille navi e mille il regio fiume
Veggo coprir sino al marmoreo ponte.

(1) *Si non ingentem foribus domus alta superbis*, etc.
At secura quies etc. Virg. lib. II Geor.

(2) . . . . *O qui me gelidis in vallibus Haemi*
Sistat, et ingenti ramorum protegat umbra!
Ibid.

Salve, o beata oltremarina piaggia,
Salve, terra felice, o dagli Dei
Amata terra! A te produr fu dato
Colui cui diè di propria man natura
Le immutabili leggi, ond' essa l' ampio
Regge universo, a lui solo cortese,
Ritrosa agli altri. Ei ne fa parte al mondo,
Che prima si giacea pien d' alto errore;
Egli i fonti ne schiuse in prima intatti,
Donde di verità sì larga vena
Per quelle dotte inonda illustri carte,
Che sacre fieno ognor, sinchè la terra
E il mar di luce vestirà l' argentea
Luna la notte, e l' aureo sole il giorno.
Or dammi, o Musa, la di bronzo armata
Lira sonante (1); or dammi lena e voce
Robusta sì, ch' io possa infin là dove
Scorre lambendo il favoloso Idaspe, (2)
E per l' ardente Libia, e per l' ondoso
Ultimo mare, e fin sovra le stelle
Del Neutono recar la patria e il nome.
Ma dove, Aristo mio, volano i versi

(1) *Donne moi, s'il te plaît, immense Eternité,*
Pouvoir de célébrer ta grande Déité.
Donne l'archet d'airain et la lyre ferrée;
D'acier donne la corde et la voix acérée,
A fin que ma chanson soit vive autant de jours
Qu'éternelle tu vis sans voir finir ton cours.
Ronsard dans l'Hymne de l'Eternité au primier liv. des Hymnes.

(2) . . . . *vel quae loca fabulosus*
Lambit Hydaspes.
Horat. Od. XXII, lib. I.

Più là, che ardire agli umili miei modi
Dato non è (1)? Tu in compagnía di lui
Il remeggio dell'ali indrizza al cielo (2),
E la terra fuggir vedrai ben tosto
Dietro alle spalle, e i mali suoi con essa.

(1) *Quo, Musa, tendis? desine pervicax*
Magna modis tenuare parvis.
Horat. Od. III, lib. III.

(2) *Redditus his primum terris tibi, Phaebe, sacravit*
Remigium alarum.
Virg. Æneid. lib. VI.

AL SIGNOR

EUSTACHIO ZANOTTI

Mentre dal balzo o dalla torre antica
Di Castiglione, Eustachio mio, tu miri
Sbrucar qua e là per la soggetta valle
Le pecorelle il citiso, e lascivi
I capri saltellar, cozzar insieme;
Forse egli è allor che d'Elicona i sacri
Eterni allori entro al pensiero io veggio,
E muovo lungo le dolcissim' acque
Ond' ha tal sete ogni anima gentile.
D'Amarillide i nomi e di Glicera
Risuonan ivi, e quel di Lidia, e i versi
Caldi d'amore, ond'ancor Laura è bella.
Là gli errori cantar sento di lui
Ond'ebbe de' Romani il gentil seme
L'alto principio; e qua lo sdegno acerbo
Che agli Achei fu cagion di tanto duolo (*).
Quindi in orrevol vesta e in alto seggio
Io veggo Fracastor che con la cetra
Da lui temprata all' aureo Tebro in riva,
Da qual parte il sottil contagio venne
Canta in bei versi, e in quali parti in pria

(*) *Vid.* Hom. Iliad. in princ.

Ei portò tra le genti il suo veneno;
Orribile venen che il più bel fiore
Dell'uman germe, allorch' ei frutta, uccide;
Che della vita il mel volge in assenzio,
Turba e contrista de' piaceri il fonte.
O buon vate Peligno, o Saffo, o voi
Nati a tempi miglior! pria che un immenso
Mare solcando, per ignote vie
Andasse in traccia d' un novello mondo
L' avarizia d' Europa e l' ardimento.
Poichè toccati ebbe d' Esperia i liti
Quel morbo reo, deh! come ratto ei corse
Cercando d' Orïente ogni contrada,
E tra noi fece miserabil scempio,
Allor ch' al Taro incrudeliva anch' esso
Contro a' figli d'Ausonia il Gallo Marte,
E al tristo suon della straniera tromba
Da tutti i gioghi suoi doleasi l'Alpe.
Chi poría dir le fiere stragi e tante
Del morbo micidial? se non che surse
Al maggior uopo il dotto vate, onore
Della bella città ch' Adige bagna,
E il santo seme egli additò, e la santa
Arbor, don degl' Iddii, la quale omai
Tutti ha spuntati al rio malor gli strali.
Il venen che pascea per l' egre membra,
E correa vincitor di vena in vena,
Domo è dal sugo della sacra pianta,
E in tepido vapore esala e sfuma.
Vedi Lesbia dei giovani disío,
Da cui le grazie eran fuggite e i giochi,
Che monda sorge e vermigliuzza in viso:
Tornan le grazie a lei, tornano i giochi:
Ed ella in cuor volge piacer più schietti,

Ove solo d' amor pugna lo strale.
La bella Urania del verde arboscello
Le bianche a Fracastor chiome ricinge,
E mostra al Lazio i salutevol rami (*).
All' armonía di quegli eletti versi,
Ch' ella stessa dettava ed ei gli scrisse,
Tiene silenzio la foresta intorno;
Nè l' aura mormorar, nè batter foglia,
Nè il garrir pur si sente d' un augello.
Marone e Sannazzar pendono intenti:
Cede già l' uno i primi onori, e l' altro
Novellamente a dubitarne impara.
Felice il mondo allor che di natura
I bei secreti ai culti carmi ordisti,
O fisico gentil, per cui divenne
Utile e dolce insiem l' arte d'Apollo!
Picciol tempo fra noi ti vide il mondo,
Che di te posseder degno non era.
Ma forse anco dal cielo udir potesti
Con qual pianto e quai grida all' aure, all' onde,
Alle stelle, agli Dei, cigno canoro,
Le cento figlie del padre Benaco
Del tuo ratto fuggir tutte si dolsero.
Egli al Mincio negò l' usata vena,
E per lo duol sotto il profondo stagno
Il glauco capo e l' urna immensa ascose.
Te di Naco le rupi, e di Brïano

(*) . . . . *age, Diva, beatum*
Uraniae venerare nemus, crinesque revinctam
Fronde nova juvet in medica procedere palla
Per Latium, et sanctos populis ostendere ramos.
Fracast. Syphil. lib. III.

Chiamaro i sassi, e te chiamâr le selve;
Te la grand' ombra del dotto Catullo
Entro il sacro silenzio della notte
Chiamò sovente, e di nuova dolcezza
I patrj colli e le campagne empiéo (*).
Deh! chè non vien' tu meco a sparger fiori,
Eustachio mio, e incenso arabo e mirra
Sul monumento del divin poeta?

(*) *Te ripe flevere, Athesis, te voce vocare*
Auditae per noctem umbrae, manesque Catulli,
Et patrios mulcere nova dulcedine lucos.
Fracast. Syphil. lib. I.

AL SIGNOR

EUSTACHIO MANFREDI (1)

Eustachio, onor dell' itale contrade,
Che del sapere alle più forti cime
Ne' più verdi anni tuoi franco poggiasti,
Lungo l'acque di Pindo anch' io talora
« Nel fresco ed odorifero laureto »
Odo le Muse, e, d'alcun verso eletto
Fatto in mente tesoro, infra le genti
Vengo a spargerlo poi. Talor vo i foschi
Fisici laberinti anche cercando,
Dove Natura in sacra nebbia involta
Celasi al guardo del profano volgo.
Qui del Tosco Lincéo l'orme ravviso,
Che d'arme istrutto all'età prisca ignote
Assalse il ciel non più tentato in prima,
E nel mezzo del ciel ripose il sole,
Ch' a varj mondi, che gli fan corona,
Dispensa i giorni e le stagioni e gli anni. (2)

(1) Mandandogli i versi del signor Francesco Maria Zanotti.

(2) *Il donne en se montrant la vie à la matière,*
Et dispense les jours, les saisons et les ans
A des mondes divers autours de lui flottans.
Volt. Henriade, Chant. VII.

Quinci nel folto più m'imbosco, ed ivi
La scorta di colui sieguo, che pieno
Ha di geometría la lingua e 'l petto.
Ovunque egli mi guidi, od ei mi venga
Nel tranquillo oceán del vôto immenso
Mostrando intorno al sol curvar sue vie
Dai numeri frenate alfine anch' esse
Le indocili comete (1), o i fiammeggianti
Tinti a vario color dell'aurea luce
Sentier m' additi, o dentro della notte
Ei mi metta dei tempi, allorchè fece
Giasone al mar del primo legno oltraggio,
Che dovea appresso navigare in cielo (2).
Felice chi poteo scoprir le occulte
Cagioni delle cose; e tu felice,
Eustachio mio, ch' Urania ella medesma
Su per l' aurata sua di stelle adorna
Magion conduce, e cose a te disvela
Ch' a mortal guardo insino ad or fur chiuse!
A sè però l'animo tuo non tenne

(1) . . . . *cur subdita nulli*
Hactenus Astronomo numerorum fraena recuset.
Hallejo nel poema sopra il libro dei Principj del Neutono.

(2) *Valeureux fils d'Æson, des Dieux le favoris,*
A bonne fin viendra ton voyage entrepris;
Car Junon, qui vous sert de Déesse propice,
Ne souffrira jamais que sa barque perisse;
La quelle doit un jour de ses feux radieux
Par les astres nager, et voguer par les cieux.
Ronsard dans l'Hymne de Calays et de Zethes. Liv. I des Hymnes.

Urania vólto sì, che le sorelle,
A cui sformato in nuove foggie il viso
Aveva un tempo il marinesco liscio,
Tu non tornassi ai loro primi onori,
E non rendessi lor l'antico alloro.
Ed oh! qual folto stuol di bianchi cigni,
Il bello esempio tuo seguendo a prova,
Fe' risuonar del tuo Reno le sponde!
Fra' quali un s'erge di sì dolce canto,
Che il fiume intorno egli innamora e i colli,
E le Dee boscherecce, che ad udirlo
Fuor del tronco natío traggono il viso.
Questi dell'una e l'altra lira dotto
S'abbia, s'ei vuole, entro a sua cella chiuse
L'algebra taciturna, o la severa
Delle ragioni prime indagatrice;
Ma gl'inni d'oro e le canzoni audaci,
E la molle elegia sparsa le chiome,
Questi dai ripostigli invidïosi
Io fuor gli traggo, e a te, Signor, gli mando
Dalla dotta cittade, a cui la Brenta
Bagna le mura, indi fra molli tempe
Volvesi lenta ed obblía quasi al mare
Delle chiare acque sue recar tributo.
Or tu gli addestra a dispiegare il volo,
E l'aureo libro tuo dà lor per guida:
Chè non d'Italia entro al confine starsi
Denno rinchiusi, ma per ogni lito
Più diviso da noi stender le penne.
Così non mai vento nimico offenda
Nelle ombrose acque tue albero o fronda,
Là dove tu, quando per me più lieti
Volgeano in cielo i dì, l'ambrosia eletta
Del saper mi versavi nella mente,

Onde potessi anch'io levarmi un giorno
Coi forti versi di dottrina armati,
E volar vincitor di bocca in bocca (*).

(*) . . . *Tentanda via est, qua me quoque possim*
Tollere humo, victorque virûm volitare per ora.
Virg. Georg. lib. III.

A EUDOSSO

Non sempre della vita il bel sereno
Turban le negre cure, Eudosso mio (1),
Nè alla Diva cotanto all' uomo amica
Vorrà l' uomo giammai cessare i voti;
Cortese Diva, che col dolce fiato
Del chimico il fornello ognor rinfresca,
E i più miseri amanti in vita tiene (2).
Dopo le tante mie contro ad Amore,
Tante e sì gravi e sì giuste querele,
Or odi grazie da me offerte al Nume,
Fatto de' mali miei pietoso alfine;
E questo fia suggel della presente
Mia vita, onde il tenor tanto t' è a cuore.
Dunque di Bonrepaux sul colle ameno
Tali io voci sciogliea l' altr' ier dal petto.
Sacra ad Amore ombrosa selva antica,
Che degli amanti la tristezza celi
Per entro al seno del silenzio, e nutri

(1) *Non semper imbres nubibus hispidos*
Manant in agros.
Horat. Od. IX, lib. II.

(2) *Thou blow'st the Chymick's and the Lover's fire,*
Leading them still insensibly along
By the strange witchcraft of anon.
Coowley.

Fra gl' intricati tuoi foschi sentieri,
Oh! quante volte avvolgermi m' hai visto
Solo e pensoso a passi incerti e lenti,
Or di Lidia i begli occhi, ora la chioma,
Ora il rigor volgendo in mente, ed ora
Di me in aita la ragion chiamando,
Vano soccorso, onde si ride Amore.
Voi piante e Ninfe, e tu Genio del loco,
Credo che del mio duol qualche pietàde
Sentiste alfin. Ma quel piacer pur ora,
Qual nuova gioja a me, qual paradiso
Fra i cupi orrori tuoi, selva, s' asperse!
Declinava già il sole inverso sera,
E più grave movea l' usata piena
« Di quei' sospiri ond' io nudriva il core »,
Quando tra ramo e ramo il volto io vidi
Luccicare di lei ch' a me venía
Bianco vestita per la selva fonda,
E più dolce sentii muovere il vento.
Qual caso, qual error quindi ti mena,
O pur pietà di me ti vinse alfine?
Le grazie ingenue e la pietà la lingua
A una dolce risposta le snodaro.
Erano i suoi begli occhi a terra vólti,
Che tacita dipoi vêr me sospinse,
E un bel rossor le colorava il viso.
Quel che voi foste, occhi soavi e cari,
Solo intendere il può chi in voi s' affise,
Solo il può dire un altro sguardo vostro (*).

(*) Chillo che siti a un muodo ciù eccellente
A un vostro sguardo lo diciti vui.
Stanze Sicil.

Dolce vïale, eternamente serba
Di quel dolce secreto ricordanza:
Serba mai sempre del bel fianco l'orma,
Asilo di piacer, tempio di pace.
A te gli eletti suoi conduca Amore,
Quando nel bel disordine d'un volto
Ei mostra il premio alle amorose pene,
E di taluna in sua virtù sicura
Una cara vendetta ei prender vuole.
O fortunati voi, per cui crescendo
Sorgono al ciel le avventurose piante,
E confondono insieme i rami e l'ombra!

AL SIG. CONTE

CESARE GORANI

GENERALE NEGLI ESERCITI
DI S. M. I.
LA REGINA DI UNGHERIA E DI BOEMIA.

O dell'Austria campion, dotto Gorani,
Tu bene il sai che a poche terre è dato
Il bel lauro nutrir sacro alle Muse.
Ma l'altro sì, ond' ombreggiar potesti
Presso al Tidone l'onorata chioma;
Con tua pace il dirò, per ogni clima
Puote allignar, per ogni suol lo sparse
Più largo il cielo, e forse men cortese.
Non solo Ibero, o Po, Danubio, o Senna,
Il biondo Tebro e l'argenteo Tamigi
Vanta i suoi Giulj e i Malburughi suoi;
Dal meotico fango uscío tal prole,
Onde afflitta fu Roma, e ancor ne piange (*);
Ma alcun sacro giammai di là non surse
Canoro cigno ad allegrare il mondo.

(*) *Chaque climat produit des favoris de Mars,*
La Seine a des Bourbons, le Tibre a des Césars.
On a vû mille fois des fanges méotides
Sortir des conquerans, Goths, Vandales, Gépides.
Boileau Ep. I au Roi.

Nasce appena un Omero a diece Achilli.
Sovra ogni altro terren, caro alle Muse
Fu' certo il nostro. Ivi non tarda il gelo
I fiori dell' ingegno, e non gli uccide
Troppo vicino il sol. Ma già per questo
La bella Italia mia, madre feconda
Di sonetti oggidì, nutrir non creda
Quanti verseggiator, tanti poeti.
Non battuti sentier, non bassi stagni,
Novelle vie, acque profonde e cupe
Son da tentar, se di poeta al nome,
E ad aver seggio in Elicona aspiri.
Poteo Dante così poggiar sul monte
« Con quel savio gentil che tutto seppe »;
Così quegli che tanto a Mecenate
Fu caro un tempo, ed ancor vive e spira
Caro non meno a ogni anima gentile;
Così prima d'ogni altro il grande Omero,
Ch' ebbe poi tempio nella culta Smirne.
Non sien barbaro gergo a chi le cime
Vuol vincere di Pindo i bei sermoni
Dei popoli ch' Europa empiono e il mondo
Di lor gloria e poter. Volga la notte,
Volga sua mano il dì le greche carte,
Conserva d' ogni bello (*). A lui non sia
Quello ignoto, che in ciel de' bei secreti
Di natura scoprío, quello che in terra
L' itala industria ed il britanno ardire.
Sol passa il verso a eterna vita allora
Che d' eletto saper balsamo spira.

(*) . . . . *Vos exemplaria greca*
Nocturna versate manu, versate diurna.
Horat. in Poët.

Dopo i tempi felici di Leone,
Che l'arti greche in Vatican ripose
Dalla turca barbarie fuggitive,
Non guari volse il ciel, che lo Spagnuolo
Venuto d'oltremar d' Italia ai danni
Col caldo ingegno cordovese a noi
La iperbole recò, le sottigliezze
Che col gioco stranier ne parver belle.
Serpeggiò tosto il contagioso morbo
Per ogni lato e crebbe. Apparve il vero
Alle torbide viste de' poeti
Simile al falso; e per la nebbia apparve,
Ch'alzossi in Pindo, ogni pigmeo gigante.
Gli occhi molli di pianto umidi soli
Fûro ben tosto d' ingegnosi motti.
Fu lo strale d'Amor pugnente e acuto,
E soffiò il Caro entro alla grave tuba
Del severo Maron freddi concetti.
Giacque la bella poesía fra noi
Lunga stagion così. Ma pure Apollo
Inverso Italia sua lo sguardo volse,
E ingegni vi destò del vero amici,
Che le smarrite vie segnate un tempo
Dai migliori mostraro, arditi incontro
L'error pugnando; e del Permesso in riva
Ebber già un Galileo le Muse anch' esse.
Felici noi, se la volubil ruota
Del gusto ha di fermar forza il sapere,
E se un error fuggendo in altro errore
Non si cade per noi (*). Dée buon pilota

(*) *Dum vitant stulti vitia, in contraria currunt.*
Horat. Sat. II, lib. I.

Da ogni scoglio lontan tener sua via,
Nè per tema del mar radere il lido (1).
Scrittore, o tu, che d'ogni menda ischietto
I plausi avrai d'un Pergamini e il voto,
Puro bensì, ma imitator servile,
Già vita non avrà tuo debil canto,
Che nato appena intisichisce e muore.
Poetica tignuola d'un sol libro,
Che lasci il meglio, e del peggior ti pasci,
Tu ne vai ricantando in stil nojoso
Cose cantate già degne d'oblío,
E scaldarne presumi a quel tuo fuoco,
Per cui la state agghiacci, e sudi il verno,
Che allentar non porían duo vivi fonti,
Non Tana, Istro o Tesin, non faggio o abete (2).
Qual siede il rigattier nel sozzo ghetto
Fra sue ciarpe, e misura e frappa e cuce
Intento a suo lavoro, ond'ei rintoppi
Da più vecchie giornée farsetto o sajo;
Tale costui di suo Parnaso in cima
Cerca, scrive, distorna, e alfin rappezza
Da un rancio canzonier sonetto o stanza.
Ma, vinca il vero, aman talor levarsi
Fuor dell'usate vie, che lungo l'acque
Segnò di Sorga ai nostri vati Amore.
E gli ori e gli ostri a terra sparsi, e un biondo
Reciso crine, ond'ebbe invidia il sole,

(1) *Serpit humi tutus nimium, timidusque procellae.*
Horat. in Poët.

(2) *Decipit exemplar vitiis imitabile.*
Id. Epis. XIX, lib. I.

E rivestite a brun le tracie donne,
E armato ai danni d'Asia un nuovo Achille
Pongono in campo, ognor che il mondo reo
Fugge gl' inganni suoi, e ognor che il mondo
Ha cuore d'affrontar nobil fanciulla.
Tai cantilene lor spesso intuonare
Tu ben gli udisti; e forse ancora il nuovo
E magnifico stil mosseti a riso;
Ma ben poi so che con disdegno vedi,
Gorani mio, che sitibondi d'oro
Delle Muse ministri i sacri ingegni
Sono, più che d'onore. A qual di laudi
Meno è degno, a lui pur ne fan corona,
E lo mettono in Pindo, ov' ei le labbra
Dell'ambrosia immortal satolli e tinga;
D'uno spirto gentil traffico indegno,
Che l'artefice e l'arte disonora.
Nè qui l'invida satira ricanti,
Che in questa etade d'ogni orgoglio piena,
Vôta d'ogni valore, invan bramoso
Sovra l'arco teban stassi lo strale,
Che già segno non è, dove percuota.
Forse che assiso in Vaticano il mondo
Un pontefice dotto ora non bea
Coi degni esempli? E non guerreggia forse
A difesa d'Italia il sardo Eroe,
Ond'ella rinverdir sul crine antico
Già vede i lauri suoi, già sente al fianco
Suo ferro trïonfal, nè più col braccio
Arrossisce pugnar d'estranie genti
« Per servir sempre o vincitrice o vinta? »
E non son questi dell'ausonie Muse
Nobile segno al canto? Ivi ei s'innalzi,
E dai carmi non finti al ciel soave,

Util volga alla terra aonio incenso (1).
Benchè l'asta non tratti, o ruoti il brando,
La tromba impugna l'animoso vate,
Con essa d'uomo in cuor virtute accenda,
Essa del ben comun sia l'arme sacra.
Mira se un fatto bello il secol dora,
Se Argyle o Chesterfield, anima erede
Della prisca virtù, tuona in senato,
Mesce l'Anglia al suo dir; mira di Pope
Come all' eroe vola spontaneo il canto (2).
Del cittadino sangue ancor fumava
Il lazio suol, che in sulla lazia lira
Suonavano di Regolo i bei nomi,
Di Camillo e di Curio (3), e franco ardío
Consecrare a Caton Virgilio un verso (4).
Oh! surga anche tra noi tal che del vero
Siegua le belle scorte, audace e saggio,
Che sparga fiori, e asconda frutti a un tempo
Nei dotti versi, ond'anco Italia un giorno
D'un poeta filosofo sia bella.
Intanto io qui dell'Albi in sulle sponde
Alle corde toscane i venosini

(1) *Let Flatt'ry sickening see the incense rise*
Sweet to the World, and grateful to the Skies.
Pope Dial. II, 1728, v. 242.

(2) *How can I Pult'ney, Chesterfield forget?*
While Roman spirit charms, and Attic wit:
Agryle, the State's whole thunder horn to wield,
An shake alike the Senate and the Field.
Ibid.

(3) Horat. Od. XII, lib. I.
(4) *Secretosque pios, his dantem jura Catonem.*
Æneid. lib. VIII.

Modi adattar m' ingegno, e a te pur dêtto,
A te Gorani mio, culto guerriero,
Che con l' istessa man la penna e il brando
Tratti animoso a Cesare simíle (*),
Onde il nome e il valor sortisti, ed anco
(Voglia il ciel!) la fortuna; a te cui cinge
Marte di lauro il crin, d' edera Apollo.

(*) *C. vero Caesar si foro tantum vacasset, non alius ex nostris contra Ciceronem nominaretur: tanta in eo vis, id acumen, ea concitatio, ut illum eodem animo dixisse, quo bellavit, appareat.*
Quintil. Instit. Orat. lib. x, c. I.

AL SIGNOR

FRANCESCO DI VOLTAIRE

STORIOGRAFO DI FRANCIA

Qual reo destino a' miei desir nemico,
Dotto Voltaire delle Muse amore,
Riveder mi contrasta il bel paese
Che bagna il mare, e l'Alpe chiude e il Reno;
Il bel paese ove del ciel bevesti
Tu i raggi primi, ove Minerva il sacro
Arbor ripose, e le febée corone?
Deh! perchè a noi d'in sulle torri a Breda
Mostrò soltanto, e poi tosto l'ascose
D'ulivo un ramoscel la bella pace
Che i lunghi voti omai stanca d'Europa?
Chiuso appena di Giano il ferreo tempio,
Ed ecco ch'io volava oltre il selvoso
Berghestrasse, e oltre Reno entro al bel cerchio
Del beato Parigi a te d'appresso:
Tale in cuor m'accendea disío la Musa,
Che non è già delle ingegnose mode
Madre soltanto la città che in mezzo
Siede di Francia, ed ogni dì riceve
D'ogni più culta e più leggiadra gente
Dalle provincie sue nobil tributo.
Quivi ogni arte si affina e ogni opra bella,
E quivi ogni bel fior sboccia d'ingegno.
Ignobile città che a poche leghe

Stenda l' ombra e l' impero, indarno speri
Aver tra noi di gentilezza il grido.
Quale col rotolar, qual coll' urtarsi
L' una con l' altra vieppiù lisce e terse
Fansi le pietre ch' un torrente alpino
Ne mena in basso, tale è degl' ingegni
Che in seno accoglie una città reina:
Dove ancor del sapere e della scelta
Urbanità la Critica figliuola
Dà lor simile a ruota il più bel lustro,
E i più vivi color dal sen ne trae.
Così tra voi quel nuovo Flacco surse,
Quello dei Greci emulator Racine,
Il sublime Cornelio e il buon Molière
Della vita gentil Solone arguto.
Tale era Roma anzi quel tempo amaro
Che sovra lei passò l' ira de' Goti,
Quando Tullio d' Arpino, e a lei Catullo
Venía dall' acque del Benaco azzurro,
E più degna ne fean la sacra via,
Quando leggi, costumi, arti e favella
Dava alle genti in Campidoglio assisa.
Oimè qual sei da quel di pria difforme,
Italia mia! che neghittosa, e quasi
Te non tocchi il tuo mal, nell' ozio dormi
Fra i secchi lauri tuoi serva e divisa.
Nè l' arti belle e gli onorati studi,
Onde Grecia emulasti, or più non sono
Tua nobil cura e tuo più dolce impero.
E pur dal seno tuo lacero ancora,
E dell' ira barbarica ancor tocco,
Surse il signor dell' altissimo canto,
Petrarca surse, e sursero gli audaci
Colombo e Galileo; l' uno novelli

Mondi in terra ne aperse, e l'altro in cielo;
Palladio, Raffaello ed altri cento
A te fabri d' onore : e tu pur desti
Sulla Senna, sull' Istro e sull' Ibero
A quei popoli re, ministri e duci.
Bollono di virtù gli occulti semi
Ancora, è ver; ma l'ozio vil marcire
Ne gli fa ciecamente, e in faccia al sole
Non ispunta di gloria o ramo o foglia.
Il poetico suolo ancora il veggio
Verdeggiare qua e là d'erbe e di piante;
Ma idonea cura e buon cultor vien meno,
Che sterpi il loglio e il frondeggiar corregga
Troppo lascivo; o per difetto d' olmo
Vedove giaccion molte viti a terra,
Che lieti renderiano, alto poggiando,
Di vendemmia spumosa i tini e l' anno:
E quel che ne rimane unico erede
Dell' italica lira, Apollo il lascia
Dell' Istro là sul margine ventoso
Egro languir, quasi del nostro onore
E insiem dell' arte sua gli caglia poco.
Oh! sieno ancora, Italia mia, le belle
E disperse tue membra in uno accolte,
Nè l' itala virtù sia cosa antica.
Ma il quando chi 'l vedrà? forse il vedranno
Anche un giorno i nepoti. Ora il felice
Tempo affretti per me, che il bel Parigi,
Che tu, Voltaire, via più bello fai,
Riveder mi sia dato, e Emilia tua
Dei mondi metafisici leggiadra
Abitatrice, d' Aiguillon ripiena
Di britanno saper la lingua e 'l petto;
E lei che intesser può vezzosa e dotta

Itale voci a venustà francese,
Muse dell'Arno, e Ninfa della Senna.
E dove lascio io lui, che d'Alessandro
Più fortunato ha un vate amico (*), il prode
Tuo Richelieu, di cui l'ambrata chioma
Cingon del lauro suo Marte ed Amore?
Per lui di plausi risuonâr pur queste
Sponde dell'Elba, e sospirâr le Dive,
Quand'egli venne, d'Imeneo seguendo
La chiarissima face, e a lui fu dato
Guidare in Francia di Germania il fiore;
Colei cui l'arti sue Pallade diede,
Il cinto Citerea, Giuno il decoro,
Cui sorride Lucina, e per la nuova
Prole d'eroi già si fa lieto il mondo.
Come a tue rime fu nobil subbietto,
Parte ancora ella avrà ne' bei volumi
Che a te dêtta ora Clio, dell'alte imprese
E della gloria dei Borbon custode.
Felice te! che la robusta prosa
Guidi del pari, e il numero sonante,
Cui dell'attico mel nudrîr le Muse,
E ingagliardío d'alto saper Minerva,
Non mai di te minor, Roscio d'ogni arte.

(*) *Dare they tho hope a Poet for their Friend?*
What Richelieu wanted, Lovis scarce could gain,
And what young Ammon wish'd, but wish'd in vain.
Pope, Dialogue II, 1738, v. 115.

A S. E. IL SIGNOR

MARCO FOSCARINI

CAV. E PROCURATORE DI S. MARCO
STORIOGRAFO
DELLA SERENISSIMA REPUBBLICA DI VENEZIA

Non l' aura della Corte, e non dell'oro
Le ingorde voglie, o degli onor vaghezza,
Impigliano, Signor, com' altri forse
Credon, l' animo mio; chè ardito il volo
Con Te dispiego e con le Muse in Pindo.
Quinci volgendo verso Italia il guardo,
D' infra le cose ond' ella va superba,
A sè mi traggon due cittadi: l' una
Da pescose lagune il capo estolle
Marmorea tutta sul soggetto mare;
L' altra dell'Arno in sulle sponde a' piedi
Del selvoso Appennin siede reina.
Or queste parmi e l' una e l' altra aspetto
Prender come di donne, e nobil lite
Muover tra loro (*), qual mossero un tempo
Per l' imperio dell' arti Atene e Roma.
Chi potrà mai, Spirto gentil, comporre
L' ire leggiadre? Or vedi là Fiorenza
Siccome alteramente all' altra addita
I tre gran lumi della lingua nostra.
Il primo è quegli dal poema sacro,

(*) *Vid.* Moschus *in Idyl. Europae.*

« Al quale ha posto mano e cielo e terra »;
L'altro è colui che in bei versi d'amore
Soverchiò tutti, onde di Laura gli occhi
Si rimangono ancor pien' di faville;
Il terzo è quel per cui Certaldo fia
Chiaro al par che per Tullio è ancora Arpino.
A lei gli mostra, e a lei dice com'essa
Partoriti gli ha pure, essa nudriti (1).
Incontro a questi i suoi Vinegia oppone:
Lui che le vie de' Greci a' nostri vati
Il primo schiuse, e fe' sentire il primo
Liberi i versi di quel suon servile
Che risponde dai sassi Eco dogliosa;
E lui che sovra ogni altro ebbe le Muse
Del Lazio amiche, e gire omai si gode
Vincitor di Sincero, emulo a Maro.
E rinforza suo dire, allorchè il dotto
Bembo le oppone, che Varron novello
Leggi prescrisse all'itala favella (2),
E aprío del Tosco Palatin le porte;
Onde sì folto stuol d'eletti ingegni,
Orme stampando dietro a lui sicure,
Giunse d'Apollo a penetrar nel tempio.
Ma qui volgendo il suo parlar per punta
Fiorenza incontro all'altra, il Sansovino
A lei rammenta, e va dicendo come
Per lei s'alzano al ciel le regie moli,
Le cui forme addoppiar si mostran vaghe
L'acque dell'Adria, e come già per lui

(1) *Vid.* Moschus *in Idyl. Europae.*
(2) Il Discorso XXXIII del Tomo II dei Discorsi del Salvini ha per argomento: *Cui si debba più, ai nostri tre primi maestri della lingua, o al Bembo che ne diede le regole.*

Più mirabile fu l'opra dei Numi.
Or quali e quanti incontro a quest' un pone
L'adriaca Donna, che sì furon dotti
D'esso Vitruvio a maneggiar la sesta?
Gli Scamozzi, i Micheli e i Falconetti
Vedi, elle dice all'altra, e lui che i bruni
Colli che di Retron stannosi a specchio,
Tutto ingemmò di biancheggianti ville,
E formò di Vicenza un'altra Atene.
Nè degli altri suoi figli ella non tacque,
D'un Apelle, d'un Pamfilo, d'un Zeusi,
Se Fidia l'altra, Sostrato e Timante
Uniti vanta in un suo figlio solo.
Ben un, per cui alla bilancia il crollo
Dar si crede Fiorenza, è quel Linceo
Suo magno figlio, e vincitore il chiama
Di Vinegia non men, che di Stagira.
A tal nome Vinegia in sè raccolta
Contenta è a dir che in le sue dotte sedi
Padoa nudrillo, e dalle nostre torri
Il novello occhio suo rivolse al cielo.
La bella gara ognor cresce e s'accende;
E qual delle falangi era costume
Asta contr'asta opporre, e scudo a scudo,
Odo al Varchi il Paruta, il Guicciardino
Al Nani opporre, e opporre al fortunato
Amerigo i Cabota, i Poli, i Zeni.
Tale era un dì, ma per cagion men belle,
La gara degli Dei, quando sul Xanto
Venne contr'Asia al gran conflitto Europa,
E i fati avversi stavasi librando
Il padre Giove in cima all'Ida acquoso.
Ma quai lauri poria la Tosca Donna
A quegli oppor sì folti, onde dell'Adria
Alla reina cinsero le chiome

La Dandola virtù, la Maurocena (1),
E i tanti ancor che della prisca Roma
I bei fatti emulâr, veneti eroi?
Nè può di libertà le avite insegne
Quella vantar, non può vantare intatti
Da man straniera i patrj auspicj e i Lari:
Alla cui guardia, ora ch' al nostro mare
Corre l' onda del Po sanguigna e negra (2),
Pallade veglia della pace Dea;
Ma Pallade, che in sen l' ire ha già pronte,
Ch' ha l' elmo in testa, e l' egida sul petto (3).
Che se tutt' or la Tosca Donna il pregio
Contende a noi dell' itala favella,
E tu, Spirto gentile, il qual ti siedi
Tullio in senato, e Livio sul Parnaso,
Gli aurei volumi tuoi, ch' aver pur denno
L' invida chiave in odio, uscir gli lascia;
E allora noi la Tosca Donna udremo
Dare all' emula sua la causa vinta.

(1) Troppo lungo sarebbe stato chi avesse voluto solamente ricordare i nomi di tutte le nobili famiglie di Venezia in pace illustri ed in guerra. Quindi convenne restringersi a fare particolar menzione di soli que' nomi onde sono segnate due epoche principalissime, l'una dall'altra per lunghissimo spazio distanti; quella del doge Enrico Dandolo, il quale con l'acquisto di Costantinopoli amplificò tanto la gloria della Repubblica; e quella del doge Francesco Morosini, che per le egregie sue imprese meritò quella bella iscrizione: FRANCISCO . MAVROCENO . PELOPONNESIACO . SENATVS.

(2) Nel 1747 quando fu scritta la Epistola.

(3) . . . . *jam galeam Pallas, et aegida,*
Currusque, et rabiem parat.
Horat. Od. xv, lib. I.

A LESBIA

Lesbia, qual più non so, se cruda, o pia,
Del mio piacer ministra e de' miei danni,
Facile troppo a' prieghi miei tu fosti,
Me là guidando, ov' ho lasciato il cuore,
Ove faranno a' caldi miei desiri
Guerra dipoi la suocera, il marito,
E un drappel di fantesche centocchiuto.
Scritto pur era in ciel che a nuova intorno
Cuffia, *fontage*, o mantiglione, od altro
Del mondo femminil grave argomento,
Non avessi quel dì col dotto Udenio
Tu, Lesbia, a collegiar. Vacua e soletta
Pur m' aspettavi, e il mio tardar ti dolse.
Ma più ad Amor dolea, che a far vendetta
Di tante offese mie, di tante fedi
Giurate e infrante, ei preparava il laccio
Negli occhi di quest' una, e l' arco e l' ire.
Appena la vid' io, che in un baleno
Riprese il fuoco già quattr' anni spento;
Fuoco che nel mio cuor beltade accese,
Innocenza nudrì, modestia accrebbe,
Allor che intatta vergine, qual fiore,
La rubiconda boccia apria dell' aure
Ai lievi fiati, ed al tepor del cielo.
I dolci sdegni e le più dolci paci,
Il parlare e il tacer già d' una volta
Si risvegliaro al cuor; nè contra lei

Fresca immago di Londra o di Parigi,
Nè valse lunga assenza, o mille leghe.
Nel letto il mezzogiorno e il cioccolatte
In leggiadro atto assisa ella attendea,
D'un gentil zamberlucco il seno involta,
Che un sol ago tenea dinanzi chiuso (*).
Languidamente ella girava gli occhi
De' notturni piacer segnati ancora,
Che troppo mi diceano: Altri è felice.
Il mio guardo vagava or sul confuso
Crin dalle Grazie, or sulle due pozzette,
Or sul vario disordine del letto,
Che Imeneo, non Amor, turbato avea.
O Ninfe della Senna, o già mie Dive,
Con pace vostra, i tanti lisci, i néi,
Le lavande, i rossetti e l'arte e i riti
Delle lunghe tolette, un giglio smorto,
Una rosa non vaglion palliduzza,
Che sul viso a costei dipinge Amore.
Felice chi la Senna, e quanto intorno
Alle belle acque sue nutre la Senna,
Allato di costei pone in oblío!
Felice quel . . . ma oimè! Lesbia, ben vedi,
Che fra tanta custodia e tante ronde
Vana omai fôra ogni pietà di lei;
Vano il voler, se cogli auspicj tuoi
Già tu non voglia, e con tua scorta fida
A sua pietade agevolar la via.
Così, Lesbia, per te nuovo Catullo

(*) *Your nightgown fast'ned with a single pin.*
Fancy improv'd the wond'rous charms within.
Epistle from Arthur G. Y. to Ms. M. Y.

Surga, e con esso insieme un passer nuovo
Che a te pigoli sol (*), da te sol brami
L'usato cibo, a te sol l'ale stenda,
E vispo sempre mai, di te, cortese
Lesbia, l'amore e la delizia ei sia.

(*) *Ad solam dominam usque pipilabat.*
Catul.

AL SIGNOR

TOMMASO VILLIERS

INVIATO STRAORDINARIO D'INGHILTERRA A BERLINO
ORA MYLORD HYDE

Villiers, ben sai che un poderetto, dove
Fosse un orto, un boschetto e un'acqua viva,
Eran di Flacco i voti (1): e pur poteva
Ei dappresso agl' Iddii dell' alta Roma (2)
Animoso ai desir spander le vele.
Ma dal Genio di Socrate ammonito,
Timido saggiamente ei le raccolse (3),
Non altro in cuor, che libertà volgendo,
D' ogni anima gentil delizia e segno.
Dunque quand' ei dai romorosi flutti
Dell' ampia Roma a sua villetta approda,

(1) *Hoc erat in votis, modus agri non ita magnus,*
Hortus ubi, et tecto vicinus jugis aquae fons,
Et paulum silvae super his foret.
Hor. Sat. VI, lib. II.

(2) . . . *o bone, nam te*
Scire, Deos quoniam propius contingis, oportet.
Ibid.

(3) . . . . *sapienter idem*
Contrahes vento nimium secundo
Turgida vela.
Id. Od. X, lib. II.

Tutto raccolto entro al pensiero i versi
Va meditando (1), ed alla cera tardo
Poi gli consegna; i versi eletti e forti
Che risuonano ancor. Che se Talía
Me non cessa a chiamar, se me Fortuna
Non guardò bieca al nascer mio, nel gregge
Dovrei dunque di loro andar confuso,
Che tal di sè lassar vestigio in terra,
« Qual fumo in aere, od in acqua la schiuma » ?
Ah no, Signor! teco mi giova i modi
Tentar del Lazio sulla Tosca lira (2),
E non dell'oro per la cupa fame
Vivo morirmi, e intisichire in Corte,
Parlar di nulla, e con ridente volto
Celar la noja interna, e'l cuor mentire.
Pure a creder non hai che con un grave
Stoico sermone uscire a campo io voglia,
Quasi un terzo Caton dal ciel caduto (3);
Bensì che in mente ho del corsier l'istoria,
Che, per tenere incontro al cervo il prato,
Di farsi all'uom soggetto ei pur consente.
Il tenne, è ver; ma a cacciar poi non valse
Di bocca il fren, nè il cavalier di sella (4).
O cara libertade, o degli Dei

(1) *Ergo ubi me in montes, et in arcem ex urbe removi,*
Quid prius illustrem satyris, Musâque pedestri?
Hor. Sat. VI, lib. I.

(2) . . . . *fidibusne Latinis*
Thebanos aptare modos studet, auspice Musa?
Ib. Ep. III, lib. I.

(3) *Tertius e coelo cecidit Cato.*
Juv. Sat. II.

(4) *Cervus equum pugnâ melior communibus herbis*
Pellebat, donec minor in certamine longo

Dono migliore, onde più splende e ride
Di numidico sol nebbia britanna (*)!
Per lei sull' acque di Vinegia mia
Mi lice in bruna gondoletta i furti
Rapir d'Amore inosservato, e intanto
« Canta l' armi pietose e 'l capitano »
L' accorto gondolier, posato il remo.
Per lei supero i monti, e all' erudite
Cene seder m'è dato di Parigi,
Ove da bella man mesciuto d' alto
Nei lucidi bicchier ribolle e frizza
Lo spumoso sciampagna, il qual poi desta
I bei racconti ed i venusti risi.
Dell' oceán per lei di retro al fiotto
Salgo il Tamigi, e la fumosa Londra
Passeggio ad or ad or. Qui già non vedi
Nel vulgo schiavitù, nei grandi orgoglio;
Qui delle leggi è il re custode e servo,
Nato al bene comune. Oh danne, Apollo,
Con leggi inglesi attico cielo; e faccia
La bella età dell' oro a noi ritorno!
Quinci sovra agil legno insieme io sciolgo
Con Baltimore mio, britanno Ulisse,

Imploravit opes hominis, fraenumque recepit:
Sed postquam victor violens discessit ab hoste,
Non equitem dorso, non fraenum depulit ore.
Horat. Ep. x, lib. I.

(*) *Thou mak'st the glomy, face of nature gay*
Giv'st beauty tho the Sun, and pleausure to the Day
'Tis Liberty that crowns Britannia's Isle.
And makes her barren roks, and herb leak mountains smile.
Addisson Letter from. Italy.

Cúpido di mirare il nuovo nido
Che di Finlandia infra le sirti aprío
All' industria, al commercio, all' arti belle
Il russo eroe, ch' or nell' Elisio spazia
Tra il placido Solone e 'l bellicoso
Figliuol d' Ilia e di Marte; ed è ben degno
Che a dir di lui surga un novel Plutarco.
Me non sempre, Signor, le vele ai venti
Dispiego, o sciolgo ai corridor la briglia.
Talora a' piè dei verdeggianti colli
Io pur mi rendo a me medesmo (1), ov' ebbe
Livio sua culla, e sua tomba Petrarca.
Qui appena il sol la bella faccia fuori
Mette del mar, ch' io sorgo, e scrivo e dêtto,
O il già scritto distorno, e pur la fronte
Stropiccio spesso, e spesso l' unghie rodo (2).
Ma la pena è piacer, se pure io dêtto
Opra che lèggerà Licori anch' essa (3),
Opra per cui non fia Neuton del mondo
Alla metà più bella ignoto Dio.
Della Critica ancor dietro alla scorta
Fatto mi venne di veder l' orpello
Onde il Caro talor lo stil sincero
Dell' Eneida coprío. Vidi, e non tacqui,
Vendicator dell' ombra di Marone,
Di cui sempre io cercai l' aureo volume.

(1) . . . . *et mihi me reddentis agelli.*
Horat. Ep. XIV, lib. I.

(2) . . . . *et in verso faciendo*
Saepe caput scaberet, vivos et roderet ungues.
Id. Sat. X, lib. I.

(3) . . . . *quae legat ipsa Lycoris.*
Virg. Eclog. X.

Sursero incontro a me Pantilio e Fannio,
Ma stettero per me Quintilio e Tucca.
« In questa di bei colli ombrosa chiostra »
Spesso vien Caritea, linda senz' arte,
Quella a cui di piacer concesse il dono
Venere bella. A lei cifere e versi
Scrivo dei faggi in sulla bianca scorza;
A lei lo stil più dolce, è sacro a lei
Il nuovo libro che spirommi Amore.
E se del patavino ozio già stanca
L' alma di mutar ciel prende vaghezza,
In poco d' ora a ripassar m' appresto
Il rapido Danubio e l' Elba, e mille
Nuovi piacer dentro al pensiero io veggio;
E godo già, ch' io rivedrò pur anco
Te di virtude e del buon Flacco amico,
Cittadin d' ogni terra, uomo d' ogni ora,
Te le guerre a compor nato d' Europa (1).
E quivi ancora io rivedrò colui
Ch' oltre alle vie del sol (2) presso all' algente
Torneo spianò la terra, ed ora bea
Il difficile orecchio a Federico.
Che se con voi, da Caritea non lunge,
Trar potessi i miei giorni, dalle insegne
Dell' aurea libertà ecco ch' io parto.

(1) Si fa allusione alla pace di Dresda, nella quale egli ebbe tanta parte.

(2) Nel rovescio di una medaglia del signor di Maupertuis, coniata in Berlino, egli si vede coricato in una slitta impellicciato, e tirato da un rangifero col motto cavato da Virgilio: EXTRA . ANNI . SOLISQVE . VIAS.

A S. E. IL SIGNOR

ALESSANDRO ZENO

PROCURATORE DI S. MARCO.

SOPRA IL COMMERCIO

Yet let me show a Poet's of fome weight,
And (tho' no Solidier) useful to the State.
Pope, Ep.

Non io, Signore, or che la patria adorna
Di tue bell'opre ai primi onor t'innalza,
E la sudata porpora ti veste,
Non io di carmi tesserò corona
Al nome tuo, di tanti eletti cigni
Minori al paragon. A te Trisalgo
Sul curvo e d'armonía gravido legno
Scioglie un'aurea canzone. Il buon Comante,
Cui diede Apollo i più bei nomi in cura,
Sulla porpora tua spargerà fiori
« Spiranti eterno chiabreresco odore ».
Ben io, Signor, negli umili miei modi,
Qui della Zschopa in sulle rive ombrose
Teco sermon farò; teco, cui giova
Più meritar, che conseguir la lode.
Ma donde pur dovran muovere i pronti
Versi, se non da quel che sempre in mente,
Sempre ti sta nel cuor, dal patrio bene?
Te vidi un tempo là dove discende
Di Parigi al romor muta la Senna,

Non già in piume seder nel fasto involto,
Ma grave e accorto di nestorei detti
Versar fiumi dal petto in duri tempi,
« Pensoso più d'altrui, che di te stesso »,
Parte maggior del veneto destino.
Anche nell' ozio tuo, bene il rammento,
L'alto ingegno nutrir d'elette cose
Era tua cura, e con acuto sguardo
Le molle esaminare, onde la grande
Macchina muove degli Stati, o torna
All' antico vigor languida e stanca.
Piagata il sen dalle civili guerre,
Povera e sconsolata in mezzo a tanti
Dal cielo al suo terren largiti doni
Languía la Francia di quell' arti ancora
Indótta, onde Amsterdam cresceva e Londra.
Caro a Mercurio allor surse Colberto,
Di magno re ministro anche maggiore;
E sì fur volti i bellicosi Galli
Agli studi di pace. I bei lavori
Di seta rifiorîr là dove Senna
S'accompagna con Rodano, e lunghesso
Samara imprese i bei lavor di lana
L'industre Vanrobets. Dai monti ombrosi
Scendon gli abeti al mar, nuotan le navi:
Gl' Indici flutti corsero animose
La Franche antenne; e col cammin del sole
L'ombra si stese de' bei gigli d'oro.
Questa immago, Signor, volgevi in mente
Degna di cittadino a cui doleva
Nostra patria mirar (quanto ahi diversa
Da sè stessa!) che un giorno emula a Tiro
Sorgeva, ed a Cartago, ampio del mondo
Emporio, e de' gangetici tesori

Dispensatrice all'infingarda Europa.
Ahi! da quel dì che il lusitano ardire
Il Capo superò, la strada aperse
Ai boschi di cannella, al pepe, al mace,
E il valor genovese a ignoti venti
Su ispano abete si commise, e un nuovo
Mondo scoprío, donde per lungo mare
L' odorata vainiglia or viene, e il dolce
Sugo che stilla dalle bionde canne,
Del Brasil l'oro, e il potosino argento;
Volse gli occhi da noi Mercurio, e a terre
Più remote drizzò l'alato piede.
Varcò il traffico allora in altre mani;
E quei legni che un dì spessi d' Egitto
Veníano e d'Asia ai nostri lidi, altrove
Dispersi or vanno, a zefiri stranieri
Sventolando le pinte banderuole,
Sull' argenteo Tamigi, all' arenoso
Tessele, e di Garonna a' ciechi scanni.
L' arti nostre, Signor, rapinne anch' esse
Degli esteri la mano, cui l' amore
Fa del lucro più destra. Lo scarlatto
Pieno il color, morbido il filo e denso,
Fabbrican ora oltremontane spole,
E fornace straniera or tempra e cuoce
Quel di Murano un dì nobil fattura,
Caro alle Grazie e a Cloe, lucido arnese,
Delle tolette onor (*). Tu ben tu 'l sai,

(*) Egli è però vero che non altrove che in Murano si fanno gli specchi tirati col soffio dell' artefice. Questi si vuole che sieno più spianati e più tersi di quelli che fannosi di getto, e rendano le immagini più fedeli e più nette.

Spirto gentile, e certo anche ten duole,
Dell' amor della patria il cuore acceso;
Nè in animo gentil dolore è vano.
Qual bellica virtù cresce nei danni,
E tra l' alpi e tra il ferro ardir rinfranca,
Tale di cittadin l' invitta mente
Dagli ostacoli acquista animo e lena,
E schiude al patrio bene ignote vie.
Troja più non sarà; dispersa al suolo
Nelle ceneri sue fuma sepolta (1),
E crebber di sue spoglie Argo e Micene.
Così Giuno dicea, volgendo in petto
L' antica ingiuria ancor. Ma pure Apollo
Sotto l' ombra dell' aquila latina
Dalle antiche rovine un' altra Troja
Risorger feo, cui lavò il fianco ancora
A piè dell'Ida e Simoenta e Xanto.
Ma che parl' io, Signor? La bella pianta
Sfrondata è sì, ma non recisa al suolo.
Cerere mira, come lieta intorno
Di gravi spighe i nostri campi inaura,
E dal vento percossa ondeggia e splende,
E spesso avvien che con la ricca messe
Vinca i nostri granai, vinca la speme (2).
Che sarà poi, se col novello ordigno
Del Trittolemo inglese il sen più addentro
Piaghi alla terra il veneto bifolco;

(1) *Omnis humo fumat Neptunia Troja.*
Virg. Æneid. lib. III.

(2) *Atque horrea vincat.*
Id. Geor. lib. II.

Se meglio ei volga, e più assottigli e rompa
Le dure ghiove, e morte alle maligne
Piante egli apporti, e nuova vita al grano?
Folta lussureggiar vedrà mai sempre
Lungo l' Adige e il Po sicula messe.
Guarda l' uve, Signor, ch' ai nostri colli
Fanno intorno ghirlanda, e giù nel piano
Si maritano agli olmi in bei filari
Ordinate qua e là; se non che Bacco
Esso ai vendemmiator le mostra, e pare
Che più attenta da noi cura richiegga
Nello spremerne il succo, nè minore
Cura nel sceglier di ben saldi arnesi,
Ove ribolla, e d' ogni odor sinceri;
Ond' anche il nostro vin sprezzi del mare
Il tumulto e l' orgoglio, e in un col Cipri
Vada a imbriacar dentro all' Haremme il Turco
Dell' Alcorano vincitor fumoso (1).
Che se la terra a nostre voglie avara
Nega vene d' argento, nè tra noi
Volgon torbidi d' oro i rivi e i fiumi (2),
Ben Saturno ne diè benigno e largo
Dello sveco miglior bresciano ferro,

(1) *Voyez-vous pas ces agiles vaisseaux,*
Qui du Texel, de Londres, de Bordeaux,
S'en vont chercher, par un heureux échange,
De noveaux biens nés aux sources du Gange;
Tandis qu'au-loin vainqueurs des Musulmans
Nos vins de France enivrent les sultans.
Voltaire dans le Mondain.

(2) *Atque auro turbidus Hermus.*
Virg. Georg. lib. II.

Utile in pace, utile dono in guerra.
Ferrea è la curva falce, e ferrea morde
L' áncora il lido, e soggiogò mai sempre
I rilucenti d' ôr popoli imbelli,
» Gente di ferro e di valore armata ».
Che più, Signor? lungo la Brenta erbosa
Dai folti armenti a noi morbide lane
Tonde rustica Clori; i Cenetesi
Bachi filano a noi lucide sete,
Degne dell' ago di Minerva. A queste
Non m' anteponga alcun quelle che mira
Nobilitar sue rive il Po superbo
Colà dove un Eroe audace e saggio,
Nestore e Achille in un, fa fede al mondo
Che l' italo valor non è ancor morto.
Nè gli animosi in mar roveri gravi,
Nè i velivoli abeti a noi, nè manca
La tarda prole del palladio ulivo.
Tai di natura doni utili renda
Ancor più, ch' ei non sono, arte, e quel Dio
Padre di bella industria, ei che far puote
Di picciol borgo una città reina.
Già non aspetti il fondachier che i belli
Suoi lavori a cercar di là dal Sonde
Sciolga il Danese impellicciato o il Russo;
Su per l'onde azzurrine in nero abete
Da noi si porti a' più remoti lidi
Merce ch' oltra nostr' uso abbonda e cresce,
Ed i granari e le officine ingombra.
Poco o nulla tra noi delle straniere
Fogge ne giovi trasferire il lusso,
Sì che lunge non dissipi e disperga
Irreparabilmente il venet' oro
Folle vaghezza, anzi via via crescendo

Rompa l' oro straniero i nostri scrigni (1).
Sovra tutto al commercio onor si dia;
E il grato cittadin pur si sovvenga,
Che dell' adriaca forza il miglior nerbo
Esso ne fece, e' già potéo per esso
Di Cambray la congiura e il duro assalto
Vinegia sostener sola, e per esso
Pur empie a' nostri dì picciola terra,
Tempio di libertà, seggio dell' arti,
E di navi e di gloria il mare immenso,
Siccome suol l' industre pecchia allora
Che l' opra ferve, e l' odorato timo
Spira il liquido mel, lunge animosa
Da' bei presepi suoi cacciare i fuchi;
Così d' in seno alle città costoro
Sieno sbanditi, inerti sciami, ignava
Turba soltanto a nulla oprare intesa,
Peso al comun, di latrocinio scuola (2).

(1) *Illius immensae ruperunt horrea messes.*
Virg. Georg. lib. I.

(2) Molto sensata e non meno ingegnosa è a tal proposito una considerazione del chiarissimo signor Antonio Genovesi, in cui vede la Italia il suo Child e il suo Petty. E ciò è, *che i pastori de' popoli non vogliano adoperar maggiore attenzione e diligenza, e talora severità eziandio in niun'altra cosa, quanto a fare che le classi degli uomini oziosi non aumentinsi soverchiamente, e quella legge seguire che la natura detta alle api, che scacciano da sè i fuchi, i quali non le ajutano e consumano il miele; la quale legge non essendo legge della ragion propria, della quale sono esse prive, ma sì bene della provvidenza divina, si vuole e può come santa imitare dalla umana ragione.* Ragionamento sul commercio in universale che va innanzi alla Storia del commercio della gran Brettagna, ec.

O più tosto, Signor, rimettan l' arti
Che già tennero un tempo, onde sbandito
L' ozio turpe ne venga, e a tutti porga
Alimento l' industria, onde per noi
Beva i vivi color la nostra lana,
Nè da gallica Aracne a' bei trapunti
S' intessa, e in vaghi fiori adriaca seta.
Quale è di Dio l' alta bontade immensa,
Che dal magno elefante al vile insetto
Volge il provvido sguardo, e tal ne sia,
Vera immago di Dio, principe giusto.
Aprir canali e fabbricare ingegni
Util cosa fu sempre, onde si compia
Con poche mani opera molta, e gente,
Che qua si sparmia, altrove abbondi e sudi.
Nè già ti smuova dalla bella impresa
Bisbigliar delle genti, obbliquo riso,
Vano pianto o lamento, all' opre degne
Usato premio e solita mercede.
Vorrai forse, Signor, provvido all' uopo
Di città popolosa, a cui divida
Rapido fiume il sen, con ponte unire
Le divise contrade? Ecco che tosto
Un nautico clamor t' assorda: O noi
Meschini, o remo inutile, o barchetta!
Al fiume si dà un giogo, a noi la morte.
Eh! volgi il ponte omai, Signor, nè sia
Che di tutti osti al bene il mal di pochi.
L' ire del mare in miglior barca affronti
Il nocchier di fiumana; Achille in terra
Per la patria il fucil, la spada impugni.
Arte o vitto non manca all' uomo industre;
E il buon legislatore a Dio simile
Non fa col più quel ch' ei può far col meno.

Vedi colà dai batavi aquiloni
Dell' aereo mulin l' ala ricurva
In giro spinta; e vedila ingegnosa
Querce annose segar, frangere il grano.
Vedi il mar d' Aquitania e il Narbonese
Mescer lungo Pirene i pesci e l' onda;
E più là sotto il polo il Genio russo
La finlandica Dori al Caspio unire.
Ma dall' opre, Signor, di nostre mani
Il guardo volgi a quelle dell' ingegno,
E l' arti belle, utile parte anch' esse
Dell' italo commercio, al suol giacere
Bisognose vedrai di Mecenate.
Molti verseggiator, pochi poeti,
Pennellisti bensì, non dipintori,
Offre il secol presente; il capriccioso
Borromini or Vitruvio a scranna siede;
Marinesca è la musica, e trïonfa
Sin nel tempio di Dio lussuria d' arte.
Guarda, Signore, e poi tacito pensa
Quel che al buon cittadin farsi convenga,
Perchè erudito occhio britanno ammiri
L' arti nostre sospeso, e di ghinea
Di cambiarle con l' oro arda pur anco;
Nè debba il pellegrin sulle pareti
Róse dal tempo, e più guaste da noi,
Orma invano cercar d' antico ingegno;
E si specchino ancor nelle nostr' acque
Pinte dei magni ostelli in sulla fronte
Di moderni Giorgioni opere industri.
Ma qui un nuovo Zenon di Giovenale
Con ampia bocca udir già parmi: Oh questo
È aprire, o figlio, le dannose vie
Al lusso, a lui che d' Orïente un giorno

La frode seco e ogni altro vizio reo
Più funesto di Marte al Lazio addusse,
E in Roma vendicò la vinta terra (*)!
O dotto mio Zenon, degno del grave
Tuo sopracciglio e di tua breve toga,
Poco apparasti in tua solinga cella,
Credilo a me, della ragion di Stato.
Quale il fisico esperto i velenosi
Sughi dell' erbe in chimico fornello
A salute converte e a medicina,
Tale dai vizj popolari estrae
Saggio legislator con l' alta mente
Forza al comun, virtù, ricchezza, onore.
S' egli dai patrj beni, e non d' altronde,
Tragge alimento, è vita il lusso industre,
Anima che si mesce al corpo immenso
Dello Stato, e ogni parte agita e scalda:
È il lusso il bel legame onde a' bisogni
Del povero sovvien l' oro del ricco.
Nè la rigida Sparta alcun rammenti,
Le ferree leggi e i cinici instituti
Dello stoico Licurgo. Al cielo i rami
Poco stender potéa pianta di fimo
Non ben satolla, dalla man non culta
Di dotto agricoltor. La ricca Atene
Emula bilanciò molti e molt' anni
Lo spartano potere, e il franse alfine

(*) . . . . *saevior armis*
Luxuria incubuit, victumque ulciscitur orbem.
Nullum crimen abest, facinusque libidinis, ex quo
Paupertas romana perit.

Juv. Sat. VI.

A Leuttra e a Mantinéa la pingue Tebe.
Del commercio l' onor la Grecia ascose
Sotto il velame dell' argoica nave,
Che delle merci achive onusta il seno,
Cambiolle prima a barbare contrade,
E portò vincitrice al patrio lido
L' aureo tosone, ed or naviga in cielo.
Al più saggio dei re l' onda eritrea
Dal dubbio Offir solcavano le flotte
Gravide d' oro. All' attico commercio
Lo stil volse e l' ingegno, e leggi diede
Il grave Senofonte, attica Musa,
Di Socrate uditore; egli che scrisse
Quel che in Asia dettò Minerva a Ciro (*).
Tali esempli seguire a te pur giova
Sicuro non fallir, sublime il capo
Oltre il basso tumulto, e il patrio bene
Volgendo notte e dì nel cuor pensoso.
La bella donna tua ricca di bella
Prole, e del cinto a Citeréa rapito,
Di tue cure pur fia dolce conforto:
Ella che all' Istro ed alla Senna in riva
Nel sollecito tuo petto versava
Di coniugale amor balsamo ibleo.
E dolce poi ti fia, Spirto gentile,
Presa la cima dell' alpestro monte,
Là dove cinta d' immortal splendore
La Gloria siede, e innanzi morte domo
Dell' atra Invidia il redivivo mostro,
Nelle pubbliche vie, nel Foro udirti
Salutar padre della patria un giorno.

(*) Vid. *Xenoph. De vectigalibus.*

Dalla patria sbandir l' ozio, e alle belle
Arti e all' industria consecrare un tempio,
Al gonfio mar robuste moli opporre,
Scavar porti e canali, alle paludi
Far l' aratro sentir (1), spianar le vie,
I fiumi contener, piantare i colli,
Onde crescano a noi flotte novelle (2),
Onde a noi scènda Argo novella un giorno:
Queste di te, Signor, opere degne,
E queste son degne d' Atene e Roma.

(1) .... *Sterilisque diu palus, aptaque remis*
Vicinas urbes alit, et grave sentit aratrum.
Horat. in Poët.

(2) *Whose rising forests, not for pride or show,*
But future Buildings, future navies grow.
Pope, Ep. IV to Earl of Burlington, v. 185.

ALLA MAESTÀ

DI ELISABETTA

REGINA DI SPAGNA

Mandandole il Neutonianismo

Se alcun sguardo giammai gli occhi reali
Lascian cadere in su privata carta,
Se il ragionar del mondo allettar puote
Colei che a governarlo è avvezza e intesa;
Con un guardo sovrano omai soccorri
Queste, Signora, e a non temer conforta;
Chè solitaria già filosofia,
Or cortigiana, il polveroso manto
Omai deposto, il vago annoda in vece
Cinto di vezzi e di lusinghe intesto,
Acciò non più Newton del nostro mondo
Sia a la metà più bella ignoto dio.
Chi nel silenzio di remota cella
Infra l' ombre secrete a viver uso
Non temería del cortigiano arguto,
Lento sempre all' esame, al riso pronto,
Gli atti mordaci ed i pungenti motti,
Se con un guardo tuo della possente
Egida tua non lo proteggi, o Diva?
Fiume talor che per romita vena
Fra sassi e balze rovinoso scende,
Se pei curvi sentier di cavo piombo
Vien dall' arte guidato, in chiaro lago

Colà si spande, od in canal s' allunga,
E qua dal carcer sprigionato in alto
Uno spruzzo d' argento all' aria estolle,
Più belle rende ad Idelfonso l' ombre,
E di colei talor gli ozj rallegra,
Che l' oceán del suo poter riempie,
E a Italia rende il bell' onore antico.
Tal fu mia mente allor che del Britanno
La dura lingua a più pulite muse
Apprendere osai primo, a mie fatiche
Fin da principio te, Nume, invocando.
Quel che cantò Virgilio, o Newton pensa,
L' augusto solo alto favore implora.

AL SIGNOR

EUSTACHIO ZANOTTI (*)

Mentre dall' arduo Castiglion, che d' alte
Torri cinto la fronte infra i toscani
E i bei felsinei campi altero sorge,
Tu miri, Eustachio, in le soggette valli
Pascer le pecorelle il verde timo,
E il lascivo monton cozzar per l' erba;
E intanto Tirsi, il condottier del vago
Armento, a i vicin boschi insegna, e a l' eco,
Che in qualche rupe ascosa entro si stia
Di Dafni il nome, o d' Amarilli o d' altra
Ninfa che i piedi e le nevose gambe
In su 'l calar del sol la sera innanzi
Vide furtivo ad un ruscel bagnarsi;
Me tien Permesso, e la castalid' ombra
Eternamente fresca, e il sacro fonte
Donde quel puro inessiccabil sgorga
Fiume d' acqua ippocrenia, cui nè l' aspro
Gelo fa oltraggio mai, nè mai di nevi

(*) Questa epistola e la seguente soggiacquero a molte ed importanti variazioni nelle successive ristampe delle poesie del conte Francesco Algarotti. Si è creduto però ben fatto il riprodurle in questo luogo nella lor primitiva forma ed integrità, dietro all' edizione delle Rime dell' autore eseguita in Bologna nel 1733.

Austro discioglitor mesce o confonde.
Ridon le rive a lui d'intorno, mille
Spiranti a l'aura odor diversi; e mirti
Sacri a la Dea di Pafo, ed elci e platani
Il lieto suol di gelid' ombra stampano,
E da zefiro scosso il bosco stride.
Quinci color che delle Muse a i santi
Studj fur vôlti, il crin cinti d'uliva,
Guidano eterni balli, e al par de' prischi
Vati, che primi in Elicona entraro,
Dolce cantando, immortal vita menano.
Là le pitiche pugne, e le carrette
E gli assi fracassati, e 'l polverio
E l'onda popolar vedi, e le fervide
Rote schifar la meta, e le corone
Su le tebane corde a Giove sacre:
Qua gli amori campestri, e la sampogna
Di Titiro sonare e Galatea
De' liti intorno a Mergillina onore:
Là senti Lesbia e Nemesi; là quella
Che ne' toscani versi eterna vive
D'ogni anima gentil diletto e cura.
Altri più in là con più sonora tromba
Canta d'Enea l'error lungo, e i Penati,
A dispetto de' venti, alfin nel Lazio
Consacrati e riposti: e qua d'Achille
Senti sonar l'alta implacabil ira
Sol di mali cagion, che innanzi tempo
Tante illustri a Pluton mandò d'eroi
Anime forti, e fe' dei corpi loro
A gl' infami avoltoi pastura e preda.
Lunge la selva e l'antro cavo e 'l monte
Applaudendo rimbomba. In mezzo io vidi,
Mercè di chi guidommi entro al bel chiostro,

Sovra un cumulo erboso in lunga vesta
Fracastor, che dicea, l'arguta lira
Al suon temprando de' bei carmi eletti,
Doppio dono del Dio da i bei crin d' oro:
Come pei lunghi mari, e da le terre,
Che intorno bagna il gran padre Oceáno,
Lunge riposte, il serpeggiante morbo
Per lo venen, che da le avverse stelle
In lunghe striscie discorrea qua giuso,
Venisse peregrin, che de gl' Iberi,
Che il mar sonante intorno e 'l Pirenéo
Distrigne e serra, e di color che l' alta
Senna, e il Reno bicorne, e del petroso
Timavo l' onda gorgogliante bevono,
E di que' che d'Arabia l'odorate
Piagge, e le molli d' India e di Sabéa
Col vomero lucente i campi fendono,
E de' Latini fe' misero scempio;
Allorchè il Gallo Marte furibondo
Il grave cocchio etnéo menando in volta,
Tutta crollar facea l' ausonia terra.
Indi l' arbor felice e i santi rami,
Dono de' Dei, cantava, i quai recaro
A tanto male alfin pace e riposo:
E d'un altro da noi mondo diviso,
Ove prima approdò quel Savonese
Che de l'indiche foche i fieri volti,
E mille nuovi Acroceraunì e mille
Nuovi terror del mar con occhio asciutto
Potéo sicuro rimirare, i sacri
Colli, e gli aurati fiumi, e le foreste
E il santo bosco, donde la beata
Pianta in prima si colse, e il nume e l' ara,
E le bende ferali e il sacrificio

Venerava devoto; e seco Urania,
Che poi di lunga toga rivestita
I santi rami al Lazio alto mostrava:
E da la bocca del facondo vate
Virgilio, e Bembo, e Sannazar pendea.
Felice il mondo, allor che di natura,
Aurea voce sciogliendo, i bei secreti
Scopristi, o generosa alma ben nata!
Quale l' odrisio Orfeo, o per le selve
Alte errasse de l' Emo, o per l' inospite
Rive strimonie con la flebil cetra
Dolce chiamando la sua cara Euridice:
Taceansi i venti è l' acque, e le frondose
Chiome taceansi de le querce antiche;
Tale te udío cantare a miglior tempi
Verona tua, per cui nè ad Ascra il vecchio
Invidia, cui le Muse il lauro diero
Di propria man, nè la sua Saffo a Lesbo.
Nè tanto al cener di Virgilio sparso
Pianger s' udîr le mantovane ninfe,
Nè tanto Omero suo Eurota pianse,
Con quante grida al cielo, a l' aure, a l' onde,
A le stelle, agli Dei, cigno canoro,
Le cento figlie del padre Benaco
Del tuo ratto fuggir tutte si dolsero.
Egli al Mincio negò l' usata vena,
E per lo duol sotto il profondo stagno
Il glauco capo e l' urna immensa ascose.
Al tuo partir le Najadi l' erboso
Fondo lasciâr de' cristallini fiumi;
E gli alti monti, e i bei soggetti colli,
Che fanno al lago ombrosa chiostra intorno,
Turbate in vista abbandonâr le verdi
Napée dai sparsi crini; e l' alte querce

E i pini, onor de le montane balze,
Le Drïadi lasciâr meste e dogliose.
Nè più su i poggi Silvanetti e Fauni
Fur visti, come pria, tratti dal dolce
Suon di tua lira; o su le meste e flebili
Corde prendessi a lacrimar del morto
Amico lunge dal paterno tetto,
De le sante d'Apollo arti, e de' santi
Costumi e peregrini ornato e chiaro,
Cui strania terra ricopría lontano
Da gli aviti sepolcri, ove tra sassi
E balze scende impetuoso il Sarca;
O di mirto odoroso il crine ombrato
Ne' dì festivi in mezzo l' are e in mezzo
Arabi fumi inni cantassi al tuo
Giberto, inni che poi da più riposti
Antri solea ridir il tuo bel Cafio.
Te di Naco le rupi, e di Brïano
Chiamaro i sassi, e te chiamâr le selve;
Te la grand' ombra del dotto Càtullo
Per entro il bujo de la fosca notte
Chiamò sovente, e di nuova dolcezza
I patrj colli e le campagne empío.
Deh! che non vien tu meco a sparger fiori,
Eustachio mio, e incenso arabo e mirra
Sul monumento del divin poeta?

AL SIGNOR

EUSTACHIO MANFREDI

O de la lieta ed onorata parte,
Che il mar d' intorno cinge, e serra l' Alpe,
Onor primo e decoro, Eustachio illustre,
Che l'aerie magioni ed il rotondo
Polo scorrendo col pensier veloce,
L' immensa terra del tuo nome empiesti:
Ed or l' augusta Roma e 'l Campidoglio
Ti mira, intento a la salute altrui,
Nè i dolci studj tuoi, nè 'l molle sonno,
Nè la patria curar, purchè l' antica
Un tempo reggia degli Esarchi sgombra
Sia dal timor, che da le rive altere
De' suoi fiumi orgogliosi minacciando
Spaventevole in vista le sovrasta:
Io pur talora da spinosi e foschi
Fisici labirinti, ove natura
Cinta di sacra nebbia intorno gode
Starsi sola e pensosa, a i colti e ameni
Orti di Pindo trapassando, dove
Di mille fiori inghirlandata ride
La terra industre, e zefiro soave
De' lascivi arboscei dolce sospira
Fra le tremule chiome, il biondo Dio,
Cui sono a cuore i carmi e i sacri ingegni,
A dentro i' seguo ne la ombrosa e folta

Sacra selva di mirto: e s'egli poi
Degna alcun canto d'insegnarmi, ed io
Con la selva l'imparo, e poi ne vengo
Sì d'un bell'inno armato infra la gente,
E da l'aurata cetra, di lusinghe
E di vezzi maestra, al popol folto
Lo spargo in mezzo; quale a la benigna
Terra in grembo per l'aria il seme spargere
Ne la nuova stagion suole il bifolco,
Cui non indarno sorridendo mira
Cerer bionda da l'alto, e sotto l'opra
Intanto ferve il vomero lucente.
La turba intenta senza batter occhio
Bee per l'orecchie il canto, e non sa poi
Donde una nuova in lei piova dolcezza,
Che qual torrente il cuor tutto le inonda;
E a me fa plauso, e batte palma a palma.
E sì ne godon le loquaci Muse,
Che mi stan sempre a lato, ovunque io vada;
Qual da Java tornando, o dal Bornéo,
Gode d'Olanda un animoso legno
Di gemme grave, o d'oro, o d'altra eletta
Ricca odorosa merce orïentale,
Se, i curvi seni de le vele empiendo
Ispano vento, ei con l'adunco rostro
Il mar fende mugghiando, e il bianco flutto
A i bordi intorno ed al timon gorgoglia;
Gode la ciurma in rimirare il lido
A le spalle fuggir, fuggir le ville,
E la terra saluta già vicina,
La terra desïata. E questo è pregio
De l'arte alma di Febo andar sicura
Infra la gente, e passeggiare ardita
Per li fôri clamosi e per le scene:

Ma l' altre di Minerva inclite figlie,
Nulla curando il popolar favore
Più volubil de l' onda appresso al faro,
Che ne l' affrico mare Euro convolve,
Il silenzio e la notte e i luoghi ombrosi,
E i taciti recessi aman; sì come
Ama la rosa da le belle foglie,
La rosa, amor di primavera e cura,
D' esser coltà il mattin da verginella,
Per poscia ornarne il ritondetto seno
Da troppo ardita man non tocco ancora.
Nè solo son de l' eleusina Dea
Da tacersi i misterj. E chi vorrebbe
Esporre a gli occhi de la turba insana,
Che quel che più dovrebbe apprezza meno,
Quella di verità sì ricca merce,
Onde sì crebbe il fisico tesoro
Che vincitor tornando a noi reconne
Quell' audace Toscano (ardua fatica!)
Che d' arme istrutto a l' età prisca ignote
Assalse il ciel non più tentato in prima?
O chi vorría svelare al vulgo i cupi
Rinovellanti ognora alti secreti
Di quella altera curva al mondo sola,
Che stassi sculta, eterno monumento
Del gran vïaggio e de la mente umana,
Su 'l bel sasso che chiude il cener dotto
Del Geometra illustre in mezzo l' Alpi
Nato, che pria produr non eran use,
Per le balze petrose e per gli alpestri
Seni, che nudi tronchi e al ciel diletti
Di Borea sprezzatori irsuti pini?
Ch' egli pur sempre avvien che rida il volgo
Là 've da sacro orror dovría più tosto

Esser vinto e sorpreso. Ahi! che non puote
L' ignoranza nel petto de' mortali?
Ben di più mali ella talor cagione
Al mondo fu, che sotto a l' alta Troja
L' ira funesta del Pelíde Achille,
Allorchè in riva a lo Scamandro i Greci
Gíano a battaglia disfidando, e fuori
Da le mura i Trojan chiamando a nome,
Rilucenti d' acciajo, e baldanzosi
Per l' oracol di Giove avuto in sogno;
E la terra gemea sotto il ferrato
Piè de' cavalli, e il calpestar de' fanti
Che inondavan le valli e le campagne.
Miseri! chè volgea ben altro in mente
Giove, e perir dovean ben presto sotto
La furia orrenda del possente Ettorre,
Qual ne' campi di Misia aurata messe
Del curvo mietitor sotto a la falce.
A pochi sempre mai, che il ciel cortese
Di tal grazia degnò, fu dato il puro
Lume gustar che da te piove, o santa,
Degl' immortali Iddii dono, Sofia.
Se tu non vai su per le scene altera
De' dorici strumenti intorno cinta,
E nel curvo teatro a te non leva
Alto grido di plauso il popol folto;
Ma tu d' aureo saper la mente n' orni,
E tu ne guidi là dov' altri invano
Di poggiar senza te cieco desía:
E tu ne allevii e ne sopisci i mali
Ond' è la vita umana oppressa e grave,
Rugiada dolce e néttar dolce e puro,
Per bearne dal ciel piovuto in terra.
Non la tetra discordia, o 'l cupo orgoglio,

Non la rabbia di Noto, e non l'atroce
Cieco bollor del procelloso mare,
Non fame ingorda, e scellerata d'oro
Torse colui che in te potéo lo sguardo
Mortal fisare, o Diva, e ti conobbe.
O chi mi leva a volo, e chi mi posa
Là dove tien suo seggio alma natura,
E al severo destin le leggi dêtta,
Che poi le scrive nel dïaspro eterno?
Io veggo già gli umili colli, io veggio
L'alte torri superbe e i bianchi scogli
Ove flagella il mar che intorno frange;
Veggio le sempre verdi amene valli,
Ed il fiume real ben mille navi
Tutto ingombrar fino al marmoreo ponte.
Salve, o beata oltramarina piaggia!
Salve, terra felice, o da gli Dei
Amata terra! A te produr fu dato,
A te sovra d'ogni altra avventurosa,
Colui cui diè di propria man natura
Sue sante leggi, a lui solo cortese,
Ritrosa a gli altri. Ei ne fe' parte al mondo,
Che prima si giacea pien d'alto errore;
Egli i fonti ne schiuse in prima intatti,
Donde di verità sì larga vena
Per quelle dotte inonda illustri carte,
Che sacre fieno ognor finchè la terra
E il mar di luce vestirà l'argentea
Luna la notte, e l'aureo sole il giorno.
Or dammi, o Musa, la ferrata lira,
Dammi d'acciar le corde, e dammi voce
Di bronzo sì, ch'io possa insin là dove
Scorre lambendo il favoloso Idaspe,
E per l'ardente Libia, e per l'ondoso

Vasto oceáno, e fin sovra le stelle
Portare il sacro e venerando nome.
Io sieguo te, te de la gente artóa
Vivo lume e splendor, Britanno illustre,
Ove ti piaccia di guidarmi: o sopra
Per l'ampio vôto immenso, e per l'obblique
Strade mi ruoti de' restii pianeti;
O de l'alte comete ardenti il crine,
Da le madri abborrite e da le spose,
M'insegni i nomi, e i varj ordini e il sito,
Ed i tempi e i ritorni; o pei curvati
Tinti a varj color de l'aurea luce
Sentier m'avvolga; o dentro per l'abisso
De le passate cose a te mi chiami
In que' caliginosi oscuri tempi,
Quando d'Esone il temerario figlio
Curvò gli abeti in nuove foggie e feo
Sentir su 'l dorso il primo legno a Teti,
E volò sovra i flutti il cocchio alato,
Gravido il sen del fior di Grecia in Colco,
Che poi dovea su per lo cielo in mezzo
A le stelle nuotar la notte errando.
Felice chi potéo scoprir le occulte
Cagioni de le cose, e sotto a' piedi
Calca lo stormo invan gracchiante al vento
De le cornacchie e de' palustri augelli.
E tu felice cento volte e cento,
Eustachio mio, d'Urania amato figlio,
Ch'ella per man prendendo assai sovente
Su per l'aurata sua di stelle adorna
Magion conduce, e cose a te disvela
Che a mortal guardo infin ad or fur chiuse:
Il qual contento de' celesti onori
Non fosti sì, che l'esuli e raminghe

Di là da l' Alpi fuggitive Muse
Non richiamassi ne la patria il primo,
Ed il crin non godessi ancora biondo
Cinger d'eterno e sempre verde alloro.
Ed oh qual bianco stuol d' eletti cigni
De l' amor de le Muse il petto accesi,
Il chiaro esempio tuo seguendo a prova,
Coprîr le rive del tuo patrio Reno!
Tra quali un s' erge altero, e incontro al sole
L' ali dispiega, e a sè fa plauso, e quale
Se d' alta ombrosa quercia entro i frondosi
Rami suol Filomela il miser' Iti
In lunghe note piagnere e dolersi,
Êmpie la selva di dolcezza intorno,
E il dolce mormorío d' una roca onda
Dolce s' accorda al lamentar soave;
Tal ei di sua canora voce il cielo
E i colli allegra intorno e le campagne,
E le Dee boscherecce, che d' acerbo
Dolor percosse in cima a gli alti monti
Si ricovraro, e in le più cupe grotte
Si stetter chiuse per disdegno allora
Ch' ei meco lunge da la patria errando
Varcava i flutti coraggioso d' Adria
In picciol legno, ed accresceva onore
A la donna del mar città beata.
Costui de l' una e l' altra lira esperto
Le molli in ricercare aurate corde,
S' abbia, s' ei vuole, in la sua cella chiusa
L' algebra taciturna, o quella in volto
Pallida e smunta di sottili, e sotto
A mortal senso non cadenti forme
Ricercatrice, infaticabil Dea;
Ma gl' inni d' oro e le canzoni audaci,

E la molle elegía sparsa le chiome,
Quest' io da l' alta notte tenebrosa,
Io, d' Apollo ministro e sacerdote,
Fuori gli traggo al rilucente giorno.
E qual soleva a la feroce vergine
Fra la polvere e 'l sangue festeggiante,
Che poi si gode con la man di neve
Spremer dal morso a' suoi destrier la bava,
Donare un inno il cirenéo Callimaco,
Che per l' aria suonava il ciel fendendo;
E poi Ronsardo emulator de' Greci
Ora a l' estate bionda, ora a Liéo,
Or di Leda a i gemelli, ardita coppia,
L' uno a' cesti impiombati, al corso l' altro
Folgore i piedi a divorar l' arena;
Tal io di questi da le piume d' oro,
Cui dier le Muse il latte, Orito il giorno,
Orito caro a Febo, a Palla caro,
Da la cui lingua più che mel soave
Scorre la voce, a te fo dono, o primo
Onor di Pindo, onor d' Italia e lume:
E all' alta Roma da la dotta ed ampia
Padoa li mando da le belle porte,
Cui la placida Brenta intorno lava
Le mura antiche, e poi s' affretta al mare,
Tra verdi rive erbose e molli tempe,
Congiunger l' onda di color celeste.
Tu gli accogli, e tu loro animo aggiungi,
E l' aureo libro tuo dà lor per guida,
Che già si vola in ogni parte, dove
Il lauro è in pregio e la febéa testudo:
Chè non d' Italia entro i confini angusti
Esser denno rinchiusi, e sol vagare
Or per la lazia terra, or per la tosca;

Ma i monti ombrosi e il mar sonante e i lunghi
Tratti de l'aria, e stranj climi e terre
Sott' altre stelle ed altro sol giacenti,
E varcar denno arditi infino a i tardi
Nepoti per l'etadi oscure e fosche.
Or con la voce e con le mani il denso
Tumulto a sostener pria li conforta,
Chè al rumor popolar non anco avvezzi,
E sono schivi e ritrosetti alquanto.
Così non mai vento autunnale offenda
Ne le dolci acque tue, ospizio grato
A le Muse e ad Apollo, albero o fronda,
Colà 've tu, quando per me più lieti
Volgeano in cielo i giorni, insiem con Orito
Solevi accormi, e a lieta mensa poi
Di lucido canarie a larga mano
Coronare i bicchieri, al vento sparse
Le negre cure; e dove già non era
De le fugaci Dee terrore il Fauno.
Felici campi e fonti, e voi foreste
Ombrose, e valli solitarie, e colli
Felici! Ora tra voi d' un bel ginepro
A l'ombra sparso, o d'un alloro verde,
Perchè, qual già fu de la tiria donna
Pel fuggitivo Enea la morte e 'l pianto,
Ancor di Marzio la pietà sia conta
Per l' italiche scene inver la madre,
De la tragica sua febéa fatica
Trisalgo imprime omai l'ultimo solco.

AL SIGNOR CAVALIERE

PIERPAOLO CARRARA

IN MORTE
DELLA MOGLIE DI ESSO

ODE

Già due volte col sole
  Dalla stellata Erigone
  Dell' anno uscì la pampinosa prole;
  E già due volte i veneti
  Colli di rosseggianti uve allegrò;
  Da che colei che in aureo
  E santo nodo Amor, Carrara, aggiunseti,
  Delizia del tuo talamo,
  L' avaro irremeabile
  Flutto di Lete, ignuda ombra varcò.
E ancor non fie che al vento
  Di duol nembo sì torbido
  Spargasi, e cessi il grave aspro lamento
  Ond' hai già piena Italia
  Dall' Alpe estrema al messinese mar?
  Nè più dovran di Venere
  A' molli versi i cari furti intessere
  I lieti cigni ausonii,
  Ma solo al suon di flebili
  Inni dovran le cetre auree accordar?
Non l' ardente Vulcano,
  No 'l duro ferro e il rapido

Di legni assorbitor stretto sicano
Vien che tutto ne stermini,
Qual delle cose il tempo aspro signor,
Verso cui nulla vagliono
Non di Corinto bronzi, o marmi d'Efeso,
Non guglie alte menfitiche,
E non le memorabili
Rocche d'eterno anfionéo lavor.
Ei, qual suol l'alto Giove,
D'ira le labbra tumido,
Di città feo minuta polve; e dove
Nobile faro ergeasi,
Segno all'errante in mar stanco nocchier,
Or numerosa mandria
Il barbuto montone a pascer guidavi,
E l'umid' erbe e il siculo
Timo odoroso sbrucano
Le mogli del lascivo condottier.
Ei già cader pur feo
La tanto amata Euridice
Dall'insanabil cor del tracio Orfeo:
E quale altro mai simile
Fu a quel profondo, acerbo, alto dolor?
Cui nè l'arguta cetera,
Nè alleviar potean gli augelli garruli,
Che pur dalle frondifere
Lor case rispondeano
Al flebil tocco delle corde d'ôr.
Misero! e pianser seco
I deserti strimonii
Argini, e il curvo rodopejo speco;
E seco delle Oreadi
Lo stuolo un suon d'alto lamento fe':
E per l'amata Euridice

Prese d' Averno il cammin fosco intrepido;
Nè delle torve Eumenidi
L' intesto crin di vipere,
Infami ceffi e fieri, ei non temè.
Ma quale è tanto duolo,
Cui seco al fin non portisi
Il fugace degli anni eterno volo?
Ebber poi tante lacrime,
Tante strida ebber fin, tanti sospir.
E tu il vedesti, o Calai,
Della leggiadra Oritia alato figlio,
Te per l' onde volubili,
Te tra le fronde tremule,
Te fuggitivo a i monti alti inseguir (*).

(*) *Hoc duce pallentes umbras Oeagrius Orpheus*
Tristiaque horrendi limina regis adit;
Nec timuit saevae Hecates immania monstra,
Armatasque atris Eumenidas facibus.
Hoc cogente, omni cum pectore consternatus
Abrupto nollet vivere coniugio.
Paulatim Eurydices veterumque oblitus amorum,
In Calain tota mente Boreiadem
Exarsit; penitusque insano perditus igne
Sensit ferventes intima ad ossa faces.
Formose o Calai, pulchrae genus Orithiae,
Te virides silvae, te cava saxa sonant.
In te suspirat, solum te cogitat Orpheus:
Per te sollicito nulla quies animo est.
Navager. in Eleg.

IN LODE

DELLA SIGNORA

LAURA BASSI

ODE

Non la lesbóa
Vergin febéa,
A cui la lira Euterpe alma temprò;
Non la latina,
Che in molli versi
Di Cherinto le chiome auree cantò;
Non più la fresca
Che feo corona
Di scorte rime al suo leggiadro sol;
Nè qualunque altra
Che d' ascréa luce
Il latino accendesse o 'l greco suol;
Non più su i nervi
De la smirnéa
Testudo intorno s' oda risonar;
Nè più al femmineo
Stuolo propongasi,
Qual vivo esemplo e chiaro ad emular.
Altro che l' aspre
Aurite belve
Trarre, ed il colle e il monte arduo ad udir;
Altro che il nudo
Prato co' delfici
Carmi d' annosa selva alta vestir:

Per lo spinoso
  Difficil calle
  Di Minerva poggiar con franco piè,
  E l'erto ascendere
  Vedrai donzella,
  Ove vestigio d'uom raro pur è:
Donzella ombrata
  Del sacro alloro
  Premio alle dotte fronti, in verde età;
  Chiara di Félsina
  Illustre figlia,
  Che il quinto lustro aggiunto anche non ha.
Ricca miniera
  Inesauribile
  Di nuovo oltremarino alto saper;
  O del sol cerchi,
  O dell'argentea
  Luna i ritorti e fulgidi sentier;
O dell'oceano
  L'infaticabile
  E sinuoso spieghi alterno error;
  O dell'aurata
  Luce settemplice
  I vario-ardenti e misti almi color.
Qual dalle cattedre
  Alte britanniche
  Il venerando Veglio udíasi un dì,
  E ai nuovi detti
  Stupía natura,
  I cui sacri tesori egli ne aprì.

FINE DEL VOLUME II.

INDICE

DELLE MATERIE

CONTENUTE

NEL SECONDO VOLUME

DIALOGHI

SOPRA

L' OTTICA NEUTONIANA

POESIE

EPISTOLE

O D I

ERRORI				CORREZIONI
Pag. 58	lin.	18	ad	ed
79	"	27	dalla	della
144	"	13	novià	novità
157	"	5	sanno	fanno
195	"	16	larga (*in alcuni esempl.*)	largo
221	"	3	cerona	corona
420	"	28	mescolao	mescolato
500	"	6	elle	ella